



LIBRAIRIE  
RAYMOND CLAVREUIL  
37, RUE S<sup>T</sup> ANDRÉ DES ARTS  
PARIS VI<sup>e</sup>

UNIVERSITY OF  
BIBLIOTHECA  
Ottaviani's







Collected



LET TRES

*DE*

MADAME LA COMTESSE

DE LA RIVIERE.

Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto

# LETTRES

D E

MADAME LA COMTESSE  
DE LA RIVIERE,  
*A MADAME LA BARONNE*  
DE NEUFPONT,  
SON AMIE;

*CONTENANT les principaux événemens de  
sa vie , de celle de ses enfans , & de quel-  
ques-uns de ses parens; avec beaucoup de Nou-  
velles & d'Anecdotes du Regne de LOUIS  
XIV , depuis l'année 1686 jusqu'à l'année  
1712.*

---

---

TOME PREMIER.

---

---



A PARIS,

Chez FROULLÉ, Libraire, Pont Notre-  
Dame, vis-à-vis le Quai de Gèvres.

---

---

M. D C C. L X X V I I.

*Avec Approbation, & Privilege du Roi.*

BIBLIOTHECA

Ottaviensis

DC.

130

L 283 A3

1777

1777

Cell. spec.

---

A M A D A M E  
L A C O M T E S S E  
D E L A V A N N E.

MADAME,

*VOUS* voilà enfin victo-  
rieuse, les Lettres de mon aïeu-  
le bien-aimée voient le jour ;  
vos tendres & pressantes solli-

Tome I.

a

1  
citations ont secondé mon desir  
& vaincu ma répugnance ; car ,  
vous le savez , il y avoit en moi  
ce contraste ; & il étoit fondé.  
On aime dans ce siècle-ci un  
style étudié ; & celui de Mada-  
me de la Riviere est simple  
comme la nature. Mais je m'en  
rapporte à votre jugement ;  
vous m'assurez que , par leur  
simplicité même , ces Lettres  
feront le charme des Dames ,  
& seront goûtées encore de bien  
des hommes , sur-tout de ceux  
qui sont peres ; que ceux qui  
lisent le plus , sont ceux qui  
épluchent le moins ; & que la  
vérité , le sentiment & la va-  
riété qui y regnent , les met-  
tront toujours au-dessus des  
Romans les mieux écrits. Je

1 1001



*vous les dédie , Madame ; le titre de mari ne m'empêche point de vous rendre cet hommage : mon amour pour vous , après bien des années , est encore le même , & je ne rougis point de ma constance : ce feroit rougir de mon bonheur. C'est ainsi que Madame de la Riviere s'exprime à la Lettre CXLVI. Est-il rien , dit-elle , de si doux à deux personnes qui sont liées pour la vie , que de s'aimer , de se le dire , & d'avoir des témoins de leur félicité ? Malheureux ! oui malheureux ceux qui ignorent ce plaisir ou qui l'alterent ! Je suis son petit-fils : je pense & je sens comme elle.*

*Qu'il me seroit flatteur de  
faire ici votre éloge ! Vous ne  
le voulez pas : mais le plus  
grand est de me dire depuis  
plus de trente années,*

*MADAME,*

*Votre adorateur , votre amant ;  
& votre heureux mari  
Le Comte DE LAVANNE.*



# PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR ,

*Pour servir d'Introduction.*

DEPUIS l'année 1766. je suis possesseur de ces Lettres : différentes raisons , qui importent peu au Public , ont balancé l'extrême desir que j'avois de les mettre au jour. Madame de la Riviere , qui les a écrites , étoit mere de mon pere : Madame de Neufpont , à qui elles sont adressées , étoit mere de ma mere. Celle-ci les a conservées avec soin ; c'étoit pour elle un trésor ; & c'en est un pour moi , tant parce que je les regarde comme l'histoire de ma famille , que parce que

Madame de la Riviere avoit toute ma tendresse. On verra par ses Lettres, qu'elle étoit belle, aimable, & aimée; & que malgré la coquetterie de son temps, elle étoit sage, vertueuse; elle aimoit son mari, ses enfans, ses amis, & savoit apprécier le mérite & respecter la vertu. Elle a eu quelque relation avec Madame de Sévigné, non pas directement, car il y avoit entre elles une trop grande disproportion d'âge, mais par la Comtesse de Nogent son aïeule, qui étoit amie de Madame de Sévigné & de même âge.

Madame de la Riviere n'étoit encore que Mademoiselle de Plounai lorsqu'elle commença à écrire ces Lettres à son amie; & l'une & l'autre n'avoient que seize ans alors. Depuis l'âge de dix ans elles avoient été éle-

vées ensemble au Couvent. L'Abbesse de ce Monastere étoit tante de Mademoiselle de Plounai. Cette Dame avoit jugé à propos de ne point mettre sa niece parmi les Pensionnaires ; elle l'éleva elle-même ; & afin que la jeune personne ne s'ennuyât point , elle avoit fait choix de deux Pensionnaires de même âge & de même condition que sa niece , pour lui faire compagnie alternativement : l'une passoit avec elle les Lundis & Mardis de chaque semaine ; l'autre y passoit les deux jours suivans ; les deux autres jours , elles étoient réunies toutes trois ; & le Dimanche , Mademoiselle de Plounai le passoit seul avec sa tante. Ces deux Demoiselles qui l'accompagnoient , étoient , l'une Mademoiselle des Moulins , fille du Comte de ce nom ; elle étoit de Paris , ainsi

que l'Auteur ; l'autre étoit la fille du Vicomte des Tilleuls : celle-ci étoit des environs de Lyon ; & c'est à elle que sont adressées ces Lettres ; c'est elle qui étoit la bien-aimée de Madame de la Riviere , & dont la fille est devenue ma mere. Pendant que l'une lui faisoit compagnie , elle avoit avec l'autre , qui étoit retournée avec les Pensionnaires , un commerce de Lettres que l'Abbesse voyoit & dirigeoit avec soin & avec plaisir : c'étoit un amusement pour elle de voir la franchise avec laquelle sa niece s'escri-  
moit de la plume , & racontoit à son amie absente , tout ce qui se passoit entre son amie présente & elle. C'est ce qui a contribué à faire prendre à la niece pour la tante une confiance si entiere , qu'elle n'a pas craint de développer tous ses sen-

timens pour le Comte de la Riviere , dans des Lettres qu'elle favoit que sa tante verroit la premiere ; & c'est aussi ce qui lui a donné ce goût de raconter. Car ses Lettres sont de véritables confidences remplies de faits , de nouvelles , d'histoires & d'aventures , qu'elle détaille avec ingénuité , avec candeur , avec naïveté : elle dit à son amie tout ce qui lui passe par la tête & par le cœur sur son mari , ses amis , ses parens , ses enfans , & sur elle-même : ce sont de vrais modeles d'amitié , de tendresse maternelle , & d'amour conjugal. Elle parle assez souvent de sa beauté : mais qu'on fasse attention qu'elle n'en parle que pour raconter les choses ; qu'elle ne s'en prévaut point ; & qu'elle parle à une amie qui est aussi belle qu'elle.

## x *P R É F A C E.*

Dans presque les vingt premières Lettres , elle décrit à son amie les différentes situations de son cœur pour le Comte de la Riviere. Rien de si comique que la conduite de son mariage : après l'avoir désiré & espéré , on lui donne à croire qu'il n'aura pas lieu ; & on l'entretient dans cette erreur jusqu'au moment de la conduire à l'autel. Dans l'intervalle elle écrit l'histoire de ses pere & mere , qui est touchante. La plupart de ses Lettres sont remplies de faits fort amusans : l'amour d'un Prince , qu'on peut deviner ; la jalousie secrete de son mari à cette occasion , & qui éclate à la Lettre XL : sa jalousie personnelle à la Lettre LXXVII ; l'histoire fort ample & fort détaillée de sa tante l'Abbesse à la Lettre suivante ; & celle du Marquis de la Tour à la Lettre CIII.



Toutes ces narrations sont extrêmement attachantes.

Viennent ensuite des Lettres où Madame de la Riviere fait des récits sur ses enfans. Quelques-unes pourront paroître minutieuses ; mais si elles paroissent telles à certaines personnes , elles ne seront pas indifférentes à d'autres ; sur-tout aux peres & meres tendres qui connoissent la nature. L'histoire de Mademoiselle de la Riviere , par exemple , est si intéressante dans son dénouement , que je n'ai pas cru devoir priver le lecteur des moindres traits qui y ont rapport. Quoi de plus touchant que la position de Madame de la Riviere vis-à-vis de cet enfant , qu'elle desiré depuis dix ans , & dont il faut qu'elle se prive par complaisance pour les bizarreries de son mari ,

qui n'aime & ne veut aimer que son fils ? En se rendant aux desirs du pere , elle forme le projet , pour le punir , de ne lui point laisser voir son enfant qu'il ne soit grand ; & quand elle voit que c'est une fille , elle décide qu'il ne la verra , pour la premiere fois , que le jour qu'elle la mariera , afin que dans cet âge intéressant , la fille enleve plus sûrement le cœur du pere. Mais pour exécuter ce projet , il faut que tout le monde ignore qu'elle en est la mere : le Marquis & la Marquise de l'Ecluse , parrain & marraine de sa fille , & chez qui elle est élevée , sont ses seuls confidens. Ce sont toutes ces circonstances , & beaucoup d'autres de cette sorte , qu'elle écrit à son amie , pour adoucir l'amertume de sa situation.

Dans le même temps , cette amie a une fille que Madame de la Riviere demande qui soit élevée pour son fils. En conséquence il est souvent question de cette jeune Demoiselle dans ses Lettres. Mais quelles contrariétés n'éprouvent-elle pas jusqu'à l'accomplissement de ses desirs ? Son fils en grandissant entrevoit qu'elle lui destine la fille de son amie. Il se prévient contre les Demoiselles de Province ; déclame contre elles , & fait perdre à sa mere l'espoir de réussir dans ses vues.

D'un autre côté M. de la Riviere a pour ce fils un amour unique ; & il ne montre pour sa fille qu'une indifférence qui afflige & qui accable la mere. Cette tendre mere cependant , qui voit dans sa fille un miracle de la nature , a le doux pres-

sentiment que cette aimable enfant possédera un jour le cœur de son pere. Monsieur & Madame de l'Écluse , qui ont pour leur filleule une tendresse extraordinaire , pensent de même , & tremblent que le pere ne vienne à découvrir sa fille , & ne veuille la leur ôter. En conséquence ils font garder à cette petite une exacte retraite. Mais à mesure qu'elle croît , son esprit se développe ; elle voit qu'on la cache à tout le monde : tant de mystere sur sa petite personne l'intrigue ; elle fait questions sur questions ; on ne lui répond qu'avec réserve , & cela irrite sa curiosité. Madame de la Riviere , que la proscription de sa fille rend encore plus chere à son cœur , se détermine à la satisfaire lorsqu'elle a ses dix ans accomplis ; elle lui fait part de son histoire.

Mademoiselle de la Riviere , loin d'en concevoir de la haine pour son pere , l'aime à l'adoration ; elle demande à le voir. On la refuse. Elle pleure , elle gémit ; & ce sont de nouvelles peines qui donnent encore matiere à des Lettres.

Avant l'âge de quatorze ans, Mademoiselle de la Riviere est demandée en mariage , & promise lorsqu'elle aura ses quinze ans accomplis. Pendant quelques années ses desirs de voir son pere s'étoient un peu calmés. Ils se renouvellent. Elle expose un jour à sa mere , devant son amant & ceux qui faisoient leur compagnie ordinaire , une grande envie de voir son pere & son frere sans qu'ils puissent la connoître. Madame de la Riviere imagine aussi - tôt un moyen de la contenter : elle l'expose ; &

chacun se prête pour l'exécution. On mène sa fille à l'Opéra deux fois, dans une loge d'où elle peut voir son pere & son frere, & en être vue. Quelle satisfaction pour la mere d'entendre son mari & son fils s'extasier sur sa fille ! Mais quel embarras après la seconde entrevue, d'entendre son fils déclarer à son pere, qu'il aime, qu'il adore la Demoiselle qu'il a vue à l'Opéra, & qu'il n'en veut pas d'autre pour sa femme ? & le pere qui promet à son fils de faire faire toutes les recherches possibles pour la découvrir, & la lui procurer à tel prix que ce soit ? On prend toutes les précautions nécessaires pour rendre les recherches inutiles ; mais elles se font avec tant d'activité, que Madame de la Riviere se détermine à déclarer à son mari que sa fille est demandée en mariage.

riage. Nouveaux embarras : M. de la Riviere sent son cœur paternel s'é-mouvoir pour sa fille , il veut la voir & la ravoir. Sa femme la lui refuse , & tient bon. Situation attendrissante du pere qui se fait des reproches sur sa fille , & qui ne peut obtenir de la voir. Madame de la Riviere , ferme pour exécuter ses projets , mais sensible au chagrin de son mari , avance le mariage de sa fille , qui enfin embrasse son pere , & est reconnue pour la Demoiselle de l'Opéra , au grand contentement de ce pere. Mais son frere ne peut s'empêcher de payer son erreur par des larmes que la raison & la réflexion essuient enfin. Ce sont toutes ces choses qui font la matiere des dernieres Lettres.

Pour la satisfaction des Lecteurs ,  
je donne à la suite de ces Lettres  
Tome I. b.

une Addition qui parle du mariage de mes pere & mere , & qui termine l'histoire de ma famille.

Comme Madame de la Riviere parle souvent de personnes qui lui sont étrangères absolument , j'ai jugé nécessaire de composer une Table alphabétique de ces personnes. C'est à proprement parler une *Table des Nouvelles*. Quelquefois elles sont longues & détaillées ; fort souvent elles ne contiennent que peu de lignes. Je ne les indique que par les Lettres : cela doit suffire ; car lors même que la Lettre a quelque étendue , un coup-d'œil au commencement ou à la fin , fera appercevoir la nouvelle que l'on cherche.

Une Préface , pour l'ordinaire , est faite pour vanter l'Ouvrage. Pour moi je me tais , je suis trop attaché à la



mémoire de l'Auteur , pour que mon suffrage soit ici de quelque prix ; j'ai voulu seulement donner une idée de ces Lettres. J'aurois voulu pouvoir y ajouter les réponses ; j'ai fait pour les découvrir toutes les recherches possibles ; mais mes peines ont été perdues , je n'ai pu en déterrer aucune. J'ai pensé que Madame de Neufpont , ayant survécu de quelques années à son amie , elle avoit détruit elle-même son ouvrage.

Il me reste deux mots à dire pour l'intelligence des premières Lettres.

Il y avoit déjà trois mois que Mademoiselle des Moulins étoit revenue à Paris dans sa famille , lorsque Mademoiselle de Plounai quitta le Couvent. Son autre amie devoit y rester encore quelques mois. Comme l'Ab-

bessé savoit que les jeunes personnes se parlent volontiers à cœur ouvert , & qu'elle vouloit connoître les sentimens de sa niece pour celui qu'on lui destinoit à son insu , sans que la Maîtresse des Pensionnaires en eût connoissance , elle prit une résolution la veille du départ de sa niece , & la lui communiqua : » Tu vas me quitter , ma chere amie , lui dit-elle ; mais pour m'aider à supporter ma perte , je vais profiter du temps que Mademoiselle des Tilleuls va rester encore ici ; je vais en faire ma compagne & mon amie ; tout ce qui lui appartient va être apporté à ton appartement ; elle l'occupera ; nous mangerons ensemble ; je la traiterai comme toi-même , & elle seule me consolera. » Tu vas faire ton entrée dans le

## P R É F A C E.      xxj

» monde , continua-t-elle ; te voilà  
» dans l'âge où le cœur est sensi-  
» ble , & où l'on a besoin d'une vé-  
» ritable amie pour confidente : vous  
» pourrez donc l'une l'autre vous écri-  
» re , & vous parler à cœur ouvert ,  
» je serai la seule qui verrai vos Let-  
» tres , & je n'abuserai pas de vo-  
» tre confiance ». Ensuite , les yeux  
baignés de larmes , & serrant sa  
niece dans ses bras , elle lui dit :  
» Ton cœur , ma chere fille , va  
» être en butte à l'amour ; ta figure  
» pourra t'attirer plus d'un adora-  
» teur ; mais crois-moi , ne t'attache  
» qu'à celui qui te sera destiné pour  
» époux ; tu deviendrais misérable si  
» tu t'attachois à un homme dont la  
» famille , ou quelque autre raison ,  
» vint traverser votre union , j'en  
» ai fait une triste expérience ; je  
» ne serois pas Religieuse si je n'a-

## xxij P R É F A C E.

» vois pas eu le malheur de m'at-  
» tacher inutilement ». Cette Dame  
effectivement n'avoit pris le voile ,  
que parce qu'elle n'avoit pu épouser  
un homme qu'elle aimoit ; & pour le-  
quel elle se croyoit destinée ; & pen-  
dant plusieurs années , comme une  
autre *Héloïse* , son cœur fut oppres-  
sé par l'amour ; mais après bien des  
prières & des combats , il se fit en  
elle un changement si subit , qu'elle-  
même appelloit sa conversion *le*  
*triomphe de la grace*. C'est son histo-  
re que Madame de la Riviere envoie  
à Madame de Neufpont à la suite de  
la soixante-dix-huitième Lettre.

A la maniere dont Madame de  
la Riviere s'exprime dans quelques  
endroits , on pourroit croire qu'elle  
étoit Janséniste. Cependant elle n'é-  
toit ni Janséniste , ni Moliniste »

## *P R É F A C E.*    xxiiij

elle étoit assez raisonnable pour n'adopter aucun sentiment particulier , & pour estimer les personnes de mérite dans l'un & dans l'autre parti. Elle est morte en 1760 : vingt ans avant sa mort , je l'ai vue très-liée avec des Messieurs , tant Ecclésiastiques que Laïques , qu'elle estimoit singulièrement pour des qualités personnelles , sans s'embarrasser de la différence de leurs sentimens. On peut voir comme elle parle elle-même de sa façon de penser à la Lettre CXXXI. Il est vrai que je l'ai toujours entendu parler avec vénération de Messieurs de Port-Royal ; mais à moins de ne les pas connoître , ou de les connoître mal , qui est - ce qui pourroit en parler autrement ? C'étoient des gens d'une piété solide , la plupart des hommes d'esprit & de goût , qui ont été l'hon-

xxiv *PRÉFACE.*

neur de leur siècle , & dont la mémoire ne pourroit qu'illustrer le nôtre.....



LETTRES



# LETTRES

DE

MADAME LA COMTESSE  
DE LA RIVIERE,  
A MADAME LA BARONNE  
DE NEUF PONT,  
SON AMIE.

---

## LETTRE PREMIERE.

*Du 4 Juin 1686.*

**M**E voilà arrivée, ma chere amie, me voilà à Nogent dans les bras d'un grand-papa & d'une grand'maman (1) pleins de

---

(1) Le Comte & la Comtesse de Nogent, pere & mere du feu Comte de Plounai, pere de Mademoiselle de Plounai, qui écrit ces Lettres,

tendresse ; mais me voilà séparée de toi ! fatale pensée !.... C'est donc de trente lieues que je t'écris ? Que cet espace me paroît immense ! que l'idée que je m'en forme est cruelle à mon cœur ! Si loin l'une de l'autre !.... Eh ! que fera-ce dans trois mois lorsque tu seras retournée chez ton pere ? Hélas ! nous ne nous reverrons peut-être jamais. Notre seule ressource sera donc de nous aimer toujours. Foible consolation lorsqu'on n'a plus ce plaisir enchanteur de s'embrasser en se serrant tendrement !

Qu'il est gracieux , ma chere , de voyager en poste ! On m'a beaucoup ménagée dans la route ; & cependant je suis arrivée hier avant sept heures du soir. Le château de Nogent est dans une situation charmante. Mon grand - papa & ma grand'maman étoient à une croisée pour me voir arriver. Ils ont apperçu la chaise de très-loin. Aussitôt, ces bons & chers parens , pour me voir plutôt, ont quitté la fenêtre ; & quoique le soleil fût brûlant, ils ont traversé deux grandes cours , & je les ai trouvés à m'attendre à la porte du château. J'ai éprouvé à ce moment combien il est doux d'avoir des pere & mere : eux qui ne sont que mes aïeuls , m'ont fait sentir ma perte (1) par leurs caresses redoublées , leurs transports , par la joie tendre & vive qui pétillait dans

---

(1) Mademoiselle de Plounai avoit perdu ses pere & mere à l'âge de huit à dix ans.



leurs yeux. Ils n'ont jamais voulu que je descendisse à la porte où ils étoient , de peur que le soleil ne m'incommodât , & ils ne le craignoient pas pour eux ! Ils ont dit au postillon d'aller jusques tout près du vestibule. Là mon grand-papa m'a reçue dans ses bras ; & comme il ne me quittoit pas , parce qu'il me baisoit à plusieurs reprises , ma grand'maman s'impatientoit , & m'arrachoit du cou de son mari , pour me manger les joues , & me ferrer à son tour.

Lorsque nous fûmes dans le salon , ce fut à recommencer : je répondis à leurs caresses & à leurs transports de bien bon cœur. Puis ils s'extasierent sur ma personne : Qu'elle est belle , se disoient-ils l'un à l'autre ! qu'elle est grande ! que de charmes dans sa figure ! de graces dans sa taille ! de noblesse dans son maintien ! oh ! Mademoiselle de Fontanges n'a jamais eu tant d'attraits. Je n'osai leur demander qui étoit cette Demoiselle de Fontanges ; mais je leur dis que quoique je fusse très-sensible à leurs louanges , je n'en tirerois point vanité , parce que l'amour paternel en étoit la source.

Mon grand-papa & ma grand'maman passent soixante ans , du moins mon grand-papa ; mais tous deux sont encore frais & gaillards. Le reste de la soirée ils me promenerent à différens endroits du château , & principalement dans le jardin , qui est vaste & beau. Pendant que nous nous y promenions , ils saluerent un Monsieur qui

étoit à une fenêtre, en lui disant : Voici notre chere petite-fille. Ce Monsieur quitta la fenêtre ; & un moment après , nous le vîmes qui venoit à nous pour me saluer , dit-il en abordant. Il étoit en robe-de-chambre , & il nous en fit des excuses. Mon grand-papa me dit que c'étoit Monsieur de Saint-François leur Chapelain. Cet homme se promena avec nous une petite demi-heure. Sa conversation me plut infiniment ; il parloit avec une grace & une candeur admirables. Lorsqu'il nous eut quittés , ma grand'maman me dit que c'étoit un homme d'un rare mérite , & de bonne condition , qui avoit toujours été lié très-particulièrement avec M. d'Andilly , son parrain , & Messieurs de Port-Royal ; & qu'ils n'avoient pu l'obtenir qu'en lui promettant de le laisser vivre en solitaire toute l'année. Il a un domestique ; on lui sert à manger à son appartement ; & ils ne le voient , disent-ils , que fort rarement , quand il dîne avec eux après bien des instances. Notre Curé , m'ajoutèrent-ils , veut bien vivre un peu plus en société avec nous : c'est un homme de bonne famille , estimable par son esprit , sa science , & tout à fait aimable en compagnie.

Il y a à côté du jardin un petit bois charmant. Nous ne le quittâmes que pour aller souper. Il étoit près de neuf heures. C'étoit bien tard pour moi. Mon souper fut court & léger , parce que j'étois accablée de sommeil. A neuf heures un quart je lais-

fai mon grand-papa & ma grand'maman à table, & j'allai me coucher. Pour eux, ils se couchent très-tard, & se levent de même, à ce que m'a dit la femme qu'ils m'ont donné pour me servir. J'ai appris cette particularité avec plaisir; car ne comptant point en cela les imiter, j'aurai les premières heures de mes matinées libres pour notre doux commerce. Je t'écrirai le plus souvent que je pourrai: il m'est impossible de t'exprimer la satisfaction que je ressens depuis plus de deux heures que je tiens la plume: dès six heures j'ai quitté ce lit, que ma mollesse me fait toujours trouver si bon, pour t'entretenir; mon cœur se dilate en te parlant. Je joins une Lettre pour ma tante; elle est courte: mon respect pour elle retient mon babil; mais elle verra celle-ci. Que je l'aime ma bonne tante! que je souffre d'être séparée d'elle! Embrasse-la souvent pour moi, je te prie; parle-lui de moi aussi souvent que tu respirez; c'est ainsi que je pense à elle & à toi. J'ai bien lieu d'être contente ici; on m'y témoigne une vive tendresse; cependant cela ne me suffit pas, je sens que quelque chose me manque; je ne vous vois pas, je ne vous embrasse pas; des larmes coulent de mes yeux; le cœur me bat; ah! c'est qu'il s'élance vers elle pour lui dire que je l'aime plus que ma vie; & vers toi pour t'assurer que je t'aimerai toujours.

Adieu, ma chere amie; embrasse bien pour moi toutes les Demoiselles, les Re-

(1) Madame de Sainte-Marie étoit tante de Mademoiselle des Tilleuls , à qui Mademoiselle de Plounai écrit ces Lettres ; & l'amie intime de l'Abbesse.

---

## L E T T R E   I I .

*Du 14 Juin 1686.*

**O**UI , ma chere amie , me voilà dans ce monde dont on m'a tant parlé ; je ne fais pas s'il me deviendra cher ; mais je fais bien que sa vie tumultueuse me déplaît plus qu'elle ne me charme. C'est tous les jours des visites à recevoir ou à rendre. Quelle gêne ! Mon grand-papa & ma grand'maman me disent que ce sont des hommages que mon arrivée leur attire ; & ils me font espérer que cela ne durera pas. Ainsi soit.

Lundi ma joie éclata en recevant ta Lettre & celle de ma tante , que je lus la première. Elle m'y dit des choses si douces , si affectueuses , si tendres , que mon cœur fautoit d'aise. Après l'avoir lue , je la donnai à lire à ma grand'maman , & j'ouvris la tienne. Tout ce que tu me dis dans la première page , entretenoit mon cœur dans son épanouissement. Mais lorsque j'en fus à la description que tu me fais de la douleur de ma tante , je n'y pus tenir , des san-

glots fortirent de ma poitrine malgré moi. Mon grand-papa & ma grand'maman tout effrayés , me demanderent ce que j'avois. Tenez , lisez , leur dis-je en leur mettant la Lettre en main , voyez comme ma pauvre tante se désole ; elle ne fait que pleurer & soupirer depuis mon départ. Quoi ! me dit ma grand'maman , cela te surprend ? Peut-on faire autre chose lorsqu'on t'a possédée , & qu'on ne te possède plus ? Va , va , ajouta-t-elle , le temps séchera les pleurs de ma fille ; mais il faut que ce soit nous qui séchions les tiens. En même temps elle m'embrassa. Cette parole fut pour moi une leçon ; mais elle ne fut pas ma consolation. Cependant j'essuyai mes yeux , & m'efforçai de faire une bonne contenance. Alors ma grand'maman me dit qu'elle alloit écrire à sa fille pour la consoler ; & qu'elle me demandoit à moi de suspendre pendant quelques jours mes réponses , de peur que mon cœur ne s'échappât avec mes Lettres. Le lendemain de mon arrivée , elle écrivit une Lettre à ma tante de Beauport ( 1 ) , pour l'inviter à venir passer quelques mois au château pendant l'été. Elle en a reçu Mardi la réponse : ma tante lui marque que Samedi 15 , elle arrivera à Nogent pour dîner , avec le Chevalier son fils. Ainsi , ma chere , j'aurai demain le plaisir de voir cette tante & ce cou-

---

( 1 ) La Marquise de Beauport , fille du Comte & la Comtesse de Nogent.

fin , dont je n'ai qu'une idée bien confuse. Mon oncle ayant quelques affaires à Paris , les finira au plutôt ; & ensuite il viendra rejoindre sa femme.

Mon grand-papa pour me désennuyer , m'entretenoit hier de beaucoup de nouvelles de Paris , que je voudrois bien te raconter de vive voix. Mon Dieu , qu'on est à plaindre quand on est éloignée de sa meilleure amie ! La langue peut dire mille choses que la plume doit taire. Il me disoit aussi qu'il étoit à Paris au mois de Mars , lorsque le Maréchal de la Feuillade fit élever la statue du Roi en l'honneur de ses triomphes. Il paroît que ce monument attire l'admiration de tout le monde , & qu'on ne parle par-tout que de la Place des Victoires. Cela a excité en moi quelques desirs de revoir Paris. Mais , ma chere , j'aimerois encore mieux te voir & t'embrasser de toute mon ame , ainsi que ma bonne tante l'Abbesse , que j'aime plus que moi-même. Ah ! que mon cœur souffre loin de vous !..... Adieu , je respire à peine.



## L E T T R E   I I I.

*Du 20 Juin 1686.*

QUE ta Lettre, ma chere amie, me plaît ! que tes reproches me sont flatteurs ! J'avoue que je t'écris moins souvent que lorsque j'étois près de toi ; mais si tu savois comme le temps se passe dans le monde ! je suis obligée de prendre sur mon sommeil les momens que j'emploie à t'écrire ; encore faut-il que ce soit le matin ; car je n'ai pas un instant à moi dans le jour, & le soir je ne respire que le lit. Il est toujours onze heures quand je me couche, sur-tout depuis l'arrivée de ma tante & de mon cousin, qui par attention pour moi, font succéder plaisirs à plaisirs. Ils arrivèrent en chaise de poste Samedi sur le midi. Que ma mémoire est un mauvais magasin ! Si je n'avois pas été prévenue que c'étoit eux, je n'aurois pu les reconnoître : j'avois oublié tous les traits de ma tante, dont je m'étois formée une idée toute contraire. Pour mon cousin, encore passe, il m'étoit permis de ne le pas reconnoître par le changement de taille & de figure qui s'est fait en lui. Il est si grand, si beau, si aimable, que je voudrois qu'il pût devenir ton mari. Mais il lui faudroit quelques années de plus : dix-huit ans, avec tous les at-

traits de cet âge , ne fussent pas. D'ailleurs que diroit celui à qui tu es promise ? Ma tante n'a que trente-sept ans , elle est vive & gaie.

Si leur figure m'a causé de l'étonnement , la mienne n'a pas fait sur eux un moindre effet. Dès que j'aperçus leur chaise dans la cour , je courus au-devant. Ma tante en me voyant fit un *ah !* de surprise ; & se tournant vers son fils , elle lui dit : *Qu'elle est belle !* C'est , ma chere amie , la premiere fois que l'éloge de ma beauté me fit une impression de joie. Mon cousin descendit de la chaise fort légèrement , & donna la main à sa mere , qui , lorsqu'elle eut mis pied à terre , se jeta à mon cou , & me serra bien tendrement. Le Chevalier m'embrassa ensuite avec beaucoup de respect & de marques d'affection. Mon grand-papa & ma grand'maman nous examinoient avec des yeux tout pétillans de joie.

Quand mon cousin eut embrassé ma grand'maman , il lui présenta un petit tableau sous verre , en lui disant que c'étoit un portrait qu'il avoit dessiné avec bien du courage , parce qu'il savoit qu'il lui feroit plaisir. Ma grand'maman prit le tableau , jeta les yeux dessus , & s'écria : *ah ! c'est le portrait de mon bon parrain :* puis se jettant au cou du Chevalier , elle lui fit ses remerciemens avec cinq ou six baisers des plus tendres & des plus reconnoissans. Ce portrait , ma chere , est celui de M. d'Andilly. Ma grand'maman a toujours eu pour lui un amour de



vénération ; & tu fais que ma tante l'Abbesse nous a souvent entretenues des vertus éminentes & du rare mérite de cet homme ; & qu'elle nous disoit avec délectation que c'étoit le parrain de sa mere.

Samedi , précisément à l'arrivée de ma tante , il m'est né un petit chat , de Finette , la chatte favorite de ma grand'maman. Ce petit coquin-là a déjà une grande part à mon affection. Il est dans ma chambre avec sa mere , & tous deux couchent avec moi. M. de Bertaud , homme d'un grand mérite , qui est à Nogent depuis quelques jours , a nommé mon chat *Lolo*. Ma tante , à qui je disois hier avec une espece de transport , que je t'écrirois que j'ai un joli petit chat , s'est prise à rire ; puis elle m'a dit : Au reste il n'y aura rien d'étonnant que vous parliez de votre chat dans une Lettre ; Madame des Houlières a bien parlé de sa chatte dans ses vers. C'est pour moi un plaisir aussi grand que nouveau , de voir la mere alaiter son enfant. Quelle tendresse ! quelle assiduité ! quel courage pour le défendre contre des ennemis ! Ah ! ma chere , les animaux peuvent donner des leçons aux hommes.



## L E T T R E I V.

*Du 25 Juin 1686.*

**D**E tous les plaisirs que je goûte ici , ma chere amie , le plus grand est celui de recevoir de tes Lettres ; ensuite celui de t'écrire , de te parler. Ce n'est pas que je n'aie lieu d'être contente de tout ce qui m'environne ; mais c'est que rien n'est comparable au commerce d'une amitié contractée dans l'enfance : c'est la confiance toute pure , elle seule fait le charme du cœur & l'agrément de la vie. Je n'ai pu répondre hier à ta Lettre , parce que m'étant couchée tard , je tenois au lit le matin. Le Comte & la Comtesse de Châteaufond , & leur fils qui est un tout jeune homme , avoient passé la journée avec nous. Ils sont de Paris ; mais pendant plusieurs mois de l'été ils habitent un château fort joli , qui est à une demi-lieue de Nogent. Il paroît qu'ils sont en grande liaison avec mes parens. Je m'en réjouis ; car ils sont très-aimables : le mari est prévenant , poli , enjoué : la femme est pleine d'agréments , d'esprit & de délicatesse. Leur fils a toutes les manieres de ses pere & mere , & possède déjà de belles qualités.

Madame de Saint-Edme a donc enfin prononcé ses vœux ! Je ne suis point étonnée de ce que tu me marque ; ces sortes de cérémonies sont toujours attendrissantes. Fais-

lui mes complimens , & embrasse-là pour moi. N'oublie pas de me rendre le même office tous les jours auprès de ta tante & de la mienne. Ma tante la Marquise a pour moi une affection de mere : cependant mon cœur me dit qu'elle n'est que *ma tante* ; & ma tante l'Abbesse , *ma bonne tante*.

Mon cousin est aimable au possible , sa vivacité est extrême , sa politesse pour tout le monde est au-delà de toute expression ; mais il a pour moi les attentions & les prévenances d'un amant. Tous les matins il vient sur les neuf heures me souhaiter le bonjour à mon appartement ; puis il me donne la main , & me conduit vers sa mere qui se trouve levée à cette heure. Nous déjeûnons. Ensuite il va au jardin ; & il revient avec un gros & beau bouquet qu'il me présente. A mon insu il a tiré mon portrait au pastel , & m'en a fait présent hier matin. Il excelle dans ce talent : je suis on ne peut pas plus ressemblante. Il m'a dit en me le présentant , qu'il ne m'avoit pas flattée , parce qu'il n'étoit pas possible. Le compliment est délicat autant que l'ouvrage , lui ai-je dit en lui faisant mon remerciement. Nous dessinons quelquefois ensemble , lui dans son genre , moi dans le mien. Je suis bien fâchée de m'être bornée aux fleurs. Ma tante , qui me voit envier les talens de mon cousin , me dit qu'avec mes dissipations il sera facile d'en savoir autant que lui en peu de temps , en me donnant un maître de dessin , quand je serai à Paris. Je n'ai pas osé

lui faire des questions sur cette possibilité : j'ignore encore ce qu'on compte faire de moi ; mais on me parle souvent de mon séjour à Paris , comme si l'on avoit des vues prochaines de mon établissement. Les conversations même de ma tante y ont quelque rapport. Nous soupions de bonne heure. On appelle souper de bonne heure dans le monde lorsqu'on soupe à huit heures. Après souper nous allons respirer le frais dans le jardin. Là , ma tante nous entretient de choses infiniment amusantes , & principalement de nouvelles : tantôt elle nous fait le portrait d'une personne , tantôt celui d'une autre. Je ne connois nullement ceux de qui elle parle ; mais ce qu'elle en dit ne laisse pas de me satisfaire. Avant-hier au soir elle nous parla d'une jeune parente de Madame de Maintenon , que le Comte de Caylus a épousée il y a quelques mois. Elle nous en fit un portrait flatteur ; figure aimable , beaucoup de talens , d'esprit , d'enjouement. Le Roi , la veille des noces , lui envoya un collier de perles de dix mille écus. Ma tante nous parla hier au soir d'autres personnes ; mais ce qu'elle nous en dit , demande trop de détails pour une Lettre. Au milieu de ses récits elle me dit quelquefois : Ma niece , ce Monsieur , cette Dame de qui je parle , seront peut-être un jour de vos sociétés ; & ce que je vous en dis à présent vous aidera alors à les connoître & à les apprécier.

Je finis là , ma chere amie , car mon cou-

fin ne tardera pas à venir me prendre , pour aller dire bonjour à sa merē , & déjeuner. Depuis leur arrivée je me couche plus tard : leur compagnie empêche le sommeil de m'être importun , comme auparavant , sur la fin du souper. Mon grand-papa & ma grand-maman en plaisantent , & en paroissent contents. J'ai dit hier au soir à mon cousin que je t'écrirois ce matin , & que mon cœur s'évanouissoit en te parlant. Il m'a dit : Qu'elle est heureuse cette Demoiselle d'être aimée d'une personne aussi aimable que vous ! Eh mais , lui ai-je dit , félicitez-moi donc aussi d'avoir son amitié ; car rien n'est aussi aimable qu'elle. Ah ! ma cousine , que dites-vous là , s'est-il écrié ? sans vouloir entrer en détail sur les perfections de votre amie , dites-moi en conscience si elle est aussi belle que vous ? Oh ! pour cela oui , lui ai-je répliqué ; la preuve en est , que quand quelquefois ma tante l'Abbesse avoit compagnie à son parloir , elle nous faisoit venir toutes deux : on nous regardoit , on nous complimentoit ; puis on finissoit par dire , qu'on ne savoit laquelle des deux l'emportoit sur l'autre. Il n'a osé rien répliquer.

Adieu , ma belle , ma charmante amie , que je voudrois bien qu'on vît & qu'on admirât comme moi.



## L E T T R E V.

*Du 26 Juin 1636.*

TU ne te plaindras pas , ma chere amie , je t'ai écrit hier , & je t'écris encore aujourd'hui. Mon esprit & mon cœur sont dans une agitation si grande , qu'il me faut une confidente de ma situation. Je n'ai pas dormi trois heures cette nuit : je viens de me lever à six pour t'ouvrir mon ame. Tu fais que la veille de mon départ , ma bonne tante m'a dit que , quoiqu'elle dût voir mes Lettres , je pourrois te parler à cœur ouvert , qu'elle n'abuseroit pas de ma confiance. Elle n'avoit pas besoin d'ajouter cela , je connois son cœur & sa tendresse pour moi. D'ailleurs ce jour-là même , elle nous dit avec un épanchement , une effusion de cœur si grande , qu'elle avoit aimé , que j'espere tout de son indulgence. Quand on a connu l'amour , on est plus disposé à compatir à la foiblesse des autres. Car , ma chere , j'aime à ce que je crois ; & ce qu'il y a de singulier , c'est que je n'ai pas encore vu l'objet qui subjugué mon cœur.

Hier matin , mon cousin vint me chercher comme je cachetois ma Lettre. Je lui trouvai un air rêveur , & même triste : il a conservé cet air toute la journée , & j'ignore encore pourquoi. Il me conduisit vers sœur que je trouvai extrêmement gaie. Elle me  
dit

dit en l'embrassant : Demain , ma niece , vous embrasserez votre oncle , je viens de recevoir une Lettre de lui ; il arrivera dans la matinée. Je lui en marquai ma joie. Le reconnoîtrez-vous , me dit-elle ? Je fais , ma tante , lui repondis-je , que c'est un gros papa ; mais je n'ose me flatter de reconnoître ses traits , puisque j'ai eu la maladresse de ne pas remettre les vôtres. A propos , me dit-elle , y ai-je gagné , y ai-je perdu à cette erreur ? Je lui répondis que je m'étois formée d'elle une idée si peu avantageuse & si contraire à la vérité , que je me félicitois tous les jours de l'avoir pour tante. En disant cela , je lui donnai un baiser , qu'elle me rendit au double , & que je lui rendis au triple. Nous déjeûnâmes. Après le déjeûner , ma tante me laissa avec mon cousin , & elle s'en fut passer toute la matinée dans une grande salle du château , où elle fait construire un théâtre , & où les ouvriers sont depuis quelques jours. Quand mon grand-papa & ma grand'maman furent levés , nous nous rendîmes tous dans cette salle jusqu'au dîner. Ce ne fut que lorsque nous fûmes à table , que ma tante apprit à mon grand-papa & ma grand'maman qu'elle avoit reçu une Lettre de son mari. Elle en fit la lecture tout haut. Mon oncle y dit qu'il compte arriver Mercredi ( qui est aujourd'hui ) de bonne heure dans la matinée , avec *le Comte de la Riviere.*

Ce nom , ma chere amie , qui n'a jamais frappé mes oreilles , m'a fait une impression

que je ne connois pas. Qu'est-ce que cela signifie ? Je n'ai jamais su si cet homme existoit ; j'ignore même s'il est vieux , ou s'il est jeune , & je sens au fond de mon cœur une joie secrète de le voir. Est-ce autre chose que de l'amour ? Oh ! c'en est , je le sens bien ; j'en rougis moi-même déjà. J'ai eu plusieurs fois la parole sur le bord des levres pour demander à ma tante qui est cet homme ; & à chaque fois je me sentoïis arrêtée par la crainte de me trahir. Mon Dieu , que je serois fâchée si elle s'apercevoit de mon émotion ! Hier au soir elle m'a dit qu'elle se leveroit aujourd'hui de bonne heure , & qu'elle me prioit d'aller déjeuner avec elle sur les huit heures & demie. Elle ajouta : Nous attendrons ensemble l'arrivée de nos Messieurs. Pense-tu jusqu'où va ma foiblesse ? je desire paroître belle aux yeux de cet inconnu. Je voudrois me parer plus que de coutume ; mais je n'ose. Que dis-tu donc de moi ? ne suis-je pas un peu folle ? Je serai bien sotte si je puis voir en lui un vénérable vieillard. Ce seroit, je crois, le mieux pour mon repos ; mais je t'avoue que mon cœur n'en seroit pas content.

Mon insomnie est cause que j'ai pris la plume ce matin. Peut-être aurois-je mieux fait d'attendre ; car dans quelques heures la présence de ce Comte de la Rivière , réparera peut-être les breches qu'en son absence sa personne a faites à mon cœur. Ma tante de Beanport , depuis Lundi , n'est occupée que de son théâtre , & ne parle que Comé-



die. Nous en représenterons une dans quelque temps , où je ferai mon rôle. Hier elle & son fils ont commencé à me donner des leçons pour la déclamation. Ils m'ont beaucoup applaudi : selon eux , je saisis tout avec promptitude & avec grace.

Adieu , ma chere , ma tendre amie ; je viens de te confirmer bien des foibleſſes ; marque-moi avec ſincérité ce qu'en dira ma tante l'Abbeſſe. Elle ſe moquera de moi. Moque-r'en auſſi ſi tu veux , mais aime-moi toujours.

---

## L E T T R E V I.

*Du 30 Juin 1686.*

**A**H ! ma charmante amie , que ta curioſité me réjouit & me flatte ! Mais ne ſeroit-ce point ma bonne tante qui exciteroit en toi cette curioſité pour ſatisfaire la ſienne ? Ma tante la Marquiſe a reçu une Lettre d'elle Vendredi : elle m'a fait un myſtere du contenu , & a beaucoup chuchoté avec ma grand'maman (1). Mais qu'importe que ce ſoit ma tante ou toi qui deſire connoître mes ſentimens : vous êtes ſi bonnes toutes deux , & vous m'aimez tant , que je ne puis que gagner à vous ouvrir mon ame.

---

(1) On peut voir la copie de cette Lettre à la Lettre XXI.

Mercredi , après avoir déjeûné avec ma tante & mon cousin , nous passâmes dans un salon dont les croisées dominant la grande porte du château. Sur les onze heures , nous la vîmes ouvrir , & ensuite la chaise de poste venir grand train. Mon cousin courut au-devant de son pere pour l'embrasser. Ma tante alors me prit la main , & me conduisit à la fenêtre. Je t'avoue qu'à ce moment le cœur me battoit bien fort. La premiere chose que je rencontrai fut les yeux de M. de la Riviere. Qu'ils sont beaux ces yeux ! qu'ils me dirent de choses dans ce premier moment ! Mon oncle & lui se parlerent bas sans cesser de me regarder : & j'entendis mon cousin qui leur dit : Elle est encore mieux de près. Cela me fit connoître que j'étois à leur gré. Quelle satisfaction pour mon amour-propre !

Ils entrèrent. J'embrassai mon oncle pendant que M. de la Riviere embrassoit ma tante. Ensuite il vint à moi , me salua ; & ma tante lui dit de m'embrasser. Ce baiser acheva ma défaite : qu'il me donna d'émotion ! C'en est fait : je n'ai plus mon cœur ; ce mortel , dont le nom seul ma si fort émue , le possède entièrement. Tu riras de ma foiblesse ; j'en suis sûre : mais si tu le voyois , je réponds que tu n'y tiendrois pas. C'est un jeune homme de vingt-six ans , grand , fait au tour , beau comme l'amour : il ne parle qu'avec esprit , n'agit qu'avec grace : sa conversation est vive , son humeur gaie , sa voix douce , ses manieres pleines

de noblesse : à chaque instant on est forcé de l'admirer , tant il met de charmes dans tout ce qu'il dit ou ce qu'il fait. Ce qui me flatte , c'est que son amour lui fait trouver en moi tout ce que je trouve en lui : ses yeux ne cessent de me dire que son cœur est tout à moi ; & il faut que je me fasse de violens efforts pour empêcher les miens de lui dire qu'il est mon vainqueur. Cette petite digression est partie de mon cœur : je reprends le fil de ma narration.

Mon grand-papa & ma grand'maman étoient encore au lit à l'arrivée de nos voyageurs ; mais dès qu'ils entendirent le bruit des chevaux ; ils se hâtèrent si fort de se lever , qu'à peine étions-nous à la fin de nos embrassemens , qu'ils parurent. Mon oncle , en s'empresant d'aller à eux , dit à M. de la Riviere : Voilà Monsieur & Madame de Nogent. Le Comte les salua bien respectueusement : ma grand'maman lui couvrit ses bras , & le baïsa avec une affection de mère. Après cela il embrassa mon grand-papa. Pendant ce temps-là , ma grand'maman parla bas à ma tante. J'avois l'oreille au guet. J'entendis qu'elle lui disoit : il est bien beau garçon ; si la chose réussit , cela fera un beau couple. Oui , lui dit ma tante en jettant sur moi un regard de complaisance : puis elle ajouta mystérieusement : cela ne peut pas manquer , les cœurs sont déjà pris ; & le reste ira tout seul. Ces dernières paroles me piquèrent. Que cette femme est pénétrante , dis-je en moi-même ! Et aussi-tôt je

pris la résolution de m'observer exactement. J'eus occasion de le faire dans le moment même ; car tout le monde s'étant assis , ma grand'maman dit à M. de la Rivière en le contemplant : M. le Comte, il y a seize ans, que je n'ai eu le plaisir de vous voir ; il s'est fait un grand changement en vous, mais un changement de bien en mieux. Le Comte s'inclina profondément , en lui répondant : Madame , ce compliment de votre part m'est bien flatteur. Et tout de suite ses yeux tombèrent sur moi , & je détournai les miens. Je fis bien , car ma tante nous observoit. Ma grand'maman reprit en me regardant : Cette enfant-là venoit de naître , je l'avois nommée au Baptême ; j'allai faire une visite à vos pere & mere , je vous vis : vous aviez dix ans alors ; & en vous donnant des dragées , je vous dis que c'étoient des dragées du baptême d'une petite fille , qui pourroit bien un jour devenir votre petite femme. Dans le moment , ma tante , qui étoit auprès d'elle , la poussa , & lui fit un petit reproche de l'œil. Chacun me fixa , & je rougis. M. de la Rivière me regarda avec des yeux pleins de feu , & dit , en s'inclinant avec grace , que c'étoit un honneur auquel il aspiroit bien sincèrement. Mon embarras augmenta ; ma joie aussi : & ma tante ne voulant pas me laisser favoriser , dit à sa mere que ces discours-là se tenoient toujours en pareil cas , & étoient sans conséquence. J'avoue que ma grand-maman est une indiscrete : j'avoue aussi que son indiscretion me fait un grand

plaisir. L'auroit-elle poussée si loin, ma chere, s'il n'y avoit pas entre le Comte & mes parens quelque négociation pour une alliance ?

Ma tante, qui ne demandoit qu'à interrompre cette conversation, demanda à M. de la Riviere des nouvelles de sa sœur & de son neveu. Après lui avoir répondu qu'ils se portoient bien, il s'adressa à ma grand'maman, & lui dit qu'il avoit appris que M. de Saint-François étoit leur Chapelain ; que sa sœur l'avoit chargé d'une Lettre pour lui de la part de M. Nicole, & lui avoit recommandé de la lui remettre à lui-même. Bon ! dit ma grand'maman, il faut que cette Lettre nous procure aujourd'hui sa compagnie à dîner : c'est un anachorette qu'on ne peut jamais tirer de sa solitude, mais voici l'occasion : Allons chez lui, dit-elle en se levant & en prenant la main du Comte, vous tiendrez la Lettre à votre main, & je ferai le reste. Moi, pour qui la présence de M. de la Riviere étoit déjà un nécessaire, je me levai de mon siege, en disant à ma grand'maman qu'elle savoit combien la conversation de M. le Chapelain m'édifioit ; & que je la priois de me permettre de l'accompagner chez lui. Mon oncle aussi-tôt me prit la main, & dit qu'il étoit de la partie. Ma grand'maman qui est la bonté même, quitta la main de M. de la Riviere, & prit celle de son gendre, en disant : mettons les jeunes gens ensemble, cela ira mieux. Comme le Comte prenoit ma main avec

empressement , ma tante vint traverser ma joie. Non , dit-elle , en nous séparant , il est quelquefois imprudent que cela soit vis-à-vis de certaines personnes. Peste soit de la précautionneuse , dis-je tout bas ; & tout haut : vous avez raison , ma tante. Quand nous fûmes arrivés , M. de la Riviere , après bien des politesses de part & d'autre , dit à M. de Saint-François qu'il avoit une Lettre de M. Nicole à lui remettre. En même temps il tira son porte-feuille , prit la Lettre ; & ma grand'maman la saisissant , dit à M. le Chapelain : La voilà , Monsieur ; mais vous ne l'aurez que quand vous nous aurez fait le plaisir de dîner avec nous. Quel jour vous la remettrai-je ? M. de Saint-François sourit , & répondit : Aujourd'hui , Madame. Ma grand'maman fut si transportée de joie , & lui témoigna tant de satisfaction , que je crus qu'elle alloit l'embrasser. Après un quart - d'heure de conversation , elle nous emmena tous pour dîner.

Pendant ce repas , la conversation fut grave à cause de la présence de M. le Chapelain ; mais elle n'en fut pas moins favorable à M. de la Riviere ; elle le mit dans le cas de montrer beaucoup de savoir. Depuis , nos entretiens sont vifs & amusans. Le Comte est grand Musicien ; je ne suis pas mauvaise Musicienne , tu le fais : ma tante nous fait souvent chanter ensemble , & j'ai toujours le plaisir de le charmer , comme il me charme. Enfin à présent les  
jours

jours ne me paroisse durer qu'un instant , & je vois arriver l'heure du coucher avec chagrin , parce qu'il me faut quitter ce que j'aime. Me voilà donc en butte à l'amour ? Oui , je le sens , & je m'en réjouis. Me félicite-tu ? me plains-tu ? es-tu contente de moi ? Pas trop , peut-être ; mais du moins tu dois être contente de ma franchise : elle est telle , que je t'avoue que je sens un plaisir infini à aimer , & qu'il me semble que je ne vis & n'existe que depuis que mon cœur n'est plus à moi. N'en sois pas jalouse ; j'ai pour toi un attachement qui ne finira qu'avec ma vie.

Voilà , ma chere amie , ce que tu desirois savoir , & ce que je pétillais de t'apprendre. Ma bonne tante verra cette Lettre : marque-moi donc , avec la même sincérité que je viens de te parler , si elle m'approuve ou si elle me blâme. Je fais bien que c'est une foiblesse à moi d'aimer comme cela tout d'un coup ; mais c'est peut-être un présage de ma destinée. Je le desire , & je l'espère. Mon amour n'ayant pour but que le mariage , j'ose dire qu'il est sage ; car enfin il faut aimer pour s'épouser.

Je ne suis plus étonnée de la tristesse de mon cousin à l'arrivée de la Lettre qui annonçoit M. de la Riviere. Il est jaloux sur lui : le nigaud ! comme s'il n'étoit pas dans l'ordre que des étrangers aient droit à nos cœurs plutôt que des parens. Il est vrai qu'il a bien du dessous : il ne me donne plus la main , plus de bouquets : ma tante l'oblige à céder tout à M. de la Rivie-

re vis - à - vis de moi. Ce pauvre garçon me fait quelquefois pitié, tant il paroît mortifié. Vendredi après - dîné, ma tante lui dit de jouer un piquet avec moi. Il étoit si content, que je ne pus m'empêcher de prendre part à sa joie, quoique j'eusse préféré de jouer avec M. de la Rivière.

Le parrain de mon chat est parti d'hier pour s'en retourner à Paris. Je m'en réjouis. C'est pourtant un homme très - estimable ; mais il troubloit nos plaisirs. Pendant quinze jours qu'il a été Nogent, il avoit toujours à parler affaires tantôt avec les uns, tantôt avec les autres : Jeudi & Vendredi, il nous a privé, même pendant plusieurs heures, de la présence de M. de la Rivière ( 1 ). Adieu ; je me suis levée à cinq heures, & il en est bientôt neuf.

---

( 1 ) Si Mademoiselle de Plounai avoit su ce qu'on faisoit pour elle, elle ne s'en seroit pas plaint. M. de Bertaud étoit un savant Avocat au Parlement de Paris, que le Comte de Nogent avoit fait venir pour dresser les articles de son contrat de mariage.





## L E T T R E V I I.

*Le 5 Juillet 1686.*

**L'**INDULGENCE que tu montre pour mes foiblesses, ma chere amie, ne peut augmenter ma confiance ; mais elle la rend plus gaie , plus libre. Ma bonne tante dans sa Lettre ne me parle en aucune façon de M. de la Riviere : mais puisqu'elle rit de mon attachement & de tout ce que je t'écris , je suis tranquille , & je laisse mon cœur se dilater à son aise avec l'amour. Elle a écrit au moins trois fois depuis huit jours à ma tante de Beauport , qui m'en fait un mystere ; & cela me pique. Que peuvent-elles avoir tant à s'écrire ? Il est peut-être réellement question de mariage pour moi avec M. de la Riviere : on lui rend compte de tout ; elle y répond ; & à moi on ne me rend compte de rien (1). Je ne laisse pas d'être embarrassée & piquée de ce silence. Cependant , quoique M. de la Riviere ne m'ait pas encore parlé de mariage , je vois bien qu'il y pense , qu'il m'aime ; tout annonce en lui son amour & mon bonheur. Mais malgré

---

(1) Mademoiselle de Plounai ne se trompoit pas : la Lettre que Madame de Beauport avoit reçue de sa sœur l'Abbesse , lui fit naître l'idée singuliere de laisser ignorer à sa niece la négociation de son mariage. Voyez la Lettre XXI.

la vivacité de mes sentimens , je fais garder avec lui la plus exacte décence. Tous les matins à neuf heures il vient avec mon oncle & mon cousin me souhaiter le bonjour. Après quelques minutes de conversation , il me présente la main , & nous nous rendons chez ma tante. Ensuite nous allons tous ensemble passer la matinée dans le jardin ou dans le bois , selon la disposition du temps. Là on vient nous servir à déjeuner. Après quoi M. de la Riviere me forme lui-même un bouquet des plus belles fleurs , & me le présente avec graces. Mon cousin en est toujours un peu jaloux. Vers midi , nous nous en retournons pour faire compagnie à mon grand-papa & ma grand'maman , qui se trouvent levés alors. Les après-midi , ce sont d'autre amusemens : le Comte & mon cousin ont chacun un violon dont ils jouent très-bien ; j'ai mon théorbe ; nous mêlons nos voix avec nos instrumens , & nous formons de petits concerts. Quand Monsieur & Madame de Châteaufond se trouvent avec nous , ce qui arrive assez souvent , nos amusemens n'en deviennent que plus vifs & plus piquans. Actuellement nous étudions nos rôles pour notre comédie. Notre théâtre est fini : nos décorations sont charmantes.

Le jour de l'arrivée de ma tante un de mes premiers soins fut de lui demander si elle connoissoit le Comte des Moulins , pour apprendre des nouvelles de sa fille notre amie. Ma tante me dit qu'elle ne le connoissoit pas. J'en demeurai là. Lundi après le

dîner , pendant que M. de la Riviere & mon cousin accorderoient leurs violons , je me mis à parler de ma bonne tante , de toi , & ensuite de Mademoiselle des Moulins : ce nom réveilla l'attention de M. de la Riviere , il me demanda si je la connoissois. Après lui avoir dit que j'avois été élevée au couvent avec elle , je lui ajoutai qu'il paroissoit la connoître , & qu'il alloit sans doute m'en donner des nouvelles. Il me répondit qu'il ne la connoissoit pas ; mais qu'il savoit que huit jours avant son départ de Paris , elle avoit épousé le Marquis de l'Ecluse. Il est bien étrange , ma chere amie , qu'elle se soit mariée sans en avoir fait part à ma tante l'Abbesse : car je pense que si ma tante l'avoit su , elle me l'auroit appris, ou au moins toi. M. de la Riviere ajouta que ce Marquis de l'Ecluse étoit son grand & même son seul ennemi. Tant pis , dis-je à l'instant. La présomption où je suis qu'il deviendra mon mari , me fit dire ce *tant pis*. J'en rougis sur l'heure. Et pour lui donner une autre tournure , je lui dis que sa haine pour M. de l'Ecluse me faisoit appréhender pour mon amie qu'il ne fût un mauvais sujet. Il me dit là-dessus que quoique son ennemi , M. de l'Ecluse , n'étoit rien moins qu'un mauvais sujet , qu'au contraire c'étoit un homme de mérite & aimable ; mais que la Marquise de la Tour sa sœur ayant été sur le point d'épouser le Comte de l'Ecluse frere du Marquis , le Marquis avoit empêché le mariage , en parlant contre elle , & en proposant une autre De-

moiselle à sa place. Cela lui donna occasion de me parler de sa sœur. Elle est son ainée de plusieurs années ; veuve du Marquis de la Tour , qui étoit aimable , qui l'aimoit , & que cependant elle n'a jamais pu aimer , à cause de son premier attachement. Aussi dit-il que M. de l'Ecluse est auteur du malheur de cette Dame , qui mène une vie des plus tristes , parce qu'elle a toujours à combattre son amour qui subsiste encore. Il assure qu'il ne verra jamais ce mari de mon amie. Cela me chagrine d'avance , parce que je crains que cette haine n'influe sur mon amie , & ne me prive de la voir autant que je voudrai. La Marquise de la Tour est très-riche. Cependant , si-tot qu'elle se vit veuve , elle se séquestra dans un Couvent de Paris , où une tante de feu son mari est Abbessé. Là elle a son carrosse , & un nombre de domestiques , qui logent en dehors. Un fils de seize ans , unique fruit de son mariage , demeure avec les pere & mere de son mari. Elle renonce à un second hymen , parce qu'elle sent qu'elle ne pourra jamais aimer d'homme que celui qu'elle aime inutilement.

Nos conversations deviennent de plus en plus intéressantes ; souvent elles me font penser à toi ; elles m'amusent , & je voudrois te voir partager mon plaisir. Mardi , M. de la Riviere nous raconta qu'il avoit été ce Carême à la noce du Marquis de Dangeau son ami , qui a épousé Madame de Lewestin , Chanoinesse de Torn , & Fille

d'honneur de Madame la Dauphine. Il fit de Madame de Dangeau un éloge flatteur : j'en fus presque jalouse. Il dit qu'elle est belle comme Vénus ; une taille fine , les yeux vifs , un teint éclatant , des cheveux d'un beau blond , un air doux , un regard modeste , & une conversation spirituelle. Son mari lui a fait sa fortune ; car elle n'a eu pour toute dot que de la beauté , de la vertu , & une grande naissance. Les fiançailles se firent en présence du Roi , dans l'anti-chambre de Madame la Dauphine ; & le mariage , dans la chapelle du château. Tout ce que M. de la Riviere nous disoit de Madame de Dangeau effarouchoit mon cœur. Je crois qu'il s'en apperçut ; car après avoir parlé d'elle le plus favorablement possible , il dit qu'il l'avoit vue souvent à la Cour , sans être beaucoup frappé de ses attraits ; mais que lorsqu'il vit son ami possesseur de ses charmes , il en eut quelque jalousie , ne pensant pas , disoit-il , qu'il pût y avoir un objet encore plus parfait : une taille de Déesse , ajoutoit-il , l'emporte sur une taille de Nymphé ; des cheveux couleur d'ébene sur une peau d'albâtre sont plus beaux que des cheveux blonds ; des yeux. . . . . A ce moment , ma tante lui dit : Allons , taisez-vous , M. le Comte , vous en dites trop long. Elle est toujours la première à traverser ce qui me plaît : j'avois du plaisir à entendre M. de la Riviere. Il se tut , mais en jettant sur moi un regard de complaisance , & si tendre , que mon cœur

en fut tout ému. Je rougis un peu , & baif-fai les yeux ; & malgré ma tante , je vis bien que tout ce qu'il venoit de dire me regardoit.

Mon Lolo , ma chere , est le plus joli petit chat du monde. Hier ma tante , en le caressant , me dit : Ce petit coquin-là , dans votre ménage , fera votre second ami ; votre mari sera le premier. En disant cela , elle a jetté un coup d'œil sur M. de la Riviere. Je ne lui ai rien répondu ; j'ai donné deux ou trois baisers à mon chat. Un moment après , M. de la Riviere. lui en a donné autant au même endroit. Je n'ai pas fait semblant de le voir ; mais mon cœur n'y a pas été indifférent. Dimanche , en venant me dire bonjour , il apperçut ma Lettre , que je pliois en quatre pour mettre dans l'enveloppe , & dont toutes les pages étoient remplies. Il me regarda d'un air de pitié , & me dit que j'écrivois trop , & que je m'échauffois le sang. Ce petit intérêt qu'il prend à ma santé , ne me déplaît pas non plus. Adieu , je finis , de peur qu'il ne me surprenne encore la plume à la main.



## L E T T R E V I I I.

*Du 12 Juillet 1686.*

**I**L y a aujourd'hui quinze jours que j'ai vu M. de la Riviere pour la premiere fois. Qu'on est à plaindre, ma charmante amie, quand on aime, sans avoir la certitude du retour ! Quinze jours d'attente, de desirs, d'espérance, & toujours rien ! Seroit-il donc possible qu'il ne pensât point à moi ? Son silence comparé avec ses actions, est un labyrinthe pour ma pénétration : Ses attentions pour moi ne sont point autres que celles d'un amant à la veille de son mariage. Ses yeux, ses manieres, sa conduite, tout chez lui me prouve son amour ; & son silence le dément. Tour à tour j'ai de la tristesse & de la joie. Car, ma chere, je l'aime plus que jamais : je ne te le dissimule pas à toi ; mais vis-à-vis de tout le monde, je me contrains si bien, qu'on peut s'apercevoir que je l'estime, mais non pas que je l'adore. Il est le premier que j'aime, & je crois le seul que je pourrai jamais aimer. Je serois bien malheureuse si la Providence ne me le destinoit pas ( 1 ).

---

( 1 ) La Providence le lui destinoit ; mais ses parens vouloient le lui laisser ignorer jusqu'au moment de la conduire à l'Autel.

J'ai écrit Lundi à ma bonne tante. Elle continue un commerce régulier avec ma tante de Beauport ; & cela m'intrigue toujours. Ne pourrois-tu pas me donner quelque connoissance de cette correspondance ? Je ne suis point étonnée que Madame de l'Écluse lui ait écrit avant & après son mariage ; mais je suis surprise que ma tante ne m'ait pas marqué cette nouvelle , & je t'en veux de ne l'avoir pas fait à son défaut. Devois-tu y manquer , toi qui fais combien je m'intéresse à notre amie ?

On parle beaucoup de la Communauté de Saint-Cyr : Madame de Maintenon est élevée jusqu'aux nues pour avoir fait un établissement si utile & si beau. On dit qu'elle a présidé à tout avec une capacité admirable , & qu'elle a soutenu avec une patience héroïque , des difficultés toujours renaissantes , & capables de rebuter les plus fortes têtes. Cette Dame fut le sujet de nos conversations avant-hier chez M. de Châteaufond , où nous passâmes la journée. Quoique d'une naissance fort noble , elle s'est vue très-pauvre dans sa jeunesse. C'est apparemment le souvenir de son indigence qui lui a fait naître cette idée pieuse , ce zèle ardent & cette charité ingénieuse , pour tirer de la misère de jeunes Demoiselles que la pauvreté devoit respecter. Madame de Montespan , qui depuis bien des années est la favorite du Roi , a eu pour elle autrefois une grande estime , & lui a rendu de bons offices. Par le crédit de cette Dame , Madame de Maintenon a obtenu



des pensions ; elle est devenue gouvernante du Duc du Maine ; ensuite Marquise de Maintenon. Aujourd'hui Madame de Montespan a du dessous ; & c'est Madame de Maintenon qui est sur le point de la remplacer dans le cœur du Roi. On dit que Madame de Montespan en est furieuse : C'est par mon canal , dit-elle , que cette petite Marquise est parvenue ; ce n'est qu'à ma priere & à mes importunités que le Roi lui a confié l'éducation de son fils ; ce n'est qu'à moi qu'elle doit sa fortune & son nom ; ce n'est qu'à des éloges que j'ai fait d'elle , qu'elle est redevable de l'estime particulière que Sa Majesté lui témoigne. Et elle s'écrie dans sa rage : *J'ai donc donné des verges pour me fouetter ?* En racontant cela , on rit de sa fureur ; & on applaudit à sa rivale. N'y a-t-il pas de l'injustice ? Madame de Maintenon n'est-elle pas un peu ingrate ? Comme je suis neuve sur tout , c'est pour moi principalement qu'on raconte toutes ces choses , & je trouve , ma chere amie , un plaisir infini à te les rendre , non pas en tout , mais en substance.



## L E T T R E I X.

*Du 26 Juillet 1686.*

**J**E réponds tout de suite , ma chere amie , à ton obligeante Lettre. Que je me félicite d'avoir une amie telle que toi ! c'est une douceur pour mon ame inquiète de trouver quelqu'un qui ranime son espoir. Il est vrai que M. de la Riviere ne cesse de s'occuper de moi , il ne fait quoi imaginer pour varier mes plaisirs ; les bals , les concerts , la chasse , la promenade , la comédie , chaque chose à son tour ; & l'affaisonnement de tous ces plaisirs , c'est l'amour de cet aimable Comte qui est toujours peint dans ses yeux & qui n'a rien d'équivoque. Mais s'il est doux de se voir aimée , il est bien cruel de ne s'entendre pas dire une seule fois *je vous aime*. Que les jouts sont longs & ennuyans , quand ils ne sont remplis que par des desirs ; & que les amusemens perdent de leur vivacité quand l'amour ne les dirige pas ouvertement ! Malgré tout ce que tu me dis , je pétille , je tremble , j'espère & je crains. Voilà , ma charmante amie , ma situation. Elle est plus pénible que tu ne pense , & plus cruelle que je ne puis la décrire.

Nous avons représenté Samedi notre comédie. J'ai été l'héroïne de la piece , M. de la Riviere le héros ; il étoit l'amant , moi l'amante. Il s'agissoit de bien exprimer son

amour l'un pour l'autre Il s'est bien acquitté de son rôle ; je me suis bien tirée du mien , & si bien , que j'en ai reçu mille complimens que je rougis d'avoir trop bien mérités ; car que peut-on penser de moi , sinon que pour m'acquitter ainsi d'un rôle d'amour , il faut que je sache aimer ?

Dimanche , au sortir de table après dîner , une des femmes de ma grand'maman vint lui dire que le Frotteur avoit trouvé le matin beaucoup de crottes de rats & de souris dans la salle des portraits , & qu'il faudroit en laisser la porte ouverte pour donner aux chats la liberté d'y roder. Cette salle des portraits , ma chere , que je ne connoissois pas encore , & dont j'entendois parler pour la premiere fois , me frappa. Je demandai ce que c'étoit que cette salle & où elle étoit. Tout le monde se regarda , & personne ne me répondit. Je fis des questions plus pressantes ; & à la fin ma grand'maman me dit que c'étoit une salle isolée où il n'y avoit rien de beau à voir , & que tous les portraits qui y étoient , étoient de nos ancêtres , & la plupart antiques. Eh ! croyez-vous , lui dis-je , que je n'aurois pas du plaisir à les voir , quoiqu'ils soient antiques ? tout ce qui tient à ma famille m'intéresse. Et en même temps je demandai à aller dans cette salle. Ma tante me dit d'un ton décisif qu'il ne falloit pas que je pensasse à aller là , que c'étoit un lieu qui ne méritoit pas ma visite. Dans le moment il me vint à l'idée que les portraits de mes pere & mere y étoient peut-être , &

que c'étoit pour cela qu'on me refusoit la vue de cette salle. Je dis tout de suite ce que je pensois. Ma grand'maman parut embarrassée, & son embarras me confirma dans mon idée. Alors je priai, suppliai de me faire voir les portraits des personnes à qui je devois la vie, & dont la mémoire m'étoit infiniment chère. Mais, dit mon oncle, si on vous les fait voir, les reconnoîtrez-vous ? Je lui répondis que j'étois sûre de reconnoître mon pere ; mais que comme j'étois plus jeune de deux ans à la mort de ma mere, je croyois que je ne la remettrais que difficilement. Mon oncle me prit par les épaules, me présenta devant une glace, & me dit : tenez, la voilà trait pour trait. J'apperçus dans la glace ma tante qui se penchoit du côté de M. de la Rivière pour lui parler. Je prêtai l'oreille. Elle lui disoit : *Sa mere n'étoit pas si bien qu'elle.* On s'obstinoit cependant à me refuser. M. de la Rivière prit mes intérêts avec feu, dont je lui fais un gré infini ; & on se rendit à ses raisons & à ses instances plus qu'à mes prieres. Mais ma tante décida qu'on ne me meneroit là qu'à six heures du soir. Nous allâmes à vêpres. Après vêpres on m'installa au jeu avec M. de la Rivière pour jouer quelques parties de piquet. A peine étions-nous en train que tout le monde disparut, excepté mon cousin. Cette disparution me troubla : Ah ! m'écriai-je en laissant tomber les cartes de mes mains, on est allé ôter les portraits de mes pere & mere. Non,

Mademoiselle , me dit M. de la Riviere avec assurance , on ne vous jouera pas un si vilain tour , j'en réponds. Son ton me remit de mon trouble , je repris mon jeu. La compagnie reparut au bout d'un bon quart-d'heure. M. de la Riviere étoit du complot. On avoit été séparer les portraits de mes pere & mere , & les confondre avec les autres , pour voir si je les reconnoïtrois. Quand je vis l'heure approcher , je quittai le jeu. Au premier coup de six heures je me levai , & dis avec transport : *Voilà six heures, partons.* Mon Dieu , dit ma tante en souriant , vous ne leur donnez pas le temps de sonner. Je ne marchois pas , ma chere amie , je voloïs. Toutes les fenêtrés de la salle étoient ouvertes. En un clin d'œil je parcourus une cinquantaine de tableaux ; & à l'instant je reconnus mon pere : mon cœur s'émut ; je le fixai , un sanglot sortit de ma poitrine , & je laissai couler des larmes. Ma grand'maman s'attendrit , pleura avec moi , & me dit que les portraits de son fils & de sa bru avoient toujours eu leur place dans son cabinet de toilette ; qu'elle les avoit fait ôter la veille de mon arrivée , & que ma sensibilité lui prouvoit bien qu'elle avoit agi prudemment. Je lui répondis que , quoique mes larmes fussent inutiles , elles n'en étoient pas pour cela moins justes , & que je la priois de me passer ce premier mouvement de ma tendresse. En même temps je promenai mes yeux de tous côtés pour chercher ma mere. Je la reconnus moins que je ne la devinai ;

& je dis en la montrant : la voilà sûrement , quoique je ne remette par ses traits , mais c'est qu'elle est habillée plus à la moderne que les femmes qui l'entourent. On me dit que je ne me trompois pas. La vue de son tableau ne fit pas sur moi le même effet que celui de mon pere , quoique à mesure que je la fixois , elle me revenoit à la mémoire dans une situation bien touchante ; il me sembloit que j'étois dans ses bras à recevoir ses baisers & à les lui rendre. Croirois-tu , ma charmante amie , que je ne me la remets que dans cette situation ? Je ne me lassois pas de les regarder tendrement l'un & l'autre. Ma tante , qui craignoit que cela ne m'émût trop , vint me prendre par-dessous le bras pour m'emmener : Allons-nous-en , disoit-elle en me tirant de toute sa force. Je me tins roide , & lui dis avec émotion : sans mes pere & mere ? oh ! je ne les quitte pas comme cela , il faut qu'ils me suivent , il faut qu'on les ôte d'ici , & qu'on les transporte dans ma chambre à coucher. Nouveaux refus. Nouvelles prieres de ma part. Enfin ce fut encore M. de la Riviere qui obtint pour moi ce que je desirois : il représenta avec beaucoup de justesse , qu'il n'y avoit que la première vue qui étoit à craindre pour un cœur tendre ; que le moment critique étoit passé ; & qu'actuellement mon cœur , d'intelligence avec mes yeux , n'éprouveroit plus que de la douceur avec ces portraits. Mon grand-papa & mon oncle applaudirent : & tout de suite on fit avertir le Valet-de-chambre

let-de-chambre Tapissier, qui vint les détacher, & qui les transporta dans ma chambre, où j'ai le plaisir de les contempler à mon aise. Les procédés de M. de la Riviere dans cette occurrence, lui ont acquis un droit de plus sur mon cœur: oui, quand je ne l'aurois pas aimé auparavant, je l'aimerois actuellement autant que je l'aime: c'est un charme pour moi que de me représenter la chaleur avec laquelle il prenoit mes intérêts. Ah! ma chere, que c'est un aimable garçon! mais c'est un tyran de me tenir si longtemps le bec à l'eau, & de ne me point parler de mariage.

Monsieur le Curé de Nogent n'est pas farouche comme M. le Chapelain; il vient souvent au château, & dîne avec nous toutes les semaines. Depuis huit ou dix jours il a de fréquens entretiens avec ma tante, & cela me chiffonne l'esprit, parce que j'y vois du mystere ( 1 ).

---

(1) Madame de Beauport qui, la premiere, avoit imaginé de marier sa niece à son insu, avoit dans sa confidence le Curé de Nogent, sa sœur l'Abbesse, & toutes les personnes dont elle avoit besoin pour conduire l'intrigue.



## L E T T R E X.

*Du 24 Juillet. 1686.*

**T**A Lettre d'hier, ma chere amie, m'oblige à prendre la plume ce matin; mais ne t'attends pas à de longs discours, je ne t'en ai fait que trop jusqu'à présent. Heureuse si j'avois su renfermer en moi-même les atteintes de l'amour! Plus heureuse encore si je ne les avois pas senties! M. de la Riviere, cette idole de mon cœur, ce mortel si digne de ma tendresse, & dont les procédés t'enchantent toi-même si fort, ne m'est point destiné par la Providence; il est sur le point de se marier: Monsieur & Madame de Châteaufond, qui ont passé huit jours à Paris, ont vu celle qu'il doit épouser, & n'ont eu rien de plus pressé samedi à leur arrivée, que de lui faire compliment sur son mariage & sur sa maîtresse (1). Il m'est impossible de te décrire mon affliction & mon étonnement à cette nouvelle, & l'accablement où elle me met depuis quatre jours. Cependant devant le monde j'ai la force de dévorer ma douleur: mais je pourrois dire

---

(1.) Oui, le Comte étoit sur le point de se marier, mais avec elle: non-seulement on vouloit lui laisser ignorer la négociation de son mariage; on vouloit encore par des équivoques lui faire croire qu'il alloit se marier avec une autre.



comme David, toutes les nuits je baigne mon lit de mes pleurs, & je l'arrose de mes larmes. Actuellement en te parlant de ma peine, je la sens redoubler, mon cœur se ferre, mes yeux sont inondés. Quel tourment! quel martyre! toute la nuit dans les pleurs, & tout le jour dans une contrainte mille fois plus cruelle! Adieu, je ne vois plus ce que j'écris.

---

## L E T T R E X I.

*Du 28 Juilliet. 1686.*

**T**U me fais, ma charmante amie, une réponse bien prompte. Mais devrois-tu me demander des détails qui ne peuvent qu'émouvoir mon cœur, & rouvrir ses plaies? Si tu m'aimois bien, tu ferois la première à m'exciter à me taire; & parce que je t'aime, je vais rompre ce silence que la honte, & non un manque de confiance, me portoit à garder.

Samedi 20 de ce mois, Monsieur & Madame de Châteaufond devant arriver de Paris, & dîner avec nous, ma tante m'envoya chercher le matin dès huit heures & demie pour déjeuner. Il avoit fait un petit orage dans la nuit. Le jardin & le bois étant encore mouillés, nous déjeunâmes dans un joli pavillon tout vitré qui est au milieu du jardin. Après déjeuner, comme le temps étoit devenu assez beau, ma tante emmena M. de

la Riviere , je ne fais où , dans quelque coin du petit bois. Au bout d'une demi-heure ils reparurent. M. de la Riviere étoit triste , & sembloit n'oser lever les yeux sur moi. Pourquoi cela ? Je n'en fais rien. Se faisoit-il des reproches ? Apparemment : inspirer de l'amour sans en montrer , ne rend pas coupable ; mais paroître épris de la plus violente passion pour un objet sur lequel on ne porte pas ses vues , c'est à mon avis être coupable de la plus haute trahison. Sur les dix heures & demie nous entendîmes dans le château quelques mouvemens , avec un bruit de carrosse , qui nous annoncèrent l'arrivée de Monsieur & Madame de Châteaufond. Mon oncle & ma tante nous dirent alors qu'ils alloient les recevoir ; & que comme ils avoient à parler affaires avec eux , ils nous prioient de les laisser libres quelques momens (1). Trois quarts-d'heure après , on vint nous avertir que nous pouvions paroître. Nous trouvâmes mon grand-papa & ma grand'maman déjà levés , & dans la compagnie. Monsieur & Madame de Châteaufond m'embrassèrent ; ensuite mon cousin ; puis M. de la Riviere , & ce fut à ce moment qu'ils lui firent ce compliment si douloureux pour mon cœur & si fatal à mon repos. *Je fais , Monsieur , lui dit Madame de Châteaufond , que vous allez vous marier avec une Demoiselle de Paris ; nous l'avons vue ; elle est ex-*

---

(1) Voyez la Lettre XXI. sur la fin.

*trêmement aimable ; & je vous félicite bien sincèrement & sur votre choix , & sur votre heureuse destinée.* A ce début je rougis , puis je pâlis. Mais remarquant que ma tante m'observoit je lui tournai le dos , & me mis à fredonner un petit air en m'en allant à une fenêtre. Dans ma position j'avois grand besoin d'y rester pour prendre l'air ; mais au bout de quelques minutes , tout le monde se trouvant assis , ma tante m'appella pour venir dans la compagnie. Alors les complimens à M. de la Riviere recommencerent : Monsieur & Madame de Châteaufond lui dirent qu'ils avoient dîné avec sa maîtresse plusieurs fois ( 1 ) ; & ils ne parlerent d'elle qu'avec éloge. Cependant tout ce qu'ils en dirent ne m'effaroucha pas : c'étoient des généralités que bien des jeunes personnes pourroient s'appliquer. Elle est grande , bien faite , jolie ; elle chante bien , danse bien , joue bien de plusieurs instrumens. Toi & moi , ma chere amie , nous pourrions en dire autant de nous sans présomption. M. de Châteaufond parla ensuite de l'hôtel que doit occuper M. de la Riviere à Paris : les ouvriers y sont , tout avance , tout s'y fait avec goût , son Intendant , à M. de la Riviere , se donne des mouvemens infinis pour que tout soit bien ; c'est un

---

( 1 ) On est assez instruit à présent des projets de Madame de Beauport , pour voir que tout ce qui se dit , & se dira , sont des équivoques , pour tromper ou dérouter Mademoiselle de Plounai.

homme entendu , admirable : enfin l'hôtel sera magnifique , & digne de ceux qui doivent l'habiter. J'entendois tout cela , ma chère ; avec une apparente tranquillité , & mon cœur étoit dans une agitation & un serrement inexprimable. De temps en temps M. de la Rivière jettoit sur moi un regard timide. Ma tante me considéroit avec une attention qui m'embarrassoit ; je lui trouvois le coup d'œil malin. Cela ne contribua pas peu à me soutenir dans une contenance ferme en apparence , & bien foible en réalité. Le dîner vint. Je me sentoís dans un état si critique , qu'après avoir mangé un peu de soupe je ne voulus plus toucher à rien , malgré tout ce qu'on me présenta pour exciter mon appétit. Ma tante vint à mon secours pour empêcher qu'on ne me forçât à manger. Je lui en fus gré ; mais cela me piqua : ouais ! dis-je en moi-même , cette femme est toujours pénétrante , elle devine ma situation ; il faut que je la déroute. C'est à quoi , ma charmante amie , j'ai travaillé jusqu'à ce jour. Mais que cette contrainte est violente ! qu'elle est cruelle ! qu'elle me rend misérable ! ..... Ce que je ne conçois pas , c'est que M. de la Rivière , à tous les complimens que lui faisoient Monsieur & Madame de Château-fond de sa maîtresse , répondoit forttement : il n'avoit point cette vive émotion , cet air animé que donne l'amour , lorsqu'on entend parler de l'objet qu'on aime ; il écouroit d'un air distrait , jettoit les yeux sur moi , & évitoit la rencontre des miens.

Tu vois par ce récit , ma chere amie , que mon amour n'est plus qu'une hon e pour moi , & que ce Comte de la Riviere me cause actuellement plus de chagrins qu'il ne m'a donné de plaisirs. Il agit toujours avec moi comme de coutume : je reçois ses politesses de même en apparence. Cependant je m'apperçois qu'il remarque en moi de la contrainte ; il ne me regarde qu'avec des yeux timides , un air inquiet , & comme ayant quelque chose à me dire & n'osant parler. Qu'il me cause de tourment ! Je voudrois ne l'avoir jamais connu. Ah ! ma charmante amie , sois toujours en garde contre l'amour : rien de si violent , de si impétueux , de si funeste ! Il offre cent plaisirs qui sont suivis de mille amertumes ; c'est un torrent qui avec ses flots nous précipite dans un abyme.

---

## L E T T R E X I I .

*Du 2 Août 1686.*

MERCREDI j'ai reçu une Lettre de ma bonne tante , qui me raille finement , & rit de mes maux ; elle dit qu'un mari me les fera tous oublier. Oh ! l'on n'auroit qu'à venir me parler de mari dans cette occurrence-ci , on y feroit bien venu ! Non , tant que mon cœur sera attaché à M. de la Riviere , je n'écouterai aucune proposition de mariage , je n'aurai là-dessus d'égards pour

personne. Hier j'ai reçu la tienne: tu me console, toi; mais je m'étonne, ma chère amie, que tu veuille m'insinuer qu'il est peut-être encore pour moi quelque espoir, parce que le Comte est toujours le même vis-à-vis de moi. Mon fol amour m'auroit fait adopter cette idée il y a deux jours. Mais comme depuis une semaine je me proposois de tirer quelque éclaircissement de ma tante de Beauport, dans la confiance que ce qu'elle me diroit apporteroit un peu de soulagement à ma situation, je me suis hasardée de le faire hier au soir. Hélas! la curiosité souvent ne sert qu'à augmenter nos peines: j'ai vu clairement par ses réponses que je me suis abusée, & que la Providence me refuse celui que mon cœur adore. Ce n'est pas là un *peut-être*, c'est une vérité qui m'accable. Hier donc je me résolus de faire à ma tante quelques questions. Sentant qu'il me seroit impossible de parler du Comte sans émotion, & que par conséquent mon visage me trahiroit, je choisis la brune. Pendant que la compagnie étoit dans le petit bois, je la menai insensiblement dans le jardin, jusqu'au milieu du parterre, afin de n'être surprise par personne. Là je commençai par lui demander si M. de la Rivière resteroit encore long-temps avec nous. Elle me dit qu'elle n'en savoit rien. Mais, lui dis-je, pourquoi a-t-il quitté Paris? Naturellement il devoit être où est son amante. Cette question parut l'embarrasser, elle ne me fit aucune réponse. Mais, répétai-je, pourquoi quitter Paris

quand

quand sa maîtresse y est ? Il ne l'aime donc pas ? Eh ! que dites-vous , ma nièce , me répondit-elle aussi-tôt avec vivacité ? Il l'aime éperduement , il l'adore , il ne vit & ne respire que pour elle ; mais c'est qu'elle n'étoit pas à Paris , lorsqu'il en partit pour venir ici , elle étoit à une terre chez des parens. En l'entendant parler ainsi tout mon sang se glaça dans mes veines. Je finis cette conversation par dire : eh bien , actuellement qu'elle y est , il devrait y aller , & rester auprès d'elle. Je parlai alors de fleurs , de feuilles , de choses qui se présenterent à ma vue ; & je n'osai jamais lui demander le nom de ma rivale , quoique j'aie un desir extrême de le savoir.

Malgré mes maux je prends un peu le dessus , je pleure moins , & je dors passablement ; je présume qu'avec le temps je pourrai vaincre mes faiblesses ; mais il faudroit que je n'en visse plus l'objet. Si tu le voyois , ce Comte de la Riviere , tu m'excuserois bien ; car il est réellement aimable.

Ma tante l'Abbesse verra cette Lettre : elle en rira encore si elle veut ; mais mon cœur a besoin de s'épancher. Je ne trouve pas de plus grand plaisir que de t'ouvrir mon âme , il me semble à ce moment que je te parle effectivement , que je te vois , que je te baise , que je te serre tendrement & fortement . . . . . Ah ! flatteuse illusion , tu disparois à cet instant ! Je soupire , mon cœur s'opprime . . . . . Adieu , je quitte la plume.

## L E T T R E X I I I.

*Du 4 Août 1686.*

**M**ON Dieu, ma chere, que le monde me paroît un sot séjour pour la félicité ! chacun l'y cherche, & personne ne l'y trouve ; on desire toujours, & on ne parvient jamais à ce que l'on desire. Aujourd'hui on est gai, demain on est triste ; & ce qui me console, c'est que je m'apperois que tout le monde éprouve comme moi ces hauts & bas.

Actuellement je suis jalouse, le croirois-tu ? Je m'avisai avant-hier de demander à ma tante si celle que M. de la Riviere doit épouser est aussi belle que Madame de Dangeau. Sa réponse m'a atterrée ! Aussi belle, me dit-elle ? Oh ! elle est bien au-dessus vraiment ; personne ne peut l'emporter sur sa figure, sur sa taille, sur ses graces, sur ses talens, en un mot sur aucun des avantages de sa personne. A tout cela je rougis, & baissai les yeux sans pouvoir repliquer la moindre chose. Comment aurois-je fait pour parler ; J'étouffois soupirs sur soupirs, qui, si j'avois ouvert la bouche, m'auroient trahi. Que je souffre depuis ce temps-là ! Mon cœur est si oppressé par la jalousie, qu'à certains momens je souhaite la mort à cette terrible rivale. A peine ai-je formé ce souhait, que j'en demande pardon à Dieu ; mais je suis si peu contrite de ma



faute , que l'instant d'après je refais le même souhait.

Ce fut après déjeûné que je fis à ma tante mes questions. Ce jour-là même je me vengeai de ses réponses. M. de la Riviere avoit pour moi mille attentions , qui , après ce que je venois d'apprendre , m'irritoient contre lui au point , que je lui dis avec dédain , qu'un peu d'indifférence de sa part me plairoit mieux qu'une attention si marquée. Il resta stupéfait , ses yeux se remplirent de larmes ; & pour le mortifier j'eus la cruauté d'affecter un air enjoué vis-à-vis de chacun , de n'avoir pour lui que de la sévérité. Après le dîner il causa beaucoup avec ma tante. Il avoit l'air triste en lui parlant ; & il m'a paru , par la sérénité que j'ai vue renaître sur son visage , qu'elle lui donnoit de la consolation. Ma sévérité pour lui finit avec le jour : il m'auroit été impossible hier de la reprendre ; un air timide & tremblant dès qu'il me parloit ou m'approchoit , m'inspiroit pour lui plus de pitié que de ressentiment : & toute la journée ses yeux n'ont pas cessé d'être attachés sur moi ; ses regards même étoient si tendres , que j'eus besoin plusieurs fois d'appeller ma raison au secours de mon cœur.

Monsieur le Curé continue de nous venir voir souvent ; & ma tante chuchote toujours avec lui en me regardant & en souriant , & cela m'impatiente ! .....

## L E T T R E X I V.

*- Du 8 Août 1686.*

**J**E ne te conçois pas , ma chere amie ; au lieu de m'aider à combattre mon fol amour , tu l'entretiens , tu ne me dis que des choses qui le nourrissent. Je t'ai donc inspiré pour M. de la Riviere des sentimens bien vifs ? Il semble que ses maux te touchent plus que les miens. Si tu n'étois pas promise au Baron de Neufpont , je penserois que c'est toi qui es ma rivale. Plût à Dieu que cela fût , j'aurois bientôt sacrifié l'amour à l'amitié. Mais ce mortel enchanteur a-t-il aussi quelque part à l'affection de ma tante l'Abbesse ? Elle qui voit nos Lettres , comment ne nous impose-t-elle pas silence sur cet ennemi de mon repos ? Lui & son amante m'occupent toujours si fort l'esprit que je ne pus m'empêcher mardi de demander à ma tante pourquoi M. de la Riviere avoit toujours les yeux attachés sur moi : s'il aimoit bien sa maîtresse , lui ai-je dit , il ne devoit penser qu'à elle , & ne rien voir. Eh ! mais , me dit-elle , c'est parce qu'il l'aime qu'il a toujours les yeux attachés sur vous : vous ressemblez extrêmement à cette Demoiselle , & son grand plaisir est de vous contempler , parce qu'il lui semble la voir en personne. Voilà donc le nœud , ma chere amie ? Si M. de la Riviere a souvent les yeux sur

moi , ce n'est pas moi qu'il voit , c'est celle qui le tient sous ses chaînes , celle qui a son cœur , sa tendresse ! Oh ! je ne veux plus faire de questions à ma tante , ses réponses me tuent. Comment mon cœur aussi foible & aussi dépravé qu'il est , ne feroit-il pas de mauvais souhaits ? Si mon heureuse rivale venoit à mourir , n'aurois-je pas lieu d'espérer que son amant tourneroit ses vœux sur moi , ne fût-ce que pour se rappeler sans cesse le premier objet de ses amours ? Cette pensée me charme & me révolte tout à la fois. Suis-je faite pour posséder un cœur usé ? Non , je n'en veux pas ; je veux un cœur neuf , ou je n'en veux point du tout. C'en est fait , ma charmante amie , je vais travailler sur le mien pour qu'il ne s'avilisse pas ainsi. Prie Dieu pour moi , je te prie , car je suis bien foible ; le même moment me voit faire de bonnes résolutions , & me les voit abandonner.

Ma tante de Beauport a reçu encore hier une Lettre de ma bonne tante. Je suis bien fâchée que tu ne puisses pas me donner quelque ouverture sur l'objet de ce commerce (1). Hier sur le soir , comme nous nous promenions au frais dans le jardin , je me suis trouvée un moment seule auprès de ma grand'maman. Je me suis hasardée de lui demander le nom de la maîtresse de M.

---

( 1 ) Mademoiselle des Tilleuls se taira parce qu'elle est du complot dans le mariage comique de son amie.

de la Riviere, que je bous toujours de savoir. Ma question l'a embarrassée : je ne l'ai pas demandé, m'a-t-elle dit ; mais ta tante le fait, c'est elle qui fait leur mariage, demande-le lui Par bonheur que ma tante n'étoit pas à ce moment dans le jardin. Oh ! ai-je dit tout de suite, je n'en suis pas beaucoup curieuse. Je mentois comme une coquine ; & j'étois m'écontente de moi ; car rien ne me déplait tant que lorsque je me trouve forcée de trahir la vérité. Mais par prudence je devois dissimuler ma curiosité. La belle chose si j'allois faire à ma tante la même question qu'à ma grand'maman ? Ma tante commenceroit par me fixer : je rougirois ; puis elle liroit sur mon front & dans mes yeux tout ce qui se passeroit dans mon ame. Cette femme est trop clairvoyante & trop fine pour que je mette ainsi mon amour à la découverte. J'ai entendu parler ces jours-ci d'un voyage qu'elle doit faire à Paris dans peu avec M. de la Riviere. J'envisage ce voyage avec une espece de joie ; l'absence du Comte ne pourra qu'être favorable à mon repos, ce sera une médecine pour mon cœur. Si pendant ce temps-là il se trouve réellement tranquille, je t'écrai une longue Lettre sur mes pere & mere. Hier matin depuis neuf heures jusqu'à plus de midi, mon oncle & ma tante ne m'ont entretenue que d'eux. Cela a été pour moi trois heures charmantes. Tu fais que ma bonne tante a toujours refusé de me parler d'eux. Il est pourtant raisonnable & même

de nécessité d'instruire une jeune personne sur sa famille ; mais c'est qu'elle craignoit que je ne m'attendrisse trop. Ce qui a donné lieu à cette conversation , c'est que mardi ma grand'maman en soupant , nous dit qu'elle avoit ce jour-là soixante ans , & qu'il y avoit quarante-six ans qu'elle étoit mariée. Quoi ! m'écriai-je , mariée à quatorze ans ? Mon exclamation & ma surprise la mit en train de raconter. Elle a été mariée à quatorze ans , & a eu ma tante l'Abbesse à quinze. Mon grand-papa n'a que huit ans plus qu'elle. Ils ont eu quinze enfans , dont douze sont morts au berceau. Ainsi ils ne se sont toujours vus que ma tante l'Abbesse leur ainée , mon pere qui avoit trois ans moins qu'elle , & ma tante la Marquise qui en avoit cinq moins que mon pere. A l'âge de douze ans mon pere perdit son parrain qui étoit riche , sans enfans , & qui aimant son filleul comme son fils , lui laissa en mourant soixante mille livres de rente , non compris un très-bel hôtel à Paris Place Royale , que mon grand-papa & ma grand'maman occuperent jusqu'à son mariage. Par reconnoissance on fit prendre à mon pere le titre & le nom de *Comte de Plounai* que portoit son parrain , au lieu de celui de Marquis de Nogent qui étoit le sien alors. On fit si bien valoir tout ce bien , que mon pere à son mariage se vit avec sa dot , près de cent mille livres de rente. Ma grand'maman en resta là , parce que onze heures vinrent à sonner. Ma tante reprit le lendemain la nar-

ration de sa mere. Je la reprendrai aussi pour toi un autre jour. Adieu.

---

## L E T T R E X V.

*Du 10 Août 1686.*

**J**E respire, ma chere amie, M. de la Riviere est à Paris pour quatre ou cinq jours avec ma tante. Avant-hier, comme je finissois de t'écrire, on vint me prévenir sur ce voyage qu'on dit être absolument nécessaire. J'en ignore le sujet (1). Comme ils devoient partir de grand matin hier, ils me firent leurs adieux la veille au soir. M. de la Riviere me fit les siens d'un air à faire pitié; ses yeux étoient gros de larmes, & il avoit le cœur si ferré qu'il ne pouvoit parler. Cela me troubla un peu: puis me surmontant, plus par dépit que par fermeté d'ame, je lui dis malicieusement: allez, allez, Monsieur, ne vous attristez pas tant de quitter vos amis, l'amour à Paris saura vous dédommager de l'amitié. Malgré mon apostrophe, je t'avoue que j'ai été bien prête de l'imiter, & qu'il m'a fallu précipiter ma retraite pour ne pas rester sur le champ de bataille.

J'attends ces jours-ci la réponse à ma der-

---

(1) Les habillements de nocé, & tout ce qui s'ensuit, étoient l'objet de ce voyage.

niere lettre. Je ne t'enverrai celle-ci que Mardi ou Mercredi , parce que mon ame ayant repris un peu de sa tranquillité , je vais m'épanouir les matins jusqu'au retour de nos voyageurs , à te raconter en gros ce que je fais de mes pere & mere ; car tu pense bien que je ne vais pas te rendre en détail une conversation de plus de trois heures. Je t'en dirai assez pour t'amuser , & pour te faire connoître les chers auteurs de mes jours. J'aurois commencé mon récit dès hier ; mais mon oncle & mon cousin , qui s'étoient levés pour le départ , sont venus me chercher à huit heures. Nous avons été déjeuner dans le jardin : mon cousin y a remplacé M. de la Riviere auprès de moi pour les prévenances , les petits soins , le bouquet , les amusements : & mon oncle m'a égayé tout à fait par ses plaisanteries ; car il est fort drôle mon oncle ; il parle peu , ne rit jamais , & fait rire tout le monde : il est bon mari , bon pere , bon parent & bon ami. Enfin le pere & le fils m'ont mise si à l'aise , que je ne me suis pas seulement aperçue de l'absence de M. de la Riviere. J'en suis toute glorieuse : le calme où est mon cœur me fait espérer de sa guérison. Allons , je commence ma narration , ou plutôt l'histoire de mes pere & mere.

Sept ans après que ma bonne tante eut prononcé ses vœux , mon grand-papa & ma grand'maman marièrent ma jeune tante. C'étoit sur la fin de Novembre 1667. La Marquise d'Hiesterre , veuve d'un grand mé-

rite , étoit la marraine de mon oncle , & même un peu sa parente. Cette Dame s'étoit retirée dans un Couvent à Paris , parce qu'elle n'avoit pas assez de bien pour soutenir son rang dans le monde. Elle avoit un fils & une fille. Le fils étoit riche , parce qu'ils étoient d'une Province où les aînés ont tout. La fille avoit peu de fortune , & étoit dans le Couvent avec sa mere. L'une & l'autre furent de la noce de mon oncle & ma tante. Mademoiselle d'Hiérre avoit alors dix-huit ans. Là mon pere la vit pour la premiere fois : sa beauté éclatante le frappa au premier abord ; il l'aima , & résolut d'en faire sa femme à tel prix que ce fût. L'amour , dit-on , inspire l'amour : ma mere vit dans les yeux de mon pere le triomphe des siens ; & dans le même moment elle lui rendit cœur pour cœur. Non-seulement ils étoient beaux l'un & l'autre ; mais tous deux avoient tant d'esprit , de talents , & l'ame si belle , qu'à leur amour réciproque , il se joignit bientôt une estime singuliere. Ma mere cependant combattit son penchant en le voyant naître , parce qu'étant sans bien , elle craignoit de s'attacher inutilement : mais mon pere , pendant huit jours que dura la noce , ne laissa échapper aucune occasion de marquer à ma mere la violence de l'amour qu'elle lui avoit inspiré. Elle en conçut une lueur d'espérance , qui la porta insensiblement à laisser croître son amour. Cependant elle le tint si bien enfermé au-dedans d'elle , que Madame d'Hi-



terre ne s'apperceut de rien. Mon pere même ignoroit son bonheur ; mais il étoit tranquille , parce qu'étant riche , & sa maîtresse ne l'étant pas , il se flattoit d'être toujours le bien venu. Son grand embarras étoit de s'ouvrir à mon grand-papa & ma grand'maman : il craignoit de les trouver contraires à ses desirs ; & ils lui souhaitoient celle qu'il aimoit.

Il fut six mois entiers sans oser parler de son amour , & pendant ce temps , il alloit souvent chez mon oncle dans l'espérance d'y rencontrer quelquefois l'objet de sa tendresse ; mais il ne l'y rencontra jamais. Lassé de tant de visites inutiles , il se hazarda un jour de demander à ma tante chez qui il déjeûnoit , si elle avoit quelque relation avec Mademoiselle d'Hièrre. Ma tante remarquant en lui un certain trouble pendant qu'il lui faisoit cette question , lui demanda s'il l'aimoit. Mon pere rougit. Ma tante sourit , & lui dit aussi-tôt qu'elle lisoit dans son cœur ; mais qu'il ne devoit pas rougir de ses sentimens pour une personne aussi aimable que Mademoiselle d'Hièrre. Il répondit qu'il ne rougissoit pas de son amour ; mais qu'il craignoit de trouver ses pere & mere opposés à son cœur. Ma tante l'assura qu'il se trompoit , & qu'elle savoit que mon grand-papa & ma grand'maman souhaitoient qu'il prît de l'inclination pour elle. Mon pere se jeta au cou de ma tante : vous me redonnez la vie , lui dit-il , depuis six grands mois je me consume d'amour , de

desir & de crainte : mais c'en est fait , ajouta-t-il , vous relevez mon courage , je vais de ce pas déclarer mes sentiments à mes pere & mere. Non, lui dit ma tante, attends quelques jours : dans cet intervalle je donnerai à dîner à mes pere & mere ; j'y inviterai Madame & Mademoiselle d'Hièrre , & nous saisisrons cette occasion pour parler de mariage. Mon pere y consentit , à condition que ma tante écriroit sur le champ à Madame d'Hièrre , & l'inviteroit à dîner pour le lendemain matin.

Pendant que ma tante & mon pere faisoient leurs projets , ma mere étoit bien malade : & ce matin-là même , le Médecin avoit déclaré à Madame d'Hièrre que sa fille avoit quelque chagrin qui la dévorait , & qu'elle n'étoit malade que du côté du cœur. Quand le Médecin fut parti , la mere s'enferma avec sa fille , & fit tout ce qu'elle put pour l'engager à lui déclarer son secret. Ni prieres , ni caresses , ni pleurs , rien ne pouvoit la gagner. Elle avouoit bien que sa maladie ne venoit que de chagrin ; mais elle ajoutoit que personne n'en sauroit la cause ; qu'il n'y avoit pas de remede , qu'elle en mourroit , & qu'elle en étoit bien aise. Madame d'Hièrre ne put tenir contre cette tirade ; elle s'évanouit. Ma mere , qui avoit le cœur excellent , se fit aussi-tôt mille reproches , & jetta les hauts cris. Madame d'Hièrre ouvrit les yeux. Alors sa fille l'accabla de caresses , & lui promit de lui ouvrir son ame. Madame

d'Hiſterre fit retirer les perſonnes qui étoient accourues aux cris de ſa fille ; & quand elles furent ſeules , ma mere avoua qu'elle aimoit mon pere depuis fix mois ; qu'elle l'avoit aimé au premier moment qu'elle l'avoit vu ; qu'elle avoit voulu combattre ſon amour dès ſa naiſſance , mais que le Comte de Plounai lui avoit montré pendant toute la noce de ſa ſœur une tendreſſe ſi vraie & ſi ſincere , qu'elle n'avoit pu ſe défendre de le payer de retour ; que depuis quelque temps , perdant toute eſpérance , elle avoit fait de nouveaux efforts pour vaincre ſon amour ; & enfin que c'étoit la violence qu'elle ſe faiſoit elle-même , qui la mettoit à deux doigts de la mort. Madame d'Hiſterre , en viſageant mon pere comme un parti fort au deſſus de ſa fille , ne ſavoit que lui dire : elle auroit voulu trouver un moyen de lui donner une lueur d'eſpérance ſeulement pour la tirer de ſa maladie. Comme elle étoit dans cet embarras , une tourriere lui apporta la lettre de ma tante , dont le laquais étoit au parloir pour attendre la répoſe. Madame d'Hiſterre lut cette Lettre , & mit alors tout ſon eſpoir dans ma tante : elle lui écrivit ces deux mots :

„ Je ne puis , Madame , répondre à votre invitation : je ſuis au deſeſpoir ; ma  
„ fille eſt très-malade : ne pourrois-je pas  
„ avoir avec vous un moment d'entretien  
„ à mon parloir ? Je l'eſpere ; je vous attends „

Mon pere , ma chere amie , qui étoit chez

mon oncle à attendre la réponse à la Lettre de ma tante , n'eut pas plutôt vu le billet de Madame d'Hiesterre , qu'il ne se posséda plus , il se mit à pleurer ; & ne donnant pas le temps à ma tante de respirer : allez-y vite , ma sœur , lui disoit-il , & parlez de mon amour ; peut-être est-ce l'ennui d'être au Couvent qui la rend malade ; alors la perspective d'un nouvel état peut lui devenir salutaire. Mon oncle rioit du trouble où il le voyoit : mon Dieu , lui disoit-il , te voilà comme un fou ! elle n'est pas encore morte ; va , ne crains rien , les filles ont la vie dure.

En un instant le carrosse fut prêt. Mon pere en donnant la main à ma tante , lui dit que par devoir il alloit de ce pas , & à pied chez lui , faire part à ses pere & mere de son amour. L'hôtel de mon oncle est rue S. Louis , au Marais , près la Place Royale , où demeuroient mon grand-papa & ma grand'maman. Il faisoit beau , on étoit au mois de Juin. Mon pere qui se trouvoit un peu embarrassé de l'ouverture qu'il alloit faire à ses pere & mere , pria mon oncle de l'accompagner. Mon grand-papa & ma grand'maman étoient dans le jardin à s'amuser. Mon pere les aborda en silence , & se mit à pleurer. Ma grand'maman toute émue lui demanda ce qu'il avoit. Mon oncle lui dit d'un sérieux comique : Madame , il est bien malade , il a la fièvre au cœur. Mon grand-papa se mit à rire : bon ! dit-il , ce n'est que cela ? C'est une maladie où les

Médecins n'ont que faire , une fille suffit. Mais aussi , dit mon oncle , il ne demande pas un autre remède : il aime Mademoiselle d'Hièrre depuis six mois , & il n'ose vous le dire à cause qu'elle n'est pas riche. Eh mais ! dit ma grand'maman à son fils , pour qui nous prends-tu donc ? Une Demoiselle avec une grande beauté , des graces piquantes , beaucoup d'esprit , de talens , une douceur de caractère qui charme ; ne sont-ce pas des richesses que tout cela ? & des richesses véritables ? Va , va , ajouta-t-elle , si tu nous en avois parlé plutôt elle seroit ta femme , & nous serions tous contents : il s'agit actuellement de réparer ta faute en hâtant ton bonheur ; & commence , je te prie , à dissiper cette tristesse que je vois sur ton visage , & qui me déplaît. Mon pere se jeta au cou de ma grand'maman , & lui dit avec un petit sourire : j'avoue que je suis un grand sot ; depuis le premier moment que j'ai vu Mademoiselle d'Hièrre je l'adore , & j'ai eu la bêtise de n'oser le dire. Tu as eu tort effectivement , lui dit mon grand-papa ; que te faut-il de plus qu'une Demoiselle de grande naissance , de grand mérite & d'une grande beauté ? Tu as assez de bien pour vous deux : mais à présent que tu nous trouve disposés à seconder tes vues , pourquoi continues-tu d'être triste ? Crains-tu pour la réussite de ton mariage ? Oh ! dit mon oncle , c'est que Mademoiselle d'Hièrre est bien malade , & il craint de devenir veuf avant d'être marié.

L'un & l'autre en même temps se mirent à raconter à mon grand-papa & ma grand-maman tout ce qui s'étoit passé le matin ; après quoi mon pere dit à mon oncle : ma sœur ne peut pas tarder à revenir , allons-nous-en chez vous l'attendre , & apprendre des nouvelles de la malade. Oui , lui dit mon oncle , viens dîner avec nous , ma femme nous racontera en mangeant le résultat de son entreprise.

Comme le Couvent où étoit Madame d'Hiesterre étoit fort loin de chez mon oncle , ma tante tarda encore. Mais dès que le carrosse parut , mon pere courut donner la main à sa sœur ; & ne lui donnant pas le temps de respirer , il lui fit mille questions. Ma tante ne le fit pas languir , elle lui raconta dans le moment tout ce qui venoit de se passer. Dès qu'elle fut arrivée au Couvent on alla avertir Madame d'Hiesterre qui accourut à son parloir. La premiere chose qu'elle fit en y entrant fut de verser un torrent de larmes. Après quoi elle reprit un peu haleine , & dit à ma tante : si vous vouliez , Madame , vous sauveriez la vie à ma fille , je vais la perdre si vous ne me secondez. Ma tante extrêmement attendrie , la pria de s'expliquer , en l'assurant qu'elle se trouveroit très-heureuse de pouvoir lui être utile dans une chose de cette importance. Madame d'Hiesterre lui dit qu'elle lui demandoit deux graces : la premiere , lui dit-elle , c'est de m'aider à tromper ma fille ; la seconde , c'est d'en garder le secret. Et

tout

tout de suite elle lui raconta tout ce qui venoit de se passer entre elles. Ma tante l'écoutoit avec une extrême satisfaction, se félicitant déjà du plaisir qu'elle alloit lui causer. Madame d'Hiêrre, après avoir tout raconté, ajouta : je ne vous demande pas, Madame, de procurer à ma fille un mari que la fortune lui refuse, mais seulement de lui donner une lueur d'espérance pour la tirer de sa maladie ; je suis sûre que si elle peut revenir de là, elle aura assez d'empire sur elle-même pour vaincre une inclination qu'elle condamne la première. Dès qu'elle eut cessé de parler, ma tante lui tendit la main à travers la grille, & lui serrant la sienne, elle lui dit de se consoler ; qu'elle étoit au comble de la joie ; qu'il n'étoit pas besoin de feindre ; que son frere adoroit Mademoiselle d'Hiêrre ; que le dîner du lendemain ne devoit se donner que pour en venir à des propositions de mariage ; & enfin qu'elle étoit chargée de la part de son frere de lui faire actuellement pour lui la demande de Mademoiselle sa fille. Madame d'Hiêrre toute interdite, dit à ma tante : quoi ! Madame, ma fille seroit l'objet des vœux de M. de Plounai ? Ma fille sans bien ! Ma tante l'assura de la vérité. Madame d'Hiêrre toute transportée de joie se leva précipitamment ; en disant qu'elle alloit porter cette nouvelle à sa fille, & qu'elle revenoit dans l'instant.

Elle reparut ; mais les yeux tout en

pleurs. Ma tante étonnée , lui en demanda le sujet. Je suis au désespoir , Madame , répondit-elle , ma fille ne veut rien croire , elle baigne dans les larmes , elle dit que sa foiblesse & son secret sont divulgués , qu'elle succombe à sa honte , & qu'elle en mourra de douleur : son état me fait pitié ; & moi je perds tête si vous n'imaginez , Madame , un moyen de la persuader. Ma tante se levant lui dit , qu'il ne falloit point perdre de temps , qu'elle s'en retournoit pour dire à son frere d'écrire lui-même ses sentimens à Mademoiselle d'Hiesterre , & de lui donner des preuves non équivoques de la sincérité de son amour.

Mon pere , ma chere amie , n'eût pas plutôt entendu ma tante , qu'il lui prit la main , en lui disant : allons , ma sœur , allons ensemble au Couvent ; une Lettre ne suffiroit pas pour persuader Mademoiselle d'Hiesterre , il faut ma présence. Tu perds l'esprit , lui dit ma tante en retirant sa main , on n'entre pas si aisément dans les Couvens de filles , les hommes sur-tout. N'importe , ma sœur , reprenoit mon pere , venez-toujours , partons. Mon oncle rioit de tout son cœur de voir l'empressement de mon pere ; mais il le retint en lui représentant que l'heure du dîner étoit venue , qu'il falloit se mettre à table , & qu'ensuite ils iroient où ils voudroient. Mon pere n'osa rien repliquer ; il soupira , se mit à table , & ne put manger. Mon oncle mangeoit comme quatre , & le railloit : allons , allons , Comte , mange



lui disoit-il , nargue de l'amour quand on est à table , c'est un mauvais traiteur , il ne nourrit que de viandes creuses ; quelle folie d'aimer quand il faut dîner !

Enfin sur les trois heures ma tante retourna au Couvent avec mon pere , qui tout en arrivant demanda à parler à l'Abbesse. Après lui avoir fait en gros un récit de ce qui s'étoit passé dans le jour , il ajouta : je vous demande , Madame , pour ma mere , ma sœur & moi la permission d'entrer dans votre monastere , afin d'assurer Mademoiselle d'Hiesterre de la sincérité de mes sentimens : en reconnoissance je vous prierai d'accepter une bourse de vingt-cinq louis pour un ornement d'Eglise tel qu'il vous plaira. Ces dernieres paroles firent sourire l'Abbesse ; elle répondit qu'elle sentoit la nécessité de la chose , vu l'état de Mademoiselle d'Hiesterre ; qu'en conséquence elle se croyoit obligée d'accorder ce qu'on lui demandoit ; qu'elle prioit seulement qu'on voulût bien attendre neuf heures du soir , parce qu'alors tout son monde étant retiré , la visite se feroit sans témoins. Mon pere consentit à ce qu'elle voulut. Il demanda alors à parler à Madame d'Hiesterre pour la prévenir sur cette visite. L'Abbesse sonna , & ordonna de l'avertir. Elle parut dans le moment. En voyant mon pere elle s'écria : ah ! Monsieur , c'est vous ? Mais hélas ! ma fille est hors d'état de venir au parloir. On se mit à lui raconter tout ce que mon pere venoit de faire. Elle fut enchantée de son

procédé , lui témoigna sa reconnoissance par mille caresses , & lui dit que le plaisir qu'elle auroit de le présenter à sa fille le soir ne pouvoit s'exprimer. Ils se séparèrent assez promptement , pour ne pas priver trop long-temps la fille de la présence de sa mere. En rentrant Madame d'Hiêrre fit retirer la femme-de-chambre qui étoit auprès de sa fille ; puis elle lui dit que sur les neuf heures elle recevroit la visite de trois personnes , qui sûrement lui feroient plaisir. Elle ne jugea pas à propos de les lui nommer , quoique ma mere marquât un grand desir de les connoître.

Un quart-d'heure avant neuf heures , Madame d'Hiêrre fit mettre sa fille à son séant , soutenue de plusieurs oreillers , pour recevoir ses visites. Elle étoit sur la fin d'une fièvre de dix-huit heures , qui lui donnoit des couleurs & des yeux si animés , qu'elle étoit belle comme les amours. La joie s'étoit aussi un peu emparée de son visage , parce que , sans savoir qui étoient ceux qu'elle alloit recevoir , elle avoit un pressentiment de son bonheur.

A neuf heures , ma charmante amie , le carrosse de ma grand'maman étoit à la porte du Couvent. L'Abbesse reçut elle-même la compagnie , & la conduisit chez Madame d'Hiêrre. En route mon pere lui mit en main la bourse où étoient les vingt-cinq louis. Quand ma mere entendit ouvrir la porte de sa chambre , ses yeux s'y fixerent. Dès qu'elle apperçut mon pere ,

elle fit un cri de surprise & de joie : quoi ! Monsieur , lui dit-elle , c'est vous dans un Couvent de Filles & à l'heure qu'il est ? Oui , Mademoiselle , lui dit mon pere en se précipitant vers elle & en lui baisant la main ; j'ai brisé toutes les barrières pour venir jusqu'à vous , vous prouver moi-même mon respectueux attachement , & vous faire l'hommage de mon cœur : voyez , ajouta-t-il , où depuis six mois m'a réduit mon amour & la crainte de le mettre au jour. En disant cela il croisoit les devants de son habit l'un sur l'autre de plus d'une main. Ma grand'maman qui ne s'étoit pas aperçue de sa maigreur , parut émue de pitié , & s'empressa de dire combien il s'étoit trompé à l'égard de son mari & d'elle , & combien ils étoient satisfaits de son choix. L'Abbesse montra aussi sa bourse , en disant que c'étoit là encore une preuve de l'amour de mon pere. On se sépara au bout de trois quarts - d'heure , pendant lesquels il n'avoit été question que de rétablissement pour hâter le bonheur des deux amans , & le contentement de toute la famille.

Ma mere étoit au comble de la joie , son bonheur lui paroissoit un songe ; & elle en étoit si occupée , qu'elle fut jusqu'à quatre heures du matin sans pouvoir prendre sommeil. On lui donna une soupe alors ; & elle s'endormit jusqu'à dix. Ces six heures - là de repos la remirent entièrement de la fatigue de la veille ; & le contentement

de son cœur l'aida si bien à prendre le dessus , que cinq jours après elle fut en état de venir dîner chez mon grand-papa. On avoit employé tout ce temps-là à faire pour elle bien des achats de dentelles , de bijoux , de diamans , & mille autres choses de cette sorte. A son arrivée on lui fit tous ces présens. Et dès qu'on eût quitté la table , elle vit entrer plusieurs garçons marchands avec des piéces d'étoffes pour lui donner le choix de plusieurs habillemens ; entre autres pour celui de mariage. Elle parut surprise de voir les choses aller si grand train ; mais elle n'en fut pas fâchée. Enfin elle avoit été demandée en mariage le samedi 2. Juin 1668 , & son mariage fut célébré le lundi dix-huit du même mois au grand contentement de chacun.

Cette partie de l'histoire de mes pere & mere m'a extrêmement frappée. Ne trouve-tu pas , ma chere amie , que ma position actuelle a bien du rapport avec celle de ma mere avant son mariage ? Même attachement , mêmes desirs , même espérance ; ensuite même doute , même crainte , même désespoir : voilà alternativement ma situation pendant six semaines ; & ç'a été celle de ma mere pendant six mois. Mais si elle a été plus misérable que moi par la longueur du temps , elle en a été bien dédommagée par la possession du bien-aimé de son cœur ; & moi je ne puis me flatter de posséder jamais le premier objet qui a su toucher le mien.

Ma tante dit que ma mere avoit une noblesse dans les manieres , & une grandeur d'ame qui se faisoit remarquer en tout ; mais elle avoit aussi une délicatesse de sentimens qui lui étoit importune. Mon pere , qui l'aimoit à l'adoration , trouvoit un plaisir infini à l'accabler de présens ; tantôt c'étoit une dentelle , tantôt un bijou nouveau. Comme elle avoit peu apporté en mariage , elle souffroit de toutes ces attentions ; elle recevoit ces présens avec reconnoissance ; mais en rougissant de devoir tout au bien de son mari. Sa délicatesse ne souffrit que la premiere année de son mariage : car son frere étant venu à mourir sans enfans , & peu de temps après sa mere , elle se vit de leur succession presque autant de bien qu'en avoit mon pere. Alors une mode nouvelle , un bijou , des diamans , rien ne lui parut plus indifférent ; mais comme elle étoit la raison même , elle ne donna jamais dans aucun excès.

Au bout d'un an de mariage , elle eut un fils qui mourut à six mois. L'année d'après je vins au monde. Elle en eut de la joie parce qu'elle desiroit une fille. En dix ans de mariage elle eut huit enfans , qui , excepté moi , moururent dans la plus tendre enfance. J'ai donc toujours été le grand & le seul objet de ses soins. Quoiqu'elle m'eût donné deux gouvernantes , elle n'en présidoit pas moins à tout ce qui me concernoit depuis mon lever jusqu'à mon coucher. Elle disoit que le grand devoir d'une

mere étoit de se concentrer dans ses enfans , de veiller sur eux , & sur ceux qui les approchent , de crainte qu'ils n'insinuent le vice dans l'ame des enfans qui est si susceptible. Dès l'âge de quatre ans elle me donna des Maîtres. A six , j'en avois déjà de toutes les especes. Et comme elle avoit elle-même tous les talens , elle s'appliquoit dans l'intervalle des leçons à me faire comprendre ce qui m'avoit été dit. Elle le faisoit d'une maniere aisée ; quelquefois en me faisant sauter ; d'autrefois en cherchant la chose dans sa mémoire comme l'ayant oubliée. Ce n'étoit point par la friandise ou par la vanité qu'elle excitoit mon émulation , c'étoit par le tendre sentiment de l'amour filial. Elle me disoit donc : la première de nous deux qui se souviendra de telle chose , aura *un baiser de faveur*. Ce baiser de faveur étoit un baiser de mon pere à la bouche. Quand je ne me souvenois pas de la chose , elle s'en souvenoit , recevoit le baiser , & ne me grondoit pas. Rien ne m'a été plus utile que cette façon : quand mes Maîtres revenoient je redoublois d'attention pour mériter le baiser ; & on dit que je ne manquois guere mon coup. C'est ce qui fit qu'à sa mort , j'étois si avancée , que je faisois l'admiration de chacun. J'avois huit ans alors. Depuis que j'ai son portrait sous les yeux , je me la rappelle entièrement : il me semble à ce moment que je suis entre ses bras à recevoir des baisers , & à les lui rendre. C'est toujours dans cette situation que ma mémoire

me

me la représente : cela arrivoit si souvent!....  
Jamais elle n'a levé la main sur moi ;  
quand je lui avois donné quelque mécon-  
tamment , elle me privoit de ses caresses ;  
& ma tante dit que j'étois si sensible à cette  
punition , que je ne me mettois pas sou-  
vent dans le cas de la subir. Quelle perte  
j'ai faite ! A son âge , jeune & belle , &  
pouvant briller dans toutes les sociétés , elle  
n'en voulut avoir qu'avec la famille pour  
pouvoir me former elle-même. Mon pere  
passoit souvent les journées entieres avec  
elle pour admirer sa façon de m'élever. C'est  
aussi pour moi un beau modele si quelque  
jour je deviens mere. Elle est morte des  
suites d'une couche , après avoir langui qua-  
tre mois. Son enfant , qui étoit un gar-  
çon , étoit mort dès les premiers jours de sa  
naissance.

Juge , ma chere amie , de la douleur de  
mon pere à la mort d'une telle femme. Il  
ne lui a survécu que deux ans ; mais pen-  
dant ce temps il n'est pas sorti un ris de  
sa bouche. Dès qu'elle fut morte , il dit  
qu'il surmonteroit sa douleur pour l'amour  
de moi. Pour me servir de mere il se con-  
fina chez lui , & s'occupa de moi unique-  
ment. Il suivit en tout la méthode qu'avoit  
suivie ma mere. Il disoit qu'il me marie-  
roit de bonne heure , & me donneroit tout  
son bien alors en se réservant dessus une  
pension modique , & qu'ensuite il iroit pas-  
ser le reste de ses jours dans un Couvent.  
Hélas ! la Providence n'a pas même voulu

me laisser cette satisfaction ; sa tendresse pour moi l'a mis au tombeau avant qu'il fût à la moitié de ses jours. Un matin une de mes gouvernantes fut le trouver lorsqu'il étoit encore au lit , & lui dit que j'étois bien malade , que j'avois une fièvre horrible, que j'avois vomi toute la nuit , & qu'il me levoit des boutons par tout le corps. Ce tendre pere fut frappé de ce discours ; & dans un saisissement étrange , il s'écria : ah ! ma fille est morte , c'est la petite vérole : Dieu veut me l'ôter , mais je la suivrai. Il se mit à son séant , se leva bien vite , & vint me voir. J'étois si malade à ce moment , qu'à peine l'apperçus-je. Je le fus ainsi toute la journée , parce que ma petite vérole avoit de la peine à sortir. Mon pauvre pere , qui ne me quittoit pas , crut que c'étoit fait de moi : Je n'ai plus de fille , disoit-il le cœur ferré , je n'ai plus qu'une vie importune. Elle ne l'a plus importuné longtemps cette vie qui me feroit si chère ! il lui prit sur le soir une fièvre qui , en moins de huit jours , le mit au tombeau.

Le lendemain de mon attaque , ma petite vérole sortit très-bien ; de sorte qu'au bout de cinq jours , on me mena à mon pere , pour essayer si ma vue pourroit aider à le rétablir. Il eut bien de la joie de me voir ; il en témoigna aussi beaucoup quand il vit que j'avois très-peu de petite vérole au visage , & que je n'en ferois pas marquée. Ce sera toujours le portrait de ma femme ,



difoit-il à ma grand'maman , qui étoit partie de Nogent à la nouvelle de nos maladies ; je sens bien que je suis attaqué à la mort ; mais je meurs content puisque ma fille vit : quand elle sera rétablie , poursuivit-il , je vous prie de l'envoyer à ma sœur l'Abbesse ; qu'elle l'éleve auprès d'elle ; elle seule est capable de continuer son éducation , & d'en faire un excellent sujet ; & je demande sur-tout qu'elle l'éleve pour le monde. Il répéta encore : c'est le portrait de sa mere , elle en aura aussi l'ame ; on ne doit pas priver le monde de tels sujets. Il mourut trois jours après , âgé de trente-six ans. Comme je l'avois vu malade , je demandois toujours de ses nouvelles. Quand je sentis mes forces , je voulois l'aller voir ; je fondois en larmes de ce qu'on me le refusoit. On vit par là qu'il y auroit du danger à m'apprendre sa mort. Cela détermina mes parens à m'envoyer tout de suite à ma tante l'Abbesse.

Tu fais , ma chere amie , qu'il y avoit deux ans que j'étois au Couvent quand ma bonne tante m'apprit la mort de mon pere ; mais tu ne fais pas comment elle s'y prit pour me l'apprendre. Ce fut le jour de ma premiere communion ; jour de bonheur & de tristesse pour moi ! Elle me prit le matin par la main , me mena dans son cabinet ; & là m'entretenant du mystere auquel j'allois participer , elle me demanda si je ne me sentirois pas la force de faire à Dieu un sacrifice au moment où j'allois le recevoir.

Je lui dis : quel sacrifice , ma tante , croyez-vous qui lui soit le plus agréable , & qui soit en mon pouvoir ? Elle me fixa , & me dit : le sacrifice d'un mari , ma chere amie. Et sans me donner le temps de répondre , elle reprit : Oh ! non ; une jeune personne qui fait qu'elle est destinée pour le monde , lui feroit bien plutôt le sacrifice de son pere. Ah ! ma tante , que dites-vous là , m'écriai-je aussi-tôt ? mon pere ! mon pere ! eh ! je renoncerois bien vîte au mariage , s'il me falloit sacrifier mon tendre pere à un mari. Ma tante à ce moment fut décontenancée , ses yeux se remplirent de larmes ; & me serrant contre son sein , elle me dit : Plus ton sacrifice sera grand , ma chere fille , plus il sera digne de ton Sauveur. Ces paroles me desillèrent les yeux : je fis un cri : & collant mon visage sur le sien en l'inondant de larmes : Ah ! ma tante , lui dis-je , je n'ai plus de pere. Elle eut la prudence de me laisser pleurer , de m'exciter même en pleurant avec moi. Après quelques momens de soulagement , elle me déclara qu'il y avoit deux ans que mon pere étoit mort , & que je ne l'avois déjà plus quand je vins au Couvent ; & elle se servit de toute son éloquence & de toute sa religion pour me consoler , & pour m'exciter à répandre ma douleur dans le sein de celui que j'allois recevoir.

Ma tante finit l'histoire de mes pere & mere par me dire qu'ils m'avoient laissé plus de deux cens mille livres de rente ; & que

depuis leur mort , ce revenu étoit monté à près de trois cens mille francs. Voilà donc , ma chere amie , ce que nous produit la mort de nos parens ? du bien ! Mais quel bien peut nous dédommager de la perte de leurs personnes ?....

C'est aujourd'hui Mardi : j'arrive de déjeuner. J'ai reçu ta Lettre Dimanche. Je n'ai pas voulu interrompre l'histoire de mes pere & mere pour y répondre. Mon Dieu , que ta curiosité sur cette histoire me réjouit ! Jamais je n'ai tant écrit que depuis quatre jours. En voilà bientôt cinq que je n'ai vu M. de la Riviere , & je m'en fais bien trouvée. S'il eût été à Nogent , sa présence auroit pu nuire à ma narration , que je ne fais que de finir , & dont je suis assez contente. Elle est plus détaillée que je ne me l'étois proposé. C'est que depuis mon lever jusqu'à midi , excepté le temps de déjeuner , j'avois tout mon temps à moi. Mon oncle & mon cousin n'en étoient pas trop contens ; mais je n'ai pas jugé à propos de me gêner pour eux. L'absence du Comte rendant mon ame assez tranquille , j'ai voulu en profiter. Que fais-je comment je me trouverai lorsqu'il sera de retour ? Ce matin à huit heures mon oncle a reçu une Lettre de sa femme , qui annonce leur arrivée pour aujourd'hui même. Il vient de m'en faire la lecture en déjeûnant. J'écoutois avec une attention avide si M. de la Riviere reviendrait. Ma tante marque non-seulement qu'il revient , mais qu'il amene sa sœur avec lui

pour passer quelques semaines au château. Cette nouvelle, qui devoit me déplaire si j'étois raisonnable, me cause un plaisir extrême, parce qu'elle m'assure encore pour un peu de temps la présence de cet ennemi de mon repos. J'ai donc bien fait de profiter de son absence pour te satisfaire? Je suis vraiment étonnée du desir que tu montre dans ta Lettre d'avoir cette histoire. La voilà. C'est sûrement ma bonne tante qui excite en toi ce desir.

Ma tante de Beauport ne marque point à quelle heure ils pourront arriver. Mon oncle pense que ce ne sera que ce soir. Pour moi je ne pense rien ; mais mon cœur est agité ; je crains de trouver la journée longue. J'ai beau rappeler ma raison, elle ne revient point. Il faut qu'elle s'en soit allée bien loin, ou c'est que les cris de mon cœur n'ont pas la force d'aller jusqu'à elle.

Je vais faire mon paquet, qui sera passablement gros.... Ah! ma chere, voici nos Voyageurs qui arrivent. L'agitation de mon cœur redouble. Adieu, je t'embrasse, & quitte la plume.



## L E T T R E X V I.

*Du 16 Août 1686.*

**S**UREMENT, ma charmante amie, je recevrai une Lettre de toi ces jours-ci. N'importe, je veux t'écrire aujourd'hui. A peine avois-je quitté la plume Mardi, que M. de la Riviere étoit auprès de moi. Il ne fit qu'un saut de la chaise à mon appartement. Je le vis descendre le premier, & accourir sans seulement donner la main aux Dames. Il est vrai que mon oncle & mon cousin y étoient pour s'acquitter de cet office à sa place. Il arriva donc à mon appartement comme un éclair. Je n'y suis jamais seule; depuis quelque temps on m'a donné deux femmes pour me servir, afin que je pusse toujours avoir l'une auprès de moi quand l'autre est à mes ordres. Le Comte me baïsa la main avec un transport que je ne puis décrire. Je ne pus m'empêcher d'y répondre, & de lui témoigner le plaisir que j'avois de le revoir. Le moment d'après j'y eus regret: il me vint dans l'esprit que cette démonstration n'étoit pas pour moi; qu'il n'étoit accouru que pour contempler sa maîtresse en moi, & se dédommager de son absence (1). Cette pensée rabattit un peu de ma joie. J'é-

---

(1) Mademoiselle de Plounai se trompoit, parce qu'on la trompoit.

tois en train de plier ma Lettre , on plutôt l'hiftoire de mes pere & mere. Ces trois feuilles de papier frapperent fa vue , puis la jettant fur moi , il me dit d'un air de pitié que j'avois beaucoup écrit pendant leur abfence , & que sûrement je me fatiguois , & m'échauffois le fang. Comme les réflexions que je venois de faire me donnoient un peu d'humeur , je lui dis d'un ton moitié sérieux , moitié badin : De quoi vous mêlez-vous ? avez-vous des droits fur ma perfonne ? ou prétendez-vous en avoir ? Il ne fut comment prendre la chofe , comment me répondre ; il refta interdit. Voulant me hâter d'aller embraffer ma tante , & voulant auffi que ma Lettre partît , je me mis à l'arranger devant lui. Sa préfençe m'embarrassoit , je mettois mal l'enveloppe : il s'en apperçut , & m'offrit fes fervices que j'acceptai tout de fuite. Il arrangea le paquet , le cacheta , & mit le deffus. Après avoir donné mes ordres pour faire partir ma Lettre à la poftè , M. de la Riviere me donna la main , & me conduifit vers ma tante ; mais elle arriva dans l'inftant même , avec la Marquife de la Tour , que le Comte me préfenta auffi-tôt. Elle m'embraffa , & me témoigna une finguliere affection. Et moi je l'aimai tout d'un coup , je ne fais pas pourquoi ; car c'eft une femme ordinaire ; mais elle eft malheureufe en amour , ainfi que moi : cette conformité de malheurs fuffit apparemment pour attacher deux cœurs. Enfuite j'embralfai ma tante , & lui fis mes excufes de ne l'a-

voir pas prévenue. Le frere & la sœur ont fort peu de ressemblance ; M. de la Riviere est infiniment plus beau. Il m'a paru que ma figure avoit frappé Madame de la Tour ; elle me regardoit avec un air de complaisance & de surprise ; puis elle regardoit son frere ; & ses yeux exprimoient quelque chose que j'ai cru deviner : comme je ressemble beaucoup à la Demoiselle que M. de la Riviere va épouser , il y a apparence qu'elle lui en marquoit son étonnement ( 1 ).

Après quelques moments de séance, nous descendîmes dans le fallon. Nous y trouvâmes Monsieur & Madame de Châteaufond, avec une compagnie nombreuse qui leur étoit venue de Paris. Ma grand'maman me dit tout bas, que tout ce monde devoit dîner avec nous. Et ma tante, pour amuser cette compagnie, nous proposa de jouer une seconde fois notre comédie. Nous acceptâmes sa proposition. Aussi-tôt les ordres furent donnés pour le théâtre, afin que tout se trouvât prêt à cinq heures du soir. Une heure avant la représentation, nous repassâmes nos rôles ; & tous les Acteurs mériterent les applaudissements d'une soixantaine de Spectateurs. La premiere fois nous n'en avions guere eu qu'une trentaine : cette fois-ci, je ne fais pas comment on s'y est pris pour en avoir le double. Je pense que depuis

---

( 1 ) Mademoiselle de Plounai ne pouvoit que se tromper dans ses conjectures.

quelque temps ce divertissement étoit projeté ; & que pendant le voyage de ma tante , mon grand-papa & mon onclé auront fait prier les Messieurs & Dames de Nogent & des environs de s'y trouver. Me trouvant actuellement dans une position assez critique ; je doutois pour moi du succès ; mais je me suis encore mieux acquittée de mon rôle que la première fois. C'est qu'alors je craignois de découvrir mon amour ; & cette fois-ci je l'ai déployé sans contrainte , j'ai donné un libre cours à mes sentiments avec confiance , qu'on les prendroit moins pour des mouvements excités par l'amour , que par le desir de la gloire. Aussi les compliments ne furent-ils pas épargnés : je n'ouvrois pas la bouche , je ne faisois pas un geste que les claquements de mains & les applaudissements partoient. Et de tout cela , ce qui me flattoit davantage , c'étoit le contentement marqué de M. de la Riviere , & les éloges qu'il faisoit de moi à tout le monde. M. des Hauts-Vents , Principal du College de Nogent , a été , à toutes les deux fois , un de nos Acteurs. Ce Monsieur est un jeune Savant de la plus agréable société , qui se fait estimer & aimer de tout le monde. Il est Poëte ; & je lui ai l'obligation de m'avoir appris les règles de la versification. Ce n'est pas que j'aie envie de faire des vers ; mais c'est une connoissance qui aide à les bien lire & à les juger.

Aucun des étrangers ne soupa au châ-



teau , ils étoient tous partis à neuf heures. Nous nous mîmes à table. Rien ne fut plus gai que ma tante ; elle me fit beaucoup de compliments , me dit que j'avois rempli mon rôle à merveille , que j'avois un talent décidé pour la Comédie ; & que pour l'exercer elle vouloit absolument que nous en représentassions une nouvelle à la huitaine. Quoi ! lui dis-je , huit jours seulement pour l'étudier ? Oh ! dit-elle d'un air tout à fait plaisant , il n'y aura rien à étudier , ce sera une comédie singulière & toute d'esprit , une comédie originale où il entrera plus d'action que de paroles , & où chacun composera son rôle tout en le jouant ( 1 ). Eh bien ! lui repliquai-je , si personne n'étudie , j'espère m'en tirer aussi bien qu'une autre.

A onze heures nous allâmes nous coucher. Les soins , les attentions de M. de la Riviere pour moi , la satisfaction qu'il avoit montrée de me voir , & qui , j'ose le dire , paroissoit naturelle , m'avoient pénétrée de manière que je ne pus fermer l'œil de la nuit. La joie , oui , la joie est aussi ennemie du sommeil que le chagrin : la différence que je trouve entre les deux , c'est que l'un allonge les nuits , & l'autre les accourcit : à cinq heures du matin , il ne me sembloit pas qu'il y eût deux heures que je fusse

---

( 1 ) Cette comédie n'étoit autre chose que la célébration du mariage.

au lit. Me sentant alors une petite disposition au sommeil , je dis à l'une de mes femmes qu'on me feroit plaisir de ne pas faire de bruit dans la matinée jusqu'à ce que je m'éveillasse. Je m'endormis , & ne m'éveillai qu'un quart-d'heure avant l'heure du déjeuner. M. de la Riviere rentra dans ses droits , il vint me chercher & me donner la main. Il est pour moi toujours le même , prévenant , poli ; & pour mon malheur , toujours aimable. Cependant depuis son retour , j'ai pris mon parti très-courageusement ; mon cœur n'est plus si oppressé qu'avant son départ ; & je jouis assez tranquillement des plaisirs présens sans m'embarrasser des chagrins à venir.

Nous aurons aujourd'hui à dîner M. de Saint-François. C'est une grace qu'il nous accorde en faveur de Madame de la Tour. Elle a été élevée à Port-Royal ; il la connoît , l'estime ; & de plus , elle lui a remis à son arrivée un petit rouleau de papier de la part de M. Fontaine. Il faut bien qu'il dîne avec nous pour en payer le port.

Madame de la Tour nous entretient souvent de nouvelles. Elle nous a dit que Madame de Montespan est furieuse de sa disgrâce ; & que le Roi à son tour est excédé de ses reproches & de ses aigreurs. Voilà apparemment le fruit que recueillent réciproquement ceux qui ont des attachemens illégitimes ?

## L E T T R E X V I I.

Du 18 Août 1686.

VENDREDI, ma chere, à peine ma Lettre étoit-elle à la poste, que je reçus la tienne, & celle de ma bonne tante, qui me comble d'éloges sur l'Histoire de mes pere & mere : mais toi, tu me remercie trop de te l'avoir écrite. Doutes-tu que je t'aime autant que tu m'aime ? Ma bonne tante me rend là-dessus plus de justice que toi. Elle a écrit une Lettre de trois grandes pages à ma tante de Beauport, qui nous en a lu quelques phrases. Elle dit en un endroit : *Ma niece & Mademoiselle des Tilleuls ont l'une pour l'autre une amitié qui tient de l'idolâtrie.* Ah ! chere idole de mon cœur, je sens que c'est une vérité, & je la savoure ! A un autre endroit, elle dit à sa sœur qu'elle a bien fait de m'entretenir de mes pere & mere, que j'ai composé leur Histoire ; que personne ne fait mieux raconter que moi de vive voix & par écrit ; qu'elle n'avoit pas de plus grand plaisir lorsque j'étois auprès d'elle, que de lire les Lettres que j'écrivois à Mademoiselle des Moulins & à toi ; que je ne cherche pas à mettre de l'esprit dans ce que je dis, mais que je peins d'après nature, & que je rends les choses avec une naïveté qui plaît, & attache plus que ce qui est raconté avec art. Ces éloges de la part de ma

bonne tante , me flattent beaucoup. Mais que ta tendresse pour moi me touche bien davantage ! Elle continue , & dit qu'aussi-tôt que cette Histoire fut arrivée , elle se mit à la lire avec toi ; qu'elle a beaucoup pleuré en la lisant ; & qu'après l'avoir lue , elle t'a dit : Mademoiselle , cette Histoire est la vie d'un frere que j'aimois comme moi-même , & d'une belle-sœur que j'estimois infiniment ; faites-moi le plaisir de la transcrire pour vous , & de me laisser celle de ma niece. Tu n'ose rien repliquer ; tu prends l'Histoire , tu t'en vas dans ta chambre , & tu y fonds en larmes. Une Converse va pour te rendre quelques services ; elle est effrayée de ton état , court en informer ma tante , qui accourt ; elle te trouve sanglottant , sans voix , & presque sans sentiment. Elle te demande plusieurs fois ce qui te fait de la peine. Et ce n'est qu'en redoublant tes pleurs & tes sanglots , que tu lui réponds , en lui montrant l'Histoire de mes pere & mere : *Madame , elle est écrite de la main de mon amie , & je ne l'aurai pas !* Ma bonne tante ajoute qu'elle fut si pénétrée d'admiration , qu'elle te ferra entre ses bras , en te disant : Mademoiselle , vous aimez trop celle qui l'a écrite pour que je vous en prive : c'est celle que vous transcrirez que je veux ; & je la chérirai autant de votre main que de celle de ma niece. Ah ! ma chere , ma tendre amie , que ce trait m'enchanté ! qu'il me charme , me ravit ! Mon cœur se dilate , s'épanouit , se pâme ! il ne peut contenir

toute sa joie,..... Puisque les traces de ma main te sont si cheres , je t'écirai tant que j'aurai des doigts ; où la Providence nous rejoindra. Ce bonheur n'est pas désespéré , ma charmante amie. Ce matin-là même , comme nous étions entrain de causer , je vins à parler de ma bonne tante , & je la plaignis d'être sur le point de te perdre. On me fit sur toi bien des questions : mon cœur dictoit mes réponses. M. de la Riviere parut s'intéresser beaucoup à toi , & à notre attachement réciproque : il disoit qu'il voudroit te trouver un mari à Paris , pour avoir l'agréable plaisir de nous rapprocher l'une de l'autre. Cela me porta à lui raconter que tes pere & mere demeu- roient autrefois à la Capitale ; que ta me- re y est morte en te mettant au monde ; que ton pere alors n'eut plus que de l'hor- reur pour cette Ville , & se hâta d'en for- tir , avec la résolution de n'y plus rentrer ; qu'il se fixa dès-lors dans une de ses Ter- res , aux environs de Lyon , où il dit qu'il finira absolument ses jours ; qu'il n'a que toi d'enfant , t'aime avec tendresse , & n'a pas voulu se remarier pour l'amour de toi ; qu'enfin , pour te posséder plus sûrement , il t'avoit promise en mariage au Baron de Neufpont , à condition que tant qu'il vi- vra , vous demeurerez avec lui , & ne le quitterez jamais ; & que M. de Neufpont en avoit fait la promesse en bonne forme. Dès que M. de la Riviere entendit le nom de ton amant , il ouvrit ses grands yeux au

double ; & lorsque j'eus cessé de parler , il me dit qu'il connoissoit le Baron de Neufpont ; qu'ils s'étoient rencontrés à différens endroits en voyageant , & principalement en Angleterre , où ils ont eu ensemble des liaisons très-intimes. Il fait du Baron un éloge parfait , & se réjouit de votre union , disant que , selon toutes les apparences , vous êtes dignes l'un de l'autre. Et il a ajouté que M. de Neufpont est un jeune homme plus fait pour la Cour ou pour Paris , que pour la Province ; qu'il est aimable & insinuant , & qu'il ne désespere pas que , quand vous serez mariés , il ne fasse revenir son beau-pere de sa prévention , & ne le ramene à la Capitale. Ah ! ma chere , que cet espoir est charmant ! que cette possibilité met de baume en mon ame , & me réjouit d'avance ! Il me semble que je te tiens déjà , que je te serre , que je te mange les joues ! Mon Dieu , que cette illusion a de douceur ! qu'elle a de force ! Que seroit-ce donc de la réalité ? M. de la Riviere a dit aussi que quand le Baron sera marié , il lui écrira , & qu'il veut avoir avec lui un commerce régulier. Ce trait a renouvelé ma jalousie , & me met au supplice. Quoi ! ce mortel qui le premier a su me toucher , & qui malheureusement , je crois , me tient encore dans ses fers , aura des relations avec le mari de ma meilleure amie ; & il ne fera pas le mien ? Oh ! je n'y puis tenir !..... Je ne saurois te dire combien mon cœur est serré , quand je pense au bonheur futur de ma rivale.

Ma

Ma tante demanda alors comment ton pere qui t'aime tant , avoit pu se résoudre à te mettre dans un Couvent si éloigné de lui , tandis qu'il y a tant de Couvens à Lyon. Je lui ai dit que ton pere ne t'avoit mise dans le Couvent de ma tante , que parce qu'il y avoit une sœur. Ma grand'maman me demanda le nom de ta tante. Je lui dis qu'on la nommoit Madame de Sainte-Marie , & qu'elle étoit l'amie intime de ma tante. Aussi-tôt ma grand'maman & mon oncle se regarderent , en disant : *C'est elle*. Je vis par là qu'ils connoissoient Madame de Sainte-Marie. Je leur fis quelques questions. Leurs réponses m'ont appris des choses que tu ignore sûrement. Ils m'ont dit que ma tante & la tienne avoient fait profession dans le Monastere de Notre-Dame à Troies , & à peu près dans le même temps ; que là elles s'étoient aimées & estimées réciproquement ; que ma tante , en quittant Troies , n'avoit regretté qu'elle , & l'Abbesse , à qui elle avoit des obligations infinies ; que lorsque cette Abbesse de Notre - Dame fut morte , Madame de Sainte-Marie écrivit à ma bonne tante une Lettre , où elle déplorait sa perte , & où elle déployoit la peine qu'elle avoit à vivre avec la nouvelle Abbesse. Ma grand'maman & mon oncle étoient alors auprès de ma bonne tante. Mon oncle la vit si touchée de l'état pénible où étoit son amie , qu'il prit la résolution en secret de leur rendre service à toutes deux. Il écrivit sur

ses tablettes les noms & les qualités de ta tante. Lorsqu'il fut de retour à Paris, il alla en Cour, parla lui-même au Roi, & obtint une Lettre-de-cachet, pour transférer Madame de Sainte-Marie dans le Couvent de ma tante. Il se chargea de tout : il fit partir deux personnes de confiance avec les ordres du Roi, qui amenèrent Madame de Sainte-Marie à Paris; & mon oncle la conduisit lui-même auprès de ma bonne tante. Il nous a dit que rien ne fut plus touchant que leur entrevue. La surprise & la joie leur ôtèrent d'abord la parole, & ensuite le sentiment. Quand elles eurent recouvré l'un & l'autre, elles se jetterent à genoux pour remercier Dieu. Et pendant deux jours que mon oncle resta à l'Abbaye, elles ne firent que s'embrasser, se féliciter mutuellement, & prier mon oncle de leur raconter comment il avoit fait pour leur procurer tant de bonheur. Il dit que rien ne le réjouissoit tant que de voir leur étonnement & leur joie, & qu'il lui a fallu recommencer son récit tant de fois, qu'il se croyoit déjà à quatre-vingt ans par ses répétitions. Nous ne devons plus être étonnées, ma chère amie, de leur attachement : mais elles ont beau s'aimer, je doute que leur amitié soit de la force de la nôtre.

Nos conversations à l'occasion des Lettres que nous venions de recevoir ma tante & moi, durèrent depuis neuf heures jusqu'à midi. Elles furent interrompues par l'arrivée de M. de Saint-François, qui devoit



dîner avec nous , comme je te l'avois marqué. Il n'y avoit pas mangé depuis l'arrivée de M. de la Rivière. Nous allons le voir quelquefois les uns les autres : il nous reçoit toujours avec politesse & gaiété. Croirois-tu que toutes les fois que je fors d'auprès de lui , mon ame est dans une joie & dans un calme que je n'éprouve jamais dans nos divertissemens ? Sur les trois heures , il nous quitta.

Une demi-heure après , il arriva de Paris un Monsieur que je ne connois pas , & qu'on n'a point nommé autrement que M. l'Officier ( 1 ). Il m'a paru qu'il étoit attendu avec impatience ; car dès qu'on l'a vu , la joie a paru sur tous les visages ; & M. de la Rivière lui a dit avec démonstration : Ah ! Monsieur , vous voilà donc à la fin ? Aussi-tôt ma grand'maman donna des ordres pour qu'on servît à dîner à ce Monsieur , qui eut bientôt fait ; car dès quatre heures , toute la compagnie , excepté mon cousin & moi , s'en fut dans une piece retirée. Mon pauvre cousin étoit tout émerveillé de se trouver seul avec moi. Il me fit quelques lectures amusantes pendant que je brodois ; il me renouvela mon bouquet ; il ouvroit ou fermoit les rideaux des fenêtres , selon le besoin , pour me garantir du soleil ou me donner du jour. Tout cela étoit

---

( 1 ) C'étoit un Notaire de Paris pour le contrat de mariage.

pour lui un plaisir d'autant plus grand qu'il est rare ; car c'est M. de la Riviere qui me rend ordinairement ces petits soins ; & mon cœur n'en murmure pas. Tout le monde resta enfermé pendant quatre grandes heures , & ne reparut qu'à plus de huit heures. Alors M. de la Riviere vint à moi , & me dit qu'il alloit partir en chaise de poste avec M. l'Officier , pour aller en Cour , pour une affaire pressante ( 1 ). Cette annonce me donna un battement de cœur : je n'eus pas la force de lui répondre. Un quart-d'heure après , les chevaux arriverent ; on les mit à la chaise : il nous fit ses adieux , & partit avec un air de gaieté qui me donna de la tristesse : je ne fais pas pourquoi. Ma tante s'en apperçut , & me dit malicieusement que j'avois quelque chose qui me déplaisoit. Je lui ai dit tout de suite qu'oui , que je me sentoís encore de l'impatience contre ce Monsieur l'Officier , qui m'avoit privée pendant quatre heures de toute la compagnie. Oh ! dame , me repartit-elle , c'est qu'il avoit bien des choses à nous communiquer & à écrire. A écrire , répétais-je ? c'est donc un Officier de plume ? Eh bien , que le vent l'emporte. Elle se mit à rire , & vit bien que mon dépit regardoit plutôt M. de la Riviere que tout autre. Le voilà

---

( 1 ) Monsieur de la Riviere alloit en Cour pour faire signer son contrat de mariage au Roi & à la Famille Royale.

donc en Cour , cet ennemi de mon repos ? Qu'y est-il allé faire ? je n'en fais rien ; mais je voudrois bien le savoir. Je n'ai osé demander quand il reviendra. Son départ m'a étonnée ; sa gaieté en partant m'a déplu : cependant je supporte assez bien son absence. Depuis que je suis assurée qu'il n'est pas pour moi , je ne prends plus ses attentions pour de l'amour , je les prends pour des politesses ; & c'est ce qui dispose mon cœur à pouvoir se passer de lui.

---

## L E T T R E X V I I I.

*Du 19 Août 1686.*

TU recevras deux Lettres à la fois , ma chere amie ; car hier comme je finissois de t'écrire , M. de la Riviere arriva. Mon cœur s'est mis à faire toc , toc ; si bien que je n'ai pas eu la force de plier ma Lettre. Au reste il n'y a pas de mal qu'elle soit restée , car j'ai bien des choses à te dire , & elle ne fera qu'un paquet avec celle-ci.

M. de la Riviere , au retour de ce voyage , a fait comme au premier ; il s'est précipité de la chaise , & est volé à mon appartement. J'ai bien vite caché ma Lettre , afin qu'il ne soit pas dit qu'il me trouvoit toujours à écrire. Il m'a baisé la main avec transport. Ma tante , qui arrivoit sur ses pas , lui a dit de me baiser au visage. Il l'a fait avec une émotion si grande qu'il trem-

bloit & étoit sans voix. Ma tante paroïssoit favouer sa joie & son embarras. Pour moi, je ne fais à quoi attribuer tant de trouble & d'émotion. Mon cœur est un petit vaurien, un petit frippon, qui vouloit s'approprier tous les sentimens de tendresse & tout le désordre qu'il appercevoit; & en conséquence il vouloit s'émanciper.. Mais entre le déjeûner & la Messe, ma tante a bien su le moriginer, & le mettre à la raison.. Elle a bien fait; car j'avois une peine étonnante à le retenir, il étoit presque indomptable. Cependant elle m'a donné du déplaisir, & du chagrin même par des contrariétés redoublées. Elle est maligne, oui, elle est maligne, & pourtant elle est bonne.. Comment concilier cela? Cela est aisé: elle est maligne, mais elle n'est pas méchante; & je crois que malice & méchanceté sont deux. Hier donc, depuis le déjeûner jusqu'à la Messe, elle a pris plaisir à me tourmenter. Elle le faisoit plaisamment; de manière que je ne pouvois pas me fâcher. Cette comédie, que nous devons jouer demain, fut le prélude de nos conversations: elle me dit qu'elle commenceroit le matin, & que j'y ferois encore le principal rôle avec M. de la Riviere. Je lui ai dit avec vivacité que je le voulois bien. Le Comte me fixa à ce moment, & sourit avec complaisance. Ma tante le regarda, sourit aussi, & lui dit: tenez, M. le Comte, je suis sûre que ma niece jouera son rôle dans cette nouvelle comédie, mieux encore que dans la

premiere. Pourquoi pas , dis-je aussi-tôt ? j'ai assez de préomption pour penser que je m'en tirerai bien. Mais effectivement , me dit-elle , je crois que vous avez de la préomption , car vous ne savez pas de quoi il fera question. Mon Dieu , ma tante , lui ai-je dit , vous imaginez-vous que je ne m'en doute pas ? Allez , je suis sûre que c'est notre même comédie que nous jouerons une troisieme fois. Tout le monde se regarda , sourit , & personne ne répondit. Le silence des gens confirme quelquefois nos idées ; d'autres fois il les détruit. J'ai apperçu dans le leur du mystere & de la précaution. Cela me donne du tintouin. J'avois réellement mis dans ma tête que ce feroit encore une répétition de notre comédie , & il paroît que je me suis trompée : je crains à présent de me mal tirer de mon rôle , & cela humilie d'avance mon orgueil. Ma tante , au lieu de me répondre , adressa la parole à M. de la Riviere : Et vous, M. le Comte , lui dit-elle , vous acquitterez-vous bien de votre rôle ? Il sourit , ne lui répondit rien , & jeta sur moi un regard si tendre & si vif en même temps , que mon pauvre cœur en fut tout ému , & qu'il se mit à battre comme le rocfin.

Pour m'achever , ma grand'maman ne s'avisa-t-elle pas de dire à ma tante que je desirois savoir le nom de la Demoiselle que M. de la Riviere va épouser ? Une bonne paire de soufflets , ma chere amie , m'auroit

fait moins de peine que cette parole. Je rougis jusqu'aux oreilles. M. de la Riviere me regarda d'un air embarrassé, & ma tante d'un air malin. Elle a la vue trop perçante pour douter de ma foiblesse pour le Comte, & elle a eu la cruauté de me pousser à bout là-dessus. Ma grand'maman qui est la bonté même, me jouer un pareil tour ! cela n'est pas pardonnable : elle qui ordinairement ne paroît que vers onze heures & demie, s'étoit levée plutôt que de coutume, à cause de l'arrivée de M. de la Riviere ; je dirois volontiers que c'étoit pour me faire endéver. Elle n'eut pas plutôt lâché sa parole indiscrete, que ma tante me dit d'un air goguenard : Quoi ! vous voudriez savoir le nom de la maîtresse de M. le Comte ? Moi, ma chere, qui craignois de me trahir davantage en niant qu'en avouant, je lui dis que j'avois cette curiosité ; mais qu'elle étoit foible, parce que ne connoissant pas la Demoiselle, & n'étant pas dans le cas de la voir, je n'avois guere affaire de son nom. Vous avez raison, me dit-elle, dans peu elle sera la femme de M. le Comte, & par conséquent Madame de la Riviere ; mais, ajouta-t-elle, le jour qu'elle recevra ce nom vous la verrez ; car vous ferez de la noce de M. le Comte. Moi, m'écriai-je ? oh ! pour cela non, je n'en ferai pas. Il seroit beau, reprit ma tante, que vous n'en fussiez pas, tandis que nous en ferons tous. A ce moment il me prit un battement de cœur : eh mais ! dis-  
je

je à ma tante , est-ce que Monsieur se mariera ici ? je croyois que ce seroit à Paris. S'il se marioit ici , me dit-elle , cela iroit tout seul , vous en seriez ; mais est-ce que vous n'auriez pas du plaisir à revoir Paris ? nous irons le mois prochain , & je vous assure que vous ferez du voyage (1). Ces paroles me remirent un peu : je vis clairement que M. de la Riviere se mariera à la Capitale au mois de Septembre ; & je pensai tout de suite que je devois me tranquilliser d'ici à ce temps-là , & imaginer alors un prétexte pour ne point aller à Paris. Je puis faire la malade , je suppose , au moment du départ ; car , ma chere amie , je n'irai point à la noce ; non , je n'irai pas , dussai-je fâcher tout le monde contre moi. La belle contenance que je ferois là !..... Je ne dis pas à ma tante tout ce qui me passoit par la tête à ce moment , comme tu pense bien ; mais je ne laissai pas de lui répéter avec fermeté que je n'irois point à la noce. Bon ! me dit-elle d'un air tranquille , & en examinant tous mes mouvemens , on voit bien que vous ne savez pas ce que c'est que des noces ; si vous saviez comme on s'y divertit bien , vous vous réjouiriez d'avance d'y aller. Cela pourroit être , lui

---

(1) Monsieur de la Riviere & elle devoient être mariés le lendemain à Nogent ; mais on lui faisoit encore une réponse équivoque pour la tromper , & pousser jusqu'au bout l'aventure.

répondis-je , si j'aimois les plaisirs bruyans ; mais je n'aime que les plaisirs tranquilles. Oh ! vous avez beau vous en défendre , reprit-elle , vous irez. Pendant tout ce discours , je pétillois d'impatience contre M. de la Riviere , qui , avec un air sot & embarrassé , ouvroit ses grands yeux , nous écou-  
toit , & gardoit le silence. Piquée d'une indifférence si marquée , je dis à ma tante : eh mais , ma tante , est-ce à vous de m'en prier ? Le Comte parut encore plus embarrassé ; & il me dit alors en balbutiant , que rien ne lui feroit plus de plaisir que ma présence. Et moi , lui répondis-je , je me ferai un plaisir & un devoir de m'en dispenser , & je vous proteste que je n'irai pas. Il pâlit , & jetta sur ma tante un regard languoureux. Quoique je me sentisse véritablement piquée contre lui , il me fit encore pitié. Ma tante lui dit d'un ton affirmatif : Ne vous inquiétez pas , Monsieur le Comte , elle ira. Puis m'adressant la parole , elle continua d'un grand sang-froid : C'est , me dit-elle , qu'il y aura à la noce de Monsieur , un jeune homme que je vous destine ; & je serois bien aise que vous le vissiez & qu'il vous vît : il est riche , grand , bien fait , d'une figure charmante , plein d'esprit , de mérite , & avec tout cela , grand ami de M. de la Riviere. N'est-il pas vrai , M. le Comte , lui disoit-elle , qu'il est votre grand ami , & bien aimable ? Le Comte me regardoit , & ne lui répondoit rien. Elle lui dit une seconde fois : n'est-il pas vrai qu'il est bien ai-



mable ? Il ne lui répondit rien encore. Son silence m'impacienta ; je dis avec vivacité : Ma tante , Monsieur devroit vous répondre : *Oui , Madame , il est bien aimable , & moi bien sot.* Tout le monde éclata de rire ; & M. de la Riviere fut si décontenancé , qu'il me fit tout de bon pitié. Je lui dis pour le remettre : Mais aussi , Monsieur , pourquoi ne répondez-vous pas à ma tante ? on diroit à votre silence que vous pensez qu'il n'y a que vous d'aimable , & que vous croiriez mentir en applaudissant à l'éloge que l'on fait de votre ami. Madame de la Tour , qui jusqu'alors avoit écouté sans mot dire , prit la parole , & me dit : Vous avez raison , Mademoiselle , de vous moquer de mon frère ; il est comme un nigaud qui n'ose ouvrir la bouche : eh bien , je connois le Monsieur dont parle Madame de Beauport ; je réponds de tout ce qu'elle a avancé en sa faveur ; & de plus , j'affure qu'il vous aimera , vous chérira , vous adorera. Un air de sérénité & de contentement parut alors sur le visage de M. de la Riviere ; & il me dit avec feu : Oh ! oui , Mademoiselle , il vous adorera , vous chérira plus que lui-même ; & si vous le payez de retour , il sera le plus heureux des hommes. Las , dis-je aussi-tôt d'un ton railleur , vous vous avancez bien , Monsieur , de répondre ainsi des autres : ne répondez que de vous. Il n'osa rien repliquer.

Ma tante , qui étoit en train de contrarier , remit la conversation sur ma rivale.



Selon elle, c'est un être parfait, un caractère unique, un assemblage de toutes les perfections, une beauté à éblouir; des graces qui étonnent; des talens qui enchantent; un esprit qu'on admire, un cœur qu'on chérirait. En traçant le portrait de cette nymphe fortunée, il sembloit que ma tante me narquoit, elle ne cessoit de me regarder; & M. de la Riviere applaudissoit en secret à tout ce qu'elle disoit, je l'ai bien vu, & mon pauvre cœur en crevoit de dépit. Ce fut bien pis un moment après. Ma tante s'avisa de me dire que j'aimerois Madame de la Riviere à la folie. Je ne lui répondis rien, mais une petite grimace de dédain qui m'échappa, l'obligea de me dire: Quoi! vous en doutez? oh! je réponds qu'elle sera votre meilleure amie. Cette parole m'irrita: Ma meilleure amie, m'écriai-je? oh! elle n'est pas à faire, j'en ai une qu'aucun nouvel objet ne chassera de la place qu'elle occupe dans mon cœur. Mon Dieu, repliqua ma tante, vous voulez parler de Mademoiselle des Tilleuls, qui n'est plus votre amie que du bout de la plume; mais Madame de la Riviere que vous verrez, & en qui vous trouverez beaucoup de ressemblance avec vous, fera une toute autre impression sur votre ame, & deviendra plus intimement votre amie, j'en réponds. Je ne pus tenir contre cette tirade, des flots de larmes sortirent de mes yeux; & je dis avec dépit: Non, ma tante, non, elle ne deviendra point ma meilleure amie, Mademoiselle des

Tilleuls l'est pour la vie ; je l'aime plus que moi-même. Dans le moment tout le monde vint à moi me caresser , m'embrasser : M. de la Riviere , les yeux pleins de larmes , prioit ma tante de ne me pas faire de la peine : ma tante elle-même fort émue , me disoit qu'elle étoit fâchée de m'avoir donné du chagrin ; & elle ajoutoit , en m'embrassant tendrement , que puisse que je t'aimois plus que moi-même , Madame de la Riviere ne l'emporteroit pas sur toi. Enfin chacun parut si touché , que je me crus obligée d'essuyer mes larmes , & de faire un bonné contenance. Cependant mon cœur étoit bien agité. J'étois rouge comme un feu. Ah ! ma chere amie , quelle conversation ! me dire que ma rivale deviendra ma meilleure amie ! me mettre devant les yeux que celui que j'aime me fera enlevé dans peu & pour jamais ! & me proposer un objet que je ne connois pas , & qui , tout aimable qu'il est peut-être , ne sera jamais aimé comme le Comte ! tout cela est cruel.

Un moment après , la Messe sonna. Il étoit onze heures & demie. Nous allâmes à la Chapelle. Pendant que nous y étions , M. l'Officier , qui n'étoit point revenu avec M. de la Riviere , arriva de Paris avec le jeune Marquis de la Tour , neveu du Comte. C'est un jeune homme de seize ans , fort aimable , qui fait déjà le galant auprès des Dames , & qui montre pour moi beaucoup de déférence. Il avoit dans sa valise un paquet pour son oncle. C'étoit un habit ma-

gnifique bleu & argent, que M. de la Riviere a, dit-on, commandé à son Tailleur à son voyage de Paris; & on ajoute que ma tante a exigé qu'on le lui envoyât pour la représentation de notre nouvelle comédie. J'ai appris aussi qu'elle avoit apporté de Paris, à mon insu un habillement de ma mere, qu'elle a fait ajuster à ma taille en cachette : une de mes femmes m'a dit en confiance qu'une Couturiere y avoit travaillé toute une nuit, pendant laquelle on s'étoit servi de mon corps. Ma tante n'a-t-elle pas eu affaire à une fille bien discrète? Cet habillement est d'une étoffe très-riche, fond blanc, avec des fleurs d'argent nuancées de toutes les couleurs; & on dit que ma tante a voulu que je l'eusse aussi pour notre comédie, afin que je ne le cédaſſe point au Comte. Comme rien ne me flatte tant que de briller aux yeux de ce tyran de mon cœur, je lui fais gré de cette attention, & j'ai la foiblesſe de me réjouir de cette nouvelle parure. Cette comédie pourtant ne laiſſe pas de me donner du ſouci; il me ſemble que je redoute ce moment, & cependant je le deſire par curioſité. Mais aussi où va cette idée de ma tante de vouloir nous faire jouer une comédie à l'aventure? Je te promets, ma charmante amie, de t'éclaircir cette bizarrerie dès que je le pourrai.

Voilà encore une Lettre énorme pour la longueur. Tu es ma confidente, il faut bien que je me ſoulage avec toi. J'avois tant de choſes à te dire, que cela a troublé mon ſom-

meil ; je me suis levée dès quatre heures , il en est près de neuf. Que de lecture à faire ! une Lettre de quatre pages ; une autre de cinq. Je vais faire bien vite mon paquet , & l'envoyer tout de suite à la poste , de peur qu'on en voie la grosseur. J'ai toujours eu le guignon d'avoir des témoins de mes longues Lettres , & point de mes courtes.

Adieu , chere confidente de mes peines , de mes plaisirs , de mes folies.

---

## L E T T R E   X I X.

*Du 20 Août 1686.*

**J'**AI vu mon nouvel habillement & toute ma parure ; tout est brillant , tout est charmant. J'en suis si transportée , ma chere amie , que je ne puis m'empêcher de profiter d'une heure de liberté que ma tante me laisse , pour s'entretenir de ma joie. Nous touchons au moment de notre nouvelle comédie ; à onze heures elle doit commencer ; il en est neuf & demie , & j'ignore encore ce qu'elle doit être. Ma tante en est folle. Je lui ai fait différentes questions auxquelles elle n'a pas voulu répondre ; elle dit que tout ira tout seul. Elle s'est levée à cinq heures ; dès six elle est venue dans ma chambre pour me faire lever ; à sept elle m'a fait donner un bouillon excellent ; à neuf elle m'en a fait donner un second : elle veut , dit-elle , que je n'aie rien de lourd sur l'estomac pour le

premier acte de notre piece : je ne fais pas quel en est l'objet. Avant le second acte elle me fera , dit-elle , prendre un biscuit avec un petit doigt d'excellent vin. Je lui ai dit que tant qu'on voudra me faire du bien je le supporterai volontiers. Depuis six heures elle ne m'a pas quittée , excepté depuis une petite demi-heure ; elle est allée déjeuner , & se mettre ensuite à sa toilette. Il est déjà près de dix heures ; mais mon habillement prendra peu de temps , car je suis coëffée , chauffée , & lacée.....

Je viens d'être interrompue par M. de la Riviere : ma tante lui a dit de venir me souhaiter le bon jour , & il est accouru. Il est d'une joie & d'une gaieté inconcevables. Hier toute la journée il l'étoit de même ; & il sembloit qu'il redoubloit d'attentions pour moi. Le moyen de ne pas l'aimer ! Il est beau comme un astre avec son habit bleu & argent. Je pense avec plaisir que je vais être aussi brillante que lui. S'il me contemple autant que je l'admire !..... Las ! ne me voilà-t-il pas redevenue folle ? Tu en es un peu cause par ta mollesse , ta condescendance pour mes foiblesses , par ce vif intérêt que tu prends à cet ennemi de mon repos. Il est venu hier avant que j'eusse empaqueté mes Lettres. La vue de ces deux feuilles de papier toutes remplies , & tout un côté de l'enveloppe lui ont donné contre moi quelques mouvements d'impatience : il a eu la hardiesse de me dire que ceux qui ont de l'autorité sur moi , devroient pour ma santé

mettre des bornes à l'exercice de ma plume. Je lui ai répondu d'un ton ferme , que personne n'avoit des droits sur moi jusques là , & que je le priois de ne pas tant s'occuper de moi. Aujourd'hui il m'a vu écrire , & s'est apparemment souvenu de ma réponse d'hier ; car il n'a pas osé me dire de me dépêcher ; il m'a insinué avec politesse & ménagement que la compagnie étoit arrivée , que tout le monde étoit prêt , & attendoit avec impatience le plaisir de me voir. Je l'ai renvoyé , en lui disant que j'allois me hâter. Je te quitte pour lui tenir parole. Adieu.

---

## L E T T R E X X.

*Du 21 Août 1686.*

A H ! ma chere , ma charmante amie , quelle comédie ! quelle surprise ! quel ravissement ! Je suis mariée , je suis la Comtesse de la Riviere , je suis au bien-aimé de mon cœur. Que j'aurois de plaisir , quand tu liras ceci , de voir ton étonnement & ta joie ! car je suis sûre que tu prendras beaucoup de part à mon bonheur. Il est si grand , & il étoit si inespéré , que je le crois un songe : je ne fais si tous mes chagrins passés peuvent égaler mon contentement actuel. Tu sais combien je les sentoiss. C'étoit-là cette comédie que l'on devoit jouer. On a bien réussi ; car rien n'est si comique que de marier quelqu'un à son insu. Je viens

d'écrire à ma bonne tante une Lettre, comme de coutume, respectueuse & courte; mais à toi il faut des détails; & moi-même je pétille de t'en faire malgré mon mari, qui m'a priée, suppliée même de ne t'écrire que deux mots. Cela m'a rappelé ce qu'il me disoit. Lundi, *que ceux qui ont de l'autorité sur moi devroient mettre des bornes à l'exercice de ma plume.* Le coquin! le fripon de mon cœur! Il savoit qu'il alloit en avoir. Mais j'espère qu'il n'abusera pas de cette autorité: il feroit beau que sa tendresse pour moi lui permît de venir traverser l'un des plus grands plaisirs de ma vie!

Hier en finissant ma Lettre, ma tante arriva pour me hâter. Elle me hâta effectivement si fort, qu'en moins d'une demi-heure je me trouvai dans toute ma parure. Jamais je ne m'étois vue si brillante: j'étois pleine de diamans qui m'appartenoient; c'étoient ceux de ma mere, & ceux de la mere de mon mari qu'on avoit fait remonter à la mode; & afin que je ne me doutasse de rien, on m'insinuoit qu'ils étoient d'emprunt, & qu'il en falloit ainsi pour le personnage que j'allois jouer dans la comédie. M. de la Riviere étoit en embuscade à une des croisées du salon, pour me venir prendre sur un signe que ma tante étoit convenue de lui faire par la fenêtre de mon cabinet de toilette. Dans le moment que je me trouvai prête, il parut. Il étoit onze heures précises. Il me donna la main, & me conduisit dans la compagnie par les appartemens. C'é-



roit de l'ordre de ma tante ; car s'il n'y eût conduite par le côté opposé , qui est celui des cours , j'aurois pu appercevoir aux environs de la Chapelle du Château , plus de deux cens personnes de Nogent qui attendoient pour me voir passer ; & ma tante craignoit qu'il n'échappât à quelqu'un de dire en me voyant : *voilà la mariée* ; alors il auroit fallu dire adieu au comique de la cérémonie. Quand j'arrivai dans le salon tout le monde claquades mains , comme on avoit coutume de faire aux représentations de notre comédie lorsque je paroissais. Ensuite chacun se présenta pour m'embrasser. Après quoi M. le Curé , qui étoit dans une piece d'à côté , entra , & me dit en s'approchant de moi : que vous vous êtes fait attendre , Mademoiselle ! Vous ne savez donc pas que j'ai mon rôle dans cette comédie , & que je ne dois déjeûner qu'après le premier acte ? Ce discours m'étonnoit autant que sa présence ; il avoit toujours refusé de se trouver aux représentations de notre comédie. C'est pourquoi je lui répondis que je n'en croyois rien ; qu'il vouloit plaisanter ; mais que je ne serois pas fâchée que cela fût. Comment , me repliqua-t-il , vous n'en croyez rien ? Ce que je vous dis , Mademoiselle , est pourtant bien vrai , c'est moi qui commence la comédie ; c'est moi qui vous marie aujourd'hui avec M. le Comte de la Riviere. Surprise au-delà de toute expression , je jettai les yeux sur M. de la Riviere , qui me regardoit avec un air ému & tremblant : en-

suite je les jettai sur ma tante , puis sur tous les autres , examinant toutes les mines. Cela fut de ma part une minute ou deux de surprise & de silence. A la fin chacun s'empressa de me dire tout à la fois que rien n'étoit plus vrai que ce que me disoit M. le Curé. Alors une joie extraordinaire me saisit , un tintement d'oreilles me prit , mes jambes tremblèrent sous moi , & je fis quelques pas pour m'aller jeter dans un fauteuil où je tombai sans connoissance. Personne ne s'effraya , excepté M. de la Riviere. En reprenant mes esprits , mon premier soin fut de le chercher des yeux. Il étoit dans un coin du fallon , pâle comme la mort , la vue fixée sur moi , & baigné de larmes. Il me fit tant de pitié que je m'écriai à l'instant : Eh ! Monsieur , qu'avez-vous ? Pourquoi pleurez-vous ? Ah ! Mademoiselle , me dit-il en sanglotant , vous ne m'aimez pas ! Mon prochain bonheur vous effraie , vous fait évanouir !.... Je n'eus plus envie de dissimuler , ma charmante amie : je lui dis avec vivacité & avec affection , qu'il se trompoit ; que je ne rougissois point d'avouer qu'il avoit mon cœur , & que ce n'étoit que la joie qui avoit causé mon évanouissement. La joie alors fit sur lui presque le même effet qu'elle venoit de faire sur moi ; il pâlit de nouveau , il chancela , & on fut obligé de le secourir , & de lui faire respirer des eaux pour l'empêcher de s'évanouir.

Comme il avoit fallu me déshabiller en partie pour desserrer mon corps , les Mes-

sieurs s'étoient retirés , excepté M. de la Riviere , qui avoit absolument voulu rester. Il fut les rejoindre. On me relâça. Quand je fus prête , les Messieurs rentrèrent ; & M. de Châteaufond venant à moi , me dit : eh bien ! Mademoiselle , ne disoit-on pas vrai , lorsqu'on assuroit que vous seriez , vous & M. de la Riviere , les héros dans cette comédie comme dans l'autre ? Ah ! oui , lui répondis-je ; mais avouez en même temps que nous sommes des héros d'une espece nouvelle , l'un en pleurs & l'autre en pâmoison. Cette réflexion fit rire la compagnie. A ce moment M. l'Officier vint à moi avec un volume de parchemin , & me présentant une plume , il me prioit de mettre mon nom à un endroit qu'il me marquoit. Je devinai alors que cet Officier étoit un Notaire & que c'étoit mon contrat de mariage qu'il me présentait. Je signai sans m'embarrasser de ce qu'on y avoit mis , & sans vouloir qu'on m'en lût la moindre chose.

On me conduisit enfin à la Chapelle du Château , où je dis *Oui* de bien bon cœur. Ce fut M. le Curé qui nous maria. Ensuite il nous dit la Messe , qui fut chantée & célébrée avec beaucoup de cérémonie. M. le Chapelain fut Diacre ; le premier Vicaire fut Sous-Diacre ; le second & les autres Prêtres assistèrent à la Messe , pendant laquelle il y eut symphonie ; on tira à Nogent une infinité de boîtes , & tout le long du jour , le carillon & les cloches de la Paroisse ont sonné alternativement ; & dans les cours du Châ-

teau quatre fontaines de vin ont coulé pour le peuple.

Après la Messe , M. le Curé nous rejoignit , & nous accompagna. Un quart-d'heure avant le dîner , M. de Saint-François arriva. Il vint à moi , me fit un petit compliment bien tourné , me félicita , & ensuite mon mari ; & il nous fit à tous deux les souhaits les plus heureux , & je puis ajouter , les plus sinceres de sa part. Ma tante me dit qu'elle l'avoit invité à passer la journée avec nous ; qu'il avoit accepté , à condition qu'il n'y auroit ni violons ni danse ; & que c'étoit à moi à décider s'il devoit rester ou non. Je dis bien vite à M. le Chapelain , que l'honneur de sa présence exciteroit plus de plaisir & de joie en mon ame , que tous les violons & toutes les danses de la terre. Mon mari fut si satisfait de ma réponse , qu'il me prit la main , me la serra , & la baisa avec transport.

Notre assemblée n'étoit composée que de vingt-quatre personnes. Elle ne fut plus alors qu'une assemblée de joie ; elle étoit peinte dans tous les yeux ! Mais , ma charmante amie , rien n'égalait ma satisfaction , & rien ne l'égale encore , quand je pense que j'ai ce mari que je desirois tant , que je n'espérois plus , & que j'enviois si fort ; à qui ? à moi , puisque c'étoit moi qui devois le posséder. Mon grand-papa n'avoit pas manqué d'inviter M. des Haut-Vents , qui , au milieu du dîner , me présenta , & à mon mari , une épitalame charmante de sa composition.

Je ne t'écris pas du matin aujourd'hui : j'ai pris la plume aussi-tôt après le dîner , & il est près de six heures. Mon mari s'est mis à écrire en même temps que moi : mais il a eu bientôt fait. Pour n'être point interrompue par lui , j'ai prié ma tante de l'engager dans une partie de jeu. Malgré cela voilà déjà deux fois qu'il me fait dire qu'il s'ennuie bien de mon absence. C'est aussi à ma bonne tante qu'il vient d'écrire , & à toi. Ses Lettres ne vont faire qu'un paquet avec le miennes. Gronde-le bien , ma chere amie : il m'a dit cette nuit qu'il ne vouloit pas que je t'écrivisse si souvent , ni que je te fisse des Lettres si longues , que c'étoient des momens que je lui dérobois. Vois-tu comme ces maris font tout d'un coup les maîtres ? Gronde-le bien ; aime-le de même : il t'aime déjà ; & moi je t'aimerai toujours.

Fais part de mon mariage , je te prie , à toutes les Religieuses , & en particulier à Madame de Sainte-Marie. Ma bonne tante ne manquera pas de le leur apprendre ; mais cette attention leur est due de ma part : je me recommande bien à leurs prieres , & je les embrasse toutes.



## L E T T R E   X X I.

*Du premier Septembre 1686.*

**S**I je n'ai pas répondu plutôt, ma chere amie, à tes tendres félicitations, prends-t-en à mon mari. Mais aussi pourquoi ne l'as-tu pas grondé? Il m'a dit que d'écrire si souvent à une amie, cela dégénéroit en enfantillage: une femme, disoit-il, faire l'enfant! Oh! cela n'est pas permis; il faut se défaire de toute puérilité, & faire usage de son bon sens & de son esprit. Ce que c'est que de flatter l'amour propre des gens! Je l'ai écouté, comme tu vois, j'ai pris de la marge. Il est enchanté de la Lettre que tu lui as écrite. Il me l'a donnée à lire, & auroit bien voulu que je lui eusse aussi donné à lire celle que tu m'écrivois; mais je lui en souhaite! Il a beau être mon mari, mon ami, mon tout même, pour ainsi dire; il ne sera pas mon confident, il ne verra ni tes Lettres ni les miennes. Songe à faire de même quand tu auras un mari. Nous ne ferons jamais des femmes à intrigues; par conséquent ils ne pourront prendre d'ombrage de notre commerce, ni se fâcher de n'y être point admis.

Tu fais comment mon mariage s'est fait. Ma tante de Beauport a voulu se divertir; elle a réussi. Mais fais-tu que ma bonne tante

rante a eu part à la comédie? Sais-tu qu'elle a transcrit en tout ou en partie les Lettres que je t'écrivois, dès qu'il y étoit question de M. de la Riviere, ou de mon amour pour lui? Etois-tu de concert avec elle? Ou, le faisoit-elle à ton infu? J'attends de toi, ma charmante amie, une réponse à toutes ces questions. Et au cas que tu ignores ce qui s'est passé, je vais te faire un détail succinct de ce que j'ai appris.

Quand ma dernière Lettre fut partie, ma tante me demanda, en riant sous cape, si je n'avois fait un aussi joli détail de mon mariage que de mes amours. Je la priai de s'expliquer. Volontiers, me dit-elle, car il est temps de découvrir la source de mes singularités dans la conduite de votre mariage. Nous étions tous rassemblés dans le salon, & nous n'avions d'étrangers que M. & Madame de Châteaufond, & leur fils qui est un jeune homme tout à fait aimable. Ma tante tira de sa poche un gros paquet de Lettres, qu'elle eut la constance de lire tout haut les unes après les autres dans l'ordre où je les avois écrites. La première, qui étoit de ma tante l'Abbesse, me découvrit tout d'un coup la meche, & fut une clef pour tous les auditeurs. Tout le monde prêtoit une attention singuliere; & mon mari, qui n'en perdoit pas un mot, me donna pendant cette lecture tant de baisers, tant de baisers, que mon pauvre visage en étoit si rouge, qu'il devint après l'objet d'un nouveau divertissement.

Mon premier soin fut de voir de qui étoit l'écriture de toutes ces copies ; & je reconnus par-tout la main de ma bonne tante. Je ne m'étonne plus de ce qu'elle écrivoit si souvent à sa sœur : je ne savois pas que j'en étois l'objet ; mais j'en avois un pressentiment qui me donnoit de secrètes impatiences. Si elle ne t'a pas fait participante du mystère , elle verra par celle-ci que je ne puis rien te cacher , & que je la trahis. Ne le mérite-t-elle pas bien ? Elle mérite aussi des baisers : donne - lui - en tant , tant , tant pour moi , que tout son visage s'en sente autant que le mien s'est senti des baisers de mon mari. Voici le contenu de sa Lettre à ma tante de Beauport :

» Je vous envoie , ma chere sœur , la  
» copie d'une Lettre de ma niece à son  
» amie. Vous y verrez que son cœur est  
» susceptible , & qu'au nom seul du *Comte*  
» *de la Riviere* , elle n'a plus été maîtresse  
» de ses sentimens. Elle aura vu sans doute  
» ce Monsieur au moment que vous recevrez cette Lettre. S'il est celui dont  
» vous m'avez parlé dans votre dernière ,  
» tant mieux : sinon veillez de près , je  
» ne dis pas sur la conduite de ma niece , elle fera , je pense , toujours integre , mais sur son cœur , ne le laissez pas en proie à un amour malheureux ; c'est un martyre , je le fais , que  
» d'aimer quelqu'un pour qui on n'est pas né. Faites donc en sorte que notre chere



» niece ne passe jamais par cette adver-  
» sité «.

Ma tante la Marquise n'eut pas plutôt vu la Lettre de ma tante l'Abbesse, qu'elle forma le projet de me marier à mon insu. Elle s'étoit déjà apperçue, comme je te l'avois marqué, de la promptitude & de la vivacité de mon amour. Elle répondit donc à ma bonne tante, qu'il n'y avoit rien à craindre de mon attachement; que celui à qui je donnois mon cœur si libéralement, m'étoit destiné; qu'on étoit d'accord sur tout, & que M. de la Riviere m'adoroit; mais qu'elle la prioit de l'aider dans un projet qu'elle formoit. Elle lui marqua son plan; la pria de lui envoyer toujours toutes les copies de mes Lettres pour régler sa conduite; & elle lui demanda un grand secret, même vis-à-vis de ma grand'maman. En sorte qu'il n'y avoit au château que ma tante seule qui voyoit la copie de mes Lettres, & pouvoit lire dans mon ame. On se prêtoit seulement à ses fantaisies pour la singularité de la chose.

Il faut lui rendre justice: elle s'est conduite avec toute la prudence & toute la discrétion imaginables. Quand elle me savoit beaucoup de peines, elle me dissipoit, & faisoit redoubler les divertissemens. Comme elle connoît les hommes, qu'elle fait qu'ils sont vains, & qu'ils aiment moins à proportion qu'ils sont plus aimés, elle a su avec adresse amener l'affaire à son point sans la participation de mon mari: elle lui a tou-

jours caché la disposition de mon cœur pour lui, ma tendresse, mes chagrins, mon désespoir, enfin mon amour, qui par sa violence dégénéroit en folie.

Qu'il a souffert aussi de son côté mon tendre ami, toutes les fois que j'affectois de lui marquer de l'indifférence ou des dédains ! Nous en parlions ensemble ce matin : il dit que c'étoit dans ces occasions que ma tante lui montrait plus d'ardeur pour avancer notre union, & que cela le consolait. Combien lui a-t-il fallu prendre sur lui le jour que Monsieur & Madame de Châteaufond lui firent devant moi compliment sur son mariage & sur sa maîtresse, qu'ils feignirent avoir vue à Paris ? Ma tante l'avoit prévenu le matin avant leur arrivée ; c'étoit pour cela qu'elle l'avoit emmené à l'écart après notre déjeûné : *Je veux non-seulement*, lui dit-elle, *que ma niece ignore que vous pensez à elle pour le mariage, je veux encore qu'elle croie que vous pensez à une autre, & que vous êtes sur le point de vous marier.* En conséquence elle lui dicta ses réponses à Monsieur & Madame de Châteaufond, pour qui elle méditoit une leçon qu'elle ne manqua pas de leur donner à leur arrivée : *Ne vous inquiétez pas*, lui ajouta-t-elle, *plus ma niece vous donnera de chagrins, plus j'avancerai votre mariage ; c'est une comédie que je veux lui donner de la marier à son insu, & je vous reponds qu'elle ne vous en aimera pas moins ; mais sur-tout, répétoit-elle, aidez-moi à l'abuser, sinon je cesse de*

*prendre vos intérêts.* Ma tante , ma chere amie , n'étoit pas bien forcieri , elle pouvoit en toute sûreté faire des promesses , & me conduire ainsi à mon insu jusqu'au pied de l'autel. Mon mari , qui n'osoit la contredire , cédoit à toutes ses volontés ; il prenoit patience , parce qu'il voyoit qu'elle s'intéressoit réellement à lui. Nous rions actuellement de nos peines passées ; plus nous les repassons dans notre mémoire , plus nous nous trouvons heureux : on a voulu apparemment traverser nos amours , pour nous faire mieux sentir tout le prix de l'amour.

Mon mari vient de recevoir une Lettre d'une tante qu'il a à la Cour. Elle est datée d'hier , je ne fais pas à quelle heure ; mais cette Dame lui met : *Madame la Dauphine* vient d'accoucher très-heureusement d'un Prince , qui est nommé *Duc de Berri*. Je finis pour complaire à mon coquin de mari , qui te présente son respect.

---

## L E T T R E X X I I.

*Du 12 Septembre 1686.*

A H ! ah ! ma charmante amie , tu as donc contribué à me faire jouer des tours ? l'aveu que tu m'en fais me le confirme. Depuis quelques jours , je me suis mise à relire tes Lettres de ce temps-là : *Détaille-moi* , me répète-tu dans plusieurs ,

détaille-moi , je te prie , tes peines , tes plaisirs , tes amours ; personne ne prend plus de part que moi à ce qui te touche ; tu dois cette ouverture , cette franchise à mon amitié. Vraiment je ne suis plus étonnée de ce langage ; tu t'entendois avec mes deux tantes : cruelle , tu favois mes chagrins , & tu aidois à les augmenter ! Pour te punir , je voudrois bien pouvoir te haïr un peu ; mais mon cœur n'y veut rien entendre , il veut toujours t'aimer , te chérir , t'indolâtrer.

J'ai fini bien brusquement ma dernière Lettre. Que veux-tu ? quand on a un mari , il en coûte toujours quelque complaisance. Mon mari vint pour me communiquer la Lettre de sa tante ; il s'aperçut que j'avois déjà trois grandes pages d'écrites. Il me dit : Quelle longue Lettre ! cela t'échauffe le sang , ma chère Comtesse , d'avoir si longtemps là plume à la main. Comme il avoit vu par la copie de mes Lettres que je te parle à cœur ouvert , & que je te rends compte de tout , il vouloit m'insinuer qu'une Lettre n'est point susceptible de détails comme j'ai coutume de t'en faire. Je lui ai dit comment ma bonne tante nous avoit accoutumées depuis l'âge de dix ans à nous écrire & à nous raconter tout ce qui nous arrivoit , & tout ce que nous savions de remarquable , pour nous apprendre à narrer avec agrément , de vive voix & par écrit (1).

---

(1) Voyez l'Introduction.

Là-dessus il rougit un peu , & me dit en plaisantant : Je n'ai donc qu'à me bien tenir ; si je ne suis pas bon mari , ton amie le saura , & elle m'estimera en conséquence. Oh ! pour cela oui , lui ai-je répondu en riant ; elle saura tout , mais tout ! Il sourit gracieusement , & me dit sur le même ton : Eh bien ! je me dédommagerai avec M. de Neufpont ; je lui écrirai aussi *tout* , *mais tout* ! Tu ne saurois croire , ma chère , combien cette parole me fit de plaisir : mon mari aura un commerce intime avec le mari de mon amie ! . . . Cela me rappella ce premier projet : je dis à mon mari le trait de jalousie qui avoit percé mon cœur à ce moment-là contre ma prétendue rivale. Il a bien ri. Enfin il me pria d'abréger ma Lettre , & je la finis tout de suite pour ne pas lui déplaire. C'est un petit sacrifice que l'amitié a fait à l'amour.

Nous partons demain pour Paris. Ce voyage n'est pas celui dont ma tante me parloit quelques jours avant mon mariage , il ne se fera que vers la fin de ce mois : tu vas savoir l'objet de celui-ci.

Depuis notre mariage , M. de Saint-François vient nous voir deux ou trois fois la semaine , & dîne quelquefois avec nous. C'est beaucoup pour un tel homme. A propos ( je ne me souviens pas si je te l'ai marqué ) j'ai appris qu'il étoit de grande condition ; mais il veut rester inconnu. Samedi , il a dîné avec nous. Pendant le repas , la conversation roula sur M. Nicole ,

son ami , sur M. Arnaud , qui est à Bruxelles. Je me rappelai tout d'un coup qu'il nous avoit dit un jour que le rouleau de papier que Madame de la Tour lui avoit apporté de Paris , étoit la Vie de M. de Saci , que M. Fontaine lui avoit envoyée. Je lui marquai un grand desir de la lire. Il me l'apporta dès le soir. Je la lui reportai deux jours après avec mon mari , ma grand'maman , ma tante , ma belle-sœur , mon cousin , car chacun saisit toujours l'occasion d'aller chez lui , tant on trouve de charmes dans sa conversation , & tant on a d'attraits pour sa vertu. En le remerciant , je lui témoignai la satisfaction que j'avois eue en la lisant. Il me félicita du goût qu'il me voyoit pour les choses qui ont trait à la piété. Et mon mari lui dit : Monsieur , félicitez-moi donc aussi , d'avoir trouvé une épouse qui aime la vertu & les gens de bien. Oui , Monsieur , lui dit M. de Saint-François , je vous félicite de tout mon cœur du présent que vous a fait la Providence ; je doute que vous ayez beaucoup de compagnons d'un même bonheur , car il y a bien peu de femmes comparables à la vôtre ; mais comment témoignerez-vous à Dieu votre reconnoissance ? J'ai déjà vu avec admiration que vous ne vous rejouissiez pas comme les fous de ce monde ; rien n'a été plus sage que vos fêtes. Puis m'adressant tout de suite la parole : Madame , me dit-il ; vous êtes aussi heureuse d'avoir M. de la Riviere pour mari , qu'il est heureux de vous avoir  
pour

pour épouse; vous devez donc à Dieu tous deux de la reconnoissance? Et un trait que vous avez dû voir dans la Vie de M. de Saci, m'a donné l'idée de vous prier de le prendre pour modele, & de vous demander une grace. Parlez, Monsieur, lui ai-je répondu, & soyez persuadé qu'une grace qu'on vous accorde, est une faveur qu'on se fait à soi-même. Rien de plus obligeant & de plus engageant, Madame, que votre réponse, me dit-il; cela m'enhardit à vous faire ma demande. Vous avez vu, Madame, continua-t-il, dans la Vie de M. de Saci, le mariage de Mademoiselle de Sérincourt, sa niece, avec M. Boroger? Rappelez-vous, s'il vous plaît, ce que fit M. de Saci à cette occasion. Ah! Monsieur, lui dis-je aussi-tôt, c'est un des traits de sa Vie qui m'a beaucoup frappée. Et tout de suite, m'adressant à mon mari: Mon ami, lui dis-je, il faut, à l'exemple de M. de Saci, faire quelque aumône, pour attirer sur nous la bénédiction du Ciel. J'y consens bien volontiers, dit mon mari; il s'agit seulement de décider de la somme, & de la mettre entre les mains de M. le Chapelain. Non, Monsieur, dit M. de Saint-François, je ne suis point à portée des personnes pour m'en charger; c'est une aumône particuliere que je vous demande, & que vous pourrez faire par vous-même, elle en aura plus de poids, & ce sera faire la bonne œuvre toute entiere. Décidez de la somme, Monsieur, lui dit mon ma-

ri ; indiquez-moi les personnes , & vous ferez satisfait. Mais , dit M. de Saint-François , la somme est un peu forte ; car il ne s'agit pas moins que de huit cens livres ; mais , ajouta-t-il , avec un souris insinuant , si M. de Saci , qui n'étoit pas riche , a bien pu donner une somme de trois cens livres aux pauvres de l'Hôtel-Dieu , pour sa niece , ne pourrez-vous pas bien , *pour vous* , en donner une de huit cens , pour tirer de l'opprobre une pauvre créature ? Oui , oui , Monsieur , dîmes-nous tout à la fois mon mari & moi , nous le pouvons & nous le voulons ; il ne s'agit que de savoir de quoi il est question.

Il nous dit donc que la sœur de son domestique étant en service à Paris , chez une veuve Marchande de poterie , cette fille s'étoit laissée séduire par le fils de cette veuve ; que ce garçon vouloit bien l'épouser ; mais que sa mère s'y opposoit , & disoit qu'on lui couperoit plutôt le cou , que de consentir que son fils épousât une fille avec pas un sou , tandis que lui , son fils , avoit huit cens livres du bien de son père ; & elle disoit qu'il falloit à son fils une fille qui en eût autant , parce qu'il en auroit besoin en se mariant pour lever boutique. M. de Saint-François ne nous eût pas plutôt rendu les discours de cette femme , que nous vîmes de quoi il s'agissoit. Il ne nous demandoit pas de le faire sur le champ ; mais d'attendre que nous fussions à Paris. Nous lui dîmes que la chose nous paroît



soit assez importante pour qu'elle se fît sans délai; qu'il pouvoit arriver que le garçon s'attachât à un autre objet, & ne voulût plus de la fille qu'il avoit abusée; que l'enfant qu'ils avoient, & auquel, disoit-on, le pere étoit très-attaché, pouvoit aussi venir à mourir, & que ce seroit encore une ressource de moins pour la pauvre fille qui se trouvoit déshonorée; qu'ainsi, nous nous déterminions à faire exprès un voyage à Paris; & que nous espérions que les peines que nous prendrions pour cette affaire, nous seroient aussi méritoires devant Dieu que l'argent que nous donnerions, & qui assurément étoit pour nous bien peu de chose. Effectivement, ma chere amie, qu'est-ce que c'est que huit cens livres pour nous? Mon mari a près de deux cens mille livres de rente, & moi près de trois cens. Toute la compagnie applaudit à notre résolution; & nous nous sommes arrangés de maniere que nous partirons demain. Ce ne sera qu'un voyage de quelques jours; mais j'ai voulu t'écrire avant mon départ. C'est pour moi une fête d'aller revoir ce Paris, que j'ai quitté si jeune & dont je me souviens à peine. Adieu, jusqu'à mon retour.



## L E T T R E X X I I I .

*Du 19 Septembre 1686.*

**J'**ARRIVE de Paris, ma chere amie. Il est trois heures après midi. Mon mari est si fort occupé à détailler à mon grand-papa, à ma grand'maman, & à sa sœur, tout ce qu'il fait faire à notre hôtel de Paris, que je profite de ces momens de liberté pour m'entretenir avec toi. Cet hôtel est celui de mes pere & mere, situé à la Place Royale. Je ne le connois point encore quoique je l'aie habité pendant mes dix premières années; mais c'est que mon mari y fait faire tant de choses, tant de magnificences, qu'il sera tout changé. Ce cher ami s'occupe de moi après comme avant notre mariage; il se donne toutes sortes de mouvemens à mon occasion; & il ne veut me rien faire voir que tout ne soit digne de moi, ce sont ses termes.

Nous sommes partis Vendredi matin en chaise de poste, comme je te l'avois marqué la veille. Nous étions quatre, ma tante, mon cousin, mon mari & moi. J'ai quelque inquiétude au sujet de ce cher cousin; il a pour moi une amitié qui tient de l'amour: ma tante ne vouloit pas qu'il vînt avec nous; & il lui a dit que l'habitude qu'il avoit contractée de me voir tous les jours depuis trois mois étoit devenue pour lui une nécessité si absolue de continuer de

même, qu'il tomberoit malade s'il étoit privé de ma présence. Mon mari n'en est pas jaloux : il a pour lui une amitié intime, & a été le premier à exiger qu'il fût de ce voyage, que nous avons fait *incognito*. Le second se fera de même, parce que mon mari ne veut pas que je sois vue à Paris avant d'avoir paru à la Cour ; & il faut bien des appareils pour paroître en ce lieu-là. Mon mari a déjà fait pour moi mille achats ; des étoffes pour des habillemens, des dentelles, des diamans, des bijoux, enfin mille choses. Mon équipage est commandé ; il sera lesté & brillant. Mais laissons tout cela ; parlons du principal objet de notre voyage ; le reste n'est que de la bagatelle en comparaison.

Nous arrivâmes à Paris Vendredi à quatre heures du soir & logeâmes à l'hôtel de mon oncle. Nous nous reposâmes le reste de la journée. Le Samedi dès sept heures du matin, nous montâmes dans le carrosse de ma tante & nous nous fîmes conduire chez notre veuve, à qui nous fîmes nos propositions en l'absence de son fils, qui étoit occupé à la boutique. Trouvant la mère disposée à tout pour de l'argent, nous demandâmes à voir la fille que son fils avoit séduite, & qui demeurait très-près d'eux. Elle vint avec son enfant sur les bras. Cette fille attira nos regards comme notre compassion par sa mine douce & intéressante. Son enfant, qui est une petite fille, ressemble à sa mère, & est aussi

jolie qu'elle. Nous demandâmes alors à la veuve de faire venir son fils , qui parut dans le moment. Ce garçon qui ne savoit point encore de quoi il étoit question , mais qui avoit , à ce qu'il nous a avoué depuis , un pressentiment de bonheur , jetta sur son enfant & sur la mere de son enfant des regards pleins d'affection ; & quand nous lui eûmes dit que nous allions donner une dot à cette fille pour contribuer à leur union , ce pauvre garçon fondit en larmes de joie , & se jetta à nos pieds en nous remerciant , & en nous disant que nous lui sauvions la vie. Nous l'obligeâmes de se relever. Il le fit , & regarda encore tendrement sa prétendue , qui pleuroit aussi de joie , & qui en étoit si faïfie , qu'elle ne pouvoit prononcer une parole : elle nous regardoit timidement , & nous faisoit révérences sur révérences ; puis regardoit sa fille. Je dis à ce moment au garçon : Vous nous promettez donc de bien aimer votre femme , & de ne lui faire aucun reproche sur le passé ? Oh ! oui , Madame , me dit-il , je l'aimerai toujours bien , & je ne lui ferai jamais de reproches : eh ! malgré ce qui est arrivé , ajouta-t-il , je lui rends justice , en assurant qu'elle est sage & vertueuse. Enfin tout étant ainsi d'accord , nous fîmes ce que nous avions projeté en nous donnant la peine d'aller nous-mêmes les trouver. Ces gens demeurent très-loin de la rue Saint Louis au Marais où nous étions logés chez mon oncle. En nous transportant chez eux au Fauxbourg Saint Ger-

main , nous fûmes à portée de Saint Sulpice , leur Paroisse , où nous les fîmes aller tout de suite pour leurs bans , qu'on leur publia le lendemain. Le Lundi nous leur fîmes faire leur contrat de mariage par le Notaire de mon mari , qui au lieu de huit cens livres , en donna neuf cens en argent : & moi voulant aussi y ajouter du mien , je fis mettre trois cens livres de plus pour le trousseau de la fille. C'est un surcroît de plaisir que je me suis donné de l'acheter moi-même avec ma tante , hier Mercredi lendemain de leur mariage ; car ils ont été mariés Mardi de grand matin. Mon mari & mon cousin ont voulu assister à la bénédiction nuptiale , & être témoins pour la fille. Ainsi cette femme qui n'avoit rien , s'est vue tout d'un coup plus riche que son mari , qui n'apportoît que huit cens livres , & elle douze cens : encore puis-je dire avec vérité que les achats que j'ai faits pour elle , ont excédé la somme promise , au moins de cinquante livres. Nous avons éprouvé tant de satisfaction mon mari & moi à soulager des malheureux , qu'au moment de notre arrivée , nous venons de donner à M. le Curé trois mille livres , pour délivrer quelques prisonniers qui sont détenus pour dettes dans les prisons de Nogent.

J'ai voulu , ma chere amie , te faire tous ces détails , non pour m'attirer de ta part des complimens ou des éloges , mais pour te dire qu'il est des plaisirs autres que ceux

que nous imaginons. Le temps de ton mariage approche. Pour mériter les graces du ciel , suis mon exemple , ma chere ; quand tu te marieras , fais quelque aumône , fais des heureux pour tout dire , & tu sentiras que c'est le plaisir le plus vrai qu'on puisse goûter dans la vie. Si tu avois vu avec quels transports nos jeunes gens ont reçu nos dons , quelles actions de graces ils nous ont rendu , quelles bénédictions il nous ont donné ! tu ne balancerois pas un moment à te procurer la même satisfaction & le même avantage.

On vient de me remettre une Lettre de toi. Une de mes femmes l'a reçue avant-hier ; & elle avoit si bien oublié l'endroit où elle l'avoit mise , que de plus de deux heures que je suis arrivée , elle la cherche avec inquiétude. Mon Dieu , que ce que tu me marque m'afflige pour ma bonne tante ! que je redoute pour elle le moment de tes adieux ! Hélas ! ils lui renouvelleront les miens qui ont été si tristes pour nous trois. Qu'il est cruel de se séparer quand on s'aime tendrement ! Mais ton pere , en t'écrivant de te tenir prête , auroit bien dû te marquer quel sera à peu près le jour de ton départ. Si je le savois , nous nous réunirions tous ici pour faire arriver ce jour-là à ma tante des Lettres de consolation. Il paroît à la maniere dont M. le Vicomte s'exprime , que tu as encore une quinzaine de jours devant toi. Que nous allons être loin l'une de l'autre ! Cent lieues ! L'idée de cet espace me

tue. Ah ! ma chere , que notre destinée a de guignon !... Allons , chassons ces pensées importunes ; parlons de nouvelles.

Le jour de notre arrivée à Paris , mon mari écrivit à cette tante qu'il a à Versailles. Elle est femme du Comte de Montcroix , qui tient un des premiers rangs à la Cour auprès d'un Prince. C'est un homme plein de probité , de mérite & de religion ; sa grande piété le fait respecter de tous ceux qui le connoissent. Il n'en est pas de même de sa femme ; elle est encore mondaine & coquette, quoique âgée de plus de cinquante ans. Je me donnerai bien de garde d'en faire mon modele. Elle n'eut pas plutôt reçu la Lettre de son neveu , qu'elle partit pour nous venir voir : nous la trouvâmes chez ma tante Samedi sur le midi en rentrant de chez notre veuve Potiere. Elle fit une exclamation sur ma figure : selon elle , je l'emporte sur toutes les femmes de la Cour pour la beauté & les graces , & elles se pendront de rage en me voyant : ce sont ses expressions. Cette femme m'a fait toutes sortes d'amitiés , & cependant elle me déplaît , je la hais , enfin je suis ingrate , & je m'aplaudis. J'ai dit à mon mari l'espece d'aversion que je me sens pour elle : je craignois que cette disposition ne lui déplût ; & tout au contraire , cela a paru lui faire plaisir. Elle est restée avec nous le Samedi & le Dimanche , & ne s'en est retournée que Lundi après déjeûner. Elle nous a entretenus de nouvelles de la Cour , entre autres des Am-

ambassadeurs de Siam. Le Roi leur a donné audience le premier de ce mois dans la galerie de Versailles : il étoit sur un trône magnifique qu'on y avoit élevé. Ils lui rendirent des hommages , & lui marquerent des respects qui tenoient de l'adoration ; & ils lui firent une harangue très-belle. Les présens qu'ils ont fait à Sa Majesté sont riches & rares : ce sont des vases d'or artistement travaillés , des cabinets du Japon, des paravents , des porcelaines , enfin tout est superbe & de grand prix. Pour ne point tourner le dos au Roi , ils s'en retournerent d'auprès de lui à reculons.

Quand mon mari eut écrit sa Lettre Vendredi , il nous quitta pour aller à notre hôtel voir les ouvriers. Mon cousin l'accompagna. Au bout de trois quarts d'heure ils revinrent. Mon mari en rentrant me présenta un homme de fort bonne mine qu'il amenoit avec lui , en me disant que c'étoit M. des Fossés son Intendant qui avoit été son Précepteur , & qu'il regardoit & respectoit comme son pere. Je fis beaucoup de politesses à cet homme , non-seulement pour complaire à mon mari , mais pour me complaire à moi-même ; car au premier coup d'œil il entraîne l'estime & l'affection des gens à un point extraordinaire. Ma tante & mon mari l'inviterent à souper. Il accepta , pour avoir , dit-il , l'honneur & le plaisir de m'admirer plus long-temps. Il a soupé encore avec nous hier au soir ; & en nous faisant ses adieux , il nous a



fait des complimens de félicitation , & nous a témoigné , avec des larmes de tendresse , combien il étoit enchanté de moi & de notre bonheur. Cet homme est véritablement un ami que nous devons chérir. Mon mari m'en a raconté des choses qui m'ont inspiré pour lui une estime particulière.

Mon mari vient de venir. Il étoit presque en colere de me voir la plume à la main. A qui écris-tu donc , m'a-t-il dit ? *Eh ! à cette portion de moi-même qui est auprès de ma bonne tante* , lui ai-je répondu. Mais , a-t-il répliqué , il n'y a que huit jours que tu lui à écrit. Eh mais ! lui ai-je dit , est-ce qu'on ne peut pas faire l'octave d'un plaisir par un semblable plaisir ? Puis , je lui ai montré ta Lettre , en lui disant qu'on venoit de me la remettre , & qu'il falloit bien y faire réponse. Il m'a dit : mais fais-tu bien qu'il y a trois heures que tu es là ? Cette parole m'a surpris ; j'ai jetté les yeux sur ma montre , & j'ai vu qu'il disoit vrai. Je lui ai dit que les heures que je passois avec toi m'étoient si douces , qu'elles ne me paroissent que des momens. Mais il faut que je les abandonne ces momens précieux , ce plaisir enchanteur de m'entretenir avec toi , car la poste me presse. Adieu.



## L E T T R E X X I V.

Du 27 Septembre 1686.

**J**E viens de recevoir ta Lettre, ma charmante amie, & j'y réponds tout de suite, parce que nous partons tous demain pour Paris. Ce voyage ne fera que de huit jours, & se fera *incognito* comme le premier. C'est donc Lundi que tu quitte ma tante, cette chere tante qui trouvoit en toi une amie digne de sa tendresse, & qui savoit lui faire oublier que j'étois bien loin d'elle? Quel coup pour son cœur! Tu n'es pas si à plaindre, toi qui ne quitte ses bras que pour te jeter dans ceux d'un pere qui te chérit & qui t'est cher. En lui faisant tes adieux, baise-la bien des fois pour moi! Eh! que ne puis-je moi-même l'embrasser à tous les instans! Elle recevra de nous Dimanche des Lettres de consolation. Foible dédommagement pour un cœur qui perd ce qu'il aime! Ecris-moi, je te prie, aussi-tôt ton arrivée; & apprend-moi, s'il se peut, le temps de ton mariage. Je souhaite que la vue du Baron te fasse sentir cette douce émotion, cette sympathie de deux cœurs faits l'un pour l'autre.

Il faut que j'abrege ma Lettre, car mon mari vient de me le demander avec tant de grace & d'instance, que je ne me sens pas la force de le refuser. La dernière fois.

que je t'ai écrit, il est revenu avant que j'eusse cacheté ma Lettre : il avoit si peur qu'il me revînt quelque chose à te dire, qu'il la prit, & la cacheta lui-même bien vite. Cela me fit rire. Six heures vinrent à sonner ; je lui dis en plaisantant : Vois donc, mon cher ami, comme l'heure de la poste s'accorde avec toi pour me hâter. Oh ! dit-il si ce n'avoit été mon fou de neveu, je n'aurois pas attendu si tard pour venir te tourmenter. Il me dit que son neveu étoit amoureux de moi ; qu'il avoit été furieux de ce que mon cousin avoit été de notre voyage ; qu'il avoit pleuré comme un enfant après mon départ ; qu'il n'avoit presque pas mangé pendant mon absence, qu'il étoit extrêmement maigri ; & enfin qu'il avoit dit à sa mere qu'il m'adoroit, & que le bonheur de son oncle empoisonneroit ses jours, si, quand le temps de le marier sera venu, elle ne lui trouve pas une femme de la beauté & du mérite de sa tante. On avoit raconté tout cela à mon mari pendant que j'écrivois. Nous allâmes dans le jardin où étoit la compagnie. M. de la Tour, qui se doutoit bien que son oncle m'avoit tout raconté, me regardoit d'un air timide. Je lui dis que j'avois appris qu'il faisoit l'enfant. Il laissa couler quelques larmes ; & mon mari lui dit : Va, va, Marquis, ne te chagrine pas, & aime ma femme, je te le permets, car tu n'es encore qu'un morveux, je ne te crains pas. Un morveux, mon oncle, un morveux, s'écria

le jeune homme ! Oh ! . . . . Puis il se tut , & jetta sur moi un regard qui me déplut. Je lui dis : Allez , Monsieur , si vous n'êtes pas un morveux , vous êtes un fou. Et voulant attaquer aussi mon cousin , j'ajoutai : Je ne suis sensible qu'à l'amour de mon mari , il a mon cœur , j'ai le sien , cela me suffit : ainsi ceux qui s'aviseront d'avoir pour moi des sentimens que mon honneur & mon devoir ne me permettront pas de partager , feront une folie qui pourra bien ne m'inspirer pour eux que de la pitié & des dédains. Mon mari jetta sur moi un regard de complaisance , & me dit : Ne te fâche pas , ma chere Comtesse , rien ne me flatte d'avantage que de voir approuver mon choix par quelque trait de jalousie. Et se tournant vers son neveu , il lui dit d'un air amical , qu'il lui souhaitoit une compagne qui pût faire un jour sa félicité comme je faisois la sienne. Je ne puis t'exprimer , ma chere amie , la joie que me causa ce peu de paroles. Oh ! un mari comme cela mérite des égards : il souhaite que j'abrege ma Lettre ; il faut le satisfaire. Adieu , ma chere , ma charmante , mon intime , ma tendre amie ; je te souhaite un bon voyage , une bonne santé , beaucoup de joie & de plaisir , & promptement un mari. Pour la dernière fois embrasse bien pour moi & ma tante & la tienne , & toutes les Religieuses.

## L E T T R E   X X V.

*Du 20 Octobre 1686.*

A H ! ma chere amie , ma belle Baronne ,  
quoi ? si promptement !..... J'arrive de Pa-  
ris , je trouve une Lettre , je romps le ca-  
chet , j'ouvre , & je lis que tu es *mariée* ;  
que tu as *un époux tendre , affectionné , ai-  
mable* ; qu'il fait ton *bonheur* , & que tu *es-  
pere faire le sien*. Seroit-il possible que cela  
fût autrement , toi qui est si aimable & si  
digne d'être aimée ? Mon mari partage mon  
transport , & prend la plume pour vous té-  
moigner la joie qu'il a de votre union , &  
pour vous féliciter sur votre bonheur mutuel.  
Pour moi je ne saurois te décrire tout ce  
qui se passe dans mon cœur pour toi : ton  
contentement ajoute au mien une joie si  
pleine & si douce , que mon ame se trou-  
ve comme inondée dans la félicité.

Nous sommes restés à Paris quatre jours  
de plus que nous ne comptions. Mon Dieu ,  
que d'achats l'on a fait pour moi ! Qu'on  
est fou à Paris d'avoir besoin de tant de  
choses ! Je n'ai paru chez aucun Marchand  
afin de garder l'*incognito* ; mon mari a fait  
venir à l'hôtel de mon oncle , où nous étions  
encore logés , toutes fortes de marchandi-  
ses & en grande quantité pour me donner  
le choix. Ce qui a donné lieu à toutes ces  
précautions , c'est que le Dimanche , jour de

S. Michel , mon mari à ma priere eut la complaisance de me mener à la Messe à S. Paul. A mon premier voyage je n'avois été qu'à un petit Couvent de Filles dans le voisinage. A S. Paul donc , pendant la Messe , je vis quelques mouvemens ; & quand nous fortîmes j'en vis davantage. Je demandai à mon mari , à sa sœur & à ma tante avec qui j'étois , pourquoi cet amas de monde. Ils ne voulurent me répondre ni les uns ni les autres , ils me regardoient , & sourioient. Pour moi je ne me doutois de rien ; mais à la fin je devinai : comme je montois en carrosse , une femme , demi-Dame , dit tout haut : *oh ! jamais , non jamais on ne peut voir une plus belle créature.* Dans le moment plusieurs voix répéterent la même chose. Je rougis ; & regardant mon mari qui sourioit , je lui dis : est-ce que c'est moi qui attire tout ce monde ? Oui , ma belle Comtesse , me dit-il en me ferrant la main , c'est toi , & j'en suis bien flatté & bien glorieux.

Ce cher ami se réjouit d'avance *du triomphe de ma beauté* à Paris & à la Cour lorsque j'y paroîtrai. C'est ainsi qu'il parle. Ce seroit une jolie comédie si tu y paroissais avec moi ; car tu fais , ma chere , combien tout le monde a toujours été embarrassé pour décider laquelle de nous deux l'emportoit sur l'autre. Mais hélas ! c'est un plaisir que je n'ose espérer de long-temps : ton pere est si engoué de sa Province , de son château ! Tu es si attachée à ton pere ! Ton mari

mari est si complaisant !..... Je n'ai pas la force d'achever , je soupire..... Encore te voilà , je ne puis plus dire à trente lieues , mais à cent. Oh ! ma chere Baronne , cette pensée est affommante ! Je ne pourrai plus d'un jour à l'autre te donner de mes nouvelles ; & je n'oserai peut-être pas de si loin t'écrire , *mon mari par-ci , mon mari par-là* , & mille petites fadaïses que je me plairois tant à te raconter ; il me faudra renfermer au-dedans de moi des choses qui souvent m'étoufferont pour te les taire. A propos , c'est tout de bon que mon mari veut avoir avec M. de Neufpont un commerce comme le nôtre : *je vais donc avoir un confident* , m'a-t-il dit malicieusement en prenant la plume , & *un confident discret , qui ne dira rien à sa femme , comme je ne dirai rien à la mienne* ? C'est que malgré ma tendresse & ma complaisance pour lui , je refuse absolument de lui montrer ce que nous écrivons. Il a ma confiance en tout , excepté pour nos Lettres. Songe à agir de même vis-à-vis de ton mari ; car je t'affûre que si tu le prends pour ton confident , tu ne feras plus ma confidente :

Nous comptons rester à Nogent encore tout ce mois-ci. Le neveu de mon mari , qui avoit été de notre second voyage , n'est pas revenu avec nous. La veille de notre départ de Paris , son grand-papa & sa grand-maman , avec qui il demeure , l'ont emmené à une de leurs Terres , où ils vont passer six semaines ou deux mois. Tu ne saurois

Croire combien ce jeune fou a marqué de chagrin de me quitter.

Paris est le centre des nouvelles , ou plutôt , est le centre de tout. Pendant le petit séjour que nous y avons fait , on a beaucoup parlé de Saint-Cyr & de la prise de Bude. Toute la Cour est à Fontainebleau. Madame de Maintenon est partie avec le Roi dans le carrosse de Sa Majesté. Sa faveur éclate plus que jamais. J'ai reçu une Lettre de ma bonne tante , qui me marque que vous vous êtes écrit plusieurs fois depuis votre séparation.

## L E T T R E X X V I.

*Du 27 Octobre 1686.*

**J**EUDI, ma chère amie , j'ai reçu ta Lettre : où ta peur est si bien peinte , que je n'ai pu m'empêcher de rire. Mais va , ne crains rien ; tu fais bien que je suis une babillarde , & que je ne pourrois jamais me taire vis-à-vis de toi : tu sauras tout , oui tout ; ne fût-ce que pour tenir parole à mon mari. Je t'ai marqué que je l'ai menacé de n'avoir rien de caché pour toi. Il m'a fait la même menace , d'écrire à ton mari , & de ne m'en rien communiquer. Le coquin ! tout en plaisantant il me tiendra parole. Tant mieux , je n'en ferai que plus constante à lui tenir la mienne. Il me disoit l'autre jour que toutes les



fois qu'il écriroit à M. de Neufpont, je pourrois mettre pour toi un billet dans sa Lettre. Je lui ai dit que je le ferai volontiers, lorsque je n'aurai point de confidences à te faire. Il a souri, & moi aussi. J'ai reçu une Lettre il y a huit jours de M. de la Tour : après l'avoir lue, je la lui ai mise en main, en lui disant : tiens, voilà une Lettre de ton neveu, lis ; car je n'ai rien de caché pour toi vis-à-vis de lui. Il m'a pris la main, & en me la serrant bien fort, il m'a dit : tu devrois bien, ma chere Comtesse, n'avoir aussi rien de caché pour moi dans tes confidences à ton amie. Puis il m'a ajouté que ma tante de Beauport lui avoit remis toutes les copies de ces Lettres que je t'ai écrites avant mon mariage ; & qu'il trouvoit un plaisir infini à les lire & relire : rien n'est si joli, me disoit-il, que cette ouverture de cœur, cette confiance, cette naïveté qui y regne d'un bout à l'autre. Mais, mon cher ami, lui ai-je dit, crois-tu qu'elles eussent été si naïves, si j'avois pensé que tu eusse dû les voir ? Vraiment, a-t-il répliqué, voilà comme sont les femmes, naïves ou dissimulées, selon qu'il leur plaît.

J'ai communiqué à M. de Saint-François l'endroit de ta Lettre, où tu m'apprends la bonne œuvre que tu as faite à l'occasion de ton mariage. Pendant qu'il lisoit, j'ai vu naître sur son visage la joie d'une ame charitable. Après avoir lu, il m'a dit : l'exemple, Madame, est une belle chose, vous avez part à ce bien-là, vous l'avez

excité. Oui, Monsieur, lui ai-je dit, mais vous en êtes la source. Il approuve beaucoup ton aumône, & dit que tous les Seigneurs & Dames qui se marient, devroient ainsi payer la taille de leurs pauvres vassaux.

Nous partons dans huit jours pour Paris, qui enfin va redevenir mon séjour. C'est là, Place Royale, où dorénavant tu voudras bien m'adresser tes Lettres. Je t'écrirai aussi-tôt mon arrivée.

## L E T T R E   X X V I I .

*Du 20 Novembre 1686.*

IL ne m'a pas été possible, ma belle Baronne, de t'écrire plutôt; mon mari m'a ôté la plume des mains, en m'assurant qu'il alloit faire une Lettre à M. de Neufpont qui suffiroit pour nous deux. J'avois un peu de rhume; il disoit que cela venoit d'échauffaison; & qu'il ne vouloit pas que je m'échauffasse davantage. Sa tendre inquiétude avoit pour moi tant de charmes, que je me suis rendue sans résistance. Mon indisposition n'a duré que peu de jours. Le billet que tu as mis pour moi dans la Lettre de M. de Neufpont à mon mari, a achevé de me guérir; tout ce que tu m'y dis a été pour mon rhume un pectoral, qui, en passant à mon cœur, a rencontré ma poitrine, & lui a communiqué une influence salutaire.

O ! ma chere amie , que nos sentimens sont vifs ! que notre mutuelle affection a de force ! Je vois avec délectation que tu sens , comme moi , que la tranquille amitié peut habiter dans un cœur avec l'amour , tout impétueux qu'il est.

La Cour n'a pas resté long-temps à Fontainebleau ; la petite vérole de la Duchesse de Bourbon en a fait hâter le retour. On dit que le Roi ne parle plus de son mal , qu'il se promene tous les jours , & qu'il paroît gai & tranquille. Je serai présentée dans peu de jours à Sa Majesté , & aux Princes & aux Princesses. C'est un moment que je redoute. On travaille à force à mon habillement de Cour. Mercredi le Nonce Ranuzzi a reçu en cérémonie le bonnet de Cardinal des mains du Roi , qui ensuite l'a fait manger avec lui , & a bu à sa santé , après avoir bu à celle du Pape. Je n'ai fait encore aucune visite , parce que mon mari ne veut pas que j'en fasse avant d'avoir été présentée en Cour. M. de Dangeau , ami de mon mari , est venu nous voir hier : il nous a dit que Madame de Maintenon a eu à Fontainebleau un appartement de plein-pied à celui du Roi ; que Sa Majesté a été chez elle plus souvent que chez Madame de Montespan ; & que le Roi a fait dire à celle-ci , par Madame de Maintenon même , qu'il ne vouloit plus avoir de commerce avec elle. Pendant que M. de Dangeau parloit , mon mari savouroit ses regards , qui étoient fixés sur moi ; & il lui dit , quand il eut cessé :

de parler : eh bien , mon ami , que dis-tu de ma femme ? Rien , répondit M. de Dangeau , car les charmes de Madame sont au-dessus de tout expression ; mais tout ce que j'admire le plus , c'est qu'il ne paroît pas que Madame se doute seulement qu'elle est belle. Cela me mit dans le cas de lui raconter que j'avois été élevée au Couvent avec deux amies , dont l'une m'égalait au moins , & l'autre étoit d'une figure ordinaire ; & que pour nous inspirer , à toi & à moi , du dédain pour nos attraits , ma tante l'Abbesse ne cessait de nous faire remarquer dans Mademoiselle des Moulins la vivacité de son esprit , son ame bienfaisante , son humeur égale , ses manières insinuan-tes , sa conversation animée , en un mot mille qualités qu'elle se plaisoit à comparer avec notre beauté , pour nous en faire sentir la frivolité ; & qu'elle nous ajoutoit : voyez-vous , Mesdemoiselles , avec ces qualités , Mademoiselle des Moulins se fera chérir dans les sociétés ; & vous , si vous ne possédiez ces mêmes qualités , votre beauté seule vous feroit détester. M. de Dangeau , après avoir donné bien des louanges à ma bonne tante , me parla de mon amie , dont le nom l'avoit frappé ; il me dit qu'il la voyoit souvent , qu'elle étoit effectivement aimable , & que le Marquis de l'Ecluse qu'elle avoit épousé , étoit un de ses meilleurs amis. Ah ! dis-je aussi-tôt , je voudrois bien que mon mari en pût dire autant. Mon mari sourit , & me dit qu'il avoit vu dans la co-

pie d'une de mes Lettres, quelle étoit ma crainte là-dessus ; mais qu'il ne seroit pas assez injuste pour me priver de voir mon amie ; que je serai maîtresse d'avoir avec elle autant de liaison que je voudrai ; que j'irai chez elle quand bon me semblera, & qu'il la verra au logis toujours avec plaisir ; mais que comme il ne se sentoît pas la force de vaincre sa répugnance à voir M. de l'Ecluse, il me prioit de le dispenser de m'accompagner dans les visites que je rendrai à mon amie. Je lui ai répondu que j'étois contente de sa condescendance, & que je ne la contraindrois là-dessus en aucune façon.

Ainsi, ma chere Baronne, j'aurai donc le plaisir de voir Madame de l'Ecluse tant que je voudrai ? Tu ne saurois croire combien je me réjouis de l'embrasser. Je ne puis plus te voir, te baiser, te lécher, te manger ! Je ne puis plus te parler de vive voix, te dire combien tu m'es chere : ce sera donc pour moi un dédommagement de pouvoir avec ma seconde amie m'entretenir de ma premiere ? Oh ! que nous nous dirons de choses de toi ! car elle t'aime presque autant que je t'aime ; & elle a l'esprit si juste, & le cœur si bon, qu'elle trouvera de la satisfaction à parler de ton mérite, & de toutes ces rares qualités que la nature & la Providence t'ont départies si libéralement.

Ta Lettre m'a été remise chez mon oncle où nous logeons encore, parce que mon mari ne veut pas je que voie notre Hôtel qu'il ne soit, dit-il, tout à fait digne de me re-

cevoir. Ce qui ne tardera pas , car demain mon mari y donne un grand souper , & m'y conduit en triomphe.

---

## L E T T R E   X X V I I I .

*Du 18 Novembre 1686.*

**J**E commence cette Lettre, ma chere amie , par une triste nouvelle. Nous arrivons de Versailles. Tout y étoit en alarmes ce matin : on ne s'attendoit à rien ; & tout d'un coup tout a retenti de lamentations sur le mal du Roi , dont on venoit de faire la douloureuse opération. Peu de gens en étoient prévenus. Madame de Maintenon étoit du secret ; Monseigneur n'en étoit pas. Il étoit à la chasse. Après l'opération , le Roi , plein de présence d'esprit , l'a fait avertir. Il est revenu à toute bride , & les yeux tout en larmes , il s'est jetté aux pieds du lit du Roi le cœur saisi , sans avoir la force de lui dire une parole. Le Roi lui a dit avec amitié que tout alloit bien , & qu'avec l'aide de Dieu il espéroit s'en tirer. On nous a dit que Madame de Montespan s'est présentée pour entrer chez le Roi , & qu'on lui a refusé la porte , tandis que Madame de Maintenon étoit au chevet du lit du Roi.

En arrivant à Paris nous avons vu la frayeur & la pitié peintes sur tous les visages : les rues étoient pleines de monde qui ne parloit que du Roi , & les Eglises étoient remplies

remplies de gens qui prioient Dieu pour sa guérison : les moindres du peuple quittent leur travail pour courir aux pieds des Autels ; il semble que chacun sent le mal de son Roi , & voudroit le porter. Pour moi , je fais bien sincèrement des vœux au ciel pour lui. Je l'ai vu ; je lui ai été présentée Jeudi ; il ne paroissoit pas qu'il souffrît. Ah ! ma chere , c'est un héros en tout genre. Qu'il est aimable ! qu'il imprime d'amour & de respect ! qu'il est digne de sa couronne ! On ne peut le voir sans l'admirer. Il m'a fait un accueil bien flatteur ; & l'on m'a rapporté que lui & Monseigneur s'étoient dit qu'ils n'avoient jamais vu de femme si accomplie que moi. Madame la Dauphine m'a reçue avec bonté , & paroissoit me contempler avec étonnement. Les jours suivans Madame de la Tour & Madame de Montcroix nous ont fait faire une infinité de visites : je suis excédée de fatigue. Demain nous nous reposerons ; & après-demain nous commencerons nos visites de Paris. Il y aura tout juste trois mois que nous serons mariés. Déjà trois mois ! Il ne me semble pas qu'il y ait trois jours.

J'ai vu & j'habite enfin cet Hôtel chéri où j'ai reçu la naissance , & où mes pere & mere m'ont prodigué leurs soins & leur tendresse. Il est magnifique tant en dedans qu'en dehors : tout y respire la propreté , l'aisance , la gaieté , le goût , l'opulence. Le jour de la Saint Martin mon mari m'y amena à sept heures du soir. Il avoit exigé

que je fusse dans une grande parure. J'étois dans mon carrosse , qui est très-brillant , avec ma tante , mon cousin & lui. Mon grand-papa , ma grand'maman , mon oncle & ma belle-sœur étoient à l'Hôtel pour recevoir les amis que mon mari avoit invités à souper. En entrant dans la Place Royale , je vis briller la façade de notre Hôtel qui étoit illuminée , & j'aperçus un concours de monde qui attendoit. A mon arrivée tout ce monde s'empressa pour me voir ; on battit des mains en disant : *oh ! la belle mariée !* & j'eus la satisfaction de voir sur le visage de mon mari une joie inexprimable.

Mon grand-papa & ma grand'maman s'en sont retournés à Nogent le jour de notre départ pour Versailles. Que leurs adieux ont été tendres & tristes ! Je brise là-dessus : j'ai eu de leurs nouvelles ; ils se portent bien. Madame de la Tour ne nous a pas encore quittés. La tante de mon mari a fort le don de me déplaire : elle est cause que j'ai la Cour en horreur. Je te parlerai du caractère de cette femme quelque jour.





## L E T T R E   X X I X.

*Du 6 Décembre 1686.*

**T**A Lettre , ma belle Baronne , a pour moi mille charmes ; & malgré ce que tu me dis , il faut que je renonce à te faire de longues Lettres , & à t'écrire si souvent ; car mon mari pétille d'impatience lorsqu'il me voit la plume à la main ; & la moindre indisposition qui m'arrive est toujours attribuée à mon écriture. J'ai eu un grand mal de gorge après ma dernière. Mon mari en étoit comme un fou , il craignoit que cela ne retardât nos visites ; mais graces à ses bons soins , je fus quitte de mon mal dès le lendemain , & nous commençâmes nos visites le 20 Novembre , comme il avoit été résolu. Elles sont faites. Madame de la Tour nous a accompagnés les premiers jours chez des amis communs. Le 24 elle est rentrée à son Couvent après trois mois & demi d'absence. Je crois t'avoir déjà marqué que l'Abbesse étoit tante de son mari , & qu'elle a là une maison montée , son carrosse , & un nombre de domestiques , tant en dedans qu'en dehors.

On a fait au Roi une seconde opération plus douloureuse que la première , & il l'a supportée avec une fermeté & une patience héroïque. Mon mari est allé à Versailles à cette occasion pour faire son compliment

de condoléance à Monseigneur. Il y va de temps en temps à cause de la maladie du Roi : ce sont des voyages de douze heures qui me paroissent douze jours. Tu dois cette Lettre à son absence.

M. le Tourneux, Auteur du *Carême Chrétien* que nous lisons au Couvent, est mort subitement à Paris il y a huit jours. Il étoit retiré à son Prieuré de Villiers ; & il étoit venu pour parler à notre Archevêque de la suite de cet Ouvrage. Dès le soir de son arrivée il avoit vu le Prélat. Le lendemain le domestique d'un de ses amis étant venu lui parler à son lever, il le trouva qui s'habilloit ; & dans le moment même, en se chauffant, il tomba mort. C'étoit un homme pieux & savant, qui écrivoit & parloit avec beaucoup d'onction. Madame de la Tour me racontoit hier que ce bon Ecclésiastique prêcha, il y a quatre ans, le Carême à S. Benoît, qui est une Paroisse de Paris. Tout le monde vouloit l'entendre : l'Auditoire étoit si plein qu'on y étouffoit. Le Roi ayant entendu parler de cette affluence, demanda un jour à M. Despréaux, quel étoit un Prédicateur nommé le Tourneux. *Sire*, répondit le Poète, *Votre Majesté sait que l'on court toujours à la nouveauté : c'est un Prédicateur qui prêche l'Evangile.* Le Roi le pressa de dire sérieusement ce qu'il en pensoit. M. Despréaux reprit : *Sire, quand M. le Tourneux monte en chaire, il fait si peur par sa laideur que l'on voudroit l'en voir descendre ; mais dès qu'il a commencé à par-*

*ier, on craint de l'en voir sortir.* Madame de la Tour qui a connu M. le Tourneux, dit qu'effectivement il étoit laid ; mais que sa laideur n'avoit rien de désagréable.

Je n'ai point encore vu Madame de l'Ecluse. Mon mari m'a représenté que je devois attendre la nouvelle année pour l'aller voir amicalement ; il dit que ne lui ayant point écrit lors de mon mariage, il seroit ridicule de lui faire une visite de mariage. Comment aurois-je pu lui faire part d'une chose que j'ignorois ? Tu fais, ma chere, avec quelle bizarrerie mon mariage s'est fait. J'ai reçu des nouvelles de ma bonne tante l'Abbesse, qui me marque que tu lui as écrit depuis peu, & qu'elle t'a fait réponse. Elle desire que je lui parle de Madame de l'Ecluse. Je lui écrirai demain les réflexions de mon mari à son sujet, & combien mon cœur souffre de ce retard.

---

## L E T T R E X X X.

*Du 15 Janvier 1687.*

**T**REVE de compliments, ma charmante amie : nos souhaits de la nouvelle année ne sont-ils pas ceux de tous les jours & de tous les instans ? Que nous serviroit donc l'énumération de nos sentimens mutuels ? Laissons au vulgaire ces coutumes nécessaires pour remonter leur amitié machine ; la nôtre étant d'un tout autre ordre, elle n'a be-

soin d'aucun ressort pour la faire mouvoir.

J'ai fait enfin une visite à Madame de l'Ecluse notre amie commune. Mon mari n'ayant pu prendre sur lui de m'accompagner, il a prié mon cousin de le remplacer. Je n'ai pas voulu le contraindre, quoique c'eût été pour moi une satisfaction de le présenter à mon amie. Madame de l'Ecluse en me voyant accourut à moi les bras ouverts, & en s'écriant : ah ! c'est ma chere amie : tu es mariée sans doute, & c'est là ton mari ? Je me suis donc vue dans le cas de lui dire tout de suite qui est mon mari, & la raison qui m'empêchoit de lui amener. Quoi ! dit-elle en entendant le nom de mon mari, c'est toi qui est la Comtesse de la Riviere ? Oh ! que j'ai déjà entendu parler de toi ! Tu charme tout le monde ; je n'en suis pas surprise ; ta beauté a tant d'éclat que j'en avois du pressentiment : j'ai même dit un jour à mon mari, qu'à l'éloge que l'on faisoit de Madame de la Riviere, j'étois tentée de croire que l'on parloit d'une amie que j'avois au Couvent, & qui étoit niece de l'Abbesse. Je répondis que j'étois fort indifférente aux complimens que m'attiroit ma figure, & qu'elle méritoit infiniment plus que moi par les qualités supérieures de son ame. Oh ! reprit-elle, tu ne me cede en rien de ce côté-là. En même temps elle se leva, & tira un cordon de sonnette. Elle dit au laquais qui se présenta d'aller dire à son mari qu'il vienne à ce moment. Il est dans son cabinet, me dit-elle,

avec son Intendant ; je veux qu'il quitte tout pour toi , tu le mérite bien. Dès qu'il parut : tiens , mon ami , lui dit-elle avec joie , voilà Madame de la Riviere , mon intime amie ; mon pressentiment n'étoit-il pas juste ? Je m'en réjouis fort , dit M. de l'Ecluse en me saluant. Puis fixant mon cousin , il dit en s'inclinant : Monsieur n'est pas votre mari , Madame ? Je n'ai pas ce bonheur , dit mon cousin. Cela me mit sur les voies de parler au Marquis de mon mari , & de sa façon de penser sur son compte. Il prit la chose assez bien , en disant qu'il concevoit que mon mari avoit quelque raison de lui en vouloir : que cependant il voudroit que la faute qu'il avoit faite envers la sœur , ne lui attirât pas la haine du frere , pour qui il avoit une véritable estime ; que s'il avoit contribué à faire rompre le mariage de son frere avec la sœur de mon mari , ce n'étoit que parce son frere étant d'une humeur douce , & même timide , & ma belle-sœur haute & impérieuse , il avoit craint que leur union ne les rendît malheureux tous deux : mais , Mesdames , ajouta-t-il , vous êtes bonnes amies , vous voilà réunies ; j'espère que par votre moyen vos maris lieront aussi ensemble une amitié des plus étroites. Je lui dis là-dessus que je n'avois pas beaucoup d'espérance , & que je me sentoís une si grande répugnance à contraindre mon mari dans la moindre chose , que malgré le grand desir que j'avois de les voir amis , je ne m'emploierois en au-

cune façon pour les réconcilier. Il loua beaucoup ma disposition. Je lui parlai de la vie retirée & sérieuse de ma belle-sœur, qui n'ayant jamais pu aimer son mari, à cause de sa première inclination, avoit pris le parti de n'en point épouser d'autre. Il en fut ému, & dit qu'il avoit donc en grand tort d'empêcher un mariage qui n'auroit pu être qu'heureux, puisque son frere étoit aimé de la sorte. Je lui ajoutai souvent que la raison qui obligeoit mon mari à ne le point voir, étoit probablement la crainte qu'il ne se rencontrât quelquefois au logis avec Madame de la Tour, qui pour lors en voudroit beaucoup à son frere de manquer d'égards pour elle. M. de la Riviere a raison, reprit le Marquis, je ne mérite pas de mettre le pied dans votre maison. Nous y perdons plus que vous, Monsieur, ai-je répliqué; & je suis très-persuadée que ce n'est que par égard pour sa sœur, que mon mari se prive de vous voir; car lorsqu'il m'apprit votre mariage avec mon amie, il me parla de vous d'une manière très-avantageuse, & comme ayant pour vous une sincere estime. Eh bien, dit Madame de l'Écluse, ce seront deux hommes qui s'estimeront sans se voir; mais pour nous, nous nous estimerons & nous nous verrons sans inconvénient. Je lui parlai alors de toi, de ton mari, de ton séjour en Province, de ta belle solitude, de ton vaste & superbe château, de l'amour respectueux qu'ont pour toi tes vassaux & tes voisins, de la tendre affection de ton pere, & enfin de l'extrême

attachement & de l'admiration de ton mari pour ta personne. Elle est enchantée de ton bonheur, & elle t'embrasse un million de fois. C'est Samedi que je lui ai fait ma visite ; je l'attends de jour en jour. Son mari a pris beaucoup d'intérêt à notre conversation sur toi. Il est homme d'esprit & de bon sens, & a fort bonne mine. Leur hôtel est au fauxbourg Saint-Honoré, par conséquent bien loin du nôtre : il n'y a que nos chevaux qui en pâtiront, car nous ne nous en verrons pas moins souvent mon amie & moi : nous nous sommes déjà promis de ne pas laisser passer de semaine sans nous avoir vues l'une chez l'autre plusieurs fois.

Mon mari est allé faire des visites ; probablement il ne rentrera que pour souper. Excepté pour Madame de l'Ecluse, je ne suis au logis pour personne ; & je vais profiter de ma liberté pour t'ouvrir mon ame sur Madame de Montcroix, tante de mon mari. C'est une femme de plus de cinquante ans, qui n'osant plus coquetter pour elle, voudroit coquetter pour moi : mais graces à Dieu & à ma bonne éducation elle y perdra ses peines. Il y a un Prince à la Cour que je ne te nommerai point ; passe-moi cette réserve ; c'est la seule que j'aurai avec toi : ce Prince me témoigne de l'amour ; mais il le fait avec tant de circonspection & de respect, que je ne puis m'en effaroucher : & un jour Madame de Montcroix eut l'effronterie de me dire qu'il y a de la gloire pour moi d'être aimée d'un tel Prince, &

que je passerai pour une petite revêche de Couvent si je refuse d'y répondre. Cette parole me mit en fureur ; je lui dis que si elle pensoit comme elle parloit , elle étoit un monstre ; & que si elle revenoit à la charge pour m'inspirer de si monstrueux sentimens , je la fuirois comme un serpent. Mon mari qui étoit dans une piece d'à côté avec M. de Montcroix , m'entendant parler avec feu , accourut. Je lui dis de quoi il étoit question. Sa tante eut l'audace de me donner un démenti , en donnant une autre tournure à ses paroles ; mais son mari , qui est honnête homme , & qui la connoît , a pris mon parti , en lui disant en face qu'elle étoit fort capable de me donner de mauvais conseils , & moi incapable de dire une chose pour une autre ; & mon mari , sans paroître y toucher , lui fit entendre qu'il la connoissoit assez & moi aussi pour savoir à quoi s'en tenir. Mais c'est une femme terrible , qui n'ose plus me donner ouvertement de mauvais conseils , m'attire à la Cour tant qu'elle peut , & m'y donne en spectacle , principalement à ce Prince : elle le fait avertir lorsque je suis chez elle , & il y vient *incognito* passer des heures entières auprès de moi : mais il est toujours si sage & si réservé , que je n'ai point à me plaindre de lui. D'ailleurs mon mari est toujours présent , & il est le premier à me dire que le Prince m'aime , m'admire , & qu'il en est tout glorieux. Cependant malgré ses discours je crois voir en lui une



petite disposition à jalousie. Cela me divertit ; car enfin s'il est jaloux , c'est qu'il m'aime. Je ne doute point de son amour ; mais j'en aime les preuves. Sa jalousie est divertissante , car il la cache tant qu'il peut , & c'est en la cachant qu'il me la montre , & sans s'en douter. Je ferai pourtant tout ce que je pourrai pour aller moins souvent à Versailles. Voilà déjà huit fois que j'y vais pour complaire à mon mari , qui n'ose refuser sa vilaine tante , quoiqu'il ne l'aime guere. Je n'aime point la Cour ; on y est trop galant pour moi & trop dissimulé : j'aime la franchise & l'ordre jusque dans les moindres mouvemens du cœur ; ce sont les sentimens que ma tante m'a inspirés , tu le fais.

J'ai reçu des étrennes de toutes parts & de toutes les especes , dont la quantité m'importune. Ne voudras-tu pas bien , ma chere Earonne , accepter quelques-uns de ces bijoux qui m'embarrassent ? Je t'en envoie par le Messager ordinaire : reçois-les pour me faire plaisir ; & sur-tout fais bien attention que quand on oblige quelqu'un , on ne lui doit point de remerciemens.



## L E T T R E   X X X I.

*Du 31 Janvier 1687.*

**Q**UE les femmes sont curieuses ! Toi , ma chere amie , qui es si supérieure à toutes les femmes , je ne te le pardonne pas de leur ressembler de ce côté-là. Malgré ce que tu me dis , je ne te nommerai pas le Prince ; mais je ne te défends pas de le deviner. Mon mari paroît tout de bon jaloux sur lui , & toujours en secret. Il me disoit l'autre jour , parlant de lui : Il t'adore je le vois bien ; mais avec une femme comme toi , je n'ai pas la folie de me mettre des chimeres dans la tête ; au contraire ; je suis très-flatté du goût du Prince , cela honore mon choix & constate mon bonheur. Et tout en disant cela son cœur étoit ferré. Sa jalousie me divertit , mais sa dissimulation m'impatiente. Avant-hier j'en disois deux mots à M. des Fossés. Il le plaint beaucoup : si vous saviez , Madame , me disoit-il , ce que c'est que la jalousie , vous trembleriez de voir M. le Comte atteint de cette maladie ; rien de si affreux , de si cruel ; c'est un fantôme qui grossit tous les maux dans l'imagination ; c'est le supplice de l'esprit & du cœur ; aucune expression ne peut rendre les souffrances d'un jaloux , & sur-tout d'un jaloux qui craint de le paroître. Eh ! Monsieur , lui dis-je , vous m'effrayez vrai-

ment avec cette peinture. Ne vous effrayez point, Madame, reprit-il ; mais tâchez de guérir votre mari ; vous l'aimez ; il vous aime, vous chérit, vous estime ; je suis persuadé qu'il sent l'injustice qu'il vous fait, & que c'est de cette réflexion que vient sa honte ; ainsi supportez ses foiblesses ; ne lui faites aucun reproche ; ne le raillez point ; témoignez-lui toujours votre attachement ; redoublez même de démonstrations de tendresse à proportion de ses ombrages. Cependant, Madame, ajouta-t-il, je vous conseille de ne vous point trop occuper de sa jalousie, de peur qu'elle ne vous ôte la présence d'esprit dont vous avez besoin dans toute votre conduite ; car je pense que le Prince cherche moins à vous ravir votre cœur qu'à vous admirer ; & vous ne devez pas brusquer ce Prince pour les terreurs paniques de M. le Comte. Voilà comme parle ce bon M. des Fossés ; & c'est un avantage pour moi que d'avoir ses conseils.

Il y a quinze jours, comme ma Lettre venoit de partir, Madame de l'Ecluse arriva. Je lui dis que je venois de t'écrire. Elle fut fâchée de n'être pas arrivée plutôt pour pouvoir te mettre deux mots d'amitié dans ma Lettre. Mon mari rentra le moment d'après. Il est extrêmement satisfait de ma liaison avec elle. Voilà déjà trois fois qu'elle vient me voir. J'ai été chez elle deux fois. Hier elle a dîné avec nous. Elle m'a dit qu'elle écriroit ces jours-ci, & que

de temps en temps elle vouloit te donner des marques de son souvenir , afin qu'à ton tour tu ne l'oublie pas. Elle est enchantée de notre hôtel , sur-tout du jardin qui est grand & beau , elle se promet de venir souvent y respirer le frais dans l'été. Leur hôtel est fort beau & fort gai , parce qu'il est entouré de jardins ; mais ils n'ont qu'un petit parterre , grand au plus comme leur fallon. Au dessert elle m'a demandé si j'étois grosse. Mon mari s'est hâté de lui répondre que je l'étois d'environ deux mois & demi. Ensuite il a été question de toi. Je lui ai dit que tu l'étois de six semaines. Elle nous a dit qu'elle ne l'étoit pas , elle ; que son mari étoit fou d'enfans ; qu'il en desiroit ; qu'il souffroit de ce qu'il ne lui en venoit pas ; & que c'étoit la seule chose qui manquoit à leur satisfaction.

Le Roi est venu hier à Paris faire ses actions de grâces à Notre-Dame de sa guérison. La Ville lui a donné un superbe repas ; tous les plats étoient couronnés de fleurs malgré la saison. Le soir il s'en est retourné aux illuminations & aux acclamations , & a passé par la place des Victoires , qui étoit extraordinairement brillante.

Il faut que je me hâte de finir ma Lettre , car mon mari est toujours mécontent lorsqu'il me voit la plume à la main. D'ailleurs je le trouve moins gai que de coutume : les jaloux se mettent du sombre dans la tête. Il m'a menée ce mois-ci faire une visite à MADEMOISELLE. Je ne l'avois pas en-

core vue , parce qu'elle étoit incommodée le jour qu'il me mena chez elle après mon mariage. Elle est déjà bien vieille ; mais elle est fort affable. M. de Lauzun , son mari secret , ne répond guere bien à l'honneur qu'elle lui a fait de l'épouser. Je t'envoie les tragédies de Corneille par le carrosse de Lyon , à l'adresse que tu m'as marquée.

---

## L E T T R E X X X I I.

*Du 28 Mars 1687.*

**J'**AI reçu , ma charmante Baronne , tes Lettres , tes remercimens , tes extases , tes complimens , tes inquiétudes , tes impatiences , tes reproches. Si tu étois bien persuadée du plaisir que je trouve à m'entretenir avec toi , tu me plaindrois , & tu ne me dirois pas des injures , lorsque je suis quelque temps sans le faire. D'ailleurs nous écrirons-nous simplement pour nous dire que nous nous aimons , que nous nous chérissons , que nous nous désirons , que nous nous portons bien ? Les Lettres de nos maris sont nos ressources pour nous dire ces sortes de choses par billets. A propos , c'est pourtant tout de bon qu'ils ont un commerce régulier. Quand je demande à mon mari de me communiquer ce qu'il écrit à M. de Neufpont : volontiers , me dit-il , lorsque tu me montreras ce que tu écris à Madame la Baronne. Je ne lui réponds rien , j'ap-

proche. Il ne fait pas semblant de s'en apercevoir, il continue. Quand il a tout écrit, & que j'ai tout lu, il se retourne, fait le surpris, met la main sur l'écriture, sourit, & me dit d'un air tout à fait plaisant : oh ! tu ne verras rien. Moi, je me retire en riant, & en lui répondant sur le même ton : oh ! je ne veux rien voir. Voilà déjà trois fois que je lui joue le tour, & qu'il le souffre. M. de Neufpont te communique-t-il ce qu'il lui écrit ? Il le peut sans conséquence ; car il n'est question dans ses Epîtres que d'amitiés & de nouvelles. Ce n'est pas comme nous, dont les Lettres sont de véritables confidences. Celle-ci même va en être une preuve : & à te dire vrai, ce n'est pas faute de matière que je me suis tue depuis six semaines ; car il y a un mois que j'aurois pu te raconter ce que je vais t'écrire aujourd'hui. Mais si tu savois comme mon temps s'est passé ce carnaval, & comme il se passe encore tous les jours ! Ce n'est que fêtes, que plaisirs, que parties de spectacles. Mon mari, malgré sa jalousie, m'introduit par-tout, même à la Cour : il est enchanté de l'accueil que je reçois de toutes parts ; il veut que je sois de tout, & que je brille par-tout : avec cela il continue d'être jaloux. Est-ce s'accorder avec soi-même ? Mais il n'est toujours jaloux que sur le Prince. Sa tante leve le masque, elle me dit devant son neveu que le Prince m'aime, que son amour me fait honneur, & qu'il mérite du retour. Cette  
femme

femme n'est-elle pas un vrai démon ? C'est elle qui excite mon mari à faire pour ma parure mille dépenses folles. Je vois bien que mon pauvre mari lui cede par complaisance plus que par goût : il affecte un air content , & il ne l'est pas. Elle nous fait un doux accueil pour nous attirer à la Cour , que mon mari & moi nous ne pouvons souffrir. Nous avons été à Versailles cinq fois dans les derniers quinze jours du carnaval ; & elle a toujours si bien fait que le Prince m'a vue à chaque fois. Je n'ai pas à me plaindre de lui , il continue d'être très-réservé ; mais il cherche toujours à me voir , & ses regards sont perçans , & ils tuent mon mari ; & moi j'ai du chagrin de voir ce cher ami dans le trouble , sans avoir la force de lui parler du sujet de sa peine. Ah ! ma chere amie , que j'aurois besoin de t'avoir auprès de moi pour te faire le détail de mes maux , & recevoir tes conseils ! M. des Fossés dit qu'il trouve ma position si délicate , qu'il n'ose plus m'en donner. Juges-en par ce récit.

Le Dimanche gras Madame de Montcroix donna un bal. Deux jours avant elle écrivit à mon mari que ce bal étoit un cadeau qu'elle vouloit me faire ; que je serois la Reine de ce bal ; qu'il ne seroit composé que de cinquante ou soixante personnes au plus ; que pour me faire plaisir elle n'y admettroit aucun masque ; & qu'enfin elle le prioit de me mener à Versailles dès la veille. Il n'y avoit que trois jours que nous en

étions revenus , & nous y retournâmes le Samedi après-midi. Mon mari fit remplir une valise de toutes sortes de parures pour moi. Le Dimanche le bal se donna. L'assemblée ne fut effectivement que de soixante personnes du choix de Madame de Montcroix. La mi ces personnes il y avoit un Comte & une Comtesse, soi-disant de Province, qu'elle appelloit Monsieur & Madame du Canal , & qu'elle nous présenta comme ses amis. Le Comte me salua respectueusement sans m'embrasser ; il avoit bonne grace , & sentait son homme de Cour ; c'en étoit un en effet. La Comtesse m'embrassa : elle avoit un air gauche que je prenois pour un air provincial ; & cette Dame étoit le Prince habillé en femme. Il étoit si bien déguisé que personne ne l'a reconnu. Il me fit tout d'un coup de grandes démonstrations d'amitié , voulant toujours être auprès de moi , & me prenoit souvent la main en me la serrant ; mais il ne poussa pas plus avant ses galanteries ; excepté le moment qu'il me fut présenté , il n'a pas mis sa joue sur la mienne : ce qu'il auroit pu faire sans trouver de résistance ; car depuis le commencement du bal jusqu'à quatre heures du matin , je l'ai pris pour une femme. A un moment même il auroit pu prendre quelques libertés , sous prétexte de me rendre un service : comme le fallon où l'on dançoit étoit fort échauffé par la quantité de lumieres , & le grand feu , une mouche vint à courir sur mon cou , puis sur ma gorge : je marquai



quelque effroi , craignant que ce ne fût une araignée , & je me présentois au Prince déguisé pour qu'il me débarrassât de l'insecte. Il évita d'y porter la main ; il me dit en la chassant avec son éventail : ne vous effrayez pas , Madame , ce n'est qu'une mouche. Ne pouvant danser avec moi à cause de son habillement , il m'invita à danser avec son mari une contre-danse qui , me disoit il , n'étoit nullement fatigante. J'avois refusé d'en danser à cause de ma grossesse. J'acceptai de danser celle-ci. Comme elle alloit commencer , le Prince vint dire à son prétendu mari : mon ami , je voudrois bien danser cette contre-danse avec Madame , cede-moi ta place , je ferai l'homme à merveille. Effectivement il fit l'homme si bien , que ce fut en la dansant que mon mari le reconnut. Les jaloux , ma chere amie , ont la vue perçante. Il remarqua dans les regards que le Prince lançoit sur moi , un feu qui dénotoit son sexe. Il le fixa , & ne douta plus que ce ne fût le Prince. Quand notre contre-danse fut finie , mon mari vint me dire à l'oreille que Madame du Canal étoit le Prince. Je tombai de mon haut. Un coup d'œil jetté sur la feinte Dame me confirma ce que me disoit mon mari. Il avoit été dit que l'on danseroit jusqu'à six heures du matin ; il n'en étoit que quatre. Voulant me retirer , je feignis de la fatigue , un grand mal de tête , & une forte envie de dormir. Et alors je dis bon soir à Madame du Canal , & à quelques personnes qui étoient auprès de moi , & je pris le bras

de mon mari & le chemin de la porte. Le Prince nous suivit, & me témoigna hors du fallon la part qu'il prenoit à mon indisposition. Mon mari lui dit : Madame, vous êtes trop bonne, ce n'est qu'un mal de tête que sept ou huit heures de sommeil dissipent. Et pour ne point faire soupçonner le Prince qu'il étoit découvert, mon mari me dit : embrasse Madame, & viens te mettre au lit. Le Prince m'embrassa sans affectation, comme une femme embrasse une femme, & il nous souhaita le bon soir. Lorsque nous fûmes à notre appartement, mon mari envoya son valet-de-chambre dire à Madame de Montcroix de n'être point en peine de nous, que nous étions allés nous coucher. Pendant que mes femmes me déshabilloient, je jettois de temps en temps un coup d'œil sur mon mari, & il me paroissoit rêveur. Quand nous fûmes seuls, il me parla du Prince en homme jaloux, en fixant ses regards sur moi pour découvrir mes sentimens : le Prince, me disoit-il, voudroit bien que tu l'aimasse. Le Prince est un sot, lui dis-je avec vivacité, s'il le desire & s'il le cherche ; mon cœur n'est point fait pour aimer deux hommes à la fois. En disant ces dernières paroles, je me jettai à son cou. Il me serra tendrement, & je vis couler de ses yeux quelques larmes qu'il s'efforçoit de retenir. Je ne fis pas semblant de les voir. Il garda le silence quelques momens, parce qu'il avoit le cœur serré. Puis il reprit, toujours en me fixant : mais, ma chère amie, il est officieux ;

il t'a rendu le service de chasser ta mouche. Ah ! oui , lui dis-je , & je lui fais gré de l'avoir fait avec son éventail plutôt qu'avec sa main. Bon ! dit-il , avec son éventail ? Je n'y avois pas pris garde , je le prenois pour une femme ; mais , ajouta-t-il , c'est un fin merle , il cherche à se faire aimer avant de prendre des licences. Oui ? lui repliquai-je , oh bien , s'il ne prend des licences avec moi que dans ce temps-là , il sera toujours sage : d'ailleurs il n'auroit qu'à s'émanciper avec moi , tout Prince qu'il est , il sauroit à qui parler ! Ah ! dit-il , en poussant un soupir , il y a bien des précautions à prendre avec ces gens-là. Les précautions qu'il faut prendre , mon cher ami , lui repartis-je , c'est de les fuir ; & toi , pour l'amour de ta maudite tante , tu m'expose trop souvent à des yeux indiscrets. Que veux-tu , ma chère Comtesse , me repliqua-t-il ? si je refuse de te mener à des parties de plaisir , on me croira jaloux : la belle réputation que je me donnerai là. Cette réponse m'auroit fait rire si je ne l'avois pas vu dans une souffrance extrême. La pitié m'engagea à me mettre au lit promptement pour interrompre cette conversation. Nous nous levâmes sur le midi , & partîmes de Versailles après avoir fait un léger dîner. Madame de Monteroix savoit que nous devions donner à souper ; c'est pourquoi elle ne fit aucune instance pour nous retenir. Heureusement encore qu'elle ne se pria pas d'en être. C'étoit un *souper amical*. C'est le nom que nous donnons , ma chère-

amie , aux repas où nous n'invitons que nos amis de cœur , qui sont ma belle-sœur , son fils , mon oncle , ma tante , mon cousin , Madame de l'Ecluse , Monsieur & Madame de Châteaufond , & leur fils , qui est un jeune homme fort aimable. Quand nous sommes ainsi réunis , une joie mutuelle s'empare de nos ames , si bien que je défierois à qui que ce soit d'être aussi gai que nous.

Ah ! ma chere , que les momens que je viens de passer avec toi m'ont semblé courts ! me voilà pourtant presque au bout de mes cinq pages. Je t'ai fait des détails un peu longs , parce que je croyois te parler à toi-même. Oh ! il faut que je rompe toute liaison avec cette vilaine tante de mon mari. Elle est riche , sans enfans ; & mon mari & sa sœur sont ses seuls héritiers. Je crois que c'est par cette raison que mon mari n'ose la contredire. On est bien malheureux quand l'intérêt l'emporte sur le bien-être du cœur. M. des Fossés , à qui j'ai raconté en particulier tout ce que je viens de te dire , pense que cette femme seule est coupable des démarches du Prince , & que c'est elle seule qu'il faut fuir. Dans ta dernière Lettre tu me nomme quatre Princes. Ce n'est pas deviner que d'en nommer quatre. Mais de grace ne m'en nomme plus , je veux me taire absolument sur le nom de celui qui excite ta curiosité ; en te parlant de lui , je ne le nommerai jamais que *le Prince*. Adieu , porte-toi bien , aime-moi toujours , & ne gronde plus sur-tout. Tu

dois bien penser que quand je mets pour toi un billet dans une Lettre de mon mari, c'est pour avoir quelque répit. Celui que tu as reçu auroit dû me garantir de tes reproches. Je suis bien contente de ce petit commerce qu'ont ensemble nos maris..... J'entends le carrosse du mien qui revient de Ténèbres. Je te quitte & t'embrasse de tout mon cœur.

---

## L E T T R E   X X X I I I .

*Du 4 Avril 1687.*

**T**U ne te plaindras pas, ma chere amie; deux Lettres en huit jours! Comme je pliois ma derniere, mon mari, qui arrivoit de Ténèbres comme je te l'ai marqué, accourt dans mon cabinet. Il vit ma feuille de papier remplie, & toute une page de l'enveloppe. Que d'écriture, s'écria-t-il! Puis il m'ajouta d'un air peiné: Ah! ma chere Comtesse, si tu m'aimois comme je t'aime, une amie de cent lieues n'auroit pas ta tendresse au point de lui écrire des Lettres de cinq pages. Je lui dis que pour être à cent lieues, une amie n'en étoit pas moins une amie: je lui représentai que la maniere dont je t'écris n'est nullement fatigante: je parle à mon amie, lui ai-je dît, sans gêne, sans recherche, sans étude; je lui dis tout ce qui me vient à l'esprit, tout ce qui affecte mon ame, tout ce que mon cœur sent; & je ne cherche

point de grands mots pour m'exprimer ; je ne m'occupe que de la chose dont je parle , & d'elle à qui je parle : en écrivant comme cela , lui ajoutai-je , on ne se fatigue pas ; & quand on entretient une amie comme Madame de Neufpont , l'ame se dilate , le cœur s'épanouit ; & le plaisir que l'on sent , au lieu de nuire , est un baume salutaire qui se répand dans les veines , & rafraîchit le sang. Je parlois avec feu sans m'en appercevoir : mon mari me fixoit avec admiration ; puis me passant un bras autour du corps , il me dit : Ah ! ma chere amie , que tu fais bien aimer ! que ton amitié me paroît précieuse ! je suis presque jaloux sur Madame de Neufpont ; m'aimes-tu autant qu'elle ? Autant qu'elle , repris-je avec vivacité ? Ah ! que tu lis mal dans mon cœur , si tu n'y vois pas que tu l'emporte encore sur elle ! Oui , mon cher ami , lui dis-je en le serrant à mon tour , j'aime mon amie plus que moi-même ; mais je t'aime infiniment plus que mon amie ; je supporte son éloignement , & je ne pourrois vivre séparée de toi. Je lui ai dit une vérité , ma chere Baronne , que ton attachement pour ton mari doit te faire sentir & approuver : ce que nous éprouvons l'une pour l'autre , c'est l'amitié la plus vive ; pour nos maris , c'est l'amour dans toute sa force ; la nature le veut , il seroit inutile d'en nier les effets. Mon mari fut si content de mon tendre aveu , que des larmes de joie coulerent de ses yeux ; & me redoublant ses caresses , il me conjura par  
l'amitié

L'amitié que je lui témoignois & qui lui étoit si chère , de se faire des Lettres moins longues. Je ne pus résister à sa supplique engageante , je lui promis de ne te faire que des Lettres ordinaires , ou de les écrire à plusieurs temps. A plusieurs temps , reprit-il ? eh ! pourquoi vouloir toujours faire de longues Lettres ? que peux-tu avoir tant à écrire à ton amie ? Cette question , & l'air tendre & amical qu'il me témoignoit , me disposa tout d'un coup à lui ouvrir mon ame. Je lui dis que j'avois quelquefois des joies que j'étois bien aise de raconter à une amie pour les augmenter ; que d'autres fois j'avois aussi des peines à lui confier pour ma consolation , & qui demandoient des détails. Il me fixa à ce mot de *peines* ; puis me prenant & me serrant la main , il me dit d'un air de surprise & de tendresse : Tu as des peines , ma chere amie ? eh ! quelles sont-elles ? Alors je lui dis tout ce que j'avois sur le cœur contre sa tante , contre la Cour , contre les attentions marquées du Prince , contre les fêtes où lui-même me conduït , & enfin contre la jalousie dont je croyois son cœur atteint. Il m'a fait sur tous ces points des réponses satisfaisantes ; & j'ai pensé qu'il étoit moins jaloux que je ne le pensois. Ce cher ami ne cesse de me dire que je l'emporte sur toutes les femmes pour la modestie , la décence , le maintien , les graces , l'aisance , pour mon caquet même qu'il appelle *esprit*. Dois-je l'en croire , ma chere Baronne ? n'est-il pas en ce qui me regarde

un juge un peu récusable ? Que sa façon de penser sur mon compte m'est flatteuse ! Quoique je sois revenue de mon erreur sur sa jalousie , je lui ai demandé de ne me pas mener en Cour si souvent ; il a cédé à ma prière , & à celle de M. des Foissés , qui s'est joint à moi.

Ma dernière Lettre étoit si longue , que je n'ai pu répondre à tes questions sur Madame de Maintenon. Elle est dans la plus haute faveur , & dans une piété que je ne saurois concilier avec sa qualité de Maîtresse du Roi. Quelques personnes prétendent qu'elle est sa femme ; d'autres assurent qu'elle ne l'est pas , mais qu'elle est plutôt son amie que sa maîtresse. Elle m'a toujours fait le plus grand accueil toutes les fois que j'ai été en Cour. Monseigneur ne l'aime pas : il a si peu de crédit , & elle en a tant , qu'il en est jaloux.....

Mon mari fort d'auprès de moi. Quoi ! encore la plume à la main , s'est-il écrié ! & encore une longue Lettre ? oh ! j'écrirai à Madame de Neufpont que tu t'échauffe le sang pour elle , & que je la prie d'y mettre ordre. Va , mon cher ami , lui ai-je répondu tranquillement , tu perdrois tes peines ; on ne réussiroit pas plus à vouloir nous borner dans nos Lettres que dans notre amitié. D'ailleurs , lui ai-je ajouté , ce n'est point une réponse , elle ne m'a pas écrit ; mais si je lui ai parlé de ta jalousie , ne dois-je pas me hâter de la détromper ? Ah ! oui , ma belle Comtesse , m'a-t-il dit avec vivacité ,



je t'en prie même, assure-la bien du contraire. Je lui ai dit que c'étoit ce que je venois de faire ; & que je n'avois pas de plus grande satisfaction que d'avoir à me louer de lui. Il a paru tout glorieux de ma réponse, tant il craint de passer pour ce qu'il est : car, à parler franchement, je ne le crois pas tout à fait hors d'atteinte de jalousie ; mais il me paroît assez raisonnable pour reconnoître en lui cette foiblesse, & la combattre. Comme il se retiroit, je lui ai dit que, puisque notre commerce le choquoit tant, il devroit engager M. de Neufpont à prier son beau-pere de venir établir son séjour à Paris. Il m'a dit qu'il l'avoit déjà fait, mais inutilement ; que tant que tu auras un pere, ma chere amie, il n'y a pas d'espérance. Mon Dieu, ne pourrois-tu pas te joindre à ton mari ? Il paroît qu'il aspire après Paris : si tu avois le même empressement pour cette Ville unique, tu gagnerois ton pere. Presse-le à ton tour, mon cœur t'en prie ; la tendresse paternelle ne pourra tenir contre tes instances, & je t'embrasserai avant le commencement de l'automne.



## L E T T R E   X X X I V .

*Du 8 Mai 1687.*

**J**E soupire, ma chere amie, oui je soupire; mon mari est loin de moi; il est parti Lundi pour Rouen avec M. des Fossés; il est allé acheter une terre aux environs de cette Ville. Depuis son départ, tous nos bons amis ont été avec moi pour me dissiper; j'en ose dire pour me consoler: ce seroit pourtant le mot, car j'ai eu tout autant de chagrin que si mon mari étoit parti pour la Chine & pour dix ans. J'avoue que je suis un peu folle; car qu'est-ce qu'un voyage de ving-huit lieues en chaise de poste? c'est un voyage de dix heures au plus. D'ailleurs bien gardé sur la route: deux Laquais derriere sa chaise; son valet-de-chambre à cheval à un des côtés; son postillon qui le precede. Et M. des Fossés qui l'accompagne, est plutôt son ami & son pere que son Intendant. Il faut, ma chere, que je me dilate à te parler de cet homme: tout ce que je t'ai dit de lui jusqu'à présent, est trop vague. Puis-je mieux prendre mon temps qu'en l'absence de mon mari?

M. des Fossés est de très-bonne famille & fils d'un Avocat (1) au Parlement de Pa-

---

(1). Dans ce temps-là, presque tous les Avocats au Parlement de Paris étoient de famille noble.

ris , qui étoit si honnête homme , qu'il ne vouloit se charger que de bonnes causes. Les Rapporteurs savoient cela si bien , qu'ils le faisoient toujours gagner sans examiner ses Mémoires. Il n'en fut pas plus riche ; car la plupart des affaires lui paroissent si scabreuses , qu'il refusoit de s'en charger ; & par là il étoit peu employé. Il avoit une fille qui est morte Religieuse à Port-Royal ; & son fils étoit dans les Ecoles de ce Monastere lors de la dernière dispersion. Il le reprit alors avec lui , & acheva de l'instruire & de le former. Ce bon Monsieur mourut en 1668. Son fils avoit alors dix-huit ans. Il avoit peu de bien ; mais il étoit savant , sage & de bonnes mœurs. Les pere & mere de mon mari , qui le connoissoient & l'estimoient , le prirent chez eux pour être le Précepteur de leur fils , qui avoit à peine huit ans. C'est donc lui qui a élevé mon mari , qui l'a instruit , qui lui a inspiré des sentiments de religion & d'honneur , qui lui a fait aimer & pratiquer ses devoirs , qui lui a communiqué son horreur pour le vice & son goût pour la vertu : c'est lui qui a contribué au développement de son esprit , & qui , par gradation , lui a fait acquérir tous les talens qui rendent un homme aimable , agréable & cher à la société ; en un mot , c'est lui qui en a fait un être accompli.

C'est par le moyen de M. des Fossés , ma chere Baronne , que depuis quelque temps je ne vais presque plus en Cour ; avantage pour moi plus grand qu'on ne

peut penser ; car rien ne me coûte tant que d'aller en ce lieu-là : je lui exposai mes peines là-dessus ; c'en fut assez pour l'engager à faire à mon mari les représentations les plus fortes ; & mon mari , qui a beaucoup de confiance en lui , a su déférer à ses avis. Ainsi , ma chère , juge combien je dois l'aimer. Ce n'est ni aux richesses , ni aux grands titres que je donne mon estime ; je ne la donne qu'au mérite personnel. Par cela seul , M. des Fossés y a droit plus qu'aucun autre. Il ne porte le nom de *des Fossés* que par reconnaissance pour mon mari , qui à la mort de ses pere & mere , lui a fait présent d'un petit fief qui porte ce nom.

Lorsque mon mari eut fini ses études , M. des Fossés demanda la permission de se retirer. On le lui permit ; & on lui fit une pension honnête. Mon mari avoit alors vingt ans : deux ans après mon mari perdit ses pere & mere qui moururent à six semaines l'un de l'autre. Se voyant seul , & voulant rester à l'hôtel de ses pere & mere , dans l'intention de se marier sous peu d'années , mon mari engagea M. des Fossés à venir demeurer avec lui. M. des Fossés accepta la proposition. Mon mari aussitôt lui confia tous ses papiers , & le pria de vouloir bien se charger de ses affaires , & gouverner son bien , en l'assurant qu'il ne le regarderoit pas pour cela comme son Intendant , mais comme son pere & son ami. Effectivement mon mari le regarde comme un second pere que la Providence lui a don-

né; & s'il venoit à le perdre, il le regretteroit plus que vingt mille livres de rente, s'il les perdoit.

On proposa à mon mari bien des partis. A chaque fois il consulta M. des Fossés. La première fois, M. des Fossés lui dit :  
» Monsieur, commencez par prier Dieu ;  
» après cela, informez-vous si la Demoiselle a non des richesses, mais des vertus ; si elle a le caractère aisé, l'humeur douce, bienfaisante & gaie ; prenez garde sur-tout qu'elle ne soit ou dévote, ou coquette, ou capricieuse : ce sont trois défauts qui se trouvent communément chez les femmes, & quelquefois tous trois dans un même sujet ; mais l'un d'eux est toujours plus que suffisant pour rendre un mari malheureux. Lorsque vous aurez reconnu la Demoiselle exempte de ces défauts, & douée de toutes les qualités convenables, ne vous en tenez pas là encore ; voyez-la : puis consultez votre cœur, & songez bien que vous ne devez rien faire sans son consentement ; car il faut aimer pour épouser ». Quand par la suite mon mari voulut le consulter de nouveau, il lui répondit qu'il n'avoit rien à lui dire de plus que ce qu'il lui avoit déjà dit.

Dans les entrefaites de tous ces partis qu'on offroit à mon mari, mon oncle & ma tante de Beauport, qui étoient à une de leurs Terres lors de la mort des père & mère de mon mari, étant de retour à Paris, allèrent lui faire leur visite de condo-

léance. En conversant , mon mari s'avisa de parler de toutes les Demoiselles qu'on lui offroit. Ma tante , après l'avoir écouté & l'avoir trouvé indécis , lui dit que s'il vouloit attendre quelques années , elle lui donneroit sa niece , qui étoit très-riche & sûrement très-jolie , si elle continuoit d'être comme elle étoit à son départ de Paris. M. des Fossés , qui étoit présent , & qui connoissoit & estimoit ma tante , lui fit quelques questions à mon sujet. Les réponses de ma tante lui plurent assez. Mais , quand il fut que j'étois élevée par ma tante l'Abbesse , dont il avoit entendu souvent exalter le mérite , il se tourna vers son élève , & lui dit : » Mon-  
» sieur , j'implore tous les jours la Provi-  
» dence pour vous ; je crois qu'elle exauce  
» mes vœux en se déclarant en votre faveur :  
» croyez-moi , acceptez avec reconnoissance  
» le présent qu'elle vous offre. Vous n'avez  
» encore que vingt-deux ans ; Mademoi-  
» selle de Plounai en a douze ; c'est un âge  
» proportionné au vôtre : donnez-lui enco-  
» re trois ou quatre ans pour se former , &  
» profitez-en vous-même pour vous rendre  
» de plus en plus digne d'elle ; car je pense  
» que tout estimable que vous êtes , elle pour-  
» ra valoir mieux que vous , for. ant des mains  
» d'une tante d'un aussi grand mérite qu'est  
» Madame l'Abbesse «.

Mon mari consentit gaiement à attendre , quoiqu'il envisageât ce temps avec frayeur. Il lia alors très-étroitement avec mon oncle & ma tante , & même avec mon cousin qui ,

quoiqu'il n'eût que quatorze ans , faisoit déjà le grand garçon. Mon mari alloit les voir tous les jours , & tous les jours il les obligeoit à parler de moi. Il pétilloit si fort de me voir , qu'au bout de deux ans , il proposa à ma tante de faire ensemble un voyage au Couvent. Ma tante faisant quelques difficultés , il se jeta à ses pieds ; & embrassant ses genoux , il lui dit les yeux pleins de larmes : Ah ! Madame , qu'est-ce qu'un voyage de cinquante lieues en chaise de poste ? Ma tante se rendit. Il lui baïsa dix fois les mains avec transport ; puis il la quitta pour venir chez lui faire part de sa joie à M. des Fossés , & le prier de donner des ordres pour son départ , qu'il ne mettoit pas plus tard qu'au surlendemain ; encore étoit-ce en faveur de ma tante qu'il le pouffoit si loin. M. des Fossés fit semblant d'approuver ce voyage ; mais il le traversa en allant représenter en particulier à mon oncle & à ma tante qu'il y auroit de l'imprudence de me faire voir à M. de la Rivière avant le temps du mariage ; que ce seroit le rendre martyr de l'amour , & s'exposer soi-même à mille importunités de sa part. Mon oncle s'en vint sur le champ trouver mon mari , & lui dit sans façon qu'il ne vouloit pas que sa femme fît le voyage projeté , parce que l'air de ce pays-là étoit si vif , qu'il étoit contraire à sa santé , & qu'il craindroit qu'elle n'en revînt malade. Il disoit vrai en partie. Mon mari proposa à mon oncle de remplacer sa femme : mon oncle lui dit qu'il ne

pouvoit plus faire de voyages un peu longs avec sa grosse bedaine : d'ailleurs , ajouta-t-il , quel avantage tirerez-vous d'avoir vu ma niece ? Si elle vous plaît , vous pétillerez d'impatience de l'épouser ; & si elle vous déplaît , vous ferez sot d'avoir fait le voyage. Mon mari n'osa rien repliquer : il soupira ; & pendant huit jours , il pleura comme un enfant. M. des Fossés le consola , & l'amena avec douceur à penser qu'il ne devoit pas me voir avant le temps où l'on devoit nous marier. Mon mari espéroit qu'on me marieroit dès que j'aurois quinze ans : il fut encore trompé ; ma tante l'Abbesse ne consentit à mon départ qu'à mes seize ans bien accomplis , puisque j'avois trois mois au-delà.

Dès qu'il fut question d'exécuter ce mariage tant désiré , ma tante de Beauport eut soin de prier sa sœur de lui marquer si j'étois aussi bien de taille & de figure que ma mere. Ma bonne tante , qui vouloit lui causer une surprise agréable , ne voulut pas lui écrire que j'étois mieux : elle lui marqua qu'il y avoit quelque petite différence ; mais que j'étois bien. Cette réponse équivoque fit penser à ma tante de Beauport que j'étois moins bien que ma mere. C'est pour cela qu'elle voulut partir pour Nogent la première avec son fils , afin de me voir avant mon mari , & de lui écrire sur ma figure , au cas que je ne fusse pas aussi bien qu'elle le lui avoit fait entendre. Elle me trouva si à son gré , qu'elle n'écrivit rien ; & elle eut



la fatisfaction de voir la surprise & la joie de mon mari , lorsqu'il me vit pour la premiere fois chez mon grand-papa & ma grand'maman

Si tu n'étois pas aussi belle que tu es , ma chere Baronne , je ne te parlerois pas si franchement de cette beauté qui frappe en moi ; mais tu peux t'appliquer tout ce qu'on en dit. Malgré cela , ne t'avise jamais de montrer mes Lettres ; on me prendroit pour une faquine qui tire vanité de ses attraits ; & tu fais ce que je pense là-dessus : si j'ai quelques avantages , ils ne viennent pas de moi. Aussi je t'affure que je ne m'en glorifie pas ; & que si je ressens de la joie d'être admirée , ce n'est que parce que je vois que cela fait plaisir à mon mari.

Lors donc que mon mari me vit , il fut surpris & enchanté , & sa joie fut extrême aussi bien que son amour. Ainsi , ma chere Baronne , je ne me trompois pas , quand je t'écrivois qu'il m'aimoit , que je le voyois bien , & que son amour étoit des plus violens. Et lui-même n'étoit-il pas bien à plaindre de n'oser me parler de son amour , de notre union future , & d'être obligé de se prêter au plaisir bizarre de ma tante de Beauport ? Je ne lui en veux pourtant pas à cette chere tante ; elle a pour nous une tendresse & des attentions qui méritent toute notre reconnaissance. Je lui disois un jour , en riant , que je ne concevois pas pourquoi elle avoit voulu me marier à mon insu , & se divertir ainsi à mes dépens. Elle me répondit qu'elle

avoit voulu augmenter ma joie par la surprise ; qu'un mari & une femme s'aiment mieux , quand leurs amours ont été un peu traversées ; que comme les nôtres devoient aller toutes seules , elle avoit voulu leur susciter des traverses pour leur donner de la vivacité ; enfin que c'étoit par là qu'on enchaînoit l'amour conjugal , & qu'elle étoit sûre que mon mari & moi nous nous aimerions toute la vie. Je ne dois donc pas lui en vouloir de son procédé ? Voilà , ma chere , une petite digression. Je reprends le fil de ma narration.

Mon mari , dès le jour de son arrivée à Nogent , écrivit à M. des Fossés ; & voici la copie de sa Lettre , que M. des Fossés m'a communiquée lui-même.

» Je suis , Monsieur & cher ami , dans  
» une joie inexprimable. Mademoiselle de  
» Plounai est belle comme les amours ; il  
» n'y a point de pinceau , point de plume  
» qui puissent la rendre. Elle a les traits d'u-  
» ne Déesse , la taille d'une Nymphe ; la  
» blancheur de sa peau efface celle de la nei-  
» ge : son teint fait honte au lis & à la ro-  
» se : ses sourcils & ses cheveux sont d'un  
» noir de jais ; ses yeux sont deux soleils qui  
» enflamment mon cœur. La perspective de  
» mon bonheur me rend l'amant le plus  
» joyeux ; mais mes desirs sont si vifs , que  
» je suis le plus malheureux des hom-  
» mes «.

Cette Lettre de mon mari déplut à M. des Fossés , qui lui répondit séchement que

sur des avantages frivoles , il ne pouvoit faire que de foibles complimens ; & que si Mademoiselle de Plounai n'avoit pour tout mérite que la beauté & les graces du corps , ille croyoit plus à plaindre qu'à féliciter. Mon mari lui récrivit bien vîte en amant , que les qualités de mon ame l'emportoient encore sur celles de mon corps , & que tout ce qu'il pourroit dire à ma louange , seroit toujours au-dessous de mes vertus comme de mes charmes. M. des Fossés avoit si bonne opinion de moi , qu'il s'attendoit à cette réponse , à laquelle il en fit une autre , en comblant mon mari de félicitations ; mon mari desiroit fort que M. des Fossés me vît ; mais celui-ci qui ne craignoit rien tant que le monde , refusa constamment de venir à Nogent : il ne voulut pas même venir à la noce , quoique mon mari l'y invitât avec instance.

Au voyage de Paris que mon mari fit avec ma tante quelques semaines avant notre mariage , M. des Fossés déclara à mon mari que n'étant point fait pour vivre dans le grand monde , il étoit résolu à se retirer. Quoi ! s'écria mon mari , vous me quitteriez ? Est-ce que vous ne savez pas que je vais avoir besoin de vous plus que jamais , tant pour notre bien que pour vos conseils ? Enfin , pour se conserver son ami , mon mari acheta une petite maison qui est au bout de notre jardin (1). Il la fit enjoliver , la fit

---

(1) Ce jardin étoit alors d'une très-grande étendue ; mais depuis une cinquantaine d'années on a bâti sur une partie du terrain.

meubler , & y logea M. des Fossés , qui prit alors avec lui un jeune homme , qui est son parent & son filleul , & qui écrit sous lui , & lui aide à régir notre bien. Il y a une porte de communication de notre jardin à cette maison , par où mon mari va souvent voir M. des Fossés autant & plus par amitié , que pour raisonner affaires. Et M. des Fossés est toujours libre de venir nous voir & de prendre place à notre table quand il veut ; mais , à mon grand regret , il ne le veut pas souvent. C'est un homme qui mérite & qui a l'estime de tous les honnêtes gens qui le connoissent. Pour moi , je ne rougis point de lui faire toutes les politesses imaginables devant les plus belles compagnies. Il y a environ quinze jours qu'étant aux Tuileries , je l'apperçus de loin sur un banc qui lisoit. Nous étions de compagnie trois hommes & trois femmes , dont il y en avoit une que je savois être haute & fière. C'étoit la femme d'un Président de la Chambre des Comptes , qui lui-même est le plus grand fat & le plus grand pédant que la terre ait porté. Ni l'un ni l'autre ne sont de mes amis : mais je les souffre , ainsi que j'en souffre bien d'autres que la Providence nous donne pour mêler à nos plaisirs des désagrémens qu'elle juge apparemment nécessaires. Il me prit envie de leur jouer un tour. Je me levai brusquement : promenons-nous un peu , dis-je , en tournant mes pas du côté de M. des Fossés. Nous arrivons près de lui ; j'éleve un peu la voix ; il leve les yeux ,

nous fait une révérence profonde : je lui en fais une pareille ; mon mari de même : la compagnie nous imite. Le Président & la Présidente étoient les seuls qui ne le connoissoient pas. Ils nous demanderent qui étoit cet homme. *Jadis le Precepteur de mon mari*, dis-je aussi tôt, & *actuellement son Intendant*. Le mari & la femme rougirent. Oh ! ne rougissez pas, leur dis-je, vous avez salué un homme de vertu & de mérite, que nous regardons plus comme notre ami que comme notre Intendant. Ce reproche les fit rougir davantage. Ne pense-tu pas commemoi, ma cher Baronne, que quand on salue quelqu'un d'un état au-dessous de soi, on honore ce quelqu'un sans se dégrader ? Effectivement, si je vois un Prince saluer un Payfan, je me sens tout d'un coup disposée à le saluer de même, & à penser qu'il est, ou plus qu'il ne paroît, ou qu'il a un mérite particulier ; & je ne m'aviserai jamais de penser que pour l'avoir salué, ce Prince ait eu tort, & se soit avili. Mais on trouvera plutôt un Prince prêt à faire politesse à un Payfan qu'un Robin.

Enfin, ma charmante amie, j'ai l'obligation à M. des Fossés de n'aller presque plus en Cour ; & comme je lui ai dit que mon mari me paroissoit jaloux en secret, il le prévient contre ce défaut en lui en donnant de l'horreur, & en lui faisant remarquer qu'il a vraiment de la disposition à cette foiblesse, & qu'il y succombera s'il ne réfléchit pas assez à la sagesse & à la vertu

de sa femme ; qui sont des armes suffisantes pour repousser tous les traits de la séduction. C'est ainsi que lui parle ce bon M. des Fossés ; & depuis qu'il lui a parlé sur ce ton , je trouve que ce cher ami est redevenu gai ; & sa gaieté fait le charme de ma vie.

Ne va pas t'imaginer , ma chere , que M. des Fossés soit un dévot. Il est bon chrétien & homme d'esprit ; sa piété est sage & éclairée. Il fait , par exemple , que nous sommes jeunes , & que nous avons un rang à soutenir. Eh bien , il ne blâme point notre faste ; il nous aide seulement à le régler. Il applaudit à nos fêtes , & à nos plaisirs. Lui-même le jour de la Saint Martin , à l'occasion de notre mariage , me fit donner par mon mari une fête complete ; festin , bal , feu d'artifice ; tout notre hôtel étoit illuminé ; & quatre fontaines de vin couloient sur la Place ( Royale). Mais il sut mettre tant d'ordre à tout , qu'il ne se passa rien que d'honnête. Il fait que nous aimons à aller aux spectacles , & que souvent nous sommes obligés d'y accompagner nos amis qui nous en prient ; il ne blâme ni notre goût , ni notre complaisance ; il nous exhorte seulement à nous en priver de temps en temps pour Dieu. Il est très-charitable ; & il se plaît à nous inspirer la même vertu. Lorsque nous avons fait quelque dépense extraordinaire , ou que nous avons pris quelque divertissement superflu , il nous dit qu'il faut expier nos fautes par des aumônes ; & il fait tant qu'il nous découvre quelque misère à soulager : il nous  
fait

fait donner aux gens selon leur besoin & leur état. Avant son départ pour Rouen, il nous fit remonter le ménage d'un vieux Avocat pauvre, qui étoit dénué de tout. Ce sont les pauvres honteux qui sont les premiers objets de sa sollicitude. Dès qu'il en a découvert quelqu'un, il vient nous voir le matin ; & s'adressant à moi : Madame, me dit-il, j'ai fait une bonne découverte, en voulez-vous profiter ? En disant cela, il sourit. Je souris aussi, & je lui réponds : quelque pauvre à soulager, n'est-ce pas ? Oui, Madame, me dit-il, une pauvre créature, pour quelque argent, veut être votre protecteur auprès de Dieu ; c'est une aubaine au moins ; ne la refusez pas. Sa plaisanterie me fait rire : allons, lui dis-je, de quoi s'agit-il ? Il me dit alors de quoi il est question ; & sans examen, il obtient ce qu'il veut. Il est plus content cent fois quand nous lui donnons pour les pauvres, que quand nous lui faisons quelque présent. Mon mari lui en a fait un depuis peu : c'est une écriture d'argent de près de quatre cens livres. Ce bon M. des Fossés l'a reçue avec reconnaissance, mais presque en pleurant. Qu'ai-je besoin de cela, Monsieur, disoit-il à mon mari ? Il la regardoit d'un œil de pitié, & il disoit : que d'argent perdu, tandis qu'il y en a tant qui meurent de faim ? S'il osoit, il la vendroit pour les pauvres ; j'en suis sûre, car il donne tout ce qu'il a. Enfin, ma chere Baronne, je t'assure que je lui ai des obligations infinies ; car il n'y a pas de

plaisir , tel qu'il soit , qui me procure autant de satisfaction que j'en trouve à soulager des malheureux : je puis même ajouter que c'est le seul plaisir véritable. Mon mari le sent comme moi. Je prie Dieu de nous conserver toujours ce goût précieux , quand même il nous viendrait beaucoup d'enfans ; il n'en répandrait que plus abondamment ses bénédictions sur eux & sur nous. Nous avons beau donner , notre bien augmente tous les jours : mon mari achete sans cesse ; & toutes nos acquisitions sont avantageuses. C'est que notre Intendant , qui est un saint , s'en mêle ; & il fait multiplier nos richesses , à mesure qu'il nous trouve des moyens de les répandre. Je lui demandois la veille du départ pour Rouen , s'il comptoit me découvrir beaucoup de pauvres dans le goût de son Avocat. Je lui faisois cette question en souriant. Il me répondit en souriant de même , qu'il le voudroit bien pour l'amour de moi , & que l'aumône n'avoit jamais ruiné personne.

Ne va pas t'imaginer non plus , ma chère , que je sois dévote. Je redouterois autant de l'être , que d'être coquette : non que je ne respecte une vraie dévotion ; mais c'est qu'il est si difficile d'atteindre au but , que j'aime mieux n'être que bonne chrétienne ; car je me flatte de l'être , quoique je donne un peu dans les plaisirs. J'aime les spectacles ; j'irois tous les jours par goût : j'y vais souvent par complaisance. Mais je suis les conseils de M. des Fossés : je m'en



prive quelquefois pour Dieu. Je fais tous les jours des lectures de piété : j'en fais aussi d'amusement ; mais dans le saint & dans le profane , j'y mets du choix. Nous avons besoin non-seulement de nourrir notre corps & notre ame , il faut encore nourrir notre esprit. Mon grand objet dans toutes mes actions , est de tâcher de plaire à Dieu ; & dans mes foibleffes , de tâcher de ne lui pas déplaire. Pour cela nous ne fréquentons que gens qui ont des mœurs , & qui pensent à peu près comme nous. Je parle de nos comp gnons de plaisirs ; car , pour ce qui est d'amis de cœur , nous n'en avons point d'autres que ceux que je t'ai déjà nommés : le Comte & la Comtesse de Châteaufond , leur fils , la Marquise de l'Ecluse , mon oncle , ma tante , mon cousin , ma belle-sœur & son fils. Voilà nos amis de cœur & nos sociétés les plus intimes. Mon Dieu , que je me trouverai heureuse , si quelque jour tu viens en augmenter le nombre ! Si tu le desires autant que moi , tu prieras , tu presseras , tu obtiendras : un pere ne peut tenir longtemps contre les instances réitérées d'une fille unique qu'il aime. J'attends donc de toi , ma chere amie , la preuve la plus certaine de ton amitié pour moi : ta premiere Lettre fera ma joie ou ma tristesse , mon accablement ou mon espoir. Quand quelquefois je m'absorbe dans la pensée que nous sommes à cent lieues l'une de l'autre , & que nous ne nous reverrons peut-être jamais , il me prend un serrement de cœur ,

un suffoquement : je soupire ; & à la fin , je laisse échapper des larmes salutaires. Prends donc pitié de moi , ma chere , ma toute amie ; tire-moi de cette perplexité qui me tue ; mais ne va pas m'affommer par une réponse désespérante. Si la marge que je te donne dans ma dernière Lettre , ne te suffit pas , prends-en davantage , n'en prends pas trop ; mais annonce moi de la possibilité , de la certitude.

Je crois qu'il est temps de finir ma Lettre ; car voici ma troisième feuille de papier qui avance. Il y a long-temps que je desirais t'entretenir de M. des Fossés , pour te faire connoître cet homme vertueux que tu verras peut-être quelque jour. Je prévoyois si fort que ma narration seroit longue , que je n'ai osé l'entreprendre qu'en l'absence de mon mari. Je souhaite qu'il y ait de l'ordre dans mon discours. Mais je n'ai peut-être fait qu'un galimatias : mes Lettres , pour la plupart , sont si longues , que je n'ai pas le courage de les relire ; mais aussi , si j'en avois le courage , je n'aurois peut-être plus celui de te les envoyer. Bien ou mal ne les montre à personne ; c'est une grace que je te demande , & que tu dois à ma tendresse : elle est toujours telle pour toi que je ne puis l'exprimer.

Il y a quatre jours que j'ai commencé cette Lettre. Madame de la Tour couche avec moi , & me fait compagnie le matin jusqu'à onze heures. Elle revient sur les trois ou quatre heures après-midi ; & tu vois ,

ma belle Baronne, que je n'ai pas beaucoup de temps de reste. D'ailleurs tu pense bien que j'ai aussi à écrire à mon mari, dont j'ai reçu deux jolies Lettres depuis cinq jours. Dans celle d'hier, il me marque qu'il ne pourra être à Paris que vers le vingt de ce mois. Hélas! ses Lettres tendres ne me dédommagent pas de son absence; je trouve le temps bien long: mais je me tais, car ma belle-sœur va arriver. Je veux faire la forte; & je sens que je m'attendris, & que mes yeux sont tout prêts de me trahir. Bon soir, bonne fanté: mon Dieu qu'il me feroit doux de pouvoir te dire de vive voix tout ce que je sens pour toi.

---

## L E T T R E X X X V.

*Du 6 Juin 1687.*

**O**UI, ma chere Baronne, mon mari est revenu; mais ce n'est que du 26 du mois passé, après plus de trois semaines d'absence. Il est inutile de te décrire mon déplaîsir & mes impatiences, tu les conçois bien. Aussi je n'appelle cette Terre de Normandie, que *la Terre d'ennui*. Cependant mon ennui est passé, je l'oublie, & ne pense plus qu'à jouir du plaîsir de revoir mon mari; cette chere moitié de moi-même, seul centre de mon bonheur, puisque tu ne veux pas contribuer à ma félicité. J'ai bien besoin de sa présence pour tempérer le chagrin.

que me cause ta réponse. Je ne saurois goûter les raisons que tu me donne , de ne pouvoir faire à ton pere des propositions toutes naturelles. Jeune , belle , spirituelle comme tu es , & passer la plus belle portion de sa vie au fond d'une Province , dans un Village ! oh ! cela ne se conçoit pas , cela n'est pas supportable. Je me tais , car je me sens disposée à dire des injures à ton pere , & tu n'en ferois pas contente.

La description que tu me fais de ta fête champêtre m'a plû infiniment. Ne viens plus tant me vanter ma maniere de raconter ; personne ne le fait avec plus d'aisance & de délicatesse que toi. M. de la Tour m'en a donné une à peu près semblable le Mardi de Pentecôte. Le Vicomte & la Vicomtesse de l'Hôtelain , ses grand-pere & grand-mere , avec qui il demeure , m'inviterent , à sa priere , d'aller passer quelques jours à une Terre qu'ils viennent d'acheter à six lieues de Paris , pour me distraire un peu de l'absence de mon mari. Madame de la Tour , qui seconde toujours le fol amour de son fils pour moi , m'engagea à accepter cette partie , & m'y accompagna. Nous partîmes le Lundi après Vêpres. Il étoit neuf heures quand nous arrivâmes. Je fus conduite aussi-tôt au milieu du jardin , sous un berceau illuminé. Là on nous servit un souper délicat. Le lendemain on nous fit entendre une Messe au château dès huit heures. Et depuis neuf heures du matin jusqu'à onze du soir , M. de la Tour me fit donner divertissement sur di-

vertiffement. La danfe de Bergers & de Bergeres eft ce qui m'a plû davantage. Rien n'inspire mieux la joie que la gaieté naturelle de jeunes Payfans & de jeunes Payfannes. Cependant l'abfence de mon mari me rendit cette fête affez infipide. Pour goûter les plaifirs , il faut que l'ami du cœur les partage. M. de la Tour s'apperçut de mon indifférence. Je n'y conçois rien , car je m'étois contrainte extrêmement pour marquer le contraire. Il en a parlé à fon oncle à fon retour , qui a paru favourer cette plainte. Mon mari n'eft pourtant rien moins que jaloux fur fon neveu : car lorsque je lui dis quelquefois que ce jeune homme a vis-à-vis de moi un langage & des manieres d'amant, & que cela me déplaît , il me répond qu'il faut le fouffrir , que fon neveu eft un morveux qu'il faut traiter d'enfant , en ne lui faifant pas la grace de s'en fâcher. Monsieur & Madame de l'Hôtelſain ſe font prêtés de bonne grace à tous les divertiffemens que m'a donné leur petit-fils. Ils l'aiment à la folie. Il y répond. Cependant comme il vient tous les jours paſſer quelques heures au logis , ils s'imaginent qu'il m'aime plus qu'eux. Ils ne penſent pas que c'eſt un jeune fou qui à vingt-cinqans penſera autrement qu'à dix-fept. Il aime en moi ma jeuneſſe , & cette beauté frivole qui paſſera avec le temps. Si nous voulions les croire, nous défendriens au Marquis de venir ſi ſouvent ; mais c'eſt tout le contraire , nous l'engageons , mon mari & moi , à continuer de venir nous voir

tous les jours. Le Vicomte & la Vicomtesse qui n'ont que lui, l'aiment, & voudroient toujours le voir. Ma belle-sœur qui est dans le même cas & la même disposition, est bien aise lorsqu'elle vient à l'hôtel, d'y trouver son fils, & ce seroit la mortifier sensiblement, que de la priver de cette satisfaction. Comme cette femme a toujours eu une certaine répugnance pour son mari, elle va peu chez son beau-père & sa belle-mère. C'est donc une ressource pour elle d'avoir notre maison pour y voir ce fils unique qu'elle aime, & dont elle est aimée.

Mon cousin est, comme M. de la Tour, un pilier de notre maison : il fait plus, car très-souvent il est chez nous du matin au soir. Depuis quelque temps ce cher cousin devient maigre & pâle. Cela nous inquiète. mon oncle & ma tante ne peuvent tirer de lui quel est son mal. Je crains bien que son cœur ne soit attaqué pour moi de la même maladie que le jeune Marquis. Qu'il seroit fou !

Mon mari à son retour de Rouen, m'a demandé si je t'avois beaucoup écrit pendant son voyage. Je lui ai dit que je ne t'avois écrit qu'une fois. Mais, m'a-t-il dit, une Lettre de cinq pages ? Je me suis bien donnée de garde de lui dire qu'elle étoit de plus du double ; je lui ai répondu seulement : Peut-on en écrire moins à une amie, lorsqu'il est question de se dédommager de l'absence d'un mari ? Ma réponse lui a plu. Et pour augmenter son plaisir, je lui ai ajouté,  
que

que j'avois été plusieurs jours à l'écrire ; & je lui ai réitéré ma promesse ; que quand mes Lettres seroient longues , je les écrirois à plusieurs reprises. Je lui tiendrai parole , ma chere amie ; je daterai mes Lettres du jour que je les commencerai ; il te sera facile de deviner en les recevant le temps que j'aurai mis à les écrire. Cette Terre que mon mari vient d'acheter , a coûté cent mille francs. Sans M. des Fossés , nous l'aurions payée cent vingt mille livres , telle qu'elle étoit estimée à bon marché. On lui a offert dix mille francs pour nous la faire payer à l'estimation ; il les a refusés. On a raconté cela à mon mari en le félicitant d'avoir un Intendant si honnête homme. C'est un trésor effectivement qu'un homme de cette trempe. Ceux qui ont besoin d'Intendant , devroient en choisir un entre dix mille , comme Saint François de Sales dit d'un Confesseur.

Ma santé est toujours des meilleures. C'est parce que je fais comme toi , ma belle Baronne , je ne fais point la bégueule , je vais , je viens , je bois & mange comme à mon ordinaire. Le carrosse ne m'incommode point. Depuis son retour , mon mari m'a menée à Versailles ; il a cédé aux instances de sa tante qui vouloit me voir , ou plutôt me faire voir au Prince : mais je l'ai bien attrapée ; car tout en entrant chez elle , je lui ai dit que je venois lui faire une visite de quelques heures , & que je voulois absolument m'en retourner dans le jour. Cette déclaration lui a fait monter le feu au visage , parce

qu'elle favoit que le Prince étoit ce jour-là à la chasse , & cela lui donnoit un pied de nez. Malgré ses reproches & ses instances pour nous retenir , je tins bon. L'occasion pourtant m'a fait voir Madame de Maintenon avant de partir. Elle m'a fait beaucoup d'amitiés , & m'a dit qu'elle vouloit me mener quelque jour à son Monastere de Saint-Cyr ; mais qu'elle vouloit attendre que je fusse accouchée , parce qu'elle ne veut pas se charger d'une femme grosse. On assure à Versailles qu'elle n'est point mariée ; mais qu'elle met tout en usage pour engager le Roi à l'épouser en secret ; & on prétend qu'elle est assez insinuante pour réussir & parvenir à ses fins.

Adieu , ma charmante amie , ma pauvre recluse que je voudrois bien embrasser de toute l'étendue de mes bras , & je ne le puis faire que de desir !

---

## L E T T R E   X X X V I.

*Du 22 Juillet 1687.*

**C'**EST par complaisance pour mon mari que j'ai mis un billet dans sa Lettre : car mon dessein , ma chere , étoit de t'écrire ce mois-ci. Que notre commerce a de douceur pour moi ! qu'il est consolant d'avoir une confidente ! A mesure que je te détaille des peines , il me semble qu'elles s'évanouissent : comme lorsque je te parle de mes plaisirs ,



je sens qu'ils augmentent. Mon mari est allé à Versailles. Il faut bien qu'il y aille par politique, pour faire semblant de me blâmer du refus que je fais de l'y accompagner. Les jaloux valent bien les femmes pour la dissimulation. Il est toujours le même, jaloux en secret ; mais je ne m'en embarrasse pas ; décidée comme je suis de ne paroître à la Cour que très-rarement, sa jalousie tombera d'elle-même.

Nous avons eu Mardi M. Nicole & M. Fontaine à dîner, à l'occasion de M. de Saint-François qui étoit à Paris. Ce sont trois amis intimes ; & je les regardois comme trois Saints que nous avions à notre table. Leur conversation a été gaie, vive & spirituelle. M. Nicole est fort beau de visage, mais il n'est pas pincé, tiré, ajusté comme la plupart de nos Abbés. C'est un Savant, un Théologien du premier ordre. Malgré son grand esprit, M. des Fossés, qui avoit été de notre dîner, nous raconta le soir une chose plaisante : Il dit qu'un jour M. Nicole, comptant faire un compliment à une Demoiselle, il lui dit qu'elle avoit de beaux petits yeux. Quand la Demoiselle fut sortie, plusieurs de ses amis, qui l'avoient entendu, lui dirent que les petits yeux n'étoient pas les beaux yeux, & qu'il avoit fait un fort mauvais compliment à cette Demoiselle. M. Nicole leur dit que quelque jour il tâcheroit de réparer cela. Quelque temps après il revit la Demoiselle ; & voulant réparer sa sottise ; il lui dit qu'elle avoit une

belle grande bouche. Les amis qui avoient été présens au premier compliment , & qui se trouvoient encore au second , se turent devant la Demoiselle ; mais après son départ , ils dirent à M. Nicole , que s'il faisoit bien , il s'en tiendrait à la Morale , & renonceroit aux complimens.

Ce jour là , sur la fin de notre dîner , la petite Potiere que nous avons mariée , vint apporter un paquet de Lettres à M. de Saint-François , qui lui avoit donné la commission de les aller chercher. La situation de cette femme , que j'entrevis vers la porte de la salle à manger , me frappa : elle n'attendoit que l'heure d'accoucher. J'avois une Nourrice d'arrêtée ; mais elle ne vouloit pas quitter sa maison ; & mon mari souhaite que notre enfant soit nourri à l'hôtel. J'appellai donc ma petite Potiere , & lui demandai si elle vouloit être la Nourrice de mon enfant , & rester chez nous tout le temps de la nourriture. Cette proposition lui causa tant de joie , qu'elle pensa s'évanouir. Je la fis asséoir , & lui fis boire un petit verre de vin de liqueur. Mon mari eut autant de joie qu'elle & moi ; & M. de Saint-François dit qu'il se chargeoit de porter cette bonne nouvelle à son domestique , qui est le frere de cette femme. Elle est accouchée hier d'un gros garçon.

J'ai dîné aujourd'hui chez M. de l'Ecluse , avec le Comte des Moulins , qui y demeure depuis quinze jours. Il y avoit longtemps que mon amie le souhaitoit avec eux :

elle l'a enfin déterminé à lui accorder cette satisfaction. Effectivement, il est tout naturel à un pere veuf de demeurer avec sa fille unique. M. Despréaux, qui est l'ami intime de M. des Moulins, a dîné avec nous, & nous a assaisonné le repas d'une conversation piquante. Que je t'ai souhaité là !..... Il faut que je me hâte de finir, car voilà huit heures & demie, & mon mari m'a promis d'être ici à neuf heures pour souper avec moi. La premiere Lettre que tu recevras sera probablement de lui. Il t'écrira ma délivrance, la naissance de mon enfant, si c'est un garçon, si c'est une fille; il te décrira mes souffrances, ma résolution, mon courage, ma force, ma patience; & ensuite ma joie, la sienne; & enfin les progrès de ma santé, qui seront toujours heureux. Voilà, ma chere, ma tendre amie, tout ce que je pense qui arrivera: rien ne m'effraie à l'approche de ce moment, que quelques femmes redoutent, & dont la plupart se tirent heureusement. Je me dis fort tranquillement: Madame celle-ci, Madame celle-là s'en sont bien tirées; pourquoi ne m'en tirerois-je pas aussi-bien qu'elles? Oui, oui, ma charmante Baronne, tout ira bien & pour toi & pour moi. Je le souhaite pour favoriser encore le plaisir de t'aimer, de te le dire, & de t'embrasser mille fois de desir en attendant que je le puisse un jour effectivement.

## L E T T R E X X X V I I.

*Du 6 Septembre 1687.*

**L**A Lettre de M. de Neufpont , ma chere amie , me cause une joie si grande & si naturelle , que mon mari me permet de prendre la plume pour te féliciter , te complimenter , te souhaiter une santé pareille à la mienne , t'embrasser toi , ton mari , ton poupon. Le mien a aujourd'hui un mois : il se porte bien , tette comme un petit compere , nous regarde tant qu'il peut sans nous voir ; il est doux , ne pleure point ; il réjouit l'ame de sa maman , & possède déjà le cœur de son papa à un point qui m'étonne & me charme.

C'est mon grand-papa qui a nommé mon enfant au baptême avec Madame de la Tour. J'ai eu des dragées en profusion : mon mari se charge de t'en faire tenir quelques boîtes. Madame de l'Ecluse , depuis un mois , me fait , avec mes parens , une exacte compagnie : elle te félicite & t'embrasse avec tendresse. Elle a le cœur si bon , l'esprit si bien fait , & l'ame si grande , que quoiqu'il ne lui vienne pas d'enfant , elle se réjouit de nous voir meres. Ma bonne tante m'a écrit une Lettre de félicitation sur la naissance de mon enfant. Elle me parle toujours de toi dans ses Lettres. Madame de l'Ecluse en est un peu jalouse. A l'occasion de la dernière , elle m'a dit : J'aurois bien dû entre-

tenir aussi un commerce avec ma chere maman l'Abbesse (1) : puis elle a poussé un soupir. Nous sommes convenues dans le moment ensemble , que dorénavant quand j'écrirai à ma bonne tante , elle lui mettra deux mots dans ma Lettre.

Mardi nous avons eu à dîner le Marquis de Pomponne , fils du parrain de ma grand-maman. C'est un homme d'un grand mérite , dont nous chérissons la connoissance mon mari & moi ; nous la devons à mon grand-papa qui est son ami , & qui est de même âge. J'ai en mon particulier une obligation d'un autre genre à ma grand-maman : depuis environ quinze jours elle m'entretient de ma bonne tante. Ne te rappelle-tu pas , ma belle Baronne , que cette tante bien-aimée nous a dit plusieurs fois qu'elle ne seroit pas Religieuse , si elle n'avoit pas eu le malheur de s'attacher ? Eh bien , je fais toute son histoire , & je me propose de la mettre par écrit , & de te l'envoyer quelque jour.

Je m'arrête , car mon mari s'impatiente de me voir la plume à la main : d'ailleurs tu n'es pas en état de beaucoup lire , & je dois te ménager.

---

(1) C'est ainsi que Madame de l'Ecluse & Madame de Neufpont appelloient cette Abbesse lorsqu'elles étoient à son Couvent.

## L E T T R E   X X X V I I I .

*Du 30 Septembre 1687.*

**J**E t'ai une obligation infinie , ma chere Baronne , de m'avoir écrit ce billet. Une amie qui est dans les risques de fâcheux événemens , inquiete toujours une amie qui est loin d'elle : une tierce personne a beau écrire des choses vraies , on ne la croit pas comme la main chérie de celle pour qui le cœur s'intéresse. Ménage-toi toujours bien , & ne t'occupe pas trop de la délicatesse de ton fils ; ou plutôt occupe-t-en pour ne pas s'attacher trop à l'enfant au cas d'accident.

L'impatience de ton desir sur l'histoire de ma bonne tante me réjouit. Oui tu l'auras , je t'en renouvelle ma promesse : cette histoire est si touchante , & l'héroïne nous est si chere , que je me fais une fête de l'écrire & de t'en faire présent ; mais je ne te la promets ni pour ce temps-ci , ni pour ce temps-là ; car elle sera longue ; & je ne pourrai peut-être l'écrire que pendant des absences de mon mari. Il est toujours l'implacable ennemi de ma plume. Quelquefois , pour me dégouter de t'écrire si souvent & si longuement , il me dit que je fais l'enfant. Rien ne me pique tant que cette parole. Il se donne aussi pour modele : quand j'écris à M. de Neufpont , me dit-il , deux mots d'ami-

tié, & quelques nouvelles, font le contenu de ma Lettre ; au lieu que toi tu fais des volumes. Mais il a beau dire, je saurai profiter de ses absences pour t'en faire des volumes quand j'aurai matière ; & notre petit commerce ira toujours son chemin.

Marque-moi, je te prie, si ta couche t'a été favorable. Tout le monde medit, & mon mari sur-tout, que je suis plus belle que jamais. Dois-je m'en réjouir ? Je n'en fais rien. Je sens cependant une joie secrete de ce mieux ; tant y a que la beauté, toute fatale qu'elle s'annonce, flatte toujours les femmes. Madame de Montcroix a déjà été prôner ce changement à toute la Cour ; de sorte que plusieurs Princes & Princesses, & le Roi même, en ont fait compliment à mon mari, qui y fut il y a huit jours. Sa tante lui a demandé quand est-ce que j'irois lui rendre ses visites. Il lui a dit qu'il n'en savoit rien, parce que j'avois de plus en plus le goût de la retraite, & qu'il me laissoit libre comme une volontaire. Il m'a rapporté cette réponse, qui me prouve qu'il craint autant de me voir à Versailles que je redoute d'y paroître. Son neveu est toujours amoureux de moi ; mais il ne lui porte toujours point d'ombrage : il rit de la folie du jeune homme, de l'empressement qu'il a de me plaire, de son assiduité à me faire compagnie, & de la jalousie qu'il montre quelquefois contre mon cousin. Ce cher cousin est toujours maigre & pâle ; mais il est gai. Adieu, ma chere amie ; le temps coule si rapidement

quand je suis avec toi , que j'oubliois que mon grand-papa & ma grand'maman partent demain , & qu'il n'est pas décent , la veille de leur départ , que je sois si longtemps absente de leur compagnie.

---

## L E T T R E   X X X I X.

*Du 26 Novembre 1687.*

**J'**ARRIVE de Normandie : on vient de me remettre ta Lettre , à laquelle je réponds tout de suite. Tes reproches , ma chere Baronne , sont dictés par une amitié si vive & si tendre , qu'ils me réjouissent. Mais juges-tu de Paris par ton Village ? de notre fracas par ta solitude paisible ? de nos voyages à nos Terres par la promenade de ton parc ? en un mot , compares-tu ta vie avec la mienne ? Deux mots vont te convaincre que je ne suis ni une paresseuse , ni une indifférente.

Le 10 Octobre nous reçûmes la visite de Madame de Montcroix , qui alloit à Fontainebleau rejoindre la Cour. Elle avoit mis dans sa tête de m'emmener avec elle ; elle disoit avec exclamation , que j'étois d'une beauté ravissante depuis ma couche , & que c'étoit un meurtre de rester claquemurée dans sa maison. Mon mari se défendoit mollement ; en sorte que pendant quatre jours qu'elle resta à Paris , il me fallut lutter toute seule contre elle pour ne point déferer à sa



demande. Elle partit enfin le 14 à neuf heures du matin. Ce jour-là en dînant, mon mari fit le projet de me mener passer un mois à notre nouvelle Terre, avec tous nos amis de cœur. Nous partîmes le 22. Je t'assure que pendant tout le mois je n'ai pas eu le temps de respirer, tant les promenades & les plaisirs se suivoient. Quoique ce lieu soit charmant, quoique j'y aie eu tout l'agrément possible avec notre aimable compagnie, je ne l'appellerai pas moins *Terre d'ennui*; car mon inquiétude sur mon fils, & mon éloignement de lui, m'ont causé un ennui mortel au milieu de nos amusemens même. J'ai vu la Mer. A mon gré il n'y a rien de plus beau, à moins que nos yeux ne puissent supporter la vue du soleil, qu'on dit être un océan de lumière. Je laisse à M. de Neufpont, qui a voyagé, la gloire de t'en faire la description.

Madame de l'Ecluse a été de notre caravane : elle t'embrasse de toute son ame. Nous nous voyons souvent, mais plus chez moi que chez elle, parce que mon mari est comme un enfant qui ne sauroit se passer de moi : il dit qu'il s'ennuie quand il ne me voit pas. Je l'en badine ; & à te dire vrai, je suis charmée de cette politesse, qui est une grande preuve pour moi de son amour. Adieu, ma belle Payfanne, ma pauvre recluse : à seize ans & demi être fixée dans son Chateau, dans un Village, tu me fais pitié.

## L E T T R E X L.

*Du 22 Décembre 1687.*

**E**NFIN, ma chere amie, l'apostume est crevée, la jalousie de mon mari à la fin a éclaté. Je commence cette Lettre aujourd'hui Lundi; & je ne sais pas quand elle finira; car je veux l'écrire absolument en arriere de ce cher ami: il est si touché, si fâché, si contrit de ce qu'il a fait, que je dois paroître avoir oublié tout, même de t'en instruire.

Le lundi premier de ce mois, sur les dix heures du matin, la Comtesse de Montcroix arriva. Elle me dit, en m'embrassant, que je faisois son admiration, sa joie & ses délices; & que puisque je refusois opiniâtrément de l'aller voir, elle venoit se dédommager & passer une huitaine avec nous. Je répondis à son accueil le moins froidement que je pus. Le lendemain matin, à peine étions-nous levés, que je vis arriver un Marchand & deux de ses garçons chargés de pieces d'étoffes, qu'elle avoit fait apporter pour me faire choisir un habillement dont elle vouloit me faire présent. En même temps parut un Marchand de dentelle, parce qu'elle vouloit y joindre la coëffure & tout l'ajustement, pour me faire un beau negligé complet: je ne vous trouve jamais si bien, me dit-elle, qu'en negligé; & je veux vous voir

parée de celui-ci avant mon départ , pour avoir le plaisir de vous contempler à mon aise dans tous vos charmes. Dès le jour même avant midi , tout fut dans les mains des ouvrières qui promirent l'ouvrage pour le vendredi.

Ce beau négligé fut fini au jour marqué ; & il fallut m'en parer dès le samedi. Madame de Montcroix fait bien que j'ai abondamment de tout , & que je n'ai que faire de ses présens ; mais c'est qu'ayant donné les choses , elle se trouve en droit d'exiger qu'elles soient mises quand elle veut , & comme elle veut. Jamais toilette ne fut faite si promptement , ni si matin , vu la saison ; mes femmes n'avoient pas le temps de respirer autour de moi , tant elle les hâtoit. Elle avoit bien ses raisons ; car à peine fus-je habillée , qu'un de ses gens vint nous dire qu'un Marchand demandoit à la porte si l'on vouloit voir de jolis bijoux qui étoient à vendre. Elle demanda aussi-tôt qu'on le fit entrer.

Dès que je vis ce Marchand , sa physionomie me frappa , & ne me parut point inconnue. Il avoit du feu & de la noblesse dans le regard ; jeune , beau , le visage pourtant un peu crasseux , les cheveux gras & mal en ordre , la démarche gênée & noble en même temps , le son de sa voix mal assuré , & parlant du nez & lentement comme les Normands. Je vis tout cela en gros , & sans m'y arrêter. Ce n'est que depuis que j'en ai fait la remarque , en y réfléchissant & en me le rappelant tel qu'il me parut alors. Il avoit

un garçon marchand en qui je ne remarquai rien.

Il nous montra des bijoux communs & pas chers. J'en achetai quelques-uns pour mes femmes & pour la nourrice de mon fils. Après cela il nous en montra de plus beaux dont je me souciois peu , & dont il me fallut accepter quelques-uns de la Comtesse qui ensuite demanda que mon fils vînt pour voir si les bijoux feroient quelque impression sur sa vue. Quand il fut apporté , il nous amusa un peu par son application à regarder tout. Le Marchand l'examinait avec beaucoup d'attention ; il le caressoit , & s'écrioit : *Le bel enfant ! le bel enfant !* Puis il disoit qu'il me ressembloit ; & il lui fit quelques caresses , que je trouvai un peu libres , jusqu'à le baiser même sans ma permission avec son visage crasseux. Après quoi , il dit qu'il avoit un joujou qui l'amuseroit peut-être : c'étoit un petit tourniquet d'argent , qui , par le moyen de quelques roues que l'on montoit , tournoit comme un moulin à vent. L'enfant parut s'en occuper ; & Madame de Montcroix le lui acheta. Alors je jugeai à propos de renvoyer la nourrice avec l'enfant.

Comme je me disposois à renvoyer aussi le Marchand , il nous dit qu'il avoit une jolie boîte à mouches , qui seroit un peu chère à cause des diamans qui l'entouraient ; & que cependant elle valoit mieux que son prix. La Comtesse demanda à la voir. Pendant que le Marchand la développait , il nous disoit qu'il y avoit dedans un Berger

dont les moutons étoient peints à ravir. Effectivement , dès que nous eûmes jetté les yeux dessus , nous trouvâmes non-seulement les moutons , mais même tous les accompagnemens d'un naturel à charmer. Je dis à plusieurs fois que le berger étoit joli , & qu'il ressembloit à quelqu'un que j'avois vu. Le Marchand me fixa à ce moment-là. Je le regardai ; & trouvant à l'instant qu'il lui ressembloit , je lui demandai si ce n'étoit pas lui-même qui étoit peint en Berger. Il me répondit avec son ton normand : *Ah ! Madame , les Marchands ne s'amusent pas à se faire peindre.*

Madame de Montcroix me voyant prendre plaisir à examiner la boîte , en demanda le prix. Le Marchand lui dit qu'elle étoit de cinquante louis. Elle lui dit tout de suite qu'elle la prenoit , & qu'elle ne la trouvoit pas chere. En même temps elle me la mit dans la main , en me disant qu'elle m'en faisoit présent. Avant de la remercier , je tirai un cordon de sonnette , & je dis au laquais qui se présenta , d'aller dire à mon mari de venir un moment s'il le pouvoit. Il n'avoit point paru de la matinée , parce qu'il étoit occupé d'une affaire avec M. des Fossés. Mon mari vint. Dès qu'il entra , je lui dis que sa tante me faisoit présent d'un joli Berger ; mais que je ne voulois point l'accepter qu'il ne m'eût dit auparavant s'il n'en seroit point jaloux. En même temps je lui présentai la boîte. Il examina le Berger & les moutons , les trouva bien , ainsi que

tous les ornemens de la boîte , & me dit qu'un Berger donné par sa tante ne le rendroit jamais jaloux.

Pendant ce temps-là , la Comtesse payoit le Marchand , qui se mit ensuite en devoir de s'en aller , mais en refermant ses boîtes avec beaucoup de lenteur. Pendant tout ce temps , j'admirois ma boîte ; & comme je disois fort souvent que mon Berger étoit joli , mon mari qui étoit assis auprès de moi , me passa un bras autour du corps , me ferra , & me dit : tu admire ton Berger , & moi je contemple ma Bergere que je trouve charmante dans son nouveau negligé. Et comme il me baisoit bien fort en disant cela , le Marchand , qui ne cessoit de nous regarder , dit tout haut à son garçon , en narrant beaucoup : *Si j'avois une belle femme comme ça , je la baiserois bien aussi.* Nous l'entendîmes tous , mais sans nous en occuper. Enfin , après bien du temps & bien des regards , que je ne me suis rappelée que depuis , ils s'en allerent. Il étoit midi & demi passé ; & ils étoient arrivés avant onze heures. L'heure du dîner vint : nous nous mêmes à table.

Après le dîner , étant tous trois auprès du feu , je m'avisai de tirer ma boîte de ma poche , comme un enfant , pour la regarder. En l'ouvrant , les traits du Berger me frappèrent si fort , que je fis un cri ; & la jetant sur la Comtesse avec indignation , je lui dis : Gardez vos présens , Madame ; voici encore un de vos tours. Mon mari  
surpris

surpris me demandoit ce que je voulois dire. Je lui dis avec vivacité que c'étoit le Prince (*en question*) qui étoit peint en Berger, que je le reconnoissois à n'en point douter, & que sûrement c'étoit concerté avec sa tante. Elle m'écoutoit tranquillement en ricanant & sans répondre. Mon mari prit la boîte, examina le portrait, le reconnut, & devint rêveur. En même temps il me vint une idée que je mis tout de suite au jour : Ne seroit-ce point, dis-je, le Prince lui-même qui se seroit déguisé en Marchand ? Etraussitôt me rappelant ses traits : Ah ! je n'en doute plus, continuai-je, c'étoit bien lui ; je lui ai même dit qu'il ressembloit au Berger ; & c'étoit pour mieux cacher le son de sa voix, qu'il parloit du nez. Mon mari qui étoit toujours plongé dans sa rêverie, ne rompit le silence que pour me dire avec un air piqué, & piqué contre moi : *Le Prince doit être content, Madame ; il a été trouvé joli : avec un peu de constance, il peut espérer de devenir heureux.* Ces paroles entrecoupées de soupirs, & accompagnées de regards où le dépit & la douleur étoient peints, me poignarderent le cœur. Je me mis à verser un torrent de larmes. Quoi ! me disois-je, mon mari que j'aime tant, me croit capable d'en aimer un autre & d'abandonner la vertu ? Ces réflexions me mirent hors de moi ; je pouffois des sanglots à faire pitié, & mon mari y étoit insensible. Outrée de sa dureté, je me jettai dans ses bras, en lui disant qu'il vouloit donc me faire mourir. Il me

repoussa si brusquement , que je tombai sur le parquet sans connoissance. Le derriere de ma tête attrapa le coin d'une table qui m'y fit une ouverture si grande , que le sang en sortit aussi-tôt avec abondance. A la vue de ce sang , mon mari reprit toute sa sensibilité pour moi. O Ciel , s'écria-t-il , j'ai tué ma femme : que je suis malheureux ! En même temps , il sortit de la piece. Sa vilaine tante , qui jusqu'alors nous avoit regardés en silence , sonna pour avoir du secours. Comme le sang que je perdois l'épouvantoit , elle envoya aussi-tôt chercher notre Chirurgien , qui vint & commença par re fermer la plaie à la hâte , afin de me secourir ensuite. Je fus près d'une heure sans connoissance ; pendant ce temps , on m'avoit mise au lit. Au sortir de mon évanouissement , je me vis entourée de mes femmes , du Chirurgien & de Madame de Montcroix. Plusieurs mouchoirs pleins de sang me firent demander ce que c'étoit. On me dit donc que je m'étois donné un coup à la tête. J'y sentoís en effet bien du mal ; mais ne voyant pas mon mari près de moi , je dis dans ma détresse : hélas ! j'ai reçu un coup bien plus vif au cœur. Ces paroles furent une énigme pour les assistants , excepté pour la Comtesse. En même temps , je me mis à fondre en larmes. Une de mes femmes en fut si vivement touchée , qu'elle s'en fut pour chercher mon mari & lui dire que je me désois. Mais elle le trouva dans son cabinet , étendu sur un fauteuil , pâle comme



la mort & sans mouvement. Elle en fut effrayée ; & elle vint avec précaution dire au Chirurgien de lui aller donner du secours ; & tout de suite elle envoya un domestique chercher ma tante.

La Comtesse de Montcroix , dont la présence m'étoit à charge , vouloit me consoler & s'innocenter , en m'assurant avec fermeté que le Prince n'étoit venu que par curiosité , pour voir s'il étoit possible que je fusse devenue plus belle , & que son intention n'avoit rien que d'honnête. Mais je lui dis avec indignation qu'elle seule étoit auteur de toutes nos peines , qu'elle ne cherchoit qu'à nous désunir mon mari & moi ; & que loin de la regarder comme une amie , je la redoutois & la regardois comme la plus cruelle ennemie qu'on pût jamais avoir. Cela l'obligea de me quitter. Je n'avois plus alors auprès de moi que mes femmes , qui ne pouvant me consoler , pleuroient aussi.

Pendant ce temps-là , ma tante & mon cousin arriverent , & furent conduits vers mon mari qu'on avoit mis au lit , & dont l'état avoit si fort alarmé le Chirurgien , qu'il avoit envoyé chercher le Médecin , qui lui-même se trouvoit fort embarrassé. Il étoit aussi le Médecin de ma tante. Quand il la vit , il lui dit son inquiétude. Mon cousin qui avoit accompagné sa mère auprès de mon mari , fut surpris de ne m'y pas voir ; il demanda où j'étois. On lui dit que j'étois au lit. Eh ! qu'est-ce que tout ceci , dit ma tante effrayée ? Qu'est-ce qu'a ma niece ?

Madame de Montcroix, qui pour lors étoit chez son neveu, lui dit que je m'étois trouvée mal ; & qu'en tombant, je m'étois donné un coup à la tête : mais qu'elle comptoit que ce ne feroit rien. Mon cousin accourut pour me voir : sa vue excita mes pleurs, quoiqu'elle me donnât de la consolation. Mes femmes alors se retirèrent dans la piece d'à coté. Eh ! qu'avez-vous, ma chere cousine, me dit-il en m'abordant ? Comme je ne lui répondois point, & que je continuois de fondre en larmes, il crut que c'étoit l'état de mon mari qui excitoit mes pleurs ; & pour me consoler, il me dit de ne me point tant alarmer, que la connoissance commençoit à lui revenir. Il n'en étoit rien. Que dites-vous, lui dis-je, en arrêtant tout d'un coup mes larmes ? est-ce que mon mari est sans connoissance ? Cette question l'embarrassa ; il vit bien que j'ignorois l'état de mon mari : & voulant replâtrer sa faute, qu'il se reprochoit déjà, il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour me persuader que mon mari n'avoit point de mal. Pourquoi dissimuler, lui dis-je avec une sorte de contentement ? J'entrevois que mon mari s'est trouvé mal : si cela est, dites-le moi ; & bien loin de m'en affliger, ce sera ma consolation. Ce langage lui parut nouveau de ma part, lui qui connoît si bien ma tendresse & ma sensibilité pour mon mari. Il resta donc interdit, ne sachant s'il devoit dire *oui* ou *non*. Ce qui l'embarrassoit, c'est qu'il savoit que mon mari étoit toujours sans connoissance, &

qu'il donnoit de l'inquiétude au Médecin. D'un autre côté, il pensoit que ce pouvoit être par ruse, que je lui parlois ainsi, afin de l'obliger à dire la vérité. Enfin il ne me répondit rien, & se mit à pleurer. Que vous êtes cruel ! lui dis-je alors en poussant mille sanglots. Eh ! que voulez-vous que je vous dise, me demanda-t-il avec embarras ? Qu'une chose, lui répondis-je avec feu : si mon mari est hors d'état de me venir voir ! Oui, me dit-il alors, en ajoutant que pour cela, il n'y avoit rien à craindre, qu'il n'étoit pas en danger. Ah ! dis-je à l'instant, je respire. Cette exclamation l'obligea de me demander quel étoit le sujet de mes pleurs. Je suis au désespoir, lui dis-je, mon mari est jaloux jusqu'à la fureur : si vous l'avez vu sans connoissance, j'espère que c'est qu'il a encore un peu de sensibilité pour moi ; & que s'il n'est auprès de moi, c'est qu'il ne peut pas : ce n'étoit que son absence qui excitoit mes pleurs. Il m'assura fort que mon mari étoit encore sans connoissance au moment qu'il vint me voir ; & il me dit en se levant, qu'il alloit en savoir des nouvelles, si cela me faisoit plaisir. Je lui répondis que je ne savois pas ce que je voulois ; que je craignois d'apprendre que mon mari fût mieux & ne vouloit pas me voir, & que sa jalousie me piquoit & m'effrayoit en même temps. J'en suis dans un étonnement étrange, me dit-il en frappant du pied : Quoi ! le Comte jaloux ! & jaloux d'une femme comme vous,

qui êtes la vertu même, & qui l'aimez uniquement !..... Malgré cela , ajouta-t-il après un moment de silence où le tenoit son étonnement , je vais voir ce qu'il fait & en quel état il est. Il fit rentrer mes femmes auprès de moi , & s'en fut.

Mais les exclamations qu'il venoit de faire à mon sujet , me rendirent mon malheur plus sensible : je m'en occupai si vivement , que je m'évanouis une seconde fois. Pour mon mari , il venoit d'ouvrir les yeux , quand mon cousin entra chez lui. Il avoit été près de deux heures sans connoissance. Mais en la reprenant , il repoussoit tous ceux qui l'entouroient ; & avec une vue égarée , il demandoit qu'on le laissât seul. Quand il aperçut mon cousin , il dit qu'il avoit quelque chose à lui dire , en priant qu'on se retirât au moins pour qu'il pût lui parler librement. On y consentit. Comme son air égaré inquiétoit , on resta dans la piece d'à côté. La précaution fut sage : car , à peine fut-on sorti , que mon mari quitta le lit comme un furieux , courut à son épée , la tira du fourreau ; & il se jettoit dessus , quand mon cousin , qui le retenoit de son mieux , se mit à faire des cris. Dans le moment , tout le monde fut rentré. Il étoit bien temps , ma chere Baronne , car , hélas ! je n'aurois plus de mari ; il alloit s'enfoncer son épée , tant son désespoir étoit grand & tant son esprit étoit troublé. Mon cousin , dont l'état de maigreur augmente tous les jours , avoit

été saigné le matin, & n'avoit pas la force de le retenir ; & mon mari qui savoit cela , n'avoit demandé à lui parler , que dans l'espérance que son état de foiblesse ne lui nuiroit point pour faire son coup.

Quand mon mari vit tout le monde autour de lui , lui demander avec effroi s'il avoit perdu l'esprit , il devint doux comme un agneau : il se laissa remettre au lit , & il se mit à fondre en larmes. Personne n'osoit lui demander le sujet de ses pleurs ; mais le Médecin jugea qu'il falloit le laisser pleurer. Quelques momens après , mon mari demanda encore d'être seul avec mon cousin ; & il ajouta tout de suite : ôtez mon épée & tout ce qui pourroit servir à me faire du mal ; liez-moi les mains & les pieds même ; mais laissez-moi parler au Chevalier en particulier. On se retira donc une seconde fois , s'en rapportant à sa parole , mais en ôtant son épée par précaution.

Dès que tout le monde fut retiré , mon mari se jeta au cou de mon cousin ; & d'une voix entrecoupée de sanglots , il lui dit : Sais-tu , mon cher Chevalier , que je suis un malheureux , que j'ai tué ma femme , & que je ne respire plus que la mort pour aller la rejoindre ? Alors la fureur le reprit ; il repoussa mon cousin qui ouvroit la bouche pour le désabuser , & lui dire que je n'étois pas morte : va-t-en , lui dit-il , laisse-moi mourir de douleur. En même temps il se tourna de l'autre côté , & se mit

à pousser des gémissemens. Mon cousin le laissa se lamenter pendant deux ou trois minutes ; puis il lui dit : mon cher Comte , tu te chagrines là bien mal à propos ; ta femme n'est point morte , & elle meurt d'envie de te voir. Mon mari se retourna avec vivacité , & le fixant , il lui dit : Chevalier , me dis-tu vrai ? ou te moque-tu de moi ? Mon cousin lui assura qu'il disoit la vérité. Eh bien ! dit mon mari avec transport , que je la voie. En même temps il sauta du lit , passa sa robe-de-chambre & vint me trouver. Tout le monde le voyant sortir de la chambre , se mit à le suivre ; & quand on le vit entrer vers moi , on resta en dehors de la piece , afin de lui laisser la liberté de me parler.

Depuis que mon cousin m'avoit quitté , j'étois toujours dans mon évanouissement. Mes femmes avoient sonné pour avoir du secours ; mais le laquais qui avoit paru , & qu'elles avoient envoyé pour faire venir quelqu'un pour me secourir , étoit revenu leur dire de s'en tirer comme elles pourroient ; que mon mari étoit encore plus mal que moi ; que chacun étoit autour de lui , & que pour lui , il n'avoit osé rien dire de peur de trop effrayer tout le monde. Ce garçon , ma chere amie , s'étoit trouvé justement au moment qu'on remettoit mon mari au lit après s'être voulu tuer.

Le premier soin de mon mari , en entrant chez moi , fut de regarder à mon lit.

Mes

Mes femmes alors étoient au chevet très-occupées à me frotter les temples & à me faire respirer de différentes eaux. J'étois dans leurs bras comme une femme morte, laissant aller ma tête de tous les côtés. Comme on étoit obligé de me secouer, ma plaie s'étoit rouverte; de sorte que mon mari voyant mon sang couler jusques sur mon sein, ma pâleur extraordinaire, & plusieurs linges qui avoient servi lors de mon pansement, crut qu'on étoit à m'ensevelir. Il se tourna du côté de mon cousin, & lui dit en poussant tout d'un coup des sanglots: Ah! barbare, à quel spectacle m'amene-tu: En disant cela, les jambes lui manquerent; & il se laissa tomber au milieu de la piece. Mon cousin qui n'avoit pas de force, voulut le retenir, & il se laissa tomber en même temps. Mes femmes voyant ces deux hommes sur le parquet, & ne pouvant m'abandonner pour les secourir, poussèrent des cris si perçans, que chacun accourut; & ces cris me tirèrent aussi de mon évanouissement. Comme j'étois à mon séant, soutenue par mes femmes, j'apperçus, en ouvrant les yeux, mon mari étendu par terre, & chacun empressé à le relever. Je n'y vis pas mon cousin, parce qu'il s'étoit relevé aussi-tôt. La situation de mon mari acheva de me rendre à moi-même; & émue de pitié & de tendresse, je m'écriai: *Ah! mon cher ami!* Comme il ne s'étoit point trouvé mal, & qu'il n'étoit tombé que par l'absorbement de sa douleur, dès qu'il entendit

ma voix , il se releva avec vitesse , & vint à moi en me disant : *Quoi ! ma chere amie , je t'offense , & tu m'aime encore ?* En même temps il se jetta à mon cou. Mais le Chirurgien qui voyoit mon sang couler , accourut , & l'écarta en lui disant , qu'il falloit , sans perdre de temps , me panser dans les formes , & que sûrement ma plaie étoit rouverte.

Quand mon mari vit l'ouverture de ma plaie , il se mit à pousser des cris affreux : il disoit que c'étoit lui qui m'avoit mis dans cet état ; qu'il étoit un misérable ; qu'il ne méritoit pas de m'avoir pour femme , & qu'il devoit payer de tout son sang la faute qu'il avoit faite. Ma tante lui dit que quoi qu'elle ignorât sa faute , elle pensoit que son amour l'aggravoit , & qu'elle croyoit qu'il feroit mieux d'arrêter ses pleurs que de leur donner un si libre cours , parce que toute sa sensibilité ne pouvoit servir qu'à m'attrister. Elle disoit bien vrai , ma chere Baronne ; car si ma tête étoit malade , mon cœur l'étoit bien davantage ! je souffrois des maux inouis , & je n'osois me plaindre à cause de lui. Il sentit que ce que lui disoit ma tante , étoit raisonnable ; il se tut. Mais comme j'avois toujours les yeux sur lui , je vis souvent des larmes arroser ses joues. Quand mon pansement fut fait , le Médecin & le Chirurgien défendirent de me laisser parler. Ils assurèrent que huit jours suffiroient pour me guérir , si l'on savoit me ménager , parce que je n'avois de malade que les chairs ;



que comme j'avois perdu beaucoup de sang, je devois être très-foible ; & que par conséquent il me falloit du repos. Ils s'en allerent alors voir leurs malades , en se donnant parole pour revenir me voir sur les huit heures du soir.

Quand ils furent partis , ma tante & mon cousin voulurent savoir toute notre histoire. Mon mari en commença le récit ; & dans le moment , M. des Fossés arriva. Un des garçons de cuisine étant dans le jardin , l'avoit apperçu à sa fenêtre, & avoit couru lui dire qu'il ne savoit pas ce qui étoit arrivé ; mais que *Madame* étoit quasi morte , & que *Monsieur* vouloit se tuer , & qu'on avoit bien du mal à l'en empêcher. M. des Fossés donc accourut. Quand mon mari le vit , il se troubla ; tant y a que les gens vertueux en imposent toujours. Mon mari lui dit en tremblant : Monsieur , plaignez-moi , je suis accablé de douleur : j'ai pensé tuer ma femme. M. des Fossés qui l'aime avec tendresse , fut touché de son air pénétré ; il lui prit les mains , les lui serra ; & jettant un coup d'œil sur moi , il dit : Madame est-elle en danger ? Non , Monsieur , non , dis-je bien vite , mon mal ne fera rien. Je l'espere , reprit mon mari ; mais je n'en suis pas moins un misérable. C'est , dit M. des Fossés , quelque trait de jalousie qui aura éclaté ? Une rage , Monsieur , une rage , dit mon mari le cœur ferré. Les reproches que vous vous faites , Monsieur , reprit M. des Fossés , prouvent assez que

vous reconnoissez votre erreur , & que vous détestez votre faute ; ainsi je vous crois plus à féliciter qu'à plaindre : vous étiez jaloux en secret ; votre jalousie a pris son essor ; la voilà partie , elle ne reviendra pas. Mon mari se jetta à son cou ; & moi je le remerciai bien de sa condescendance & de sa douceur. Quand mon mari se fut un peu remis de son émotion , il reprit le récit de notre aventure ; & il se fit tant de reproches , que personne n'osa lui en faire. Il nous dit que ce qui l'avoit rendu tout d'un coup si furieux contre moi , c'est qu'au moment où je me jetai dans ses bras , il s'imagina me voir dans ceux du Prince ; & il assure que cependant il n'a jamais pensé que je fusse capable d'abandonner la vertu ; mais que toute sa crainte étoit que je n'en vinsse à aimer un peu le Prince , au moins par reconnoissance ; & que ce n'étoit que cela qu'il avoit voulu exprimer ; lorsqu'il me dit qu'*avec un peu de constance , le Prince pouvoit espérer de devenir heureux* : & il ajouta qu'il fait un si grand cas de mon amour , qu'il se trouveroit le plus malheureux des hommes , si je le frustrais de la moindre portion de mon cœur. Une femme , ma chère Baronne , peut-elle se croire malheureuse de trouver dans son mari de telles dispositions ?

La tante de mon mari , qui pensoit bien que sa présence ne pouvoit que nous déplaire , avoit pris le parti de s'en aller au moment que mon mari alloit entamer no-

tre histoire. Une heure après nous demandâmes où elle étoit ; & on nous dit qu'elle étoit partie, fans avoir voulu nous dire adieu. Son départ me donna tant de joie, que fans penser à la défense du Médecin, je me mis à causer de notre aventure, & de tout ce qui se présenta à mon idée, comme si je n'avois point eu de mal. Aussi quand le Médecin & le Chirurgien revinrent, & qu'ils nous virent, mon mari & moi, si animés, si gais, en un mot, si différens de l'après-midi ; ils se regarderent l'un & l'autre ; & le Médecin dit : si les hommes étoient toujours contents, que deviendrions-nous ?

Le Lundi nous reçûmes, mon mari & moi, chacun un billet du Prince. Voici le contenu de celui qui m'étoit adressé :

» Pardonnez-moi, Madame, ma super-  
» chérie : on garde devant les Princes un  
» certain *decorum*, qui nous prive toujours  
» de voir les personnes avec ce naturel &  
» cette liberté si favorables à la beauté &  
» aux grâces ; & j'ai voulu vous voir vous-  
» même, vous admirer & vous respec-  
» ter «.

Voici celui qui étoit adressé à mon mari :

» J'ai pour vous, mon cher Comte, l'a-  
» mitié la plus sincere & l'estime la plus  
» parfaite : jugez si avec ces sentimens je  
» pourrai jamais vous causer le moindre  
» souci «.

Mon mari répondit sur le champ. Il insinua dans sa réponse que j'étois très-sensi-

ble à son obligéant billet ; & que je n'aurois pas manqué d'y répondre moi-même , si le coup que je m'étois donné à la tête ne m'avoit retenue au lit.

Le lendemain il en reçut un autre , où le Prince lui marquoit qu'il ignoroit que je me fusse donné un coup ; que la Comtesse de Montcroix lui avoit fait un discours simulé en lui rendant sa boîte ; qu'il venoit d'aller chez elle lui-même *incognito* pour savoir ce qui m'étoit arrivé , & qu'il ne l'avoit pas trouvée ; qu'il le prioit donc de lui marquer si ce ne seroit point lui qui auroit occasionné ce malheur. Mon mari lui répondit en deux mots , qu'il iroit lui-même lui faire sa confession dès que je serois rétablie ; & qu'il voyoit clairement & avec plaisir , que mon mal ne seroit rien.

Nous vîmes , ma chere Baronne , par ce second billet que Madame de Montcroix ne lui avoit rien dit de notre aventure. Comme j'allois toujours de mieux en mieux , mon mari au bout de quelques jours jugea à propos d'aller à Versailles. Il fut trouver le Prince , & lui raconta sans déguisement tout ce qui étoit arrivé le jour de son travestissement. Le Prince fut très-sensible à l'événement : il versa quelques larmes , & dit à mon mari qu'il m'aimoit à l'adoration ; mais qu'il estimoit & respectoit ma vertu ; & qu'il lui faisoit serment de ne jamais passer vis-à-vis de moi , les bornes du respect le plus délicat. Il lui dit qu'il n'avoit

jamais vu de femme plus sage & plus réservée que moi ; & que si toutes me ressembloient , les hommes seroient plus retenus & plus circonspects : car , ajouta-t-il , les femmes sont plus agaçantes encore , que les hommes ne sont séducteurs.

Mon mari s'en revint le jour même , le cœur content & l'ame tranquille. Trois jours après nous apprîmes la mort de sa tante. Cette femme s'avisa de dire au Prince qu'il avoit renoncé trop vite à ma conquête ; qu'elle m'auroit amenée à tout ce qu'il desiroit ; qu'elle ne voyoit déjà plus qu'une foible opposition dans mon mari ; que quelques mois encore auroient suffi pour me faire revenir de tous me préjugés de Couvent ; qu'enfin je serois devenue la femme la plus galante avec le tems. Et le Prince lui répondit avec indignation , qu'elle étoit une infame , qu'il avoit autant d'horreur pour ses dispositions que de respect pour ma vertu , & qu'il n'auroit jamais pour elle que du mépris. Le dépit & la honte que lui causa cette réponse , lui donnerent la fièvre dans le moment. Elle se mit au lit , & mourut dans les vingt-quatre heures. La nouvelle de sa mort me causa une joie inexprimable. En effet , ma belle Baronne , ne dois-je pas regarder cette mort comme le plus grand avantage qui pût m'arriver dans la vie ? Cette femme étoit d'un caractère si dangereux.... Je m'arrête pour ne point troubler sa cendre. Son mari , qui est rempli de piété , est content de ses derniers mo-

mens. Il m'a même dit de sa part, qu'elle me demandoit bien des pardons, & se recommandoit à mes prières.

Mon mari se vit donc obligé de retourner tout de suite à Versailles. Ma tête étant alors presque guérie, & n'ayant plus rien à craindre de sa tante, je voulus l'accompagner. Madame de la Tour, qui étoit héritière avec mon mari, fut aussi du voyage. Jamais, ma chere amie, non, jamais Versailles ne m'a paru si agréable que pendant ce séjour. Le Prince sage, poli & réservé vis-à-vis de moi : mon mari tranquille & gai, parlant souvent de sa faute, & la détestant sincèrement. Le Prince a eu la bonté de le congratuler sur la mort de sa tante, en lui disant que son intention étoit de lui conseiller de rompre entièrement avec cette femme, & qu'il se réjouissoit de ce que Dieu en avoit lui-même hâté la rupture.

C'est aujourd'hui Samedi. Hier sur les quatre heures après-midi, comme je venois de finir ma narration, l'Abbé que tu m'as adressé, ma chere amie, m'a remis ta courte Lettre datée du trois de ce mois. Comme je lui marquois ma surprise de la recevoir si tard, il m'a dit qu'il n'étoit arrivé que depuis quelques heures, & qu'il avoit été arrêté en route par une maladie. Il étoit effectivement très-pâle. Sur ta recommandation j'ai écrit sur le champ à Madame de Maintenon une Lettre, qu'il doit lui présenter aujourd'hui par l'entremise de mon

mari qui est à Versailles , & à qui j'ai écrit aussi un mot en faveur de ce bon Ecclésiastique.

A la fin tu as donc deviné le Prince ? Je n'en suis pas étonnée ; mais je le suis de ce que tu as tant tardé à le deviner. Actuellement qu'il n'est plus question de galanterie de sa part , je parlerai de lui sans mystere lorsque l'occasion s'en présentera. Madame de l'Ecluse ( qui est à côté de moi ; qui parcourt toutes les pages de cette Lettre ; qui dit que les événemens qui en font le sujet feroient un joli roman ; que si elle avoit le talent de Madame de la Fayette , elle le commenceroit tout à l'heure ) t'embrasse de toute son ame ; & moi aussi , qui t'aime plus que ma vie , & qui lui dis que je suis bien-aise de son incapacité , parce que je ne veux point être la matiere d'un Roman.

---

## L E T T R E X L I.

*Du premier Janvier 1688.*

**B**ON jour , bon an. Voilà , ma chere amie , tout mon compliment : mon amitié pour toi n'est pas susceptible d'analyse ; elle fait ma joie , mes délices , je la sens , tu la connois , & cela me suffit. Je t'écris dès aujourd'hui & dès le matin pour te demander en grace de ne rien dire à M. de Neufpont de mon aventure ; ou , si la cho-

se est faite , de le prier de ma part de n'en point parler à mon mari dans ses Lettres ; car ce seroit mortifier sensiblement ce cher ami , que de lui faire entrevoir qu'on fait sa jalousie , & jusqu'où il l'a poussée. Avant-hier il me dit d'un air de suppliant : ma chere Comtesse , nous touchons à la nouvelle année ; tu écriras à Madame de Neufpont : puis-je espérer d'obtenir de toi la grace de ne lui point parler de mes fureurs ? Je demeurai interdite , parce qu'il me falloit ou le mortifier , ou déguiser la vérité. Il vit mon embarras , & crut que j'avois envie de le refuser. Il recommença sa supplique d'un air si humble , que je me déterminai tout de suite à l'assurer que je ne t'en écrierois rien. La chose étant faite , & lui l'ignorant , je crois que ma dissimulation est plus sage qu'une sincérité indiscrete ; mais tu sens combien il est important qu'il ignore , & que tu fais tout , & que je le trompe. Il me témoigna aussi-tôt sa reconnoissance par un baiser tendre , que je reçus en rougissant comme une faveur non méritée. Il est allé à la premiere Grand'Messe à la Paroisse. Je veux attendre son retour pour fermer ma Lettre : je la tiendrai à la main à son arrivée , & je ferai enforte qu'il voie le peu d'écriture qui la compose , afin que cela le confirme dans l'idée que je ne te dis rien de mon aventure. Heureusement que comme je finissois mon énorme Lettre Samedi , Madame de l'Ecluse vint me voir. Je lui fis mettre mon paquet dans sa poche , en la priant



de le faire mettre à une boîte de la poste par un de ses gens en s'en retournant. Par cette précaution je suis sûre de la discrétion des miens ; car on est bien discret quand on ne fait rien.

Mon mari m'a dit que le bon Abbé pour qui tu t'intéresse, a obtenu ce qu'il desiroit. Adieu, ma chere confidente, qui as mon cœur & toute ma tendresse comme toute ma confiance.

---

## L E T T R E X L I I.

*Du 28 Janvier 1688.*

**T**U pleure, ma chere amie, & je verse des larmes. Mais lorsque tu recevras cette Lettre il y aura douze jours que ton fils ne fera plus. Puis-je espérer qu'elle te trouvera soumise à la volonté de celui qui ordonne de tout pour notre bien ? Lui auras-tu fait le sacrifice de cet enfant qui est débarrassé des maux de la vie, qui jouit de la gloire, qui offre à Dieu des vœux pour toi, pour ton mari, pour tout ce qui t'est cher ? C'est ce que je souhaite, ce que j'espere, ce qui doit être. Essuie tes larmes ; j'essuie les miennes, & je cesse de te parler d'un enfant qui est si heureux, que nous ne lui devons pas seulement des prieres.

M. de Pomponne sort d'ici : il a interrompu ma Lettre, & a dîné avec nous. Eh bien ! cet homme, qui passe soixante-neuf ans, a

eu toute sa vie des traverses , & il les a supportées en héros chrétien. Je te le donne pour exemple , ma charmante amie. C'est un pere tendre , qui dans sa fortune , a vu mourir des enfans qu'il regrettoit ; & qui , aujourd'hui , a la mortification de ne pouvoir en avancer d'autres pleins de talens , de mérite & de bonne volonté. Ce sont là des peines réelles. Malgré sa disgrâce tout le monde l'aime , l'estime , & le recherche. Sa conversation est douce , infinuante , simple & éloquente. Je voudrois que tu fusse à Paris , & que tu visses cet homme aimable. Ah ! si tu y étois tu en verrois bien d'autres qui te charmeroient , & te distrairoient de ton chagrin. J'ai fait la connoissance d'une Dame qui est l'amie intime de ma grand-maman , & de son âge : cette Dame est la Marquise de Sévigné. C'est une femme plus qu'aimable , une de ces personnes gaies & spirituelles , sur qui les années ne font aucun ravage , parce qu'elles sont tout ame , tout esprit. J'ai dîné il y a quelques jours à l'Hôtel de l'Ecluse avec M. Despréaux : c'est encore un homme de quelque âge , il passe cinquante ans. Sa conversation eut pour moi mille charmes : tout ce qu'il dit est plein d'agrément & de sel. C'est bien dommage , il est un peu sourd. Avec de telles gens , ma chere amie , l'esprit est si satisfait que le cœur s'en sent ; il est comme forcé d'oublier même jusqu'à ses douleurs. Je ne suis point étonnée de la grande liaison de M. des Moulins avec M. Despréaux. Mon amie m'a racon-

té que c'est ce Poëte qui a fait le mariage de ses pere & mere. Le Comte des Moulins & lui sont amis depuis l'enfance ; amis d'étude. La Comtesse des Moulins étoit fille d'un Président à Mortier que M. Despréaux connoissoit. Le Poëte fit un portrait flatteur de cette Demoiselle à M. des Moulins , qui le pria de la lui procurer. M. Despréaux entreprit la chose , & réussit si bien qu'en moins d'un mois le mariage fut fait.

Madame de Maintenon m'a menée enfin au Monastere de Saint-Cyr, vrai monument de son goût, de sa piété & de sa charité. Les bâtimens en sont magnifiques ; & l'ordre de cette Maison se fait admirer jusques dans les plus petites choses. J'ai vu les deux cens cinquante Demoiselles qu'on y élève actuellement. Ces jeunes personnes sont divisées en quatre classes , & distinguées par la couleur de leurs fontanges , qui sont bleues , jaunes , vertes ou rouges. Elles ne peuvent y entrer avant l'âge de sept ans , ni en sortir avant l'âge de vingt ans trois mois. On leur fera alors une dot de trois mille livres & un trousseau. Si elles veulent rester pour se faire Religieuses , on les gardera , & on les admettra à la profession pour rien. On n'admettra même dorénavant dans ce Couvent , pour être Religieuses , que des Demoiselles qui y auront été élevées ; & elles ne pourront commencer leur Noviciat qu'à dix-huit ans accomplis. C'est Madame de Maintenon qui m'a fait tous ces détails , & bien

d'autres encore qui seroient trop longs à écrire.

M. de Neufpont recevra ces jours-ci la Bible de M. de Saci. En priant mon mari de lui faire cet achat , il lui marque que c'est toi qui desires ces Livres pour te remplir l'ame, & t'amuser solidement. N'est-il pas vrai, ma belle Baronne, que tout ce qui est vérité plaît plus que le mensonge ? On racontoit un jour dans une compagnie nombreuse où j'étois , toutes sortes de petits contes faits à plaisir. J'y trouvai quelque amusement , mais point de vraie satisfaction. Il en est de même de toutes sortes de Romans : je les lis , je les savorer même , lorsqu'ils ont un certain mérite ; & tous ne laissent dans mon ame qu'un vuide affreux. Il n'en est pas de même de l'Histoire & de l'Ecriture-Sainte ; on lit & on relit ces choses sans s'en lasser , on y retrouve un nouveau charme , & on sent qu'il y a toujours à profiter.

Mercredi M. Nicole sur les trois heures après-midi , apporta à mon mari une Lettre de M. de Saint-François , & un mémoire de dépenses pour la Chapelle du Château de Nogent. Ces deux Messieurs sont en relation. Mon mari fit des reproches à M. Nicole de ce qu'il n'étoit pas venu dîner avec nous. Il répondit qu'il avoit un asthme qui ne lui permettoit d'aller manger que chez des amis particuliers ; que hors cela , il ne mangeoit nulle part. Comme M. le Chape-

lain l'avoit prié dans une Lettre , de me demander si j'en'aurois point quelqu'habillement fond blanc à lui envoyer , pour faire faire une chasuble pour Pâques & pour les Fêtes de la Vierge , il s'acquitta de sa commission ; & je lui dis que j'en avois un fond argent avec des fleurs d'or que je lui enverrois avec plaisir. M. Nicole se chargea de le lui envoyer avec des Livres. Au lieu d'envoyer le paquet chez M. Nicole par un laquais , nous fîmes la partie , ma belle-sœur & moi de prendre hier le paquet dans mon carrosse , & de nous faire conduire chez lui. Nous y trouvâmes le Comte de Tréville , M. Racine , M. Despréaux , M. du Bois & l'Abbé Renaudot ; tous gens savans & de grand esprit. Ah ! ma chere , que je t'ai souhaitée là ! Jamais conversation n'a été plus animée , plus vive & plus spirituelle. Adieu , des visites m'arrivent.

---

## L E T T R E   X L I I I.

*Du 26 Mars 1688.*

TOUT ce que tu me dis , ma belle Baronne , auroit fait ma consolation , si la perte de mon cousin eût été le sujet de ma douleur : mais , hélas , ses souffrances empoisonnoient ma vie , & me faisoient desirer sa mort. Il n'y avoit donc que la cause de cette mort qui faisoit ma peine. Mon mari m'a dit qu'il t'en avoit marqué quelque chose.

N'est-il pas bien extravagant à un jeune homme de prendre de l'amour au point d'en tomber en langueur, & d'en mourir ? J'avois un pressentiment de la vérité. Je n'ai été que huit jours dans l'affliction. J'y étois encore lorsque je reçus ta Lettre. Deux jours après, mon mari revenant de chez mon oncle, me dit que ma tante se reprochoit vivement de n'avoir pas pénétré l'amour de son fils ; qu'elle venoit de lui dire : *Ah ! Monsieur, si j'avois bien lu dans le cœur de mon fils, ma niece ne seroit pas votre femme, elle seroit ma fille.* O ciel ! m'écriai-je dans le moment, que j'ai de grâces à rendre à la Providence ! Et par un mouvement tout naturel, je me jettai au cou de mon mari ; & le serrant bien fort, je lui dis : Va, mon cher ami, me voilà consolée ; je ne pouvois soutenir la pensée d'être la cause de la mort de mon cousin ; mais j'en suis la cause innocente, & je suis bien bête de m'en affliger, il ne mérite pas plus mes regrets que mon estime, & c'est un importun que j'aurai de moins. Mon mari fut fort content de l'impression que son rapport m'avoit fait ; il m'en témoigna sa joie vivement, & j'y fus aussi sensible que lui. Effectivement, ma chère amie, quels regrets dois-je à un fou ? Il a pourtant eu la sagesse de se taire ; mais c'est qu'il voyoit que je me moquois tous les jours du Marquis de la Tour & de son amour ; & il étoit témoin à tout moment du dévouement de mon cœur pour mon mari. Cependant il n'a pu se taire jusqu'à la fin ; car huit jours

jours avant sa mort , il dit à mon mari devant ses pere & mere : » Mon cher Com-  
» te , prends pitié de moi ; du premier mo-  
» ment que j'ai vu ta femme , je l'adore ,  
» un feu secret me consume & me dévore ,  
» je meurs pour elle ; mais ne pouvant sou-  
» tenir mon reste de vie sans la voir , &  
» n'ayant plus la force d'aller chez toi ,  
» amene-la-moi tous les jours , afin du moins  
» qu'elle reçoive mon dernier soupir «. Mon  
mari donc , malgré ma répugnance , me  
menoit tous les jours le voir , & avoit la  
sagesse de me taire la cause de la maladie de  
mon cousin. Mais mon oncle & ma tante  
n'ont pas eu la même discrétion ; ils m'ont  
dit que c'étoit moi , sans le vouloir , qui  
mettoit leur fils au tombeau. Il est mort le  
trois de ce mois , presque au même mo-  
ment que Mademoiselle de Guise. Que l'a-  
mour cause de maux dans ce maudit mon-  
de ! On dit que c'est un Dieu : & moi , je  
dis de lui ce que Sosie dit de Mercure dans  
l'Amphitryon : *Je ne vis de ma vie un Dieu  
plus Diable que lui.* Depuis trois jours ma  
tante est bien malade ; je crains qu'elle ne  
succombe à son chagrin. La pauvre femme !  
sa situation est vraiment bien triste.

Hier en revenant de la voir avec mon ma-  
ri , notre carrosse fut accroché un moment  
par un autre carrosse , dans lequel j'aper-  
çus une Abbessé , avec deux ou trois per-  
sonnes qui lui ressembloient. Un sentiment  
de jalousie me saisit ; je dis à mon mari : voi-  
là une famille bien heureuse : je n'ai pas le

même bonheur moi , je ne vois pas , je ne possède pas ma bonne tante. En disant cela , mes yeux se remplirent de larmes. Mon mari me dit amicalement : Ne te chagrine pas , ma chere Comtesse , nous aurons peut-être aussi quelque jour le plaisir de la voir à Paris. Je ne l'espère pas , lui répondis-je , car la veille de mon départ du Couvent , je lui demandai si elle ne viendrait pas me voir quelquefois quand je serois mariée ; & elle m'a répondu avec fermeté un *non* accablant , disant *qu'une Religieuse ne devoit pas plus sortir de son Couvent qu'un mort de son tombeau*. Effectivement , me dit mon mari , cette réponse est désespérante ; mais nous irons la voir quand mon fils aura dix ans , & nous le menerons avec nous. Belle consolation ! lui dis-je , que dix ans. Quand nous fûmes arrivés à l'Hôtel , je me mis à lui parler de ma bonne tante , à lui faire son éloge , à lui dire que rien n'étoit si aimable qu'elle , & que s'il la voyoit il en seroit enchanté , & l'aimerait sûrement. Devinerois-tu , ma belle Baronne , ce qu'il m'a répondu ? Qu'il l'avoit vue , qu'elle étoit aimable , & qu'il l'aimoit. Juge de ma surprise. Il m'explique l'énigme. Il a été la voir au mois de Mai de l'année passée , lors de son voyage de Rouen , après avoir passé huit jours en Normandie , où il laissa M. des Fossés régler ses affaires. Il avoit pris d'avance la précaution d'écrire pour moi plusieurs Lettres , que M. des Fossés m'envoyoit tous les trois jours : & il passa près de quinze



jours auprès de ma bonne tante. Qu'il étoit heureux ! Il m'a toujours caché son bonheur , de peur de me donner de la jalousie , & des desirs d'aller voir cette tante dont la vue me feroit si agréable. Il me promet donc de me donner ce plaisir quand mon fils aura dix ans. Quel terme ! Oh ! j'espère bien avancer ce bonheur. Je ne crains que des grossesses. Mais si je puis me trouver sans embarras quelqu'un de ces étés , je vole dans ses bras. Eh ! quelle satisfaction pour moi , ma chere amie , si en même temps de ton côté tu pouvois faire le voyage , & venir voir ta chere maman l'Abbesse , & ton amie ! Que cette idée ravit mon ame ! Ah ! ma charmante Baronne, mon cœur se pâme d'aïse : il me semble que je te tiens déjà , que je te serre contre mon sein , que je te baise & rebaise ; & cette illusion est si vive & si forte , que ma respiration m'abandonne ; & je quitte la plume.....

Je la reprends pour te dire que les Livres que M. de Neufpont a demandés à mon mari , ne pourront partir que dans huit jours , parce qu'ils sont chez le relieur. Tu trouveras dans le paquet des bonbons superfin ; Mademoiselle , que j'ai été voir il y a quinze jours , m'en a donné quatre boîtes. Elle me fait l'honneur de m'aimer à la folie ; & je ne suis pas ingrate , moi , je l'aime & l'honore ; je ne ressemble pas à son polisson de mari : cet ingrat qui tient d'elle sa gloire & sa fortune , ne lui a donné que du désagrément depuis qu'elle l'a tiré de prison.

pour vivre avec elles. Enfin il a poussé son insolence jusqu'à lui dire un jour en revenant de la chasse : *Mademoiselle de Bourbon, tirez-moi mes bottes.* Elle , outrée de son audace , fit un cri. Il fit un mouvement du pied pour la frapper. Alors Mademoiselle prenant un ton d'autorité , lui a défendu de reparôître jamais en sa présence. N'a-t-elle pas bien fait ? ou plutôt , n'a-t-elle pas trop peu fait ?

## L E T T R E   X L I V .

*Die 26 Octobre 1688.*

**E**NFIN , ma chere Baronne , je reprends la plume au bout de sept mois ; & je commence par te remercier de tes Lettres consolantes. Je n'en recevois pas une qui n'apportât quelque soulagement à ma douleur. Madame de la Tour est enchantée de toi , de ton style , de ton bon cœur , de ta tendresse pour moi ; elle est jalouse de ton amitié ; elle dit que rien ne l'a tant satisfaite que d'être mon secrétaire , & qu'elle ne peut se résoudre à quitter ce glorieux exercice tout à coup : la voici à côté de moi qui t'écrit pour elle-même.

Voilà une année bien triste : la mort de mon cousin ; & quelle mort ? Celle de ma tante , de mon grand-papa , de M. des Fossés cet ami si cher ; la jambe cassée de mon mari : tout cela ne suffisoit-il pas pour me

faire accoucher avant terme ? Mon enfant se porte bien ; j'espère qu'il vivra ; beaucoup d'enfans vivent à sept mois. M. Fontaine , en venant voir M. des Fossés au lit de la mort , apprit l'accident qui étoit arrivé à mon mari. Aussi-tôt il fut trouver M. Nicole , & tous deux sont venus jusqu'à cinq fois nous donner de la consolation. M. de Pomponne nous a aussi rendu plusieurs visites ; & M. de Saint-François nous a écrit jusqu'à huit fois des Lettres toutes divines. La jambe de mon mari est si bien remise , qu'il n'y paroît plus ; il ne boîtera point du tout. Si cet accident ne lui étoit pas arrivé , il auroit suivi Monseigneur à l'armée. Que d'alarmes pour moi pendant ce temps-là ! Au bout des chagrins il y a toujours quelque petite consolation. Providence !.....

Ma grand'maman est avec nous depuis la mort de mon grand-papa. C'est elle qui a nommé mon enfant au baptême avec mon oncle. Ce pauvre homme a quitté Paris : il est allé passer le reste de ses jours dans sa famille. Madame de Sévigné vient souvent voir ma grand'maman. Que cette femme entend bien à donner de la consolation ! Ces deux Dames s'aiment à la folie ; elles se tutoient , & ne s'appellent que par leur nom de baptême. Adieu ; mon mari me demande en grace de finir ici.



## L E T T R E   X L V.

*Du 24 Décembre 1688.*

**T**A Lettre , ma charmante amie , m'a fait un plaisir infini : elle est écrite librement & avec fermeté ; on ne diroit jamais qu'elle est d'une femme en couche : cela me prouve mieux ta bonne fanté que tout ce qu'on pourroit m'en dire. Je ne te répète point ici mes desirs affectueux ; les deux mots que j'ai mis pour toi dans la Lettre de mon mari , fussent entre nous , puisque tu ne peux douter que ta fanté , ta joie & ton contentement font partie de mon bonheur.

Je ne te dirai rien des nouvelles de la Cour , je laisse ce plaisir à mon mari qui s'en acquitte si bien. Ne trouve-tu pas effectivement qu'il s'exprime agréablement , & qu'il rapporte bien une nouvelle ? Je suis bien aise que M. de Neufpont te lise toutes ses Lettres : mais prends garde que ce ne soit une amorce pour t'obliger à lui lire les miennes. Point de reconnoissance imprudente , je te prie , sois ingrate à cette occasion. N'est-il pas juste que deux amies conservent la liberté de s'ouvrir leur ame ? Et pourrions-nous le faire si nos maris devoient voir ce que nous nous écrivons ?

M. Quinaut est mort le jour que Mon-

seigneur est arrivé de l'armée. A Paris, lorsqu'un homme de renom meurt, sa mort fait quelque sensation : on parle de lui quelquefois d'une manière différente que l'on n'en parloit pendant sa vie ; sa réputation croît ou décroît : celle de cet homme-ci prend un nouveau lustre ; on dit à présent que ses Opéra sont tout ce qu'il y a de mieux dans ce genre. Il étoit d'un caractère doux, complaisant. Je l'ai rencontré plusieurs fois dans des compagnies où il étoit estimé & recherché.

Ma grand'maman est toujours avec nous : elle ne peut se résoudre à revoir son Château, & elle ne veut pas non plus demeurer chez nous : elle est déterminée à se mettre en pension dans un Couvent de notre voisinage.

Je suis revenue hier de Versailles, où j'ai été extrêmement accueillie de toute la Cour. Madame la Dauphine me fait la grace de m'aimer, &, comme tu pense bien, j'en suis un peu glorieuse.



## L E T T R E X L V I.

*Du 29 Janvier 1689.*

**J**E rougis en datant ma Lettre : oui vraiment , ma chere amie , je rougis d'avoir laissé presque tout ce mois-ci sans t'écrire , & même sans avoir répondu à ta jolie épître. Je savoré toujours tout ce que tu me dis d'amical , comme si ton amitié étoit pour moi une chose nouvelle. C'est qu'il n'y a rien de si doux que d'être aimée de ce qu'on aime , qu'on chérit , qu'on idolâtre , qu'on desire , qu'on ne voit plus , & qu'à peine espere-t-on revoir. Cependant depuis quelques semaines mon espoir renaît : M. de Neufpont dans sa Lettre de la nouvelle année , promet à mon mari que , *soi d'honnête homme* , il viendra un jour établir son séjour à Paris. Mon Dieu , quand arrivera-t-il ce jour heureux , ce jour fortuné , ce jour après lequel je soupire ? En devenant l'objet de mes espérances , il va devenir l'objet de mes desirs & de mes impatiences. Pour hâter mon bonheur s'il ne faut que t'inspirer du goût pour cette capitale , je ne veux plus t'entretenir que de ses beautés , de ses plaisirs , de ses spectacles , de ses Savans , de ses Poëtes , de ses Orateurs , de ses Théologiens , en un mot , de tous les grands hommes qui l'habitent , & qui en font l'ornement. Un de ses avantages n'est-il pas d'être voi-

sine

fine de son Souverain & de ses Princes ? Ne compte-tu pour rien de les voir , de les contempler , de les admirer dans le public & le particulier ? dans leurs dévotions & leurs plaisirs ? dans leur noble simplicité & leur gloire ? Avec quelle satisfaction , quel étonnement ne verrois-tu pas aujourd'hui ton Roi donner l'hospitalité à un Souverain ( 1 ) chassé , trahi , abandonné ? Ce Roi malheureux est établi dans le Château de Saint-Germain avec sa femme , & son fils qui n'est qu'un enfant à la mamelle. Ils ont là tout ce qui fait l'apanage d'une Cour brillante. Avec quel plaisir aussi ne verrois-tu pas représenter une piece nouvelle qui fait l'admiration de tous ceux qui la voient ? C'est une Tragédie sur l'Histoire d'Esther , que M. Racine a composée à la priere de Madame de Maintenon , pour être jouée à Saint-Cyr par les jeunes Demoiselles de ce Monastere. Cette Dame a eu la complaisance de m'y mener. Toute la Cour étoit présente : tout a applaudi à la Piece , & aux petites Actrices , qui on représenté tous les personnages à merveille. Rien ne bleffoit la bienséance dans leurs habillemens d'homme , parce qu'elles avoient des robes longues comme les Persans & les Juifs de ce temps-là. C'est M. Racine lui-même qui les a formées à la déclamation ; & on peut dire qu'elles ont si bien profité de ses leçons ,

---

( 1 ) Jacques II , Roi d'Angleterre.

que c'est pour lui un second honneur dans la Piece.

Madame la Dauphine ne prend aucune part aux plaisirs de la Cour : elle est dans une tristesse , une langueur qui font pitié. De son ordonnance , je ne vais point à Versailles que je ne me présente chez elle. Elle me reçoit toujours avec amitié.

---

## L E T T R E   X L V I I .

*Du 2 Mars 1689.*

**J**E m'épanouis , ma chere , à lire & relire ta Lettre. Parle-moi toujours ainsi de toi , puis de ma bonne tante ; mais supprime tes impatiences sur son Histoire ; car si tu me presse trop , je l'abrègerai , & tu n'en ferois pas contente.

Je profite de l'absence de mon mari , qui est allé faire un tour à Versailles , pour te parler d'une rencontre de lui avec M. de l'Ecluse. Ils se sont trouvés ensemble ce carnaval à un grand souper , suivi d'un bal. Mon amie à cette occasion vint nous voir le matin , & déjeuner avec nous. Elle ne desireroit rien tant que de voir mon mari oublier la faute du sien ; & ce seroit pour moi une douce satisfaction que de les voir unis entr'eux ; mais rien ne peut vaincre dans le cœur de mon mari l'éloignement qu'il a pour le Marquis. Madame de l'Ecluse lui fit à ce sujet quelques reproches



accompagnés de caresses , pour l'engager à pardonner & à aller ce jour-là même chez eux manger la soupe , en lui ajoutant que c'étoit de la part de son mari qu'elle l'invitoit. Il la refusa. Mais , lui dit-elle , vous serez toujours obligé de le voir aujourd'hui à souper & au bal. Mon mari lui répondit qu'il verroit volontiers & avec plaisir M. de l'Ecluse toutes les fois que le hazard le permettroit ; qu'il l'estimoit ; mais qu'il n'acceptoit point sa soupe , parce qu'il vouloit ne lui être redevable que du malheur de sa sœur. Cette parole piqua la Marquise : elle lui dit avec feu qu'elle ne concevoit pas comment on pouvoit conserver de la rancune pour une chose qui s'étoit passée entre des morveux de douze à quinze ans. Oui , Madame , répondit mon mari , on le peut quand l'effet de cette chose subsiste encore ; ma sœur est toujours malheureuse , je ne puis y être insensible , & je lui dois des égards. J'appris alors que quand M. de l'Ecluse empêcha le mariage de son frere avec ma belle-sœur , il n'avoit que quatorze ans , & mon mari encore moins. Cela prouve , ma chere Baronne , qu'il y a quelquefois du danger à traiter les jeunes gens avec hauteur. C'est ce que fit Madame de la Tour vis-à-vis du jeune Marquis. Il s'en piqua ; & fit remarquer à ses pere & mere & à son frere , que c'étoit chez elle un défaut grave. Comme il avoit du sens , quoique jeune on l'écouta. Il avoit un ami de

College chez qui il alloit quelquefois : il y voyoit la sœur de cet ami , qui étoit à marier , & qui lui faisoit des politesses. Il en fit un portrait flatteur , & la proposa à son frere , qui l'accepta. Et ma belle-sœur devint la victime de ses procédés impérieux vis-à-vis d'un écolier.

La Tragédie d'Esther continue de se jouer , personne ne se lasse de la voir ; le Roi en est émerveillé comme le premier jour : ce n'est qu'une voix pour la louer , pour demander à la voir , & pour le demander encore. La célébrité de M. Racine est au faite. Effectivement rien n'est si beau que cette piece ; les larmes coulent , & le cœur est plein & satisfait. Je l'ai vue jusqu'à cinq fois , & toujours avec enchantement. Ah ! ma chere , que j'ai pensé à toi ! Que j'aurois de joie de te voir à cette Tragédie ! & que tu y aurois de satisfaction ! Je n'assiste à aucune fête , à aucun plaisir , à aucune cérémonie , à aucun spectacle , que je ne pense à toi , que je ne te desire , que je ne te souhaite auprès de moi.

On dit qu'Esther est sous presse , je te l'enverrai dès qu'elle paroîtra.



## L E T T R E   X L V I I I .

*Du 9 Mai 1689.*

DANS ce monde tout est sujet à la vicissitude , au caprice ; on approuve un jour une chose , on la vante , on l'exalte , on la trouve charmante , admirable , sublime : demain on lui trouve des défauts , elle manque par-ci , elle choque par-là ; on la critique , on la censure , on la blâme , enfin on la voit d'un tout autre œil qu'on ne l'avoit vue. C'est , ma charmante amie , ce qui est arrivé à la Tragédie d'Esther depuis qu'elle est imprimée ; chacun rougit de son premier jugement , & révoque son approbation. Pour moi je ne me rétracte point des applaudissemens que je lui ai donnés. On dit qu'elle a des défauts dans la composition. Si elle en a , je n'en fais rien ; mais je fais qu'elle a bien des agrémens à la représentation ; & je pense que ceux-ci balancent fortement ceux-là. Je te l'envoie , non , pour la louer , car la lecture n'est rien en comparaison de la représentation ; mais pour t'amuser , & exciter en toi des regrets de n'avoir pu jouir de tous les agrémens de ce spectacle , & des desirs de venir habiter Paris , pour profiter de tous ses avantages , & y voir ton amie qui ne respire que toi.

Ma grand'maman est à son Couvent du

premier Avril. Que sa séparation a coûté à mon cœur ! Cette pauvre femme a dit que toute sa satisfaction auroit été de finir ses jours avec nous ; mais que me connoissant aussi sensible & aussi susceptible d'attachement que je le suis , elle avoit voulu se séparer de moi pour me diminuer des chagrins à sa mort , qui , dit-elle , ne peut tarder encore bien des années. Voilà ce qui s'appelle aimer les gens pour eux-mêmes. Elle nous a abandonné tout son bien , & celui qui lui revenoit de ma tante. Nous lui faisons une pension de deux mille livres par mois , malgré elle , car elle n'en vouloit que moitié ; mais nous voulons qu'elle garde son carrosse , & qu'elle soutienne un état convenable à sa fortune & à sa condition.

Ma Lettre ne partira que demain , car j'ai été interrompue par M. de Pomponne qui est venu nous demander à dîner , & par M. Fontaine que mon mari a retenu aussi , persuadé que sa présence ne feroit que plaire au Marquis. Ces deux Messieurs effectivement se sont trouvés si à leur aise l'un avec l'autre , que leur conversation s'en est sentie. On a beaucoup parlé de M. Arnaud : il paroît que c'est un homme de grand mérite. Ce qu'on en a dit seroit trop long à te raconter. Mais je veux te rendre deux anecdotes qui , quoique peu longues , feront cause que ma Lettre ne sera pas finie aujourd'hui , car avant un quart-d'heure le souper m'appellera. Il faut bien prendre pi-

tié de toi , & t'amuser un peu dans ton château solitaire.

M. Fontaine nous raconta donc que M. de Lorges étoit prisonnier à la Bastille en même temps que M. de Saci & lui. La longueur de sa prison l'ennuya au point d'appréhender d'y devenir malade & incapable de tout. On lui offrit des Livres ; il les refusoit , disant que ce n'étoit pas de la lecture qu'il lui falloit , mais de l'exercice. Enfin après avoir rêvé à différentes choses , il imagina de se faire apporter un millier d'épingles ; & trois fois par jour il les jettoit bien réglément au plancher , afin qu'elles s'écartassent en tombant par terre. Ensuite il les ramassoit toutes avec tant d'exactitude qu'il n'en manquoit pas une. On dit qu'il s'applaudit beaucoup d'avoir trouvé ce secret pour se remuer & se tirer d'un ennui qui le devoit.

La seconde anecdote est du même lieu , & à peu près du même temps. M. de Lauzun , qui alors portoit le nom de Puy-Guillin , s'étant insinué dans les bonnes grâces du Roi , s'oublia un jour jusqu'à perdre le respect devant son Souverain. Il étoit jeune alors , & avoit , comme il a encore , un caractère violent. Le Roi ne s'emporta point ; il passa seulement dans une autre piece , & dit : *Si je n'avois pas été Roi , je crois que je me ferois battu avec Puy-Guillin.* Son Conseil jugea cependant à propos de faire mettre le jeune homme à la Bastille , pour le faire rentrer en lui-même. Sa

prison fit l'effet qu'on en avoit attendu : il étoit dans un gémissement continuél , dans un triste silence ; il ne voyoit , il n'entendoit rien ; se tenoit toujours enfoncé dans un coin de sa chambre , & toujours occupé de sa faute. On en avertit le Roi , qui ordonna aussitôt qu'on lui fît prendre l'air sur les terrasses. Il y fut toujours le même , aussi triste que dans sa chambre ; il ne disoit pas un mot à l'Officier qui le promenoit : absorbé en lui-même , pensif , les yeux baissés , & se promenant à grands pas , il ne lui échappoit que ces paroles : *Il faut obéir au Roi... Il faut qu'un Sujet se rende souple... Il faut suivre en tout le Roi comme un Valet suit son Maître.* Enfin le Roi touché , lui rendit sa liberté ; mais à condition qu'il le verroit dans son habit négligé , & avec sa grande barbe de Capucin. M. de Puy-Guillin trouva cette condition bien rude. Malgré sa répugnance il alla se présenter au Roi , qui ne put s'empêcher de sourire : sur quoi il lui dit avec esprit ( au Roi ) qu'il étoit bien aise d'avoir donné à Sa Majesté un petit mouvement de rire.

M. de Pomponne nous a assuré que M. Racine travaille à une autre tragédie , dont le sujet est encore tiré de l'Ecriture-Sainte , pour être jouée à Saint-Cyr.

Je t'envoie les Romans que tu me vante tant dans ta Lettre ; mon mari les avoit dans sa bibliothèque , & n'en faisoit aucun cas ; ainsi te voilà quitte de la reconnoissance. Il paroît que l'Ecriture-Sainte ne te

suffit pas pour remplir tous les loifirs de ta folitude.

---

## L E T T R E X L I X.

*Du 17 Août 1689.*

**M**ON Dieu, ma chere, que ta Lettre est plaifante ! que tu étois en colere en l'écrivant ! Compte-tu pour rien tous ces billets que je t'envoie dans les Lettres de mon mari ? Va, va, ne fais pas tant fon éloge ; s'il écrit actuellement plus que moi, c'est que la guerre lui fournit matiere. Pour moi je n'ai rien à te dire aujourd'hui, finon que je t'aime toujours, & que j'écris dans mes momens de loifir l'hiftoire de ma bonne tante. Sais-tu bien qu'en l'écrivant, j'ai prefque la vanité de me croire Auteur ? car enfin quoi-qu'on m'en ait raconté tous les faits, n'est-ce pas moi qui l'arrange, qui lui donne fa forme, en un mot, qui la compofe ? C'est pour le coup que je voudrois, comme Madame de l'Eclufe, avoir le talent de Madame de la Fayette. Mais non ; par réflexion je fuis contente de mon incapacité, car j'aurois peut-être la démangeaifon de faire des Livres ; & je m'échaufferois le fang, & deviendrois infirme comme elle. N'ayant donc pas le talent de cette Dame, il faudra, ma belle Baronne, que tu te contente de mon ftyl fimple & fans ornement. Mais tu aime tant l'Héroïne de mon hiftoire, que j'efpere que tû

la liras avec autant de plaisir telle qu'elle fera , que celle d'une autre personne écrite avec élégance. Ne t'attends pas à avoir cette histoire sitôt , car elle fera longue , & tu fais combien je suis gênée pour écrire. D'ailleurs nous partons le mois prochain pour Nogent , où je ne t'écirai rien , & où nous resterons plus de deux mois. Madame de la Tour & son fils seront avec nous ; Madame de l'Ecluse viendra nous y voir ; Monsieur & Madame de Châteaufond , qui seront aussi à leur Terre avec leur aimable fils , & par conséquent nos voisins , seront tous les jours chez nous , ou nous chez eux : juges par là de l'usage que je pourrai faire de ma plume.

Actuellement ma vie se passe tranquillement , & sans hauts & bas. Je suis lassé des plaisirs bruyans & de la Cour , dont je me retire peu à peu pour m'en retirer plus sûrement , & ne pas m'attirer des reproches. C'est un lieu que je n'ai jamais goûté & qui me déplaît plus que jamais. La duplicité est là comme dans son centre , & l'on n'y voit que flatterie & dissimulation. On y a des peines & des traverses comme ailleurs : Madame la Dauphine a les siennes. Madame de Maintenon aussi , qui a plus de flatteurs que d'amis ; & la plupart même de ses flatteurs ne parlent d'elle en arriere qu'avec mépris ; ils ne l'appellent que *la vieille Maîtresse du Roi*. Le grand nombre cependant soupçonne qu'elle est sa femme. Je ne fais pas ce qui en est , mais je le jugerois presque à ses manieres. Elle fait tout ce que l'on dit d'elle ,



& elle a la sagesse de paroître l'ignorer. Ce n'en est pas moins pour elle une mortification , à laquelle elle est sensible ; j'en ai des preuves : la dernière fois que j'ai assisté à la Tragédie d'Esther , je me trouvai auprès d'elle quelques momens : elle me dit avec un air d'envie : *Que vous êtes heureuse , Madame , d'être aimable , & d'être aimée de tout le monde comme vous l'êtes ! un air de contentement brille toujours sur votre visage.* Je lui répondis : Madame , la vie a ses peines pour tout le monde ; j'en ai quelquefois de petites , qui me paroissent bien grandes.

Je ne te fais pas , ma chere Baronne , un beau tableau de la Cour. En récompense je voudrois bien te peindre Paris tel qu'il est , & te donner du goût pour cette Ville unique. C'est là que se trouve rassemblé tout ce qui peut contribuer au bien-être de la vie : c'est là qu'on est véritablement libre. On y peut vivre dans le bruit ou le silence , dans la solitude ou le grand monde. On y trouve des simples & des savans , des grands & des petits , des nobles & des roturiers ; des marchands de tout étage , des ouvriers de toute espece , des plaisirs de tout genre , des dévotions de toutes fortes ; & l'on sent que chaque état est pour soi de quelque mérite par l'agréable ou l'utile. Aux spectacles , les décorations nous frappent par une douce illusion , & les Acteurs nous charment par leur noble déclamation : aux promenades , nos yeux ne peuvent suffire à l'influence & à la va-

riété des objets : aux Eglises , rien n'est si beau , si touchant , si majestueux que les cérémonies ; elles répondent , autant qu'il est possible , à la grandeur de nos Myſteres. Dans les chaires , les Prédicateurs nous ravissent par leur éloquence , & nous pénètrent par l'onction de leurs paroles. Et dans les compagnies , on y trouve ou des Poètes , ou des Musiciens , ou des Philosophes , ou des Savans , ou des graves , ou des plaisans , ou des originaux ; & avec les uns & les autres , on trouve toujours à profiter. Mais je m'apperçois que j'ai entrepris au-dessus de mes forces , il ne m'appartient pas de faire un tableau digne de cette Ville. Viens-y , ma belle Baronne , & tu verras qu'il est plus aisé de la voir & de l'admirer que d'en faire la peinture : engage ton mari , ton pere , ton oncle à venir y établir leur séjour ; prie , sollicite , obtiens. Qu'il me seroit agréable de te voir avec moi dans les compagnies , dans les promenades , partager les éloges & les complimens que j'y reçois : ce seroit une double comédie. Dans les Tuileries je me suis vue plusieurs fois suivie & entourée de monde qui s'empressoit pour me voir. Cela m'intimidoit ; mais j'avois le plaisir de voir mon mari content & tout glorieux d'être mon mari. M. de la Tour même , qui est presque toujours de notre compagnie , entiroit aussi vanité , & affectoit de m'appeller tout haut sa tante. Qu'ils seroient donc attrapés l'un & l'autre si quelque jour nous nous trouvions ensemble , & que tous les yeux

se détournassent de dessus moi , pour se fixer avec complaisance sur tes charmans appas ! Je t'assure que bien loin d'en être jalouse , ma joie seroit extrême.

Eh bien , ma chere , mon aimable amie , je n'avois rien à te dire , & me voilà dans ma troisieme page. Mais des Lettres si longues sont-elles un mérite pour moi ? ne ferois-je pas mieux d'y mettre moins de mots , & plus de sel ?

Je fais mon compliment à M. de Neufpont sur la maniere dont il s'y est pris pour l'annoncer la mort de Madame de Sainte-Marie , & sur son adresse à te consoler. Effectivement , pour les personnes vertueuses , la mort est d'un si grand avantage , que ce n'est point les aimer que de les pleurer.

---

## L E T T R E L.

*Du 16 Novembre 1689.*

**J**E n'ai pu , ma chere Baronne , répondre plutôt à ta Lettre. J'arrive de Nogent où elle m'a été envoyée ; & je n'ai voulu me reposer sur personne des achats que tu me demande. Ils viennent d'être faits tout à l'heure : c'est mon mari qui a fait le choix de l'argenterie , & j'ai présidé au reste. Je t'envoie en même temps deux jolis Romans de M. le Noble. C'est un Troyen plein d'esprit , & par conséquent un Champenois à miracle. Tu trouveras aussi dans le paquet

quatre Cantiques que M. Racine a faits pour Saint-Cyr. La musique en est charmante : elle a été composée par le même homme qui a fait la musique de la Tragédie d'Esther. Cet homme, qui s'appelle *Moreau*, est employé journellement pour la Cour. C'est un original qui s'en vint il y a quelques années à Paris pour y chercher fortune, & il n'a pas manqué son coup. Sans s'amuser à aller chercher des protecteurs, il s'est adressé directement à Madame la Dauphine lorsqu'elle étoit à sa toilette ; & il lui demanda la permission de lui chanter un air de sa composition. Madame la Dauphine se mit à rire, en disant qu'elle le vouloit bien. *Moreau* chanta : & cette Princesse qui aime la musique, & qui a du goût, fut très-satisfaite ; & elle parla du Musicien au Roi, qui voulut l'entendre, & qui fut très-satisfait à son tour. Je souhaite que tu goûte la beauté des paroles & de la musique de ces Cantiques ; & que tu sois contente de tous les achats. Je ne me mêle point des prix ; mon mari en parlera à M. de Neufpont dans sa Lettre.

Nous avons toujours à Nogent M. de Saint-François pour Chapelain. Il vit de plus en plus en anachorette ; à peine avons-nous pu l'avoir trois fois à dîner pendant deux mois & demi que nous avons été au Château. Madame de l'Ecluse, qui favoit que nous devions arriver dans la matinée, est venue dîner avec nous. Elle est allée avec mon mari à la Comédie ; elle

vouloit que je fusse de la partie : je lui ai dit que je préférois de t'écrire. Elle t'embrasse de tout son cœur, que tu lui connois si bon. Il ne lui vient toujours point d'enfant : cela la chagrîne un peu, parce que son mari les aime & en desire. Elle est folle des miens ; toutes les fois qu'elle vient au logis, elle les baise & les mange de caresses. Que la vie est contrariante de laisser toujours aux gens quelque chose à désirer !

---

## L E T T R E L I.

*Du 28 Janvier 1690.*

**T**A Lettre, ma chere Baronne, est un bijou pour mon cœur. Je n'ai plus rien à te dire, sinon que je suis bien sincèrement pour toi ce que tu es pour moi. J'ai perdu mon fils cadet. Sa mort m'a été sensible ; mais je supporte cette perte, & je ne puis supporter l'indifférence de mon mari pour cet enfant : il s'est réjoui ouvertement de sa mort, disant qu'il étoit bien aise que son aîné étoit redevenu fils unique. Si son cœur ne peut aimer qu'un enfant, que deviendront donc ceux qu'il plaira à Dieu de nous envoyer ? Je soupire pour celui que je porte. Il faut que je chasse ces pensées noires qui m'attristent, & que je laisse l'avenir entre les mains de la Providence.

Il est huit heures du soir. Je t'écris au retour de quelques visites que nous avons faites après avoir dîné chez M. de Châteaufond, avec M. de Fontenelle, qui n'a guere plus d'âge que mon mari, & qui est déjà un Savant du premier ordre. Mais il est d'une famille de grands hommes, sa mere étoit sœur de MM. Corneille. Il a déjà donné au Public plusieurs ouvrages qui ont été fort goûtés. Je t'en envoie quelques-uns, entr'autres les Dialogues des Morts, que je suis sûre que M. de Neufpont lira avec admiration. Je t'envoie aussi les Promenades de M. le Noble. C'est un de nos plus fertiles Ecrivains, & il n'en est pas plus riche. Notre argenterie est à la fonte, ainsi que celle du Roi & de bien d'autres. Comment ferez-vous avec la vôtre? Si vous aviez prévu ce qui arrive, vous n'en auriez pas fait une nouvelle provision il y a deux mois.

---

## L E T T R E   L I I.

*Du 24 Avril 1690.*

**J**EUDI, ma chere amie, je reçus ta Lettre, avec une de mon mari qui étoit à Versailles. J'ouvris la tienne la premiere. J'y vis avec plaisir combien tu m'aime, & combien tu es persuadée de mon retour, par la précaution que tu avois prise d'empêcher que l'on ne m'apprit & tes dangers & tes chagrins.

grins. J'admirai ton héroïsme ; & ton attention pour moi me remplit dans le moment de reconnoissance & de joie. Mais cette sensation dispoſoit mal mon ame à la triste nouvelle que m'apprenoit mon mari. Je déchetai sa Lettre , & la premiere chose qui me frappa fut ces mots : *Madame la Dauphine vient de mourir*. Je dînois & j'étois seule. Mes gens qui avoient remarqué sur mon visage un air de jubilation pendant que je lisois sa Lettre , montrerent quelque étonnement de voir couler mes larmes en lisant celle de mon mari. Leur embarras m'obligea de leur dire que Madame la Dauphine étoit morte.

Depuis quelques années cette Princesse avoit des peines & des ennus. On la soupçonnoit d'être d'intelligence avec son frere , & cela lui attiroit des désagrémens qui la rendoient mélancolique : elle se refusoit à tous les plaisirs , & demeuroid opiniâtrément dans son appartement. C'en est fait , ma belle Baronne , on ne me verra plus guere à la Cour. Mon mari ira quelquefois , à cause de Monseigneur qui l'aime. Sans cela il n'iroit pas plus que moi ; car je m'apperçois que ce lieu a pour lui aussi peu d'attraits que pour moi. Si Madame la Dauphine , malgré sa langueur , ne m'avoit pas fait tout l'accueil qu'elle me faisoit , j'y aurois été bien moins encore que je n'y allois ; mais il faut vaincre ses répugnances par reconnoissance & par devoir.

Comme mon mari s'obstine toujours à ne

point voir M. de l'Ecluse, je profite souvent de ses absences pour aller manger la soupe chez mon amie. J'y allai Vendredi. J'appris à cette aimable amie ta couche fâcheuse, le danger que tu as couru, la mort de tes deux enfans, & ton attention à ne m'écrire toutes ces choses que lorsque ta santé est rétablie, & ton cœur consolé. Elle t'admire comme moi, t'embrasse un million de fois, & te prie de l'aimer toujours. J'eus le bonheur de trouver chez elle M. Despréaux, qui est plus que jamais leur bon ami, & qui a dîné avec nous. La conversation de cet homme a pour moi mille agrémens que je voudrois bien te voir partager. Cela arrivera peut-être quelque jour.

Adieu, ma chère, ma tendre amie, qui a si bien su me cacher tes peines pour m'empêcher de les partager. Mon cœur ne laisse pas de sentir à ce moment combien le tien a souffert. Mais restons-en là : tu es une femme forte que j'admire, & que j'aime plus que ma vie.

---

### L E T T R E L I I I.

*Du 12 Août 1690.*

OUI, ma charmante Baronne, je suis une paresseuse, je l'avoue, & mon aveu doit obtenir mon pardon. C'est ta tendresse pour ma bonne tante qui excite ta curiosité & tes desirs. Aussi les reproches que tu me fais



me réjouissent. Je manque souvent de courage, parce que cette histoire demande quelque travail. Tu as meilleure mémoire que moi, car je ne me rappellois pas qu'il y eût si long-temps qu'elle est commencée. Cependant je t'avouerai bonnement qu'elle est peu avancée; & j'en remets la continuation à l'hiver prochain, à cause de nos campagnes qui vont commencer dès le milieu de Septembre.

Quelques jours'après la mort de Madame la Dauphine, nous allâmes rendre nos devoirs à Monseigneur. Il eut la bonté de demander à mon mari comment il se trouvoit de sa jambe. Mon mari lui dit qu'elle avoit été très-bien remise, & qu'il ne s'en trouvoit point du tout incommodé. Tant mieux, dit Monseigneur. Puis m'adressant la parole, il me dit : Madame, j'ai bien pris part à votre affliction & bien plaint votre cœur; n'est-il pas vrai qu'il a bien souffert ce cœur que vous avez si bien voué à votre mari? Oui, Monseigneur, lui ai-je répondu; mais la Providence m'a favorisée en envoyant ce mal à mon mari, qui, sans cela auroit voulu vous accompagner à l'armée; & alors la privation de le voir, & la crainte de maux incertains, m'auroient causé plus d'alarmes & de souffrances, que le mal réel qu'il a eu, & dont j'ai été témoin. Madame, reprit Monseigneur avec bonté, je ne lui aurois pas permis de me suivre, je suis trop jaloux de votre bonheur pour vous priver jamais de celui qui le fait.

Et s'adressant à mon mari : M. le Comte , lui dit-il , vous avez conquis un cœur qui vaut mieux que tous les Royaumes : jouissez de votre victoire , & soyez bien persuadé que la gloire des Héros n'est rien en comparaison de la vôtre.

L'enfant dont je suis accouchée au mois de Juin est encore mort , & mon mari s'en est encore réjoui. Que dis-tu donc , ma chere amie , d'un tel pere ? Cette disposition en lui me chagrine & m'étonne , lui dont le cœur est si sensible , si tendre , si bon !..... Chacun a ses peines dans la vie : la Reine d'Angleterre est dans une affliction extrême depuis la défaite de son mari.

Ce saint homme dont tu me parle , étoit M. de Pontchâteau , oncle du Duc de Coislin : sa mort a fait assez de sensation à Paris , pour qu'elle ait été jusqu'à Lyon. On peut r'avoir dit beaucoup de choses de lui ; mais je puis r'en dire encore davantage ; car M. Fontaine qui a été témoin oculaire des principales actions de sa vie , vint , il y a une quinzaine de jours , au logis sur les cinq heures du soir pour une commission de M. de Saint-François. M. de Coislin avoit dîné avec nous , & alloit monter en carrosse avec mon mari pour aller ensemble à la comédie , lorsqu'un laquais annonça M. Fontaine. Ce nom frappa le Duc , qui me demanda si ce M. Fontaine étoit celui qui avoit demeuré à Port-Royal. Je lui dis qu'oui. Aussi-tôt il me demanda la permission de lui faire des questions sur son oncle ; & il dit à mon

mariqu'il n'iroit pas à la Comédie. Mon mari lui dit qu'il n'iroit pas non plus , & qu'une conversation du bon M. Fontaine l'en dédommageroit bien. Il ne se trompa pas : M. Fontaine nous entretint pendant trois grandes heures de M. de Pontchâteau; il avoit même sur lui une Lettre de l'Abbé d'Orval , qu'il nous a lue , & qui acheve la vie de ce saint Abbé , car c'est précisément sa vie qu'il nous a racontée ; & je vais prendre plaisir à t'en rendre la substance.

Le commencement de la vie de M. de Pontchâteau a été celle d'un Abbé du monde & d'un Abbé de sa condition. Il avoit l'esprit solide & pénétrant , & étoit savant surtout dans la théologie. Le Cardinal de Richelieu étoit son oncle à la mode de Bretagne. Aussi avoit-il été pourvu de trois Abbayes dès l'âge de sept ans. Il avoit de l'esprit , de l'enjouement , des talens , des connoissances , l'art de plaire & de se faire rechercher des meilleures compagnies ; enfin avec sa naissance & son mérite , il pouvoit aspirer aux plus grandes places : mais dès l'âge de dix-sept ans , il fit connoissance avec Messieurs de Port-Royal , qui lui donnerent le goût de la piété. Il avoit de grands desirs de les imiter , mais point d'effets. Pendant onze ans , il lutta contre la grace. Il fit des voyages en Bretagne pour visiter ses Abbayes , assister aux Etats ; il en fit un à Rome : par-tout il se livroit aux divertissemens , & vivoit en grand Seigneur ; mais par-tout il portoit en lui le combat de

deux hommes. A Lyon en 1652, il avoit vu mourir le Cardinal Alphonse de Richelieu, frere du Ministre, qui étoit Archevêque de cette Ville, & qui dit, étant prêt d'expirer, *qu'il étoit bien fâché d'être sorti de la Grande Chartreuse, & qu'il aimeroit bien mieux mourir Dom Alphonse que Cardinal de Lyon.* Cette parole avoit frappé M. de Pontchâteau, & lui revenoit souvent à l'esprit. La mort du Ministre & celle de cette Eminence, lui a fait dire plusieurs fois depuis sa conversion, *que Dieu avoit tué deux hommes pour le sauver.* Le Pape l'avoit goûté & estimé pendant son séjour à Rome; il le fit Protonotaire Apostolique. Son voyage d'Italie dura un an. Il en revint sur la fin de 1659, resta un mois à Paris, & fit un second voyage en Bretagne, qui dura aussi un an. Il y fut malade d'une fièvre quarte qu'il a gardée quatorze ans. Un grand dégoût du monde le suivoit par-tout. Cependant à son retour, la Duchesse d'Epéron, sa sœur, étant devenue veuve, il fut obligé de passer quelque temps chez elle; & là il fut sur le point de se marier avec une jeune Demoiselle qui fréquentoit la maison. Dieu le tira encore de ce piège par la mort subite de cette Demoiselle.

On ne le perdoit pas de vue à Port-Royal; les Religieuses prioient Dieu pour lui, & les Solitaires, qui étoient dispersés alors, faisoient la même chose. Mais enfin le moment du Seigneur arriva. Le mercredi Saint de l'année 1662 M. de Pontchâteau alla voir M. Singlin. Dans la conversa-

tion, ce bon Prêtre lui dit : vous ne voulez donc pas, Monsieur, mettre fin à la vie que vous menez ? L'Abbé répondit qu'il le vouloit bien, mais qu'il ne le pouvoit pas encore. M. Singlin reprit d'un ton ferme : *Ne dites pas, Monsieur, que vous ne le pouvez pas ; dites que vous ne le voulez pas.* Cette parole fut un trait qui entra bien avant dans l'ame de l'Abbé. Il s'en alla répétant sans cesse en lui-même : *Dites que vous ne le voulez pas.* A quoi il ajoutoit : M. Singlin a raison ; c'est que je ne le veux pas. Il passa presque toute la nuit sans dormir, ayant toujours cette parole dans l'esprit. Il se leva à quatre heures du matin, écrivit quelques Lettres, sortit & se retira ce jour-là même dans un lieu inconnu à sa famille. Depuis ce moment, il ne revit de toute sa vie aucun de ses parens. Il se démit de tous ses bénéfices, abandonna son patrimoine à sa famille, tirant seulement de son frere une somme de vingt mille livres qu'il plaça, se défit de ses jolis meubles, fit passer une partie de sa bibliothèque à M. Arnaud, renvoya tous ses gens & quitta son carrosse. Il changea de nom & se retira d'abord vers l'Estrapade, où il occupa une petite chambre tout seul. Ensuite il alla demeurer à une extrémité du Fauxbourg Saint Antoine. Là il commença à essayer ses forces pour le genre de pénitence qu'il vouloit embrasser. Le travail du jardinage & la culture de la terre furent joints à ses austérités.

Il ne respiroit que la solitude de Port-

Royal des champs. En 1668 , à la paix de l'Eglise , il y vola , & s'établit dans une petite chaumiere de la ferme des granges , composée seulement d'une chambre , d'un grenier & d'un petit jardin. Il avoit pour tous meubles une tablette à livres , une table de bois , des chaises de paille , une paillassé sur deux treteux , avec une claie d'osier par-dessus , un drap de serge & une grande croix de bois. Il étoit vêtu d'un habit de grosse serge de Londres , portoit un cilice , & se couchoit tout habillé. Sa sievre quarte ne lui permettant pas l'abstinence de viande pendant toute l'année , il suppléa à sa pénitence en ne donnant à son appétit que le simple nécessaire , ne faisant qu'une collation le soir , ne buvant pas de vin , mais du cidre des valets. L'Avent & le Carême , il ne faisoit qu'un repas à cinq heures du soir ; & la dernière quinzaine , il ne mangeoit que des fruits secs. Il avoit à ce Monastere la qualité de Jardinier , & cultivoit celui de la ferme ; il fit de cet état les fonctions les plus basses & les plus laborieuses , & ne rougissoit point d'être rencontré avec une hotte sur le dos , pleine de fruits & de légumes. Outre sa profession , il étoit à tout , & rendoit tous les services qui se rencontroient sans exception ; cueillir les fruits , travailler à la moisson , faire les fosses pour les morts & les enterrer ; quand on faisoit la pêche de l'étang , les vendanges du vin & du cidre , il faisoit tout ce que fait un homme de journée : il alloit au marché faire les provisions , & vendre ce qu'on avoit

avoit de trop dans la maison ; sa fièvre ne lui fit rien rabattre de ses travaux. Les Dimanches & Fêtes, il alloit à une heure après minuit à Matines à l'Abbaye, & il demouroit à l'Eglise jusqu'à onze heures ou midi : les mauvais temps d'hiver & le risque qu'il couroit en descendant la nuit de la montagne sans lumière, ne l'empêcherent jamais de s'y rendre. L'après-midi il assistoit de mêmes aux Offices. Les jeudis, quand son travail le lui permettoit, il alloit à l'adoration du Saint Sacrement.

En 1679, un nouvel orage s'éleva sur Port-Royal ; il fut obligé de le quitter. Ses austérités furent les mêmes, mais non ses travaux. Il fit plusieurs voyages à Rome, à Bruxelles auprès de M. Arnaud, en Champagne à l'Abbaye de Haute-Fontaine ; puis se fixa à l'Abbaye d'Orval dans le Luxembourg. Là il vécut dans la pénitence la plus austere, ne se fit connoître que de l'Abbé, reprit sa profession de Jardinier, & s'adonna à tout travail des champs, houer, défricher, bêcher, sarcler, arroser, faire les foins ; & avec tout cela, à Port-Royal & par-tout, il ne passa pas un jour sans dire son bréviaire. A Orval il pratiqua exactement l'abstinence de viande, ne fit qu'un seul repas les jours de jeûne ; en hiver ne se chauffoit presque pas : quoique très-sensible au froid des pieds, il se contentoit de mettre les genoux en terre l'un après l'autre pour chauffer ses pieds tour à tour à deux fois. Sa patience, sa charité, sa douceur

charmoient tous ceux qui l'approchoient. Son humilité égaloit ses autres vertus ; il se reprochoit souvent avec larmes de n'avoir pu se défaire entièrement de ses manieres de Cour : *On a un certain sot air*, disoit-il, parlant de lui-même , *dont on ne peut se défaire.*

Quelques affaires de charité l'ayant appelé à Paris au commencement de cette année , il y vint & y vécut dans la pénitence comme ailleurs , ne mangeant que peu à dîner , le soir une pomme & un verre d'eau , vêtu en Bourgeois du commun , inconnu à tout le monde , excepté à quelques amis dont étoit M. Nicole. Il étoit chez lui le 20 Juin , lorsqu'il sentit les premières atteintes d'une inflammation de poitrine. Il fut obligé de s'en retourner & de se mettre au lit. Dès le quatrième jour , il se sentit si mal , qu'il demanda les derniers Sacraments. Il fut confessé & administré par deux Prêtres de Saint Gervais sans en être connu. Les Médecins qui le voyoient , le connoissoient. Ayant déclaré que son mal étoit désespéré , quelqu'un crut devoir avertir M. le Duc de Coislin de l'état où étoit son oncle. Le Duc se rendit aussi-tôt un peu déguisé , vêtu comme un simple particulier & sans laquais , à la maison où logeoit son oncle. Il se fit connoître. Le maître de la maison pria un des Médecins qui étoit présent , de prévenir le malade. M. de Pontchâteau lui répondit qu'il prioit ses parents de le dispenser de recevoir leur visite ; parce qu'étant sur le point



d'aller paroître devant Dieu , il craignoit que leur présence ne réveillât en lui certaines idées de grandeur qu'il avoit tâché d'effacer de son esprit , & qu'il les prioit de ne point envoyer savoir de ses nouvelles par des gens de livrée. Cependant lorsqu'il fut à l'extrémité , une Dame jugea qu'on ne devoit plus refuser à sa famille la satisfaction de le voir ; elle fit entrer dans la chambre du mourant la Duchesse de Coislin qui étoit avec une amie. Ces deux Dames se mirent à genoux aux pieds du lit ; & par le rideau qui étoit entr'ouvert , elles voyoient le malade sans en être vues. Le Curé de Saint Gervais ayant appris aussi quel étoit le malade qu'il avoit sur sa Paroisse , accourut comme il entroit en agonie : il eut seulement la consolation de l'embrasser après un moment d'entretien. M. de Pontchâteau expira le 27 Juin à 5 heures du matin , âgé de 56 ans.

Aussi-tôt qu'il fut mort , il se répandit un bruit dans le quartier qu'il étoit mort un Saint. Un grand concours de peuple s'amassa à la maison où il étoit : chacun s'empressa de lui baiser les pieds ; & il se fit une guérison miraculeuse , qui a été constatée trois jours après pardevant Notaire.

Le convoi de M. de Pontchâteau se fit à Saint Gervais. Le Duc de Coislin le suivit en habit de deuil , malgré les desirs de son oncle , qui auroit voulu rester toujours ignoré. On dit la Messe sur le corps ; & on le mit ensuite en dépôt dans une Chapelle pour

être transporté à Port-Royal-des-Champs , suivant les dernières volontés du défunt. Le cercueil étant mal soudé , il fallut le racommoder. Pendant cet intervalle , le peuple qui étoit accouru , & dont l'Eglise étoit pleine, fit violence à ceux qui gardoient le corps. On fut obligé de laisser ces bonnes gens faire toucher des chapelets à ce précieux corps , ou arracher quelques lambeaux de ce qui le couvroit. Le transport se fit l'après-midi. Plusieurs carrosses firent cortège. Le Vicair de Saint Gervais accompagna le corps , & le présenta à l'Abbesse. Il fit un petit discours françois à la louange du défunt , qui fut enterré dans l'Eglise. Peu de temps après la Duchesse d'Epéron , sa sœur , qui est retirée au Val-de-Grace , a fait célébrer pour lui un service solennel , auquel assista toute sa famille & un grand nombre d'amis , dont mon mari étoit ; j'en aurois été aussi , si je n'avois pas été en couche.

Mon mari vient d'avoir la complaisance de rester auprès de moi plus de deux heures pour m'aider dans le récit que je viens de te faire; il auroit été bien plus court s'il ne m'en avoit dicté la plus grande partie ; & malgré son étendue , ce n'est encore qu'un abrégé de toutes les choses admirables qu'on a racontées de ce saint homme. Que n'es-tu à Paris pour les entendre ? Voilà ce que tu perds à rester claquemurée dans ton château ; & moi qui ne respire que toi , je perds mes desirs & mes soupirs. Hélas ! mon amitié pour toi fait tout à la fois le charme & l'amertume de ma vie.

## L E T T R E L I V.

*Du 25 Octobre 1690.*

Nous voici de retour , ma chere amie ; une indisposition de ma grand'maman nous a rappelés. J'espere que cela n'aura pas de suite ; car le plaisir de nous voir , a déjà fait chez elle un effet merveilleux. Nogent a été notre seul séjour ; & nous y avons été presque toujours tout seuls. M. de la Tour étoit avec nous. Ce jeune homme m'aime toujours ; mais il est d'une attention , d'une circonspection & d'une retenue qui me charment. Toute sa satisfaction , tous ses amusements , tous ses plaisirs , toute sa joie , c'est d'être avec moi. Lorsqu'on l'en éloigne , soit pour une partie de chasse ou autre chose , on voit que son cœur souffre : mais il ne résiste point , & il ne souffle pas le mot. Ce qui me surprend toujours , c'est que sa mere entretient elle-même pour moi son amour. Tiens, lui disoit-elle encore l'un de ces jours , admire donc Madame de la Riviere : est-il au monde une femme plus belle ? Quels yeux ! quelle bouche ! quel contour de visage parfait ! quel teint ! quel coloris ! quelle taille ! quel port ! quelle main ! Tu voudrois bien avoir une femme comme elle ; n'est-ce pas ? Pendant tout ce discours , le Marquis avoit les yeux fixés sur moi , & gardoit le silence : il poussa un soupir. Mon

mari écoutoit sa sœur avec étonnement, mais en riant ; & moi , ne concevant pas le procédé de la Marquise, je lui dis que son discours étoit plus imprudent que sage. J'ai mes raisons , me dit-elle , je suis bien aise qu'il vous aime ; pendant ce temps-là , il n'en aimera pas d'autres. Je ne fais pas quel est son but. Je finis , car un petit bobo que j'ai au doigt m'empêche de t'en dire davantage.

---

## L E T T R E L V.

*Du 8 Janvier 1691.*

**J**E n'aime point ta Lettre , ma chere Baronne ; il n'y a que ton esprit qui y parle , & je veux le langage du cœur. Treve de compliments , je te prie , entre nous devons-nous les connoître ? Et dorénavant si tu veux m'écrire sur ce ton , treve de Lettres aussi. En vérité , je ne te reconnois pas ! Eh ! où as-tu été chercher ce jargon ? Si tu as un maître d'emphase , il a une bonne écoliere. Tiens , à la premiere lecture de ta Lettre , j'ai été surprise ; à la seconde , je me suis impatientée ; à la troisieme , qui est à ce moment-ci , je suis en colere , & je jette la Lettre au feu.

M du Metz est extrêmement regretté. Le canon ne devoit-il pas respecter les Héros ? Mais non , ce seroit les priver de leur gloire ; car c'est le genre de mort qu'ils desirerent.

On se dispose à jouer à Saint-Cyr la tragédie de M. Racine a entreprise à la suite d'Esther. Ce sera les étrennes de cette année que ce Poëte donnera au Public. Je t'envoie *la Comédie sans titre* que tu parois désirer : elle est de M. Bourfaut & non de Poisson. Elle a été jouée plus de quatre-vingt fois. C'est une satyre agréable , faite pour corriger des sots & des ridicules. Ce que tu me dis de M. de Pontchâteau , est mieux dit, mieux pensé que tes fades compliments.

Je t'en dis peu : car nous sommes de la noce du cousin de feu M. des Fossés, qui est notre Intendant , & qui remplace fort bien son parent : il a été marié ce matin avec une jeune personne de mérite.

## L E T T R E L V I .

*Du 22 Février 1791.*

**J**E suis bien aise , ma charmante Baronne, que ma colere t'ait réjouie. Mais n'avois-je pas raison de ne te pas reconnoître dans ce style ampoulé? A présent , je suis toute étonnée de ce qu'il ne m'est pas venu à l'idée que tu voulois te divertir , ou me peindre quelque'un par ton nouveau langage. Vraiment je me remets bien cet original-là : il m'a souvent impatienté avec ses compliments & ses fadaïses. Je suis fâchée à présent d'avoir brûlé ta Lettre ; je la relirois , & je suis sûre qu'il me sembleroit entendre le Chevalier

*pimpant*. C'est un sobriquet que ses manieres lui ont attiré. J'aime mieux le savoir à Lyon qu'à Paris ; il m'ennuiera moins là qu'ici. Quand j'entrois dans une compagnie , & que je l'appercevois , il me prenoit des vapeurs.

Je suis enchantée de tout ce que tu me dis de la *Comédie sans titre*. Ce qu'il y a d'étonnant , c'est que l'Auteur , qui possède , comme tu vois , toutes les beautés & toutes les délicatesses de la Langue françoise , ne fait pas un mot de latin. Les plaisirs du carnaval ne me donnent pas un moment de repos ; & je me laisse entraîner par le torrent : je vais ce soir au quinzieme bal de cette année ; & je te quitte pour m'aller mettre à ma toilette. Adieu.

## L E T T R E L V I I.

*Du 12 Mai 1691.*

**L**ORSQUE mon mari écrivit à M. de Neufpont la prise de la ville de Mons , j'étois bien malade d'un rhume. Je lui fis promettre de n'en rien toucher dans sa Lettre. Cependant la tienne , ma chere , ma tendre amie , me fait soupçonner qu'il ne m'a pas tenu parole : pourquoi ces inquiétudes ? pourquoi ces prieres , ces instances pour que je t'écrive moi-même ? pourquoi ces songes effrayans , qui troublent ton sommeil , si mon mari n'avoit pas été indiscret ? Il aura mis dans sa Lettre quelque cho-

se à mots couverts , qui t'aura plus alarmée que s'il avoit dit naturellement de quoi il étoit question ; car rarement un rhume conduit au tombeau. Je lui ai montré ta Lettre , je lui ai dit qu'il avoit jafé , qu'on étoit indiscret avec la plume comme avec la langue, qu'il étoit un bavard , & qu'il voyoit à quoi avoient abouti ses discours. Il m'a assuré qu'il n'avoit rien dit , parce qu'il a vu que ta Lettre ne le dénonce pas ouvertement : mais je vois bien qu'il ment. Je ne lui en veux pourtant pas de sa bavarderie , puisqu'elle me procure le plaisir de favoriser ton inquiétude qui est une nouvelle preuve de ton amitié. J'ai beau la connoître cette amitié , savoir qu'elle existe , qu'elle est toujours vraie , toujours sincère , toujours la même ; je suis bien aise , quand l'occasion me constate mon bonheur.

Je ne vais presque plus en Cour ; mais mon mari continue toujours d'y aller , plus par politique à la vérité que par goût. Cette seconde tragédie de M. Racine , dont je t'ai parlé , n'a pas eu un grand succès. L'histoire d'Athalie en est le sujet. Des connoisseurs cependant assurent qu'elle est supérieure à Esther : que tout y est noble & sublime. M. Despréaux , avec qui j'ai dîné mardi à l'hôtel de l'Ecluse , dit la même chose : il ajoute que c'est le chef-d'œuvre de son ami , & que le public y reviendra , ou qu'il n'est qu'un âne. Je te l'enverrai quelque jour , avec une pièce de vers de ma façon. M. des Hauts-Vents , qui m'a appris à Nogent les règles

de la versification, fait son séjour à Paris depuis quelque temps. Il me demande en grace de cultiver les Muses ; je le refuse & le refuserai. Cependant mon mari s'étant joint à lui pour me demander seulement une piece de vingt vers, je me suis rendue ; & j'en ai fait une de soixante. Ce sont des stances sur le printemps. Je te les copierois tout de suite, si mon mari ne m'attendoit à ce moment pour aller à la Comédie. Adieu.

---

## L E T T R E L V I I I.

*Du 4 Août 1691.*

**V**OILA la vie , ma chere Baronne ; le malheur des uns fait le bonheur des autres : M. de Louvois est mort , & M. de Pomponne est rentré en grace. On bénit le Roi d'avoir redonné sa confiance à cet homme aimable. Actuellement sa pension est de quatre-vingt mille livres. Il a besoin de tout cela pour soutenir son nouvel état & sa nombreuse famille ; car il n'est pas riche en patrimoine. Mon mari a été le voir : nulle faste , nul orgueil. Cet homme est vraiment grand. Il est Héros dans son élévation comme dans ses disgraces. Ce n'est pas une petite vertu ; car il est plus difficile d'être sans hauteur dans la prospérité , qu'humble dans l'adversité. M. de Louvois est mort en peu d'heures ; on dit que c'est la froideur du Roi qui l'a tué. Cela peut avoir quelque fonde-



ment. Voilà assez souvent à quoi aboutit la faveur des Princes : on la recherche avec empressement ; on l'obtient difficilement ; on la reçoit avec transport : mais si l'on vient à la perdre , on n'y peut tenir , il faut renoncer à la vie. Ah ! ma chere , heureux ceux qui , comme nous , peuvent se passer des grandes places , & ont la sagesse de n'en point ambitionner. Mon mari en a déjà refusé trois qui l'auroient obligé de vivre à la Cour. Il aime sa liberté , il en veut jouir ; & je m'en félicite. Monseigneur lui a fait entrevoir une fois que s'il en acceptoit une , le Roi le feroit Duc. Il a remercié le Prince , en lui disant qu'il étoit très-reconnoissant de l'honneur que le Roi lui faisoit , mais qu'il n'avoit pas d'ambition. Il est vraiment heureux pour moi que les sentiments de mon mari sur la Cour se rapportent si bien avec les miens.

J'écris sans relâche l'histoire de ma bonne tante. Cependant je trouve qu'elle va bien lentement. La folle idée que mon mari se forge , que d'écrire cela m'échauffe le sang , l'oblige souvent de m'interrompre pour des parties de plaisir ; car il fait que je l'écris , & il me loue fort d'en avoir le courage ; mais il me demande de le faire à mon aise. Je lui obéis comme tu vois : trop pour ton impatience , diras-tu ; mais il faut bien quelquefois pratiquer les leçons de Saint Paul ; c'est un grand Saint , bien digne d'être écouté. Treve de badinerie ; j'ai si à cœur cette histoire , que je veux qu'elle accompagne ma

premiere Lettre. Si elle dure encore quelque temps , je te donnerai de mes nouvelles par mon mari , en fourrant quelques billets dans ses Lettres.

Lorsque M. de Pomponne est entré au Conseil d'Etat , le Roi y a introduit Monseigneur ; & il a dit alors à ses Ministres : Voici M. le Dauphin ; mais il n'aura point de rang parmi vous. En même temps , Sa Majesté se mit au bout d'une table longue , fit mettre Monseigneur à sa gauche , ensuite M. de Pomponne , puis M. de Pontchartrain ; & il fit mettre à sa droite M. de Croissi , & ensuite M. le Pelletier.

Je ne compte point cette année aller à la campagne , parce que ma grand'maman est souvent incommodée de sa goutte , & qu'elle a besoin qu'on la distraie de son mal. Je vais passer la plus grande partie des après-midi dans son parloir. Elle dit que quand elle me voit , son mal se dissipe , ou du moins qu'elle a plus de courage pour le braver. Voici , ma chere amie , les vers que je t'ai promis. Ne vas pas t'aviser de me faire des compliments sur ces bagatelles ; je n'en veux pas plus , que je ne veux continuer cet exercice ; c'est une sagesse de ne se mêler que de ce qu'on est capable. Je ne t'envoie pas la tragédie d'Athalie , car mon mari m'a dit qu'il l'avoit envoyée à M. de Neufpont avec les brochures qu'il lui avoit demandées.

Ma grand'maman respire un peu de sa goutte ; ce matin , comme j'allois plier ma

Lettre , elle est venue pour passer la journée avec nous. Deux heures après , Madame de la Tour est arrivée pour dîner. Sur les trois heures , mon mari nous a quittées pour aller dans son cabinet régler quelques affaires avec son Intendant. Pendant son absence , ma grand'maman nous a montré une Lettre qu'elle a reçue avant-hier de sa bonne amie Madame de Sévigné. Mon Dieu ! que j'envie le style de cette Dame ! elle ravit quand elle parle ; & ses Lettres sont d'une gaieté , d'une aisance , d'une noblesse & d'une délicatesse qui enchantent ; c'est , ma chère , une de ces personnes aimables , en dépit de l'âge , & de qui j'aime à m'entretenir. Aussi ai-je pris plaisir à faire jafer sur elle ma grand'maman. Elle fut mariée à dix-huit ans au Marquis de Sévigné , qui ne sentant pas son bonheur , ne l'a pas rendue des plus heureuses. Il fut tué en duel , & la laissa veuve toute jeune avec deux enfants. Sa tendresse maternelle ne lui permit pas de se remarier : elle mit tous ses soins à former l'esprit & le cœur de ses enfants & à leur faire donner la plus belle éducation. Ils ont répondu à ses vues : le Marquis de Sévigné , son fils , est un homme d'un vrai mérite : la Comtesse de Grignan sa fille est une femme fort au-dessus de l'ordinaire pour la figure , les graces , l'esprit & le caractère. Aussi dit-on qu'elle en est folle , & que sa tendresse pour elle est inexprimable. Et moi qui sens la mienne pour mon fils , je soutiens que je ne lui cède pas en cela.

## L E T T R E L I X.

*Du 2 Janvier 1692.*

**I**L m'est impossible , ma chere Baronne , de te décrire la peine où je suis. Je crois que les choses où nous avons pris le plus de plaisir , ne deviennent pour nous que des sujets de tristesse. Cette Histoire de ma tante , que j'avois écrite avec délectation , & que je me dispoisois à t'envoyer pour étrennes , est perdue. Il y a environ un mois qu'elle est finie : c'est pour cela que je te disois affirmativement dans mon dernier billet , que tu l'aurois entre les mains au mois de Janvier. Mon Dieu , qu'il est triste de ne pouvoir compter sur rien dans la vie ! Madame de l'Ecluse m'étant venue voir le jour de Saint Thomas , elle la trouva sur ma toilette , & me pria de la lui prêter pour la lire , me promettant de me la rendre au plus tard une des fêtes de Noël. Il ne m'étoit pas permis de la lui refuser : elle l'emporta. Je fus la voir le jour de Saint Etienne ; je la trouvai qui la lisoit. Elle me dit qu'elle en faisoit un extrait ; mais qu'elle se hâtoit pour me tenir parole. Je lui dis que ne devant te l'envoyer que les premiers jours de la nouvelle année , elle pouvoit la garder le restant de l'autre. Dimanche elle vient , & me dit en entrant , & les larmes aux yeux , qu'elle est dans un chagrin mortel ; que l'Histoire de

ma tante est disparue ; qu'elle l'avoit fait chercher par-tout inutilement chez elle ; qu'il lui étoit impossible de deviner, ni même de soupçonner qui est-ce qui l'avoit prise, parce que le Jeudi, ils avoient donné un repas à de nouveaux mariés où il y avoit plus de trente personnes , dont la plupart étoient des étrangers ; qu'enfin elle avoit envoyé demander à toutes ces personnes si elles n'avoient point vu l'Histoire d'une Dame Abbesse en manuscrit, & que toutes avoient répondu que non. Elle me dit tout cela d'un air si mortifié, que je n'eus pas la force de lui faire le moindre reproche. Et mon mari, qui étoit présent, nous vit si consternées toutes deux, qu'il se mit en quatre pour nous consoler, & nous persuader que ce n'étoit qu'un petit malheur. Je le croirai si toi-même, ma chere amie, tu as la générosité de supporter cette perte, à laquelle je suis d'autant plus sensible, que je ne me sens ni le courage, ni la force, ni le goût de recommencer cette Histoire, l'objet de tes desirs, ainsi que celui de ma complaisance. C'est donc de toi seule que j'attends toute ma consolation ; & je souhaite que ma Lettre arrive avant le départ de celle que la nouvelle année me fait espérer de toi. Les bagatelles que je t'envoie pour étrennes, te paroîtront bien insipides, puisqu'elles ont perdu l'accompagnement qui devoit les assaisonner.

## L E T T R E L X.

*Du 28 Janvier 1692.*

TU m'as redonné la joie , femme aimable , femme généreuse ! Je dis à présent comme toi , *ne parlons plus de cette chere & malheureuse Histoire.* Mais j'ai le doux espoir que peut-être un jour j'aurai la satisfaction de te voir , de t'embrasser , & de te la raconter.

M. Nicole & M. Fontaine nous ont fait une visite de la nouvelle année. Notre conversation a beaucoup roulé sur l'Athalie de M. Racine : ces deux Messieurs la trouvent admirable ; ils disent comme toi , qu'elle est au-dessus d'Esther. J'en dis autant à la lecture ; & je trouve le contraire à la représentation. J'y ai été une fois à la sollicitation de Madame de Maintenon. Cette Dame me fait toujours tant d'amitié , que je ne puis m'empêcher d'y répondre quelquefois.

Je vais te faire une confidence , ma belle Baronne. Je suis grosse de trois mois , & mon mari n'en fait encore rien. Je le lui cache par malice , pour le punir de s'être réjoui de la mort de mes autres enfants. Ne le mérite-t-il pas bien ? Il s'en appercevra quand il pourra ; mais je compte ne lui en point parler du tout. Ma grand'maman & Madame de la Tour sont du secret , & m'approuvent.

Je t'envoie deux excellentes Comédies de  
M.

M. Boursault , *les Fables d'Esopé & Phaëton* : ce sont deux Pièces que j'aime à la folie. M. Despréaux faisoit l'éloge de ce Poëte il y a quelques jours chez M. de l'Ecluse. Il l'a attaqué autrefois dans une de ses satyres ; mais il en a eu un regret infini , & a fait substituer à la place de son nom , d'autres noms selon le besoin , dans une nouvelle édition. Il dit que M. Boursault est un homme plein de droiture , de probité , de mérite & d'agrémens , en un mot qu'il possède toutes les qualités du cœur & celles de l'esprit , & qu'il se trouve extrêmement flatté & tout glorieux de l'avoir pour ami. *Phaëton* n'a pas eu le même succès que *les Fables d'Esopé* ; cependant elle petille d'esprit ; mais c'est qu'on l'avoit beaucoup vantée d'avance , & cela lui a nui , parce que des ennemis ont eu le temps de former une cabale pour faire tomber la Pièce : cela n'empêche pas qu'on ne lui rende toute la justice qu'elle mérite , chez les Savans & les gens d'esprit.

## L E T T R E L X I.

*Du 10 Avril 1692.*

**A** LA fin , ma charmante amie , la meche est découverte. Nous avons eu fêtes sur fêtes à l'occasion du mariage du Duc de Chartres & de celui du Duc du Maine. Me trouvant obligée d'aller à un bal donné pour

le mariage de ce dernier , mon mari présida à ma toilette , & s'aperçut de ma grosseffe. Eh , mais ! me dit-il , je crois que tu es grosse. Je souris , & ne lui répondis rien. Il continua de me fixer , & reprit : il n'y a pas à en douter , tu l'es ; & ce qui me surprend , c'est que tu me parois déjà bien avancée , & que je l'ignore. Je ne l'ignore pas moi , lui dis-je alors en continuant de sourire , je suis grosse de cinq mois. Pourquoi donc me le cacher , reprit-il en me faisant quelques caresses ? Je lui répondis d'un air un peu malin , que c'étoit crainte de l'affliger. Il sentit l'ironie , le feu lui monta au visage , & il me dit les yeux humides & avec son ton plein de douceur : tu t'es trompée , ma chere Comtesse ; j'ai plus de plaisir d'être pere , que je n'ai de chagrin de voir un frere à mon fils. Son air mortifié me toucha ; je l'embrassai en lui disant que ce n'étoit qu'espiéglerie de ma part , & seulement pour voir combien il seroit de temps à s'en appercevoir ; & je lui ajoutai que ma grand-maman & sa sœur avoient été mes confidentes. Il se remit un peu , me donna quelques baisers fort tendres , & me pria de ne lui plus jouer de ces tours-là. Un moment après il me quitta , envoya chercher un carrosse de louage , & sortit. Il rentra au bout d'une heure , & fut prendre son fils par qui il me fit présenter une aigrette de diamans de la plus grande beauté ; & il me fit dire par l'enfant , que c'étoit de la part de son petit frere ou sa petite sœur. Ce trait acheva de



me confondre : je me jettai au cou de mon mari , & avouai ma défaite , en lui promettant bien de ne lui plus jouer de pareils tours. J'avois eu tort en effet ; car si mon mari a vu partir ses enfans fans peine , il les a toujours vu arriver avec plaisir ; & ce n'est que le grand amour qu'il a pour son fils qui le consolait de leur mort. Je me parai à l'instant de son présent. Il a été un de ces matins voir M. de Pomponne , & nous l'a amené à dîner. Aussi-tôt j'envoyai chercher ma grand'maman , qui vint bien vite pour jouir de la vue & de la conversation de son bon ami , avec lequel il y a toujours à profiter.

Adieu , je t'embrasse en idée comme de coutume , & en soupirant de ne pouvoir le faire autrement.

---

## L E T T R E L X I I.

*Du 25 Juin 1692.*

J'AI reçu ton présent , ma belle Baronne , avec tout le plaisir que tu peux imaginer. Que je le baiserais souvent mon joli perroquet ! Sa mine annonce bien sa jeunesse , & elle me fait espérer d'en faire un bon écclier. C'est moi seule qui lui donne des leçons. Deviné quelle est la première que je lui ai donnée ; mais devine-là ; car je ne te la dirai point qu'il ne la répète parfaitement.

Voilà donc M. l'Evêque d'Angers qui est mort ? Il étoit âgé de quatre-vingt-quinze ans ; & malgré ce grand âge , il est extrêmement regretté de ses Diocésains , de sa famille & de ses amis. C'étoit un saint homme , qui pendant plus de quarante ans qu'il a été Evêque , n'est sorti qu'une fois de son Diocèse , pour conférer sur la Religion avec le Prince de Tarente , qu'il eut le bonheur de convertir , & de réconcilier avec le Duc de la Tremouille son pere. Il seroit à souhaiter que tous les Prélats remplissent comme lui les devoirs épiscopaux. Il assistoit les pauvres avec une charité peu commune. Il se levoit tous les jours à deux heures du matin , prioit Dieu quelque temps , lisoit quelque chose de l'Ecriture-Sainte , puis assistoit à Matines avec ses Chanoines. Son travail étant continuel , quelqu'un lui proposa de prendre un jour de la semaine pour se reposer : *Je le veux bien* , répondit-il , *pourvu que vous me donniez un jour où je ne sois pas Evêque*. C'est son neveu M. de Pomponne , qui nous a raconté ces choses , la semaine dernière en dînant avec nous. Ce Ministre , ma chere Baronne , cet homme aimable sera le parrain de mon enfant. Il m'a dit qu'il se trouvoit extrêmement flatté d'être mon compere ; & que pour compléter sa joie & son bonheur , il me prioit de lui laisser le choix de la marraine. Tu pense bien que je n'ai eu rien de plus pressé que de l'en laisser le maître. J'ignore encore sur qui tombera son choix. J'entre dans mon

neuvieme mois : ainsi la premiere Lettre que tu recevras , sera de mon mari. J'espere qu'il n'aura que de bonnes nouvelles à t'apprendre , & de moi , & de mon enfant , & de mon cœur qui est toujours à toi.

Adieu , ma chere , ma tendre , ma généreuse amie : je vais baiser six fois mon perroquet pour toi.

---

## L E T T R E L X I I I.

*Du 2 Septembre 1692.*

AH ! ma charmante amie , quelle surprise ! quelle joie délicieuse ! mais quelle scene ! J'ai demandé en grace à mon mari de ne te parler que de la naissance de mon poupon & de ma bonne santé , me réservant le doux plaisir de te raconter moi-même mon bonheur : bonheur si grand , si inattendu , & auquel j'ai été si sensible , qu'il m'en a pensé coûter la vie. J'ai attendu mon parfait rétablissement , pour pouvoir t'en faire un récit entier.

Le Samedi 28 Juin , mon mari partit de grand matin en chaise de poste pour aller à Nogent *soi-disant* , sous prétexte de faire faire quelque chose de nouveau au Château. Il revint cinq jours après , le Jeudi 3 Juillet sur les huit heures du soir. Le lendemain , sur les dix heures du matin , étant dans mon cabinet de toilette avec mes femmes , qui mettoient à part tout ce qui devoit servir

au moment de la naissance de mon enfant, j'entendis quelqu'un entrer dans ma chambre. Des tas de linge que nous avions sur nous les unes & les autres, nous empêchèrent de nous lever pour voir qui c'étoit. J'écoute : j'entends plusieurs voix, les pas de plusieurs personnes : je fixe les yeux du côté de la porte de mon cabinet, qui étoit entr'ouverte. Cette porte s'ouvre tout à fait. Mon mari se présente, me regarde, & sourit. Madame de la Tour se montre, sourit aussi. Ma grand'maman paroît, & fait la même chose ; tout cela en silence. Je dis bon jour à l'une & à l'autre, leur demande de m'excuser si je ne me lève pas, en leur faisant remarquer l'embaras que j'avois sur moi, & en leur disant que j'étois à elles dans le moment. En même temps je vois approcher la figure d'une Religieuse. Je la fixe : c'est ma tante. Je jette un cri, & tout ce qui est sur moi ; je vole dans ses bras, je colle mon visage sur le sien, je la serre, la joie me suffoque, je ne puis parler, je ne puis pleurer, je ne puis respirer, je me pâme, mes jambes tremblent sous moi, m'abandonnent ; ma tante & mon mari me soutiennent, me mettent dans un fauteuil ; j'ai peur que ma tante ne m'échappe, je la retiens par ses hardes : J'é...touf...fe, j'étouf...fe, c'est tout ce que je puis dire à plusieurs reprises ; on s'alarme, on me délace, on se reproche de ne m'avoir pas prévenue, on convient, mais trop tard, que ces sortes de joies sont

trop grandes pour être accompagnées de la surprise ; on craint que je n'accouche , & quelque chose de plus funeste encore , on est à bout , & enfin on se détermine à envoyer chercher mon accoucheur.

Pendant qu'on y étoit allé , il vint une idée à mon mari , qui me voyant toujours en pleine connoissance , s'avise de me dire : modere ta joie , ma chere Comtesse , elle va être suivie d'une triste nouvelle ; Madame l'Abbesse ne vient à Paris que pour te consoler , & t'exhorter à supporter ma perte : j'ai des ennemis ; le Roi m'exile à deux cens lieues d'ici. Ces paroles me frappent , & sont pour moi un coup de foudre ; la douleur s'empare de mon ame , la parole m'est rendue , mes larmes coulent , & je m'écrie en prenant la main de mon mari : O ciel ! ah ! mon bon ami , que dis-tu là ? Chacun sourit ; mes yeux inondés n'en voient rien ; on garde le silence pour provoquer encore plus mes larmes ; mais je le romps ce silence par des lamentations & par de nouveaux cris ; je quitte ma tante , & me jette dans les bras de mon mari , en lui disant : Tu ne partiras pas sans moi , mon cher , mon tendre ami , je te suivrai partout , oui , je te suivrai aux Antipodes s'il le faut. Cela ne se pourra pas , ma chere amie , reprend mon mari d'un grand sérieux , pense-tu en quel état tu es ? Cette réflexion me trouble , me confond ; je redouble mes pleurs , je lui prends le bras , & lui dis du ton le plus ferme : Je te tiens , & ne te

quitterai pas ; & malgré mon état j'affronterai tout , les mers , les périls , les prisons , les cachots , tout fera pour moi un Palais avec toi. En lui disant cela , je le tenois bien ferré par le bras , & mes pleurs couloient toujours en abondance. Mon mari content de me voir respirer alors à mon aise , ne jugea pas à propos de me contredire ; il me donna plusieurs baisers en me témoignant sa reconnoissance , & en me disant qu'il consentoit à ne nous jamais séparer. Puis il se met à rire. La compagnie lui répond. Ce que c'est que la trop grande joie , dit ma grand'maman ! Oui , dit mon mari , croiroit-on , qu'on soit obligé de lui opposer la douleur pour l'empêcher de devenir funeste ? Là , dit Madame de la Tour , qu'on vienne me dire qu'il ne faut jamais mentir , on y fera bien venu ; peut-on un mensonge plus à propos & plus salutaire que celui que mon frere a imaginé ? Sans lui où en seroit ma sœur ? Tout cela , ma chere Baronne , se disoit d'un air si plaisant & si drôle , que j'ouvrois de grands yeux ; puis je me doutai tout d'un coup du tour : Mon Dieu , dis-je , est-ce qu'on m'a trompée , & qu'il n'est rien de tout ce qu'on m'a dit ? Sans doute , me dit ma bonne tante , est-ce que nous serions si gais s'il en étoit quelque chose ? Et mon mari ajouta : Il a bien fallu te tromper , ma chere Comtesse , pour modérer ta joie , & te tirer de la mort. Je me mis à rire à mon tour ; & je ne savois plus auquel courir de ma tante ou de  
mon

mon mari : j'allois à celui-ci , je le careffois , je le félicitois de n'être pas un proscrit ; & après je revenois à ma tante , & lui témoignois ma joie & ma satisfaction de la voir & de l'embrasser à mon aise. J'en étois là lorsque mon accoucheur arriva. Sa présence heureusement ne fut point nécessaire en ce moment : il me tâta le poulx , le trouva bon , & s'en retourna.

C'est ma tante , comme tu pense bien , qui a été la marraine de mon enfant : tout étoit projeté ainsi dès le commencement d'Avril , quinze jours avant que mon mari se fût apperçu de ma grossesse. Il alla avec ma grand'maman chez M. de Pomponne , qui se joignit à eux pour écrire à ma bonne tante , & la prier de venir à Paris être la marraine de mon enfant avec lui. Ma tante accepta , & leur fit à chacun une réponse polie : & tous de concert m'en firent un mystere. Quand donc mon mari me vit dans mon neuvieme mois , il feignit d'aller à Nogent pour cinq ou six jours ; & il alla chercher ma tante. En arrivant il la déposa au Couvent de ma grand'maman , avec qui elle coucha. Mais lorsqu'elle eut mis le pied chez nous , il ne lui fut plus possible d'en sortir ; je lui dis qu'elle resteroit , ou que je la suivrois par-tout , jusques dans le Couvent où je ferois mes couches auprès d'elle. Elle vit bien à mon ton qu'il falloit en passer par où je voulois.

Je voudrois , ma belle Baronne , pouvoir te peindre son amour & sa tendresse pour

mes enfans : elle caresse l'ainé , le baise , l'admire , lui découvre tous les jours de nouvelles qualités , & fait son éloge du matin au soir : elle contemple son filleul , le prend dans ses bras , le serre , le mange. Il semble que son cœur la quitte pour passer dans l'ame de cet enfant , dont la naissance me procure tant de satisfaction , que je ne le nomme point autrement que *mon petit poupon de joie*. Ce qui me flatte encore beaucoup , c'est que ma tante ne cesse de me faire l'éloge de mon mari : elle dit que la première fois qu'elle le vit , lorsqu'il fut lui faire une visite à son Couvent en fraude de moi , elle fut tout d'un coup frappée & enchantée de la régularité & de la noblesse de ses traits , de sa taille haute & majestueuse , de la douceur de son caractère , de la beauté de son esprit , de l'élévation de ses sentimens , de sa grande ame , en un mot , de toute sa personne. Aussi dit-elle qu'elle n'est point étonnée de l'empire avec lequel il a subjugué mon cœur. Tout ce qu'elle dit a des graces infinies. M. de Pomponne se trouve extrêmement flatté de l'avoir pour sa commere. Quoique son temps lui soit très-cher , il vient la voir assez souvent : il ne reste que des minutes quand il ne peut pas rester des heures. Madame de Pomponne nous donne un peu plus de son temps. C'est une femme de bien bonne société. Mais je ne m'attends pas à la voir souvent quand ma tante sera partie ; car c'est une Dame fort retirée , qui s'attache principalement à



des femmes de son âge , & je suis si jeune , que je n'ose prétendre à sa confiance.

Voilà ma tante qui prend la plume pour t'écrire un billet , que je mettrai dans cette Lettre. Mon Dieu qu'elle auroit été contente que tu eusse pu venir à Paris pendant qu'elle y est ! Les joies de ce monde ont toujours quelques traverses. Un soupir m'échappe. Si ce n'eût été la maladie de ton pere , mon mari auroit hazardé le voyage de Lyon dans l'espérance de t'amener ; mais nous avons fait réflexion que tu ne voudrois pas le quitter dans son état de langueur ; & qu'il seroit cruel à nous de vouloir t'arracher de ses bras dans une situation aussi critique que la sienne. Nous prenons beaucoup de part à ses maux & à ta douleur. Madame de l'Ecluse t'embrasse. Elle est tous les jours avec nous pour voir , baiser , idolâtrer sa *chere maman l'Abbesse* (1). Nous nous emparons chacune d'une joue que nous ferons de nos levres ; & quand nous la tenons ainsi , elle nous dit d'un ton de desir : *Il ne manque plus là que Madame de Neufpont*. La vie est bien contrariante ! Sans la maladie de ton pere , tu serois avec nous , oui , tu y serois , j'en réponds. Nous posséderons ma bonne tante jusqu'au fix d'Octobre , que mon mari ira la reconduire. Je passe rapidement sur ce

---

(1) C'est ainsi que Madame de Neufpont & Madame de l'Ecluse appelloient cette Dame lorsqu'elle étoit à son Couvent ; & depuis , en lui écrivant.

temps que je redoute déjà. Elle me promet de revenir à Paris quand son filleul aura dix ans. Quel siecle ! Que Dieu me conserve cet enfant ! Il me seroit bien cruel de le perdre. Tout annonce en lui un tempérament fort & robuste ; & il a une nourrice d'une santé parfaite : c'est assez pour espérer.

Le Chevalier *Pimpant* m'est venu voir de ta part. Il est resté près de deux heures avec nous ; & c'est la première fois qu'il ne m'a pas ennuyée , parce qu'il n'a cessé de nous parler de toi. Il te remettra un paquet dont il a bien voulu se charger : il est composé de bijoux de Couvent que ma tante t'envoie , & de dragées du baptême de *mon petit poupon de joie*.

Ma bonne tante a fini son billet : la voilà qui joue avec mon perroquet , & qui le baise d'un cœur ! ..... oh ! je suis sûre qu'elle pense à toi en le baisant.

## L E T T R E L X I V.

*Du 22 Octobre 1692.*

**H**ÉLAS ! non , ma chere , je ne la vois plus cette chere tante : mon mari l'a reconduite , & est revenu tout de suite pour me consoler. Les joies de ce monde sont bien courtes , & presque toujours suivies de peines. Je dirois volontiers qu'une vie sans plaisirs , sans joie , sans douceurs , & exempte

de tristesse , de chagrins & de douleurs , seroit préférable à ces hauts & bas que nous éprouvons tous les jours. Mais la Providence ne l'a pas réglé ainsi : Dieu veut que nous sentions les biens & les maux : *Fiat voluntas ejus* ; il fait mieux ce qu'il nous faut que nous-mêmes. Ma tante a fait promettre à mon mari avant de la quitter , qu'il me meneroit la voir avec son filleul , quand cet enfant aura cinq ans. Elle lui a donné pour moi un billet cacheté qu'elle a écrit au moment de son départ : ce billet n'est composé que de l'éloge de mon mari. C'est un bijou pour mon cœur : & ce qui me le rend infiniment précieux , c'est qu'elle m'y répere ce qu'elle m'avoit dit de bouche plusieurs fois pendant son séjour à Paris , que je ne dois point rougir de l'avoir aimé tout d'un coup comme j'ai fait.

Mon mari vient d'acheter une Terre aux environs de Troies , qui a coûté deux cent mille livres. C'est une fort bonne acquisition qu'il a faite par les soins de notre nouvel Intendant , qui a pris le nom de *des Fossés*, ayant hérité du Fief que mon mari avoit donné à son cousin. Ce jeune homme remplace on ne peut pas mieux son parent , & nous avons tout lieu de nous louer de lui. Je viens d'être la marraine de son premier enfant. Il y a six mois que j'étois priée de le nommer avec mon mari. Mais pendant que Madame des Fossés étoit en travail , il m'est venu dans l'idée que ce seroit procurer un protecteur de plus à l'en-

fant & aux pere & mere , que leur donner un parrain & une marraine qui ne fussent pas mari & femme ; & j'engageai mon mari à se choisir une commere pour tenir avec lui l'enfant. Mon mari approuva mon idée ; mais il dit qu'il vouloit que ce soit moi qui fût marraine ; & que ce seroit un joli cadeau à faire à son neveu , que de le faire mon compere. Il l'envoya chercher dans le moment , & lui demanda s'il vouloit nommer l'enfant de M. des Fossés à sa place , & avec moi. Le Marquis reçut cette proposition avec un si grand transport , qu'il ne savoit que nous dire pour nous témoigner sa reconnoissance & sa joie : il embrassoit son oncle , il me baisoit les mains , & ne pouvoit prononcer aucune parole. Il fut aussitôt chez sa mere lui faire part de son bonheur. Elle vint avec lui , & nous marqua la plus vive reconnoissance du plaisir que nous procurions à son fils. Il est toujours surprenant pour moi de voir jusqu'à quel point elle l'excite à m'aimer. Je lui dis quelquefois qu'il faut qu'elle soit folle pour attriser ainsi le feu de l'amour dans le cœur de son fils , & sur-tout d'un amour aussi ridicule qu'inutile : elle me répond qu'elle a ses raisons pour souhaiter qu'il s'attache à moi de plus en plus , & que c'est un mystere qui se développera avec le temps. J'ai beau rêver à mille choses , je ne puis pénétrer ses raisons. Mon mari n'y voit pas plus clair que moi ; mais il dit qu'il faut laisser faire la mere , & souffrir l'amour du fils. J'y consens volontiers ;

car à dire vrai , je le crois moins amoureux qu'admirateur de ma personne : rien n'est si sage , si retenu , si circonfpect , si modeste que lui ; & malgré ce goût & cet empressément de me voir tous les jours , jamais il n'y aura à craindre de lui le moindre travers. Ce n'est pas comme le Chevalier de Beauport : c'étoit un fou qui vouloit paroître sage ; & celui-ci est un sage qui a des foiblesses , qui les combat , & qui les vaincra. Il m'a donné des dragées en profusion. J'en ai mis à part pour toi , que je t'enverrai à la premiere occasion.

Ma grand'maman est bien malade de sa goutte. La pauvre femme ! Je voudrois bien pouvoir partager ses maux de mon corps comme de mon cœur : je suis bien-aise du petit mieux de ton pere : c'est beaucoup pour cette saison.

Les amis de M. Arnauld s'intriguent auprès de M. de Pomponne pour l'engager à solliciter le rappel de cet homme respectable. M. de Pomponne ne desire rien tant que de revoir son oncle ; mais il faut qu'il modere son zele & sa tendresse qui le pressent , & pourroient nuire à la réussite ; car s'il a quelque crédit , les Jésuites en ont davantage ; & c'est pour eux un terrible adverfaire que M. Arnauld. Ils le craignent malgré son grand âge ; & on prétend qu'ils sont aux aguets pour traverser M. de Pomponne. Ce sont de fiers & de dangereux courtisans que ces gens-là. J'en rencontre assez dans les compagnies , car ils se fourrent

par-tout. Aucun n'a encore mis le pied au logis. Ils ont des paroles-mielleuses , qui me font bondir le cœur ; & moi , je ne veux que des gens qui l'aiguillonnent par la franchise.

Mon perroquet montre beaucoup de disposition pour caqueter. Qu'il est joli avec sa petite mine enfantine ! Je le baise à ce moment pour toi. Ma bonne tante l'a baisé plus de dix fois au moment de partir. Je lui ai demandé si tu n'avois pas quelque part dans ces caresses. Elle m'a répondu : hélas ! elle a tout , je ne baise cet oiseau que parce qu'il vient d'elle , & je soupire de ne pouvoir la ferrer elle-même dans mes bras.

## L E T T R E L X V.

*Du 22 Janvier 1693.*

**J'**AI reçu ta Lettre , ma chere amie , avec mes transports ordinaires. Mais je suis bien mécontente de moi de ne pouvoir t'accorder ce que tu me demande pour M. de Neufpont. Ce n'est pas que je doute de sa discrétion ; c'est que je ne puis prendre sur moi qu'aucun autre que toi voie mes Lettres , qui sont pour la plupart de véritables confidences. Tout ce que je puis faire , c'est de te permettre de lire toi-même , à ton mari seulement , les anecdotes qui font partie de mes Lettres , & qui me sont étrangères. Sois assurée que ce refus & cette restriction me coûtent.

Il y a un an que l'Histoire de ma bonne tante est perdue , & que je devois te l'envoyer. Elle me revient de temps en temps à la mémoire , & je pousse un soupir. Il me prend aussi des craintes que cette Histoire infortunée ne soit entre les mains de quelqu'un qui la rende publique. Que j'aurois de chagrin encore , si par hazard elle alloit aux oreilles de ma tante ! Une chose qui me tranquillise un peu , c'est que comme je n'écrivois cette Histoire que pour toi , & que tu connoissois son Couvent , j'ai eu la discrétion ( je ne fais par quel pressentiment ) de ne nommer en aucune façon son Abbaye. Il faut avouer , ma chere , que nous avons toutes deux bien du guignon. Un soupir m'échappe. Voilà qui est fait , je n'en veux plus parler. Tu recevras dans quelques jours un paquet de brinborions de ma part , & les dragées que je t'ai promises.

Hier mon mari sortant de faire une visite à M. le Curé , aperçut rue Saint Antoine M. Fontaine. Il étoit près de midi. Il fit arrêter son carrosse , le fit appeller , & le força de prendre place à côté de lui , & de venir dîner avec nous. C'est que mon mari a été si content de sa conversation le jour qu'il s'est rencontré chez nous avec M. de Coislin , qu'il a voulu renouveler son plaisir. Effectivement ce bon Monsieur s'exprime avec une candeur , une naïveté , une aisance , & une certaine éloquence qui enchantent. Il parle assez volontiers de Port-Royal-de-Champs. Cela me rappelle alors

Madame de Sévigné & ma grand'maman , qui lorsqu'elles sont ensemble , se délectent aussi à en parler : Madame de Sévigné a pour ce monastere une vénération qui est au-delà de toute expression : elle assure qu'on n'approche pas de ce lieu sans sentir au-dedans de soi une onction divine ; & plusieurs personnes m'ont dit la même chose. Pour M. Fontaine , il m'a dit hier , lorsque je lui en ai parlé , qu'on ne devoit point s'en rapporter à lui là-dessus. J'ai admiré sa réponse candide. Il nous a raconté bien des choses des Solitaires de Port-Royal. Ce sont des Saints , ma chere amie , ou il n'y en a pas. Mon mari lui a dit qu'il devoit composer la Vie de tous ces Messieurs-là. Il a dit que c'étoit son intention. Que Dieu lui en donne le courage : ce seront des Vies aussi édifiantes & aussi admirables que celle de M. de Pontchâteau.

---

## L E T T R E L X V I.

*Du 28 Février 1693.*

**J**E veux t'écrire aujourd'hui , ma belle Baronne , pour célébrer gaiement l'anniversaire de ma naissance. Me voilà donc déjà une vieille de vingt-trois ans ? & de plus , qui a six ans & demi de mariage ? Que d'événemens depuis ce temps-là ! que de plaisirs vrais ou faux ! que de peines réelles ou imaginaires ! que de joies & de tristesses !



tesse ! que de douceurs & d'amertumes ! que de biens & de maux ! Eh ! je commence à avoir assez d'expérience pour m'attendre à arriver ainsi au terme : c'est là la seule route qui conduit tous les hommes à l'éternité : & ce seroit s'abuser que de s'attendre dans ce monde à une félicité entière ou durable. Adorons donc les décrets de la Providence , & soumettons-nous à ses ordres , tels rigoureux qu'ils nous paroissent. Hélas ! il faut bien nous y soumettre. M. de l'Hôtel-Sain nous parloit l'autre jour d'un de ses amis qui vient de mourir , l'Abbé Pellisson. C'étoit un de nos beaux génies. En faisant son éloge , il nous dit que cet Abbé n'ayant pu résister à la prière de ses amis , étoit venu demeurer à Paris comme malgré lui. Un soupir m'échappa : plusieurs personnes de la compagnie me fixerent ; & je me vis obligée de leur dire que je pensois à une amie , de qui je ne pouvois obtenir la même faveur.

Ma grand'maman est toujours souffrante de sa goutte. Il y a quelque temps que pour se dissiper de son mal , elle donna à dîner à Madame de Sévigné à son parloir. Depuis vingt-cinq ans qu'elle a quitté Paris , c'est la seule amie qu'elle a entretenue , & la seule qu'elle voit depuis son retour. Elles ne s'appellent que Manon , & puis Manon. Je fus de ce dîner ; ma grand'maman fait le plaisir que j'ai à entendre causer son amie. Après avoir un peu parlé de leur jeune temps , ma grand'maman vint à par-

ler de M. d'Andilli son Parrain. Cela excita Madame de Sévigné à nous entretenir de tout Port-Royal-des-Champs : c'étoit un charme que de l'entendre ; jamais éloge n'a été fait avec tant d'éloquence & de feu. Que sa présence, ma chere Baronne , auroit augmenté mon plaisir ! Ensuite elle se mit à nous raconter qu'en 1670 , *temps heureux* , nous disoit-elle , *qui a suivi la paix de l'Eglise* ! on bâtit à ce Monastere trois côtés du Cloître qui manquoient. M. de Sévigné , son beau-frere , y étoit Solitaire , & contribuoit beaucoup à toutes les dépenses qu'on faisoit alors pour l'aggrandissement de cette Maison. Par reconnoissance on pria sa belle-sœur de poser la premiere pierre du troisieme côté du Cloître. Cette cérémonie se fit au mois d'Août de cette année. M. Grenet , Curé de Saint Benoît , & Supérieur du Couvent , bénit la pierre. » Non , de ma vie , » nous disoit Madame de Sévigné , je n'ai » ressenti une joie si pleine & si parfaite : il » me sembloit que j'étois dans le paradis ; les » Religieuses me paroissoient des Anges , » les Solitaires des Saints ; tout ce qui m'environnoit , m'imprimoit du respect ; & » je me disois intérieurement comme Jacob : *Le Seigneur est vraiment ici* , & je » ne le savois pas ! *que ce lieu est terrible !* » *c'est ici la Maison de Dieu & la porte du* » *Ciel* « . C'est sur ce ton que cette aimable femme nous entretint de ce Monastere , que je ne connois que par ce qu'on m'en dit : mais qui , je crois , est digne de sa réputation.

J'ai dîné mercredi chez M. de Château-fond avec M. Bossuet, le savant Evêque de Meaux. Je me suis dit à un moment : Que je suis heureuse en comparaison de mon amie ! peut-être est-elle actuellement à dîner avec quelque ignorant Curé de Village. Ai-je deviné juste ?

---

## L E T T R E L X V I I.

*Du 25 Mai 1693.*

**M**ONSIEUR le Vicomte est donc toujours souffrant, ma chere Baronne ? Hélas, ma grand'maman aussi. Je tâche de prendre sur moi pour me disposer à soutenir un fâcheux événement. Fais de même : soumettons-nous d'avance à la volonté de celui qui gouverne l'Univers avec une profonde sagesse ; & il nous donnera la force de supporter le coup dont nous sommes menacées. Malgré mes craintes & mes peines, je me porte à merveille ; cela me fait espérer de me tirer d'affaire à cette couche-ci comme aux autres. Si c'étoit la volonté de Dieu de me donner une fille, que mon ame seroit contente ! Mais je n'ose la lui demander de peur de lui déplaire. Mon mari paroît s'attacher à mon poupon de joie comme à son fils aîné. C'est pour moi une grande satisfaction. Peut-être en viendra-t-il à aimer tous ses enfants également. Celui que je porte, ne paroît pas lui faire le moindre ombrage.

Voilà donc MADEMOISELLE dans le tombeau ? Quelqu'un qui voudroit entreprendre d'écrire sa vie , trouveroit une ample matière. Depuis sa mort , on remet sur le tapis ses vertus & ses défauts. Mais la fin a couronné l'œuvre ; & elle est morte d'une manière tout à fait édifiante. M. de Lauzun a bien mal répondu à sa tendresse. Le voilà libre : malheureuse la femme qui le prendra ! car les ingrats ne sont faits que pour troubler la félicité de ceux qui leur sont attachés.

Madame de la Fayette vient de mourir dans de grandes infirmités. Son bel esprit l'a fait estimer de tous les Savans ; & son aimable caractère l'a liée d'amitié avec toutes les personnes du plus haut mérite.

M. l'Abbé de Fenelon , Précepteur des Enfans de Monseigneur , remplace M. Pellisson à l'Académie Française.

## L E T T R E L X V I I I.

*Du 28 Août 1693.*

**E**NCORE un gargon ! Cette parole , ma chere amie , m'échappa , lorsqu'on me dit que j'avois un troisieme fils. Mais n'ai-je pas bien des graces à rendre à Dieu ? Ce fils est mort dès les premiers jours de sa naissance : quel chagrin n'aurois-je pas eu , si c'eût été une fille ! Si nous étions bien raisonnables , nous ne formerions jamais aucuns desirs.

Ma grand'maman est toujours malade de sa goutte. J'ai été privée de la voir pendant tout le temps de ma couche ; mais je hâterai ma sortie à cause d'elle : dès lundi , peut-être que j'irai à la Messe ; & de là je volerai à son Couvent.

C'est M. de la Tour qui a été le parrain de mon enfant. Croirois-tu , ma chere , que sa mere n'a jamais voulu que nous lui donnassions une jeune Demoiselle pour commere ! Notre intencion étoit de lui donner une Demoiselle de Pomponne , qui est fort aimable , & que le pere nous auroit sûrement accordée. Je m'avisai de faire part de mon dessein à ma belle-sœur. Ah Dieux ! s'écria-t-elle , ne faites pas un coup comme celui-là , vous me donneriez la mort. Mon Dieu , lui dis-je , pourquoi donc cela ? Parce qu'il se pourroit , me dit-elle , que mon fils en vînt à aimer la Demoiselle. Eh bien ! lui dis-je , seroit-ce un si grand malheur ? Mademoiselle de Pomponne déshonoreroit-elle votre famille ? Et plaindriez-vous votre fils d'avoir pour femme une Demoiselle de mérite ? Non , me répondit-elle ; je ne le plaindrois pas ; mais je me plaindrois moi , qui ne survivrois pas à un tel malheur. Malheur , m'écriai-je ! expliquez-vous donc , car je ne comprends rien à l'effroi que je vous vois touchant l'attachement & le sort de votre fils. C'est une énigme , ma chere sœur , me dit-elle , en me serrant la main ; souffrez que je me taise encore quelque temps : pardonnez-moi ce mystere que je vous développerai

quelque jour , & donnez à mon fils , je vous prie , une commere qui soit mariée , ou une qui ait assez d'âge pour qu'il ne pense jamais à en faire sa femme. Allons , ma sœur , lui dis-je , voilà qui est fait , des paroles de cette sorte méritent attention , & demandent des égards ; je lui donnerai Madame de Châteaufond. Elle m'embrassa de tout son cœur. Et je suis toujours de plus en plus intrigué & curieuse de son secret.

J'aurois préféré , ma chere Baronne , pour marraine de notre enfant , notre amie Madame de l'Ecluse : mais son pere venoit de mourir ; & elle étoit trop dans la douleur. Je finis , car mon mari ne m'a donné qu'une demi-heure pour écrire , & me voilà bien au-delà. Ses attentions pour ma santé sont toujours extrêmes ; & je dois y répondre..... Un laquais de ma grand'maman vient de venir. Elle envoie exactement deux fois le jour savoir de mes nouvelles ; & par là je fais des fiennes. On m'assure à ce moment qu'elle va de mieux en mieux. Mon mari m'a dit que tu devois m'écrire dans peu. Nos Lettres se croiseront peut-être. J'attends avec l'impatience de l'amitié.



## L E T T R E L X I X.

*Du 30 Septembre 1693.*

OUI, ma chere amie, il étoit bien impossible à ma grand'maman de me venir voir; cette pauvre femme n'étoit plus; elle avoit rendu son ame à Dieu, & je l'ignorois. Tu le savois, toi. Pour moi, je ne l'ai su que la veille de ma première sortie. Comme il me falloit prendre le deuil le lendemain, mon mari ne pouvoit plus me le cacher. Il avoit même remis à ce jour-là le deuil de tous nos gens, ainsi que le sien. Tu pense bien que quand on venoit demander de la part de cette bonne maman de mes nouvelles, c'étoit un tour de mon mari. Il étoit bien embarrassé ce cher ami pour m'annoncer cette mort: mais il s'y prit assez singulièrement pour m'engager à supporter un peu plus aisément mon chagrin. J'avois eu du monde toute la journée; & quand nous fumes seuls, environ une heure avant le souper, nous passâmes au jardin pour y prendre le frais. Comme mon mari s'occupoit de ce qu'il avoit à me dire, je lui trouvais un air embarrassé & si distrait, qu'il me répondoit *oui* où il falloit *non*. Je lui dis que quelque chose occupoit son esprit. Il poussa un soupir, & jetta sur moi un regard triste. Cela me troubla. Je lui demandai ce qu'il avoit. Ses yeux se remplirent de larmes.

*Tome I.*

Cc

Quoi ! tu pleure , lui dis-je d'un air ému ? Qu'est-ce donc qui te fait de la peine ? Hélas ! me dit-il , en me regardant fixement , c'est que je crains que tu ne m'aime pas. Pourquoi donc cette crainte , lui dis-je avec vivacité ? Il me répondit d'un ton assuré : parce que j'ai sujet de l'avoir. Cette réponse ferme m'épouvanta , & me perça le cœur. Avec le monde que j'avois eu dans le jour , il s'étoit trouvé quelques hommes galans , que mon mari fait que je ne puis souffrir ; mais malgré cela , je m'imaginai qu'ils lui avoient fait ombrage ; je le crus jaloux : je me le rappellai dans sa fureur , & je me mis à fondre en larmes , en disant : Mon Dieu , que je suis malheureuse ! Ces paroles , accompagnées de mes pleurs , lui firent penser que je devinois la mort de ma grand'maman. Ses yeux se mouillèrent , il me passa un bras autour du corps , me ferra , & me dit avec amitié : là , ma chere Comtesse , n'avois-je pas raison d'appréhender que tu ne m'aimasse pas ? Te voilà hors de toi pour la mort d'une personne. Eh ! si tu m'aimois comme je t'aime , ta douleur seroit moins vive ; Je te suffirois comme toi seule me suffit : oui , pourvu que tu sois contente , & que tu m'aime , aucune perte ne me fera sensible ; mes enfans , mon fils aîné même pour qui tu vois ma tendresse , ne m'est rien vis-à-vis de toi..... Pendant qu'il me parloit , j'eus le temps de revenir de mon erreur ; car rien ne ressembloit moins à la jalousie que son discours : mais cette mort



qu'il me faisoit entrevoir , m'accabloit d'avance. Je venois de voir mes enfans , je ne craignois rien pour eux ; & il y avoit deux heures au plus qu'on étoit venu de la part de ma grand'maman savoir de mes nouvelles. D'ailleurs ta Lettre que mon mari m'avoit annoncée , & que j'attendois à toute force , n'étoit pas encore arrivée. La seule personne donc qui me vînt à l'esprit , ce fut toi : il me prend un frissonnement ; & à la fin , j'interrompis mon mari , en poussant des sanglots , & en m'écriant : *Ah ! ma chère Baronne , ma tendre amie , je ne te verrai donc plus ?* Mon mari , qui fait , & qui dit souvent que l'amitié que j'ai pour toi , ne le cede point à l'amour que je lui porte , se hâta de me dire : Ne t'effraie pas tant , ma chère Comtesse , c'est Madame de Nogent qui est morte , & non Madame de Neufpont. Dans le moment mes larmes s'arrêtèrent ; je le fixai. Il m'embrassa , & me dit : Eh bien ! ma belle Comtesse , pour l'amour de moi & de Madame de Neufpont , tu vas donc supporter ta perte en héroïne ? Ces paroles rappellerent mes larmes ; mais elles coulèrent avec douceur : le souvenir de ma grand'maman étoit balancé par le bonheur de n'avoir pas un mari jaloux , & celui de posséder encore une amie pour en être aimée & chérie autant que je la chéris & que je l'aime. Après avoir donné quelque cours à mes pleurs , je me trouvai effectivement tranquille ; & je promis à mon mari de supporter mon chagrin pour l'amour de lui &

de toi. L'amitié, ma belle Baronne, l'emporte donc sur la nature ? Oui, mais une amitié comme la nôtre ; tu es le cher objet de ma consolation & de ma joie. Mon mari desiroit fort que ta Lettre concourût avec la triste annonce qu'il avoit à me faire ; mais elle est arrivée un jour trop tard. Elle n'en a pas moins eu son effet, qui a été de me rendre tout à fait à moi-même.

Mon mari a trouvé parmi les papiers de ma grand'maman, une infinité de petites notes qui ont trait à l'histoire de ma bonne tante. Son départ de Paris pour le Couvent y est avec la date ; le temps de sa prise d'habit ; celui de sa profession. Ensuite ses peines d'esprit & de cœur après la prononciation de ses vœux : tout cela écrit de la main de ma grand'maman. Et il y en a plusieurs autres, écrites de la main même de ma tante. Apparemment que ma grand'maman les lui avoit demandées. Enfin ces notes quoique détachées, font d'un si grand secours pour composer toute l'histoire de ma tante, que j'ai entrepris de la recommencer. C'est un cadeau que je veux te faire & un plaisir que je veux me donner. Adieu.



## L E T T R E L X X.

*Du 12 Janvier 1694.*

**M**ON ame est dans la douleur , ma chere amie , ma tante est bien malade ; toutes ses Religieuses sont en alarmes ; elles ne reposent ni jour ni nuit : ce n'est que pleurs , que soupirs , que cris dans tout le Couvent. Hélas ! c'est une liberté qui les soulage ces pauvres filles ; & moi , il faut que je renferme ma douleur : mon mari m'obsede ; & le moindre fouci que je lui montre , le met aux abois. Adieu , je l'entends qu'il vient m'arracher la plume.

Je r'ouvre ma Lettre avec joie , ma bellé Baronne , pour te dire que nous venons de recevoir des nouvelles de ma tante. Elle est mieux , elle est même hors de danger ; sa maladie n'étoit qu'une indigestion. On ne me trompe pas , car elle a signé. La veille de Noël M. de Dangeau a été reçu Grand-Maître de l'Ordre Royal de Saint Lazare. J'ai vu la cérémonie. Ah ! que je t'y ai désirée !



## L E T T R E L X X I.

*Du 22 Mars 1694.*

**J**E me réjouis avec toi du mieux de ton pere ; mais , ma chere amie , je crains que la joie que ce mieux apporte dans ton ame , ne te devienne funeste , s'il ne continue pas. Réfléchis là-dessus , & modere ta joie. Ne m'en veux pas pour te parler ainsi ; je t'aime ; & à cause de la nature de la maladie , je crains pour l'avenir.

Ma tante m'a écrit trois fois pour m'assurer de son rétablissement , & du bonheur que j'ai de la posséder encore. Quoique je sois éloignée d'elle , j'ai toujours le plaisir de savoir que j'occupe dans son cœur une grande place.

Madame des Houlières est morte , il y a trois semaines , d'un cancer qu'elle avoit au sein. Je ne fais pas si je me trompe ; mais il me semble que les Dames qui appliquent trop leur esprit , deviennent infirmes de bonne heure , ou meurent de maladies violentes. Madame de la Fayette a passé une grande partie de sa vie dans les souffrances ; Madame des Houlières dans les douleurs : & ainsi de plusieurs autres. Madame des Houlières avoit autant d'esprit que de charmes ; rien n'étoit si aimable que sa figure. Je l'ai vue plusieurs fois. Elle avoit à sa mort aux environs de soixante ans , & n'en

paroissoit pas cinquante. Son air gracieux , son égalité d'ame , sa patience dans les maux , tout cela mettoit sa figure à l'abri des nuages & des rides : on n'auroit jamais dit qu'elle souffroit. Tu recevras un paquet dans quelques jours. Ce sont plusieurs brochures nouvelles que je t'envoie , entr'autres , les Poésies de Madame des Houlières. Pour cet ouvrage , j'ai voulu qu'il fut relié ; car il n'en est pas comme des autres qu'on lit une fois ou deux au plus. Ses idilles sont charmantes , & principalement celles des moutons , des oiseaux , des ruisseaux & des fleurs. C'étoit une femme vraiment illustre , dont le nom sera toujours respecté dans la république des Lettres. Elle étoit de plusieurs Académies ; & il est fâcheux que sa fortune n'ait pas répondu à son mérite & à sa gloire. Dieu apparemment lui réservoir son bonheur pour l'éternité. Ainsi soit-il.

M. de Pomponne marie aujourd'hui son fils avec Mademoiselle de Palaiseau. Il en a perdu un l'année passée à Mons , & a été bien sensible à sa mort ; c'étoit un jeune homme qui promettoit beaucoup.

Mon Dieu , ma chere , que la misere est grande ! Quelle occasion d'ouvrir nos bourses , ou plutôt notre coffre-fort , pour répandre l'argent à pleines mains sur des gens pleinement misérables !

Mon perroquet fait déjà plus de dix phrases ; mais il ne fait pas encore sa premiere

leçon qui est la principale , qui est celle que je desire J'écris à toute force l'histoire de ma bonne tante. J'espere bien qu'elle ne sera pas cinq ans dans mes mains comme y a été l'autre : la joie que tu te fais de la lire , est un coup d'éperon pour moi. Madame de l'Ecluse te fait ses complimens. La pauvre femme est dans la tristesse , après avoir été six semaines dans la joie ; elle s'est crue grosse ; & il n'en est rien. Elle s'en réjouissoit plus encore pour son mari que pour elle : cependant il est le premier à la consoler & à l'assurer qu'elle lui tient lieu d'enfant & de tout.

## L E T T R E   L X X I I.

*Du 2 Juin 1694.*

J'AI donc prévu ce qui est arrivé , ma chere amie ? ton pere *empire de jour en jour* , il n'y a plus d'*espérance*. Je n'ai pas besoin de te dire combien j'y prends part : tu es affligée , je suis triste. Chacun le voit , me le dit : j'en expose le sujet pour exciter la pitié dans le cœur de mes amis ; & je les prie de demander à Dieu pour ton pere la patience ; & pour toi , la force & la résignation. J'étois à une campagne d'ami , lorsque ta Lettre est arrivée ; on ne me l'a remise qu'à mon retour. Depuis qu'elle est écrite , il s'est peut-être passé bien des choses. Fais-m'en part , ma chere , ne ménage point

point mon cœur. Qu'il me feroit doux de confondre mes larmes avec les tiennes! Mais hélas ! notre éloignement nous prive de cette consolation. Si tu ne peux pas m'écrire , si tu n'en as pas la force , que M. de Neufpont m'instruise de tout dans ses Lettres à mon mari ; & je me servirai de la même voie pour te dire tout ce que mon cœur me dictera. Je fais qu'aux grandes douleurs , il ne faut pas de grands discours : c'est pour cela que je veux que le papier d'autrui y mette des bornes. J'en dis déjà trop. Adieu.

---

## L E T T R E L X X I I I.

*Du 30 Août 1694.*

C'EN est donc fait , ma tendre amie , tu n'as *plus de pere* ? Je me fers de tes termes ; mais tu te trompe. Tu n'as plus de pere qui souffre ; & tu en as un qui jouit de la gloire pour prix de ses souffrances ; un pere qui t'aime toujours , qui prie pour toi , & qui ne veut pas que tu t'afflige. Si ces considérations ne te suffisent pas , tu as un mari qui doit faire ta consolation. Je fais que ton affliction l'attriste. N'en est-ce pas assez pour te faire surmonter ta douleur ? Il n'y a pas de consolateur plus éloquent que la tendresse alarmée d'un mari. J'en ai fait souvent l'épreuve ; & je me suis toujours félicitée d'y avoir cédé. Fais de même , ma chere Baronne , console-toi par reconnoissance.

Le iacrifice que ton mari te demande , a des douceurs ; tout ce qu'il exige de toi , n'est excité que par sa tendresse. Il te gronde , dis-tu ; il veut que tu te dissipe ; il se fâche quand tu t'abats ; il te fait prendre de la nourriture malgré toi ; il te mene chez des voisins qui te sont à charge , parce que tu ne desire que la solitude pour pleurer à ton aise : & tu te plains de toutes ces attentions ? Tu ne sens donc pas ton bonheur ? tu deviens donc ingrate ? S'il t'abandonnoit à ta douleur , tu serois bien plus à plaindre : tu la sentirois ; il n'y a pas de malheur plus grand pour une femme qu'un mari insensible sur ce qui la regarde ; c'est le comble de toutes les infortunes. Console-toi donc , ma charmante amie , pour l'amour de ton mari ; & aussi pour l'amour de moi , qui suis véritablement affligée parce que tu l'es.

M. de Pomponne a appris ces jours-ci à mon mari la mort de son respectable oncle M. Arnauld. Il espéroit d'obtenir son rappel ; & il soupire de ne l'avoir pas vu. Je ne compare pas sa peine avec ton chagrin ; mais il n'y a personne dans le monde qui n'ait ses mortifications : elles sont plus ou moins grandes selon la sensibilité de chacun. Par exemple , hier ta Lettre a amorti dans mon ame une joie bien sensible. On me la remit à huit heures du soir. J'avois été passer la journée avec Madame de l'Ecluse. En arrivant chez elle , elle m'ouvre ses bras , me serre , puis me met en main l'histoire de



ma tante , qui enfin lui avoit été rendue après plus de deux ans & demi. Je fis un cri de joie & de surprise ; & le mari & la femme me dirent que c'étoit un jeune homme qui l'avoit prise chez eux le jour qu'ils donnerent un grand repas à l'occasion d'un mariage dont ils avoient été les entremetteurs ; & que peu de temps après , ce jeune homme partit pour voyager. A son retour , il s'est hâté par bonheur de la remettre à mon amie. Je ne te l'enverrai point cette histoire : j'aime mieux la garder pour moi , & continuer pour toi celle que j'ai commencée ; elle sera plus intéressante par les dates & par certains faits qui ne sont pas dans la première.

Depuis quelques années , on nous donne au Théâtre Italien des pieces d'un nouveau Poëte appelé Regnard. La plupart ont un heureux succès. Quand-j'assiste à quelque piece nouvelle , & que j'y trouve un certain agrément , mon cœur ne manque pas de soupirer pour toi ; je te plains de ne pas partager avec moi le plaisir. Puis par réflexion je me dis : Là ! croiroit-on qu'une chose gaie excite des soupirs ? Mais les choses saintes en excitent aussi dans mon cœur pour l'amour de toi ; un sermon , une cérémonie , tout me fait penser à toi ; & aujourd'hui j'y penserai davantage , puisque ton ame , qui est dans la douleur , auroit besoin de dissipation.

## L E T T R E L X X I V.

*Du 26 Novembre 1694.*

**D**EPUIS deux mois , ma chere amie , mon mari a reçu trois Lettres de M. de Neufpont , qui m'ont appris de tes nouvelles. J'y ai vu avec plaisir , que tu sentoies l'inutilité de tes soupirs pour moi , & leur importunité pour ton mari , & qu'enfin tu les as fait céder à la raison. Mais ta main chérie me trace bien mieux les choses. Je suis bien aise que tu aie éprouvé comme moi combien il est doux de sacrifier à la tendresse de son mari. Si toutes les femmes connoissoient comme nous le prix de l'amour conjugal , & les consolations que nous en recevons au milieu de nos plus grandes afflictions , elles ne feroient pas si légères pour courir après un amour volage , qui leur rit dans la fortune , & les abandonne au premier revers.

Il est arrivé ici , il y a aujourd'hui huit jours , un précieux dépôt ; c'est le cœur de M. Arnauld , qu'un Chanoine de Bruxelles , accompagné de trois autres Messieurs , a apporté pour Port-Royal-des-Champs , où il a été inhumé le dix de ce mois. Plusieurs Poètes lui ont fait des Epitaphes.

M. de Neufpont a écrit , il y a quelques années à mon mari , qu'il ne respiroit que Paris , & que , sans son pere , cette Ville

deviendrait son séjour. Dois-je espérer , ma chere amie ? dois-je me flatter ? dois-je me réjouir ? Le desir de te voir , de t'embrasser , de te posséder , me cause la plus vive impatience. Ne va pas la changer en désespoir. Vos affaires doivent se terminer promptement : une fille unique n'est exposée à aucun débat , puisqu'elle n'est réduite à aucun partage : une amie , par conséquent , ne doit faire éprouver à son amie aucun retardement ; elle doit voler dans ses bras. Accours donc vite dans les miens : que je te voie , que je t'embrasse , que je me pâme de joie sur ton sein !

Voici mon perroquet qui jase comme une Nonne à la grille ; c'est qu'il se réjouit d'avance de te voir. Mon mari est allé à Versailles faire sa cour ; il y va plus souvent que moi. Adieu , je t'embrasse de toute mon ame , en attendant que je le fasse de toute l'étendue de mes bras. Je vais attendre ta réponse avec impatience , dans l'espérance qu'elle sera favorable à mon cœur , à ma tendresse , à mes desirs ; je te le répète , ne va pas me tuer , m'assommer par cette réponse.



## L E T T R E L X X V.

*Du 5 Janvier 1695.*

AH! ma chere Baronne, quelles étrennes tu me donne là! Ton oncle, quoi! ton oncle va vous retenir en Province comme a fait ton pere? Le dépit m'arrache des larmes devant mon mari qui se moque de moi. Je voudrois bien que tu n'eusse jamais eu cet oncle, ou au moins que tu ne fusse pas son héritiere. Mon Dieu, que les richesses venues où à venir, causent de peines dans ce monde! on les attend, on les desire, on les recherche comme le centre de la félicité; & le plus souvent elles ne font que la source de mille maux. Mais tu ne m'as jamais dit grand'chose de cet homme. En me marquant que *tant qu'il vivra, tu ne pourras pas penser à venir à Paris*, tu aurois bien dû me parler de son âge, de sa santé, de sa force, de ta disposition pour ou contre lui. J'aurois peut-être été un peu consolée; j'aurois peut-être pu former des desirs.... O ciel! que dis-je là? Une sottise! Qu'il vive cet homme tant qu'il plaira à Dieu, & soumettons-nous à ses décrets, quoique ce sacrifice soit un peu violent pour nos cœurs.

Mon mari doit écrire demain à M. de Neufpont. Il lui parlera beaucoup de M. de Luxembourg qui est mort hier à Versailles, & qui est fort regretté. C'étoit effectivement

un grand Général, qui meurt trop tôt pour la France. Sa mort a rappelé à mon mari une jolie anecdote dont il m'entretenoit ce matin. Il y a environ un an ou treize mois qu'on chanta un *Te Deum* dans l'Eglise de Notre-Dame de Paris, qui est la Cathédrale. M. de Conti y entrant pour y assister, vit cette Eglise tendue d'un bout à l'autre des Drapeaux que M. de Luxembourg avoit pris sur les ennemis ces années dernières. Ce Prince alors prit la main de M. de Luxembourg qui étoit près, & dit en écartant la foule qui embarrassoit la porte : *Laissez passer le Tapissier de Notre-Dame.* Dans le moment chacun claqua des mains, & donna mille bénédictions au Général, qui y répondit avec bonté par des gestes & un souris reconnoissant.

M. de Santeuil, Chanoine de Saint Victor, a fait une Epitaphe latine pour mettre sur le tombeau du cœur de M. Arnauld. Cette Epitaphe fait enrager les Jésuites, & chacun en rit. L'Evêque d'Agen a prêché l'Avent à Versailles. Le Roi qui l'avoit entendu, & en avoit été enchanté il y a vingt-huit ans, lui a dit : *Il n'y a que votre éloquence qui ne s'use & ne vieillit point.*



## L E T T R E L X X V I.

*Du 8 Avril 1695.*

TOUT ce que tu me dis , ma belle Baronne , se contredit : si tu m'aimois autant que je t'aime , tu saurois gagner ton oncle : & s'il t'aimoit comme tu le dis , il se rendroit à tes desirs. Il est comme font les gens qui n'ont jamais vu Paris , ou qui ne l'ont jamais vu qu'en passant ; ils s'en forment des idées extrêmes , ou ils le croient un séjour de plaisirs & de fortune , ou ils s'en font un monstre. Que ton oncle n'est-il des premiers ! Pense-tu bien qu'un homme qui n'est que septuagénaire , & qui se porte bien , peut vivre encore , non pas dix , mais vingt années ? Cette pensée m'opprime & m'étouffe. Je ne veux plus parler de cet homme , ni de ton séjour à Paris.

Je me réjouis avec toi de ta nouvelle grossesse. Mais si Dieu ne t'envoie encore cet enfant que pour te l'enlever , tu es plus à plaindre qu'à féliciter. Pour l'amour de toi-même , ne te flatte pas trop , ne te réjouis pas trop , vois arriver cet enfant avec indifférence , & fais-en d'avance le sacrifice à Dieu : s'il te le laisse , tu sauras bien lui en rendre grâces ; que ce que je te dis là ne te chagrine pas ; je ne te parle que par réflexion , & non par pressentiment : j'ai même bon augure de cet enfant-là ; & je

n'ai pas besoin de te faire un grand détail de tous les vœux que je fais à son occasion : tu fais que je t'aime ; que je ne te souhaite que du bien ; que tout ce qui te regarde m'affecte ; que ton contentement , ta satisfaction , ton bonheur influent sur mon bien-être ; & , ma chere , je desire être heureuse.

J'ai diné ce carnaval chez M. de l'Ecluse avec M. Despréaux , & l'Abbé Boileau son frere , qui est Chanoine de la Sainte-Chapelle. On peut dire que l'un & l'autre savent bien assaisonner une conversation. Si tu savois comme je soupire lorsqu'il se dit de bonnes choses , & que tu ne les entends pas ! Il a été beaucoup parlé de M. Arnauld. Les deux freres se font bien gloire de dire qu'il étoit leur grand ami. Ils parlent de lui avec une estime , une vénération , une effusion de cœur admirables. Il a été question aussi de M. de la Fontaine , mort le treize de l'autre mois. Mon Dieu , qu'ils ont raconté de choses de lui ! C'étoit un homme aussi extraordinaire dans ses manieres que dans ses ouvrages. Il étoit d'une tranquillité & d'une indifférence pour sa femme , pour son fils & pour lui-même qui tenoit du comique. Il demouroit à Paris , & sa femme à Château-Thierry. Tous les ans en Automne il alloit la voir avec M. Racine , M. Despréaux , & d'autres amis. Une fois il fit le voyage tout seul , & oublia de la voir ; mais il n'oublia jamais de vendre à chaque fois une portion de son bien. Son fils à l'âge de quatorze ans plut à M. de Harlai , qui

voulut l'avoir. Il ne s'occupa plus de ce fils , qui à la vérité se trouve en bonnes mains. Long-temps après , il le rencontra dans une maison sans le reconnoître. Il l'écouta causer ; & lorsque le jeune homme fut sorti , il dit à la compagnie qu'il lui avoit trouvé de l'esprit & du goût. On lui dit que c'étoit son fils. Il répondit tranquillement : *Ah ! j'en suis bien-ai e*. Il voulut un jour dédier un de ses Contes à M. Arnauld le Docteur ; & il disoit à M. Despréaux & à M. Racine qu'il vouloit par là faire connoître à la postérité la grande estime qu'il avoit pour cet homme célèbre. Ces deux Messieurs le détournèrent de le faire , en lui faisant sentir qu'un Ouvrage de cette nature ne devoit pas se dédier à un tel homme. Enfin , ma chere Baronne , il m'est impossible de me rappeler tout ce que M. Despréaux nous raconta de ce Poëte. Il pouffoit la simplicité à l'extrême ; & cependant avec ses amis sa conversation étoit brillante, vive & enjouée ; & il possédoit en un degré éminent les plus belles & les plus rares qualités de l'ame. On l'a trouvé couvert d'un cilice à sa mort.

M. Mignard , fameux Peintre , est mort le même jour que M. de la Fontaine. M. Despréaux nous entretint de lui quelques momens , & fit aussi son éloge. Si tu venois à Paris , ma belle Baronne , tu verrois un de ses chef-d'œuvres dans le Dôme du Val-de-Grace. Mais tu n'es pas faite pour voir de si belles choses : ton Château, ton Eglise



de village , tes Saints de plâtre , tes Images de papier , tes payfans , voilà ce qui est fait pour récréer ta vue , & fixer ton admiration. Tiens , ma chere amie , je ne faurois m'empêcher de soupirer sur toi : les plus beaux yeux du monde devroient se repaître des plus belles choses ; l'esprit le plus délicat , le goût le plus fin , le jugement le plus solide devroient être ici à se nourrir des alimens qui leur sont propres. Viens-y donc , ma chere ; viens contempler nos Grands , nos Savans , nos Artistes , nos Poètes , nos Orateurs ; viens savourer tout ce qui part de leur plume , de leur bouche , de leur cœur , de leur esprit , de leur ciseau , de leur pinceau : viens voir ton amie à qui tu fais réellement pitié , & qui te desire plus pour toi que pour elle . . . . Là ! j'avois dit que je ne voulois plus te parler de Paris : c'est mon cœur qui a trahi ma volonté.

Les Jésuites font toujours grand bruit sur l'Epitaphe de M. Arnauld , contre l'Auteur qui n'a pas la force de les laisser aboyer : il fait tout ce qu'il peut pour les appaiser , & il n'y gagne rien , quoique pour cela il trahisse un peu la vérité. L'Histoire de ma bonne tante avance ; j'espère que dans un mois ou deux elle sera entre tes mains , je veux qu'elle accompagne ma premiere Lettre.



## L E T T R E L X X V I I.

*Du 8 Mai 1685.*

**J**E manque à ma promesse , l'Histoire de ma tante n'est pas finie , & je t'écris : c'est que je pétille de bavarder. Il y a sept à huit ans que je te fis une longue narration sur la jalousie de mon mari. Je viens d'avoir mon tour. Dois-jela passer sous silence , ma chere amie ? Dois-je te cacher mes foibleffes , tandis que je te découvre celles des autres ? Mon mari est à Versailles ; il est parti ce matin à sept heures. J'ai été à la Messe à huit. J'irai à un petit bout de Vêpres. Hors ce moment toute ma journée va être à toi ; car mes ordres sont donnés pour que je ne voie personne.

Lundi 2 de ce mois , nous avions à dîner Monsieur & Madame de Châteaufond , Madame de l'Ecluse , & ma belle-sœur sans son fils , car il est à la campagne. Au milieu du dîner , Madame de l'Ecluse se mit à nous raconter l'histoire d'une femme de son quartier , qui par désespoir s'étoit jettée dans un puits , à cause que son mari en aimoit une autre. Là-dessus , chacun se mit à raconter des histoires de la jalousie & de ses effets. Cela inspira à mon mari une étrange curiosité. Il desiroit savoir si je prendrois facilement de la jalousie ; & au cas que j'en prisse , comment je me comporterois vis-à-vis de

lui , si ce feroit avec fureur , ou simplement avec chagrin. Il prit donc dans le moment la résolution de l'éprouver.

Après le dîner il commença par emmener la Marquise de l'Ecluse au jardin. Là il lui dit son projet. Elle le blâma d'abord. Ensuite sur les représentations qu'il lui fit que ce ne feroit que pour peu de jours , elle se prêta à commencer le premier rôle. Ils s'abouchèrent ; & dès le moment même ils rentrèrent ; & la Marquise me prit en particulier , & à mon tour me mena au jardin , où elle me dit avec un air triste , que ce n'étoit qu'à cause de mon mari qu'elle avoit raconté en dînant l'histoire de cette femme qui s'étoit jettée dans un puits. Je lui demandai quel rapport mon mari avoit avec cette histoire. Il n'en a que trop , me dit-elle , & je crois que c'est assez le cacher , & qu'il est temps de te découvrir le mal , afin que tu y apporte le remede. Eh ! à quel mal , lui dis-je avec émotion ? A un mal , reprit-elle , qui me surprend toujours de sa part , & qui m'indigne contre lui. Eh ! mon Dieu , dis-donc vite , repris - je en lui ferrant les mains. Enfin elle me dit que depuis deux mois il avoit une maîtresse ; qu'il la voyoit tous les jours en secret ; qu'il l'aimoit à l'adoration ; & qu'il faisoit pour elle des dépenses énormes. Juge , ma chere Baronne , dans quel étonnement me mit ce discours. Je restai immobile. Après quelques minutes , je lui demandai si elle étoit bien sûre de la chose. Elle m'assura que c'étoit la vérité , en

ajoutant qu'elle avoit vu sa maîtresse. Est-elle jolie, lui dis-je ? Belle comme les amours, me dit-elle, femme mariée & de condition, & pleine d'esprit & de mérite : & c'est en cela que je le blâme un peu moins, ajouta-t-elle. . . . Et que je suis plus malheureuse, interrompis-je en versant un torrent de larmes. Elle me laissa pleurer quelques momens. Après quoi elle me demanda ce que je comptois faire. Souffrir & me taire, lui dis-je. Comment, me dit-elle, tu vas souffrir tranquillement les infidélités de ton mari ? Tu ne vas pas lui faire des reproches qui le couvrent de honte devant toute la compagnie ? Non, lui dis-je ; je vais être la plus malheureuse des femmes, mais je le ferai en silence ; ce ne seroit ni les invectives, ni les reproches qui le feroient changer ; dès qu'il en aime une autre, c'est qu'il est dégoûté de moi. . . . Là les sanglots étouffèrent ma voix. Un moment après je repris : Tout ce que je ferois actuellement seroit inutile, je ne ferois que l'irriter ; on a bien peu de pouvoir sur un mari quand on n'a plus son cœur : Hélas ! dis-je en poussant encore mille sanglots, je ne l'ai donc plus ce cœur que je chérissais tant, & que je me croyais attaché pour la vie ?

Après bien des lamentations de cette sorte, je priai Madame de l'Ecluse de rentrer dans la compagnie, & d'empêcher que quelqu'un ne me cherchât : Je rentrerai, lui dis-je, quand mes yeux ne pourront plus me trahir, & quand j'aurai pris assez sur moi

pour supporter la vue de mon mari sans marquer mon trouble ; car je ne veux pas que la compagnie s'apperçoive du chagrin qu'il me donne. Y pense-tu , me dit-elle ? Eh ! Monsieur & Madame de Châteaufond sont instruits de ton malheur ; ils en sont indignés aussi-bien que moi. Allons , lui dis-je , c'est une peine de plus pour moi ; ils vont le mépriser..... Mon Dieu ! interrompit-elle , je le plains bien ! Ne faudroit-il point encore l'estimer ? Ces railleries me faisoient souffrir ; mais je ne repliquai pas. Elle s'en retourna dans le salon.

Pendant tout ce discours , ma chere , mon mari étoit dans la compagnie à raconter son projet & à le faire goûter. Quand Madame de l'Ecluse fut rentrée , & qu'elle eut dit la maniere dont je prenois la chose , mon mari en fut enchanté : je ne savois pas ma femme héroïne à ce point , dit-il ; oh ! il faut voir jusqu'où cela ira ; je veux l'éprouver pendant trois jours seulement ; après quoi nous ferons le dénouement de la comédie. Enfin il amena tout le monde à ce qu'il vouloit , chacun se prêta pour jouer son rôle. Mais ma belle - sœur , qui ne pouvoit goûter le plaisir de donner du chagrin à quelqu'un , lors même que c'étoit pour lui procurer ensuite une grande joie , choisit le sien : elle leur dit qu'elle ne vouloit se mêler de rien , sinon , que pour adoucir le chagrin qu'ils me donnoient ainsi de dessein prémédité , elle viendrait tous ces jours-là me faire compagnie. Mon mari lui dit que ce seroit

toujours le servir , qu'il en joueroit son rôle plus tranquillement , sachant une bonne gardienne auprès de sa femme , & qu'il la prioit seulement de ne le point vendre. Selon l'occurrence , lui dit-elle , car si je vois ma sœur affectée jusqu'à en être incommodée , je lui déclarerai tout. En ce cas , dit mon mari , j'y consens.

Comme donc je me disposois à rentrer , Monsieur & Madame de Châteaufond vinrent me trouver. Ils me dirent que Madame de l'Ecluse venoit de leur dire qu'elle m'avoit découvert la perfidie de mon mari ; qu'il falloit se liguier tous pour le ramener de son égarement , & qu'il falloit le faire promptement , afin que le mal ne prît point racine. Je les remerciai ; & je leur demandai avec instance de ne lui parler de rien. Quoi ! Madame , me dit le Comte avec feu , vous ne vous prêterez pas aux desirs de vos amis , qui ne veulent que votre bonheur , & qui savent qu'il n'est plus pour vous de félicité si vous ne recouvrez le cœur de votre mari ? Non , Monsieur , lui dis-je , je ne me prêterai à rien ; je voudrois être la seule qui fût mon malheur , personne ne l'apprendroit , & mon mari jouiroit paisiblement de celle qui a su le charmer. Pour cela , Madame , reprit-il , cela n'est pas pardonna-ble : je ne dis pas qu'il faille le gourmander ; mais je crois qu'il vous seroit facile de le ramener par le sentiment : il vous a trop aimée pour être tout à fait détaché de vous ; & si vous vouliez lui donner un peu de ja-  
lousie ;

lousie , je ne dis pas en lui étant infidelle , je vous connois trop pour vous faire une telle proposition ; mais seulement en feignant de l'être ; je pense que cela seul vous le rendroit tout d'un coup. Ah ! Monsieur , m'écriai-je , je ne mets qu'un pas entre la feinte & l'infidélité ; le moindre soupçon de ce côté-là me feroit odieux : je vais être malheureuse , & je n'en ferai pas moins sage. Ah ! Madame , dit la Comtesse , je ne vous conçois pas : je vois bien qu'il faut que nous vous rendions service malgré vous & sans vous. Ces paroles m'effrayerent , je m'imaginois déjà qu'ils alloient donner l'alarme à mon mari sur ma conduite ; je me mis à déplorer mon sort en poussant mille sanglots , & en leur disant , que si quelqu'un vouloit ainsi ajouter à mon malheur , j'irois m'enfermer dans un Couvent pour ôter toute suspicion à mon mari : c'est bien assez , leur disois-je , d'avoir perdu son cœur sans perdre encore son estime. Les sanglots que je pouffois firent tant de pitié à Madame de Châteaufond , qu'elle se mit à pleurer malgré la comédie. Elle pensa me découvrir tout. Cependant elle se fit violence pour ne point parler : mais elle s'en fut promptement en me disant d'être tranquille , qu'elle ne feroit ni ne diroit rien sans ma permission. Elle me laissa donc son mari , qui me fit les mêmes promesses sur les instances que je lui en fis. Après quoi je le priai de rentrer dans la compagnie , en

lui disant , que j'allois faire enforte d'y reparoître dans peu.

Quand le mari & la femme furent rentrés , ils décriront si bien ma douleur , & la peine que je leur avois faite , qu'il fut décidé qu'on m'alloit tout déclarer. Mais j'avois pris si bien sur moi quand je reparus , que mon mari s'en fut aux uns & aux autres leur demander tout bas de ne me rien dire , que je soutenois trop bien la chose pour me la découvrir si-tôt. Chacun s'amusa donc jusqu'à six heures ; après quoi on parla d'aller faire un tour de Tuileries. Je déclarai tout de suite que je n'irois pas. On s'en doutoit bien. Mon mari affecta de ne me point engager à y aller , lui , qui dans tout autre temps n'auroit pas souffert que je fusse restée. Ce procédé me prouvoit déjà mon malheur , & me faisoit gémir au dedans de moi. On partit , excepté Madame de la Tour , qui resta avec moi jusqu'à neuf heures. Mon mari ne rentra qu'à dix , exprès pour jouer son rôle. En arrivant il se mit à table sans me rien dire , quoiqu'il me trouvât pleurante en rentrant. J'avois donné un libre cours à mes larmes , parce que je ne l'attendois plus. Quand je le vis se mettre à table sans me rien dire , je m'allai coucher toute seule. Il me vit aller sans me demander où j'allois. Mais je fus surprise de le voir entrer pour se coucher , avant même que je fusse au lit. Je m'étois si fort dépêchée , que j'étois sûre qu'il n'a-



voit pas soupé au quart. Je ne me trompois pas. Mais j'étois bien éloignée de penser que c'étoit le chagrin qu'il me donnoit qui lui ôtoit l'appétit. Il me vint au contraire dans l'esprit, qu'il avoit apparemment soupé avec sa maîtresse, & que c'étoit par feinte qu'il s'étoit mis à table. Ce fut donc pour moi une augmentation de peine.

Le lendemain il se leva dès six heures, lui qui se leve toujours très-tard, & sortit. Je pensai tout de suite qu'il étoit allé chez sa maîtresse; & il fut se promener au Cours jusqu'à ce qu'il fût heure d'aller chez M de Châteaufond, où Madame de l'Ecluse devoit se rendre pour délibérer sur ce que l'on feroit. Je n'avois pas dormi de la nuit; malgré cela je me levai. Sur les neuf heures Madame de la Tour arriva, & me dit en entrant qu'elle venoit passer la journée avec moi. Je lui en fus gré, parce que je pensois qu'elle savoit mon affliction, & qu'elle venoit pour me distraire. Mais quand je vis qu'elle ne me parloit de rien, & que plusieurs fois elle m'avoit demandé où étoit son frere, je pensai qu'elle ignoroit ma disgrâce. Il me prit envie de la lui apprendre: elle me consolera, me di ois-je, & elle sera le témoin de la fidélité que j'ai vouée à mon mari, & que je suis bien résolue de lui garder. Sur le midi elle me parla encore de la longue absence de son frere, en me disant qu'elle ne concevoit pas pourquoi il étoit parti si matin, ni pourquoi il étoit rentré si tard la veille, n'ayant pas soupé en vil-

le. Ah ! ma chère sœur , lui dis-je alors en me jettant à son cou , tout est bien changé ; je n'ai plus le cœur de mon mari , il a une maîtresse. En disant cela les sanglots m'étrouffoient si fort la voix , que si elle n'eût su de quoi il étoit question , elle ne m'aurait pas entendue. Elle fit la surprise. Ensuite elle dit mille choses contre son frère , ajoutant qu'elle vouloit dans le jour le ramener à son devoir , ou le traiter comme il le méritoit. Je la priai de ne point éclater contre lui , en lui disant que j'avois perdu toute espérance , qu'il ne m'aimoit plus , & qu'il en viendrait à me haïr si on l'investivoit à cause de moi. Mais comme c'étoit le chagrin où elle me voyoit qui lui faisoit prendre la résolution d'amener la chose à la découverte , elle me dit qu'elle ne se rendoit point à mes raisons , qu'il falloit qu'elle se déchaînât contre son frère , ou qu'il changeât. J'eus beau lui faire des représentations là-dessus , elle persista dans sa résolution.

Au moment de nous mettre à table mon mari arriva avec Madame de l'Ecluse qui dès qu'elle fut entrée fit semblant d'avoir une grande douleur dans un genou , pour m'obliger à aller avec elle dans mon cabinet de toilette pour se le frotter d'eau de mélisse. Pendant ce temps-là mon mari eut le temps de dire à sa sœur qu'il venoit de m'acheter un nœud de diamans magnifique , pour me faire présent au moment de notre prétendue réconciliation : mais que comme il ne pouvoit être livré que le lendemain

matin , il remettoit à ce temps le dénouement de la comédie ; qu'il la prioit seulement de coucher avec moi , parce que ne pouvant pas supporter mon air triste , il étoit décidé à sortir aussi-tôt son dîner , pour ne me plus revoir qu'au moment de me prouver toute sa tendresse ; & qu'il coucheroit chez M. de Châteaufond. Ma belle-sœur se rendit avec bien de la peine : elle lui rendit tout ce qui s'étoit dit le matin entre nous ; & il fut si pénétré de tout ce qu'elle lui disoit de ma détresse , qu'en rentrant nous le trouvâmes tout en larmes. Mon amie en devina le sujet , & ne fit pas semblant de rien. Pour moi , je m'imaginai que c'étoit l'effet des reproches que sa sœur m'avoit dit qu'elle lui feroit.

Qu'une honnête femme est timide , ma chère Baronne , quand elle croit n'être plus aimée de son mari ! Pendant le dîner je n'osois lever les yeux sur le mien. Il me paroissoit triste ; & je me disois que c'étoit ma présence qui lui devenoit à charge. Enfin il n'y put tenir , il quitta la table dès le second service. Je n'osai lui demander où il alloit. Personne ne lui dit rien non plus , parce qu'il avoit fait signe qu'il étoit prêt à pleurer. Je m'en sentois aussi un grand besoin , mais je me contraignis à cause des domestiques. Mon mari donc sortit ; monta dans une voiture publique , & se fit conduire chez M. de Châteaufond , à qui il dit en entrant de lui céder sa place , & de venir prendre sa sienne avec la même voi-

ture. Cela se fit. Le dessert n'étoit pas sur la table que M. de Châteaufond arriva, & nous dit qu'il n'avoit dîné qu'à moitié, parce que les mets n'étoient pas de son goût, & qu'il alloit manger du dessert avec nous. Où est donc M. de la Riviere, ajouta-t-il, tout de suite ? Il est sorti, lui dis-je, apparemment pour vous céder sa place. Oh ! dit-il, il va revenir sans doute, je ne veux pas prendre sa place. Il ne voulut absolument pas la prendre, malgré toutes nos raisons. Ils s'entendoient tous si bien, qu'il m'étoit impossible de deviner la vérité.

M. de Châteaufond passa avec nous tout le reste de la journée. Mon mari resta chez lui à faire compagnie à la Comtesse. Il fut décidé dans l'après-midi que nous irions toutes trois Madame de l'Ecluse, ma belle-sœur & moi, passer la journée du lendemain chez M. de Châteaufond, & qu'il viendrait lui-même nous prendre, Madame de la Tour & moi, dès le matin pour y aller déjeuner. Ma belle-sœur dit alors que ce ne seroit pas la peine de s'en retourner à son Couvent, qu'elle coucheroit chez nous. Pour Madame de l'Ecluse, elle dit qu'elle ne pourroit se rendre chez M. de Châteaufond, que pour dîner. Elle disoit cela, parce qu'il étoit dans leur plan que je ne la verrois que vers ce temps-là.

Sur les huit heures M. de Châteaufond s'en fut, & reconduisit Madame de l'Ecluse chez elle. Pour nous, nous attendîmes mon mari, du moins moi, jusqu'à neuf heures.

pour souper ; & jusqu'à onze pour coucher. Alors Madame de la Tour me dit que puisqu'il son frere ne revenoit pas , elle alloit coucher avec moi. Je me mis à pleurer , en disant que c'étoit la premiere fois qu'il découchoit , mais que ce ne seroit pas la der-niere. Je me trompois , heureusement. Nous nous couchâmes. Nous dormîmes peu l'une & l'autre ; elle par inquietude pour moi ; & moi à cause de mon chagrin augmenté encore par l'absence de mon mari. Nous nous levâmes à huit heures. A neuf M. de Châteaufond vint nous prendre dans son carrosse. Dès que nous fûmes arrivés , nous déjeûnâmes , c'est-à-dire, Monsieur & Ma-dame de Châteaufond , ma belle-sœur & moi. Madame de l'Ecluse étoit arrivée avant nous , & étoit avec mon mari dans un ca-binet à côté de la piece où nous étions. Ils déjeûnerent ensemble , & passerent le temps à nous écouter ; car pendant deux heures on ne cessa de m'entretenir de mon malheur , & de le déplorer , pour me faire dé-ployer ma façon de penser , qu'on admi-roit , & dont on vouloit que mon mari fût témoin.

Sur le midi mon amie parut comme si elle ne faisoit que d'arriver. Après m'avoir embrassée elle me demanda si je savois où étoit mon mari. Je lui dis que je me doutois qu'il étoit avec sa maîtresse , avec qui sans doute il avoit couché. Couché , reprit elle ? Du moins , lui dis-je , il n'a pas couché au lo-gis. Ah ! pour le coup , dit-elle , si j'avois

fu cela , je lui en aurois dit bien d'autres ; je viens déjà de lui en dire assez : il est dans un endroit d'où je sors ; sa maîtresse est aussi en même maison ; & croirois-tu qu'il écoute effrontément tout ce qu'on lui dit , & qu'il a eu l'audace de me dire qu'il aimoit sa maîtresse à l'adoration , & qu'il lui a donné son cœur pour la vie ? Il m'a montré , ajouta-t-elle , un nœud de diamans qui a coûté six mille francs , & qu'il va lui donner ce matin.

Elle me disoit tout cela assise à côté de moi sur un canapé. Elle n'eut pas plutôt cessé de parler , qu'elle quitta sa place ; & mon mari , qui la prit à l'instant , me serra par le milieu du corps d'une main , & de l'autre me présenta le nœud , en me disant : Le voilà ce nœud pour ma femme , ma maîtresse , l'amie chérie de mon cœur. Son air de satisfaction , & ses tendres serremens me donnerent à l'instant l'idée qu'on m'avoit joué un tour. La joie me saisit : Ah ! quel bonheur , dis-je d'une voix presque éteinte ! mais je me meurs. En même temps je m'évanouis.

On me délaça , on me fit respirer toutes fortes d'eaux , on me claqua dans les mains , on fit tout ce qu'on fait en pareil cas , & rien n'opéroit. Il y avoit déjà trois quarts-d'heure que j'étois dans cet état , lorsqu'il me survint une augmentation de pâleur qui fit faire un cri à Madame de la Tour : Ah ! dit-elle , cette femme est plus mal qu'on ne pense , il faut un Médecin , ma sœur peut mourir

mourir comme cela. Mon mari lui voyant un air effrayé, qui l'effrayoit lui-même, jeta un regard sur moi, & dit, les yeux pleins de larmes : ma femme est bien pâle. Oui, lui dit-elle sans ménagement, sa pâleur ressemble bien à celle de la mort ; je me doutois bien que ce feroit là qu'aboutiroit la scène, ou plutôt la sottise. On alla chercher le Médecin de M. de Châteaufond, qui demeure tout près. Dès qu'il me vit, il fronça le sourcil ; puis me tâta le pouls. Cet homme est savant dans son art, mais brusque. Aussi dit-il sans précaution, qu'on avoit bien affaire de lui faire quitter son dîner pour une femme morte. En disant cela il reprenoit le chemin de la porte. Mon mari se mit à faire des cris & à pousser des sanglots qui me firent ouvrir les yeux. Le Médecin revint sur ses pas, & dit tranquillement : Ah ! ah ! je me trompois ; tant mieux ; mais il ne faut pas encore chanter victoire. Effectivement, ma chere Baronne, j'étois si mal, que jusqu'à sept heures du soir je n'eus pas la force de prononcer une parole. Je dis alors, après avoir avalé bien des drogues de l'ordonnance du Médecin : *Ah ! mon Dieu, je commence à respirer.* Puis je dis à mon mari, dont les yeux étoient toujours inondés (car il est fort tendre, mon mari, il pleure comme une femme), je lui dis donc : Ces larmes, mon cher ami, vont bien mal avec ma joie. Eh ! ma chere Comtesse, me dit-il, que je me fais de reproches ! suis-je donc fait pour te donner la mort ? Non,

non , mon bon ami , repris - je avec une voix un peu plus ferme qu'auparavant , je sens mes forces revenir , je vis pour t'aimer & être aimée de toi ; mais ne me joue plus de pareils tours , je pourrois y succomber. Oh ! non , ma chere , mon adorable femme , reprit-il en me ferrant de toute sa force , j'ai trop payé celui-ci : cependant si ta santé n'en est point altérée , j'en chérirai la mémoire ; il m'a fait connoître tout ce que tu vaux , me fait sentir mon bonheur , & nous assure que nous ne pourrions vivre l'un & l'autre sans nous aimer. Enfin , ma belle Baronne , en causant ainsi , les larmes de mon mari se sécherent ; & je me trouvai si bien , que je voulus absolument me lever ; car on m'avoit mise dans un lit. Personne n'avoit dîné. Nous nous mîmes alors à table : il étoit huit heures. A neuf on me mit dans une chaise à porteurs , mon mari voulut prendre place , & me tenir dans ses bras. On prit en conséquence deux forts hommes qui nous conduisirent ainsi à notre Hôtel. Je fus mise au lit en arrivant , où je passai une nuit délicieuse ; car après de pareils chagrins la joie est bien vive. Malgré cela , ma chere amie , je ne te conseille pas d'en vouloir tâter : si des douceurs qui ne naissent que des amertumes. Bon soir ; mon mari doit revenir souper avec moi , il ne peut pas tarder , & je ne veux pas qu'il me trouve la plume à la main.



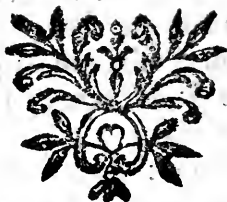
## L E T T R E L X X V I I I.

*Du 30 Juin 1695.*

**Q**UE je chéris ta tendresse , ma charman-  
te amie ! Larmes précieuses ! Je ne t'ai  
pourtant pas écrit mon histoire pour t'at-  
tendre à ce point. Ne me plains plus , je  
suis la plus heureuse femme du monde ;  
mon mari m'adore , & m'aime plus que ja-  
mais ; mes chagrins ne sont plus pour moi  
qu'un songe , & la satisfaction qui en ré-  
sulte est réelle. Je t'envoie enfin l'Histoire  
de ma tante , cette Histoire si attendue ,  
si désirée , si désespérée. Que ton cœur  
va être encore ému en la lisant ! Elle est  
longue ; mais elle ne fera pas ennuyeuse  
pour toi qui aime l'héroïne. Si j'avois le style  
de Madame de la Fayette , tu y trouverois  
un double amusement ; mais je ne l'ai pas ,  
& je m'en console : je ne cours point après  
la gloire pour une chose qui ne sera vue que  
de nous : rien n'est si simple que mon ré-  
cit , comme rien n'est plus vrai. Tu gagne  
de ce que ma première narration a été per-  
due ; car celle-ci est bien plus détaillée en  
certains endroits ; & les dates de certains  
faits en relevent encore le mérite.

Nous partons la semaine prochaine pour  
Nogent. Notre absence sera longue , car  
mon mari veut me mener à plusieurs en-

droits , & principalement à notre nouvelle Terre , dont il doit prendre possession au mois d'Août. Nous aurons avec nous nos amis de cœur. Je ne dis pas tous , car , hélas ! ma chere Baronne , tu n'y feras pas. Bon soir , porte-toi bien , ménage-toi , & plains - moi d'être obligée de quitter un séjour qui me plaît , pour aller pendant plusieurs mois me repaître de bagatelles pareilles à celles que tu vois tous les jours. Je penserai souvent à toi ; mais ce sera pour te plaindre. Adieu , je te laisse avec mon adorable tante.



## HISTOIRE

DE Mademoiselle DE NOGENT, tante  
de Madame DE LA RIVIERE, devenue  
Abbesse en 1668.

**M**A bonne tante étoit, ainsi que je te l'ai déjà marqué, ma chere Baronne, l'ainée de mon pere & de ma tante de Beauport. A l'âge de dix-sept ans elle brilloit déjà par ses talens, son esprit & son mérite. Sans être belle, elle avoit une de ces physionomies qui touchent, & que tu lui connois encore. Un regard modeste, fin & délicat frappoit plus en elle que n'auroient fait les traits les plus réguliers: une démarche noble & un port majestueux achevoient chez elle la conquête des cœurs, qu'elle ne recherchoit pas. Un seul lui auroit suffi: c'étoit celui du Chevalier de Berniere, fils aîné du Comte de ce nom. Ils s'étoient vus pour la premiere fois à une cérémonie qui se fit aux Minimes. Comme mon grand-papa occupoit alors l'Hôtel dont mon pere avoit hérité de son parrain, & qui est celui que nous occupons à la Place Royale, ma tante étoit connue des Religieux, & elle fut choisie par les principaux du Couvent pour être quêteuse à cette cérémonie. Mon grand-papa, idolâtre de sa fille, étoit de concert avec les Peres pour engager ma

grand'maman à se prêter à leurs desirs. Mon grand-papa étoit charmé de voir briller sa fille ; & les Religieux étoient contents d'avoir une quêteuse d'un rang & d'une figure à leur produire une bonne recette.

Mon pere , qui n'avoit alors que quatorze ans fut pris pour lui donner la<sup>re</sup> main. Dès que ma tante parut , elle fixa tous les regards. Cela intimida si fort son meneur , qu'il trembloit & faisoit trembler la main de sa sœur. Elle , mécontente , parloit à son frere pour l'engager à surmonter sa timidité. Le Chevalier de Berniere qui étoit présent , & qui étoit déjà épris de ma tante , se présenta à elle pour remplacer mon pere. Ma tante jetta un coup d'œil sur ma grand'maman , qui lui fit signe d'accepter le Chevalier.

Après la quête , qui se fit de part & d'autre avec des graces qui charmerent tous les assistans , le Chevalier resta auprès de ma tante , qui avoit rejoint mon grand-papa & ma grand'maman. Et après la cérémonie , il leur demanda la permission de les reconduire à leur hôtel. Cela se fit avec une joie réciproque de la part des jeunes gens. Le Chevalier étoit aimable ; il étoit amant , & il fut aimé.

Cette premiere visite , ma belle Baronne , fut suivie de plusieurs autres qui , à chaque fois , firent de nouveaux progrès sur les deux jeunes cœurs. Ma grand'maman s'en apperçut ; mais elle pensoit que les par-

tis étant à peu près égaux pour la fortune & pour la naissance , il n'y avoit pas de danger de souffrir les visites d'un jeune homme qu'elle souhaiteroit pour gendre. Cependant au bout de quelque temps elle connut son imprudence ; mais c'étoit beaucoup trop tard.

Étant un jour assise dans son fauteuil , & lisant tranquillement une brochure nouvelle , le Chevalier entra , se jeta à ses pieds , laissa tomber sa tête sur le livre , & se mit à fondre en larmes. Ma tante qui étoit à côté de ma grand'maman à jouer avec un chat , quitta l'animal aussi-tôt , & demanda au Chevalier avec effroi ce qu'il avoit : mais ses pleurs le suffoquoient si fort , qu'il ne pouvoit parler. Enfin , après un demi-quart-d'heure de pleurs de sa part , & d'alarmes de celle des Dames , il leur dit qu'il venoit de déclarer à ses pere & mere son inclination pour Mademoiselle de Nogent , & qu'ils lui avoient répondu avec dureté qu'il ne l'épouserait jamais. A ces mots , il fut encore obligé de s'arrêter ; il ne pouvoit plus pousser que des sanglots. Ma tante alors en avoit assez entendu pour lui faire compagnie : des larmes de pitié avoient déjà sorti de ses yeux ; mais à ce moment elle pleura abondamment sur elle-même. Ma grand'maman en fit autant. Pendant cet intervalle , mon grand-papa , qui étoit parti , rentra , & fut très-surpris de trouver tout le monde en pleurs. Il en de-

manda le sujet , mais inutilement pendant quelques momens.

Enfin mon grand-papa fit relever le Chevalier , & le fit asseoir : après quoi il lui fit plusieurs questions , & insensiblement ce pauvre amant se trouva en état de pouvoir parler. Il leur dit donc que ses pere & mere lui avoient déclaré qu'avant qu'il eût quinze ans , ils l'avoient promis au Marquis de Villiers pour sa fille ; qu'ils étoient alors en procès ensemble ; qu'ils n'avoient pu s'accommoder avec lui qu'à cette condition ; qu'ils auroient perdu un bien considérable , s'ils n'avoient pas fait cette promesse , & qu'ils assuroient que puisqu'ils l'avoient faite , ils la tiendroient malgré toutes les difficultés qu'on pourroit y apporter : qu'il leur avoit représenté que Mademoiselle de Nogent l'emportoit infiniment sur Mademoiselle de Villiers pour les graces , la figure , l'esprit & le caractère ; & qu'ils lui avoient répondu qu'ils le savoient bien , mais que leur parole étoit donnée , & qu'il falloit qu'elle fût tenue. Le Comte de Berniere , ma chere Baronne , étoit un homme esclave de sa parole , lors même qu'elle étoit indiscrete. Quand il fit sa promesse , Mademoiselle de Villiers n'avoit que six ans : il ne l'avoit jamais vue ; & elle étoit dès-lors contrefaite ; de sorte qu'à seize ans , elle étoit un monstre pour la figure , & plus encore pour le caractère. Depuis un an , Madame de Berniere la faisoit venir

auprès d'elle passer des journées entières pour accoutumer son fils à la voir. Ils étoient voisins. Le Chevalier ignoroit l'intention de sa mere ; & il étoit bien éloigné des'imaginer qu'on lui destinât un tel magot.

Lorsqu'il les vit si fermes dans leur résolution , il essaya de les gagner par une autre considération que celle de l'amour paternel : il leur dit qu'il se sentoit tant d'opposition pour Mademoiselle de Villiers , qu'il se croyoit obligé en honneur de déclarer qu'il ne pourroit que la rendre malheureuse en l'épousant , & qu'il ne croyoit pas que le Marquis son pere voulût se prêter au malheur de sa fille. Cela ne régardo ni vous ni nous , lui répondit-on durement ; c'est à nous de tenir parole , & à vous d'obéir : si vous vous refusez à notre volonté , ce ne doit être que pour renoncer au mariage ; ce n'est que par là que vous pouvez nous dégager de notre promesse ; mais si vous en épousez jamais une autre que celle que nous vous avons destinée , vous pouvez être assuré que vous n'aurez jamais rien de nous. Que deviendrois-je donc , s'écria-t-il en finissant ces mots ? Mon grand-papa & ma grand'maman se regardoient , sachant bien à quoi il falloit se résoudre , mais n'osant le dire au Chevalier qu'ils voyoient au désespoir. D'ailleurs ma tante fondoit en larmes ; & se regardant comme les auteurs de son chagrin , ils ne vouloient pas irriter sa douleur. Ils répondirent donc qu'il falloit prendre patience , qu'avec le temps , les

choses pourroient peut-être changer de face. Mais ma tante qui à dix-sept ans & demi pensoit aussi sensément qu'une personne de trente ans , dit tout de suite , mais en pouffant mille sanglots , qu'il ne falloit pas se flatter , qu'elle voyoit bien qu'ils ne seroient jamais l'un à l'autre , & qu'il falloit renoncer à se voir. Dès que le Chevalier l'eut entendue , il se mit à faire des cris perçans. Je suis perdu , dit-il , Mademoiselle ne m'aime qu'à demi. Vous êtes un aveugle ou un ingrat , Monsieur , lui dit ma tante avec fermeté , je n'aime que vous , je n'aimerai jamais que vous : je vous promets de n'être à personne qu'à vous ; & quand j'aurai perdu toute espérance , je vous proteste que j'entrerai dans un Couvent pour y prendre le voile. Quelle résolution , ma fille , s'écrierent mon grand-papa & ma grand-maman ! Et aussi-tôt ils se mirent à pleurer.

Ma tante de Beauport , ma chere Baronne , qui étoit encore très-jeune , puisqu'elle avoit huit ans moins que sa sœur , étoit au Couvent. L'intention de mon grand-papa & de ma grand-maman , étoit de ne faire ni l'une ni l'autre Religieuse , à moins que ce ne fût une vraie vocation ; mais ils auroient supporté plutôt qu'elle fût venue à la jeune plutôt qu'à l'ainée.

Cette déclaration donc que ma tante venoit de faire , leur causoit un chagrin extrême ; leurs yeux ne tarissoient pas. Pour le Chevalier , dès qu'il eut entendu ma



tante parler ainsi , il lui prit un transport de joie si extraordinaire , qu'il lui prit la main , & la lui ferra contre ses levres pendant plusieurs minutes , sans qu'il fût possible à ma tante de la ravoir. Quand à la fin elle la retira , elle la lui montra toute meurtrie. Il fit un cri , & lui demanda pardon. Ce fut un contre-temps qui arrêta les larmes des pere & mere , qui ne s'occupèrent plus qu'à appliquer quelques remedes au mal.

C'étoit le matin que se passa cette scene. Le Chevalier ne put prendre sur lui de s'en retourner dîner chez ses pere & mere. Il resta chez mon grand-papa toute la journée à faire mille projets qui se détruisoient l'un l'autre pour faire réussir son mariage avec ma tante. Avant de s'en aller , il demanda la permission de continuer ses visites. Comme il étoit assez tranquille , ma grand'maman lui exposa le danger qu'il pourroit y avoir d'entretenir un feu qui n'auroit peut-être jamais dû s'allumer , & dont elle se reprochoit tout le progrès ; mais il ne put goûter ses raisons ; il redoubla ses prières , en la conjurant de ne pas le priver du seul bien qui lui restoit , & qui , en soutenant son espérance , lui feroit supporter avec courage tous les assauts auxquels il alloit être exposé de la part de ses parens. Ma grand'maman lui représenta inutilement qu'elle voyoit bien qu'il n'y avoit plus rien à espérer , & qu'il seroit plus glorieux à lui de se rendre , que d'irriter ses pere &

mere ; il infista , & il renouvela à ma tante son attachement. Il lui prit les mains : je vous promets , lui dit-il , en présence de *Monsieur* , de *Madame* & de Dieu qui nous écoute , que je n'aurai jamais d'autre femme que vous : je vous voue mon cœur & toute ma personne ; & si je ne puis éviter d'être à une autre qu'en me consacrant au service de Dieu , je m'y consacrerai ; mais en vous sommant de la promesse que vous m'avez faite ce matin , il me seroit impossible de vivre , si je savois que vous pussiez être à un autre. Ma tante qui l'aimoit véritablement , ne fit aucune difficulté de lui renouveler sa promesse , malgré l'opposition de ses pere & mere , qui faisoient tout leur possible pour l'empêcher de s'engager à une chose si contraire à leurs desirs. Mais elle leur fit tant de caresses , de prieres , de supplications ; elle leur exposa avec tant de force la solidité de ses dispositions , qu'ils l'approuverent enfin.

Cependant après bien des réflexions de part & d'autre , ils en vinrent tous à penser que tôt ou tard il faudroit se séparer , & qu'il falloit prendre sur soi de se voir rarement , pour en venir à ne se plus voir du tout. Le Chevalier seul ne put soutenir cette proposition ; parce que ma tante s'y prêtoit , il se mit à fondre en larmes : Ah ! Mademoiselle , s'écrioit-il , si vous m'aimiez comme je vous aime , vous trouveriez cette proposition barbare , je supporterois plutôt d'être privé de la vie que de votre vue. Et moi aussi , lui répon-

dit-elle avec des yeux tout baignés de larmes , je préférerois la mort à notre séparation ; mais puisque tôt ou tard il faudra en venir là , pourquoi ne pas prendre sur nous de le faire aujourd'hui ? Nous ne nous verrons pas de fois actuellement que nos cœurs ne soient déchirés mille fois ; & quand malgré nous il faudra nous séparer , notre martyre n'en fera que plus violent. Toutes ces raisons , ma chere , ne firent aucun effet sur lui ; il pouffoit des gémissemens à faire pitié. Aussi leur en fit-il tant , qu'ils se rendirent à ses desirs. Il leur demanda de lui permettre de venir seulement trois fois la semaine passer l'après-midi avec eux pendant six mois ; qu'après ce temps-là , il ne viendrait plus qu'une fois la semaine , jusqu'à ce qu'enfin ils soient obligés de se séparer pour toujours , ou qu'il leur fût permis de s'unir pour jamais.

A peine les six mois furent-ils expirés , que Monsieur & Madame de Berniere signifierent à leur fils que M. de Villiers les sommoit de leur parole. Le Chevalier leur demanda un mois pour y penser. Il lui fut accordé. L'usage qu'il fit des premiers jours de ce mois , fut d'envoyer un de ses amis parler au Marquis : il lui représenta l'aversion du Chevalier pour sa fille , comme la raison la plus forte pour empêcher une alliance qui la rendroit sûrement la plus malheureuse des femmes. Toute la réponse de M. de Villiers fut , que sa fille contrefaite comme elle étoit , ne pourroit jamais trou-

ver de mari , encore moins un de la naissance du Chevalier ; qu'il l'aimât ou non , que cela l'embarrassoit peu ; que comme sa fille étoit unique , & avoit beaucoup de bien , il vouloit qu'elle se mariât pour avoir au moins un héritier ; qu'après cela si elle ne pouvoit pas vivre bien avec son mari , elle n'auroit qu'à se séparer ; mais que comme elle aimoit beaucoup le Chevalier , elle supporteroit peut-être ses dédains plutôt que sa séparation ; enfin qu'il vouloit que le mariage se fit dès que le mois que le Chevalier avoit demandé seroit expiré.

Quelle réponse , ma chere Baronne , pour le pauvre Chevalier ! Il en fut accablé ; & il s'en vint aussi-tôt les larmes aux yeux raconter tout à son amante. Aussi jalouse de lui qu'il l'étoit d'elle , ma tante le conjura de prendre son parti en se faisant ou Prêtre ou Religieux. Le Chevalier lui dit qu'il avoit encore une ressource ; qu'il alloit tenter s'il pourroit réussir de ce côté-là ; qu'il se détermineroit alors si la fortune lui étoit toujours contraire ; mais que ce ne seroit toujours qu'au bout du mois.

Cinq jours avant l'expiration du mois , sur les six heures du soir au mois de Juin , pendant que mon grand-papa & ma grand-maman étoient ensemble à jouer un piquet sous un berceau du jardin , une des femmes de ma grand'maman fit signe à ma tante , qui étoit auprès de ses pere & mere , de venir à elle. Un moment après , ma tante , sans faire semblant de rien , alla demander

à cette fille ce que vouloit dire ce signe. Cette fille lui dit simplement de se donner la peine de monter à sa chambre. Ma tante enfila l'escalier en s'imaginant que cette femme-de-chambre alloit la suivre pour lui dire quelque chose en particulier. Elle entra dans sa chambre, & la premiere chose qui la frappa, fut le Chevalier. Elle se retourna pour dire à la fille de ne la point quitter, & elle fut surprise & effrayée de se trouver seule. Elle voulut reculer; le Chevalier la retint, en lui disant qu'elle n'avoit rien à craindre, qu'il sauroit la respecter, & qu'il ne venoit que pour lui demander une grace. Malgré ce discours ma tante n'étoit pas tranquille; elle lui demanda avec instance de descendre au jardin pour lui dire ce qu'il vouloit: je ne crains rien, lui disoit-elle; mais j'ai ma réputation à garder vis-à-vis de la fille qui sait que je suis seule ici avec vous. Ah! Mademoiselle, lui dit-il, que votre délicatesse m'effraie! vous m'allez refuser la grace que je viens vous demander. Quelle est cette grace, dit ma tante avec vivacité? C'est, lui dit-il, la plus grande que vous puissiez me faire: J'ai, comme vous le savez, un oncle en Province; (c'étoit, ma chere amie, un vieux onele de son pere) je lui ai écrit ma situation, & ce que je desire de lui: il m'accorde tout: il n'est pas riche; mais il me marque qu'il en aura assez pour lui & pour nous; il prend pitié de moi; & si vous en prenez pitié aussi, mon carrosse est à deux pas, nous partirons

ensemble , & nous nous marierons quand nous ferons là ; son Château est isolé , & personne ne saura notre aventure. Ah ! Monsieur que dites-vous là , s'écria ma tante ! personne ne saura notre aventure ! Tout Paris n'est-il personne à vos yeux ? Elle lui dit cela d'un ton plein de douceur , mais piqué de la proposition. Alors le Chevalier se jeta à ses pieds , & embrassant ses genoux , il lui dit : Ne vous refusez pas , Mademoiselle , à notre bonheur commun ; que nous importera Paris quand nous n'aurons plus à le revoir ? Ce n'est point Paris , reprenoit ma tante , qui m'importe , c'est mon honneur. Mais , lui disoit-il , vous n'avez rien à craindre , mon respect égale mon amour , & nous nous marierons dès que nous serons arrivés chez mon oncle. Cela ne suffit pas , Monsieur , lui dit ma tante avec feu , on saura que j'ai fui avec vous avant d'être votre femme ; & malgré votre sagesse & ma vertu , le public n'en sera pas plus indulgent : d'ailleurs j'ai une famille à respecter , & dont je dois ménager la délicatesse ; un pareil procédé mettroit mes pere & mere au tombeau , & alors ma vie me deviendrait odieuse. Quoi ! Mademoiselle , dit le Chevalier , vous vous refusez ainsi à un amant qui vous adore , qui ne vit que pour vous , qui vous sacrifieroit mille vies s'il les avoit ? Si vous connoissiez l'amour comme je le connois , vous sentiriez que quand on possède ce qu'on aime , on possède tout l'univers ; il n'est plus de

de pere , de mere , de parens ; l'objet aimé tient lieu de tout..... Je ne pense pas ainsi , interrompit ma tante ; vous ne connoissez qu'un amour , que je connois , que je sens aussi bien que vous ; mais je ne connois pas moins l'amour filial , je le respecte ; & je le préférerai toujours à l'autre amour : Voilà mes sentimens , Monsieur , dit-elle alors avec un ton ferme , aucune considération ne me fera manquer à mon devoir , & jamais je ne serai à vous sans le consentement de vos pere & mere. Ah ! cruelle , s'écria-t-il en poussant mille sanglots , vous m'arrachez le cœur. Ma tante en même temps sentit le sien se déchirer : elle voulut fuir. Le Chevalier la retint , & courut lui-même à la porte de la piece pour la fermer , & en tirer la clef. Mais pendant ce temps-là ma tante eut assez de présence d'esprit pour fuir par la chambre de ses pere & mere , dont il y avoit une porte qui donnoit dans son cabinet de toilette ; & elle courut au jardin se jeter à corps perdu dans les bras de son pere croyant être poursuivie : quand elle vit qu'elle ne l'étoit pas , elle se remit un peu. Mon grand-papa & ma grand'maman ne s'étoient point aperçus de son absence : comme elle aimoit les fleurs , & qu'elle s'en occupoit beaucoup , ils pensoient qu'elle étoit à s'amuser dans le jardin (1) , & ce jour-là n'étoit point un jour de visite du Chevalier.

---

(1) Ce jardin , qui étoit d'une assez grande étendue  
*Tome I.* G g

Quand ma tante fut tout à fait revenue de sa frayeur, elle raconta à ses pere & mere les propositions du Chevalier, & le projet qu'il avoit fait de l'enlever avec son consentement : & elle ajouta, que son amant lui trouvant une opposition invincible à se prêter à ses desirs, il étoit dans un si grand désespoir, qu'il étoit à craindre pour elle qu'il n'employât la force pour exécuter son odieux projet, & qu'elle pensoit qu'il étoit de la prudence de rompre entièrement avec lui, puisqu'il n'y avoit plus d'espérance du côté de Monsieur & Madame de Berniere. Mon grand-papa & ma grand-maman approuverent sa résolution. Et comme ils disoient qu'il pourroit être à propos d'aller voir ce qu'étoit devenu le pauvre Chevalier, il parut. Il étoit plus pâle que la mort. Il leur fit tant de pitié qu'ils ne lui firent aucun reproche, & lui dirent de s'asseoir. Quand il fut assis, il resta une demi-heure les mains jointes, les yeux en terre & sans parler. On eut beau lui faire des questions, il n'ouvrit pas la bouche, il pouffoit seulement des soupirs. Pour ma tante, elle étoit à côté de son pere, les coudes sur ses genoux, & la tête dans son mouchoir à pleurer. A la fin ce fut elle qui obligea le Chevalier à rompre le silence. Combien de temps,

---

alors, n'existe plus qu'en partie, parce que depuis plus de cinquante ans on a bâti sur les trois quarts du terrain,



lui dit-elle , notre martyre durera-t-il encore ? Toute notre vie , Mademoiselle , lui répondit-il , puisque vous le voulez. Que vous êtes cruel , lui dit-elle en redoublant ses pleurs ! dites que je le dois. En même temps elle se leva , & dit , que c'étoit à ce moment qu'il falloit renoncer pour toujours à se voir ; qu'il falloit enfin consacrer à Dieu des jours qu'il s'étoit réservés ; que son parti étoit pris , & qu'il n'avoit qu'à prendre le sien.

Depuis que le Chevalier étoit là , ma chere Baronne , il n'avoit pas jetté une larme , il étoit absorbé ; mais à ce moment on en vit de grosses couler de ses yeux. Il se leva aussi , & prenant les mains de sa tante : » Adieu donc , Mademoiselle , lui » dit-il , adieu pour toujours. Puisqu'il faut » que je renonce à votre possession , je renonce à tout , même au plaisir d'apprendre » de vos nouvelles. Je ne vous écrirai jamais , ni même à personne qui puisse me » parler de vous : ne pouvant offrir un cœur » à Dieu en me consacrant à lui , je dois » au moins lui sacrifier le plaisir d'entendre » parler de celle qui le possédera toute ma » vie , ce cœur qui ne devoit plus appartenir qu'à celui qui l'a formé. Je pars demain pour une Province où un frere de » ma mere est Evêque. C'est dans les mains » de cet oncle que je prononcerai des vœux » cruels..... « En disant cela il poussa mille sanglots. Sa tante en fit autant ; & ses pere & mere qui jusqu'alors s'étoient fait vio-

lence pour retenir leurs larmes , furent enfin obligés de les laisser couler.

Quelques momens après le Chevalier reprit : » Je préfère l'état séculier au régulier , afin que ma vie soit moins oisive : » ce ne sera que par des exercices continuels que je pourrai distraire de ma pensée la perte d'un objet que je chérirai toujours «. En disant cela il tenoit les deux mains de ma tante , & les baisoit l'une après l'autre à plusieurs reprises. Ma grand-maman alors , qui vouloit que cette scène prît fin , lui dit : Allons , mes enfans , embrassez-vous pour la dernière fois. Ils le firent : mais le Chevalier le fit avec tant de véhémence , que ma tante perdit connoissance dans ses bras. Il fallut la lui arracher pour la secourir. Ma grand-maman s'occupa d'elle ; & mon grand-papa dit au Chevalier avec ménagement , qu'il ne vouloit pas que sa fille le revit au sortir de son évanouissement. Ce tendre & malheureux amant prit donc son parti , & s'en alla. Mon grand-papa le conduisit jusqu'à la porte , en lui marquant beaucoup d'estime , d'affection , & de regret de ne pouvoir l'avoir pour gendre. Ils s'embrassèrent en pleurant , se dirent adieu , & se séparèrent.

Ma tante fut près d'une demi-heure sans connoissance ; de sorte qu'elle ne revint qu'après avoir été mise au lit. La première chose qu'elle fit après avoir repris ses sens , fut de chercher des yeux son amant. Ne le

voyant pas , elle se mit à pleurer. On la laissa se soulager. Elle répéta plusieurs fois en pleurant : *Je ne le verrai donc plus !* Enfin après bien du temps , elle dit à ses pere & mere , qui ne la quittoient pas , qu'elle les prioit de lui pardonner toutes ses foiblesses , & de tout disposer pour la faire partir dès le lendemain pour le Couvent. » Mon cœur » part demain , dit-elle , avec le Chevalier ; » il faut aussi que le sien parte avec moi : » c'est la derniere conformiré que nous puissions avoir ensemble , & je quitterai Paris d'un meilleur cœur «. Ah ! ma chere Baronne , que ce moment devoit lui être cruel ! s'arracher ainsi à tout ce que l'on aime !.....

Depuis quelques mois , qu'elle avoit perdu l'espérance d'être au Chevalier , elle étoit convenue avec ses pere & mere de ne se pas faire Religieuse dans un Couvent de Paris , de peur que quelque jour , quoique consacré à Dieu lui-même , le Chevalier ne cherchât à la découvrir. Ma grand'maman avoit alors une amie intime avec laquelle elle avoit conservé une liaison par un commerce de Lettres assez assidu ; & cette amie étoit Abbessé de Notre-Dame de Troyes. Ce fut là qu'il fut résolu que ma tante prendroit le voile. La confiance qu'avoit ma grand'maman que sa fille seroit chérie de cette Abbessé , lui en faisoit envisager l'éloignement sans frayeur. On se rendit donc aux desirs de ma tante : elle partit le lendemain 30 Juin 1659 , accompagnée de ses

pere & mere. Le voyage se fit avec assez de tranquillité. Il fut décidé dans la route qu'il ne feroit fait à l'Abbesse , ni à qui que ce soit , aucune mention de l'inclination de ma tante , ni par conséquent du motif qui la déterminoit à embrasser l'état Religieux.

Ils arriverent à Troyes sur la fin du troisieme jour. Comme ils n'avoient personne en cette Ville chez qui'ils pussent loger , ils descendirent à une Auberge près Notre-Dame ; & ce ne fut que le lendemain matin qu'il furent au Couvent. Dès que l'Abbesse entra dans son parloir , elle reconnut son amie : sa joie égaloit sa surprise ; elle ne pouvoit la contenir , & elle la déployoit avec tant de force , que ma grand'maman se mit à pleurer , en lui disant , qu'elle étoit bien mortifiée de ne pouvoir répondre à sa joie par le témoignage de la sienne ; mais que l'objet de leur voyage l'attristoit & empoisonnoit la satisfaction qu'elle goûtoit en sa présence. En même temps elle lui dit que depuis six mois sa fille ne cessoit de leur dire qu'elle vouloit se faire Religieuse ; qu'ils avoient voulu attendre quelque temps pour voir si quelque événement ne viendrait point à propos pour rompre une vocation si contraire à leur volonté ; mais que persistant toujours dans sa résolution , ils s'étoient enfin déterminés à se rendre malgré eux à ce qu'elle desiroit ; que de concert , elles avoient choisi son Couvent par inclination pour elle ; que sa fille espéroit trouver des bontés dans le cœur d'une amie de sa mere ; &

qu'elle , la sachant entre ses mains , elle se consoleroit plus aisément de ne point voir sa fille , parce qu'elle étoit sûre qu'elle trouveroit en elle une seconde mere.

L'Abbesse l'écouta sans l'interrompre : après quoi elle lui dit , qu'elle ne pouvoit prendre part à sa tristesse ; qu'au contraire, elle sentoit naître au-dedans d'elle une joie secrete de ce qu'elle alloit être dans le cas de lui donner des témoignages de son amitié dans Mademoiselle de Nogent , pour qui elle se sentoit déjà une inclination réelle : elle fera ma compagne , l'amie intime de mon cœur , disoit-elle avec transport. Enfin après bien des amitiés réciproques, l'Abbesse dit qu'elle ne pouvoit se lasser d'admirer une jeune personne renoncer à un monde auquel elle devoit tant plaire.

Ma tante n'entra dans le Couvent que le cinquieme jour de son arrivée , jour du départ de ses pere & mere. Ils dînerent tous les jours avec l'Abbesse , & le reste du temps fut employé à prendre des mesures pour que l'aventure de ma tante ne vînt point à se découvrir. Pour cela il falloit éviter qu'elle eût à parler au Confesseur de la Maison , en qui même ils ne vouloient point avoir de confiance. Il fallut donc lui en chercher un tel qu'on le souhaitoit ; & mon grand-papa le découvrit. Ce fut le Doyen de Saint-Etienne , homme plein de sens , d'égards & de mérite. Mon grand-papa le vit dès le soir de leur arrivée : il lui découvrit toute leur histoire , & lui deman-

da de vouloir bien se prêter aux besoins de sa fille pour la conscience. Le lendemain matin , ma tante lui commença une confession générale , qu'elle continua les jours suivans. Et quand elle entra au Couvent , elle dit à l'Abbesse qu'elle avoit commencé une confession générale au Doyen de Saint-Etienne; qu'elle savoit bien que son devoir seroit de prendre le Confesseur de la Maison ; mais qu'elle la prioit de lui accorder la grace d'achever ce qu'elle avoit commencé , & de lui permettre de garder le Doyen pour son Confesseur extraordinaire. Elle obtint tout ce qu'elle voulut.

Rien ne fut si touchant , comme tu pense bien , ma chere amie , que les adieux qui se firent de part & d'autre. Mon grand-papa & ma grand'maman s'occupoient moins de leur séparation d'avec leur fille , que de la violence où elle devoit être en embrassant un état où il entroit plus de dépit que de vocation ; & ma tante répandit tant de pleurs en quittant ses pere & mere , qu'ils voyoient bien que son cœur étoit autant occupé de son amant que d'eux-mêmes. Dès ce jour-là il lui prit une fièvre qui lui dura trois jours. On n'en écrivit rien à ses pere & mere , de peur de les alarmer.

L'Abbesse eut réellement pour ma tante une tendresse de mere. Dès le moment de son entrée, elle la retint auprès d'elle. Elle fut en même temps sa mere , son Abbessé & sa Maîtresse de Novice. Tout se fit avec  
une

une douceur , une condescendance , une indulgence même qui fit presque oublier à ma tante ses pere & mere & son amant. Elle en rendoit graces à Dieu tous les jours , & se croyoit bien forte de supporter ainsi son nouvel état. Le Chevalier ne sortoit pas de son idée ; mais elle y pensoit tranquillement & sans regret.

Elle prit le voile au bout d'un an. Mon grand-papa & ma grand'maman firent le voyage de Troyes , pour assister à la cérémonie. Ils trouverent ma tante dans une santé parfaite ; & son contentement éclatoit si bien dans toute sa personne , qu'ils ne purent s'empêcher d'être contents eux-mêmes ; & ce second voyage leur procura autant de joie , que le premier leur avoit causé de tristesse. Ils logerent au Couvent cette fois-là , & toutes les autres depuis ; en dehors , à la vérité , mais avec la permission d'entrer dans l'intérieur , & d'y passer les journées entieres. Après la cérémonie , ils s'en retournerent le cœur rempli d'admiration pour leur fille , & de reconnoissance pour l'Abbesse.

L'année d'après , à peu près dans le même temps , ils firent un nouveau voyage pour la prononciation des vœux. Ils trouverent leur fille aussi contente que l'année précédente. Tout se fit avec un grand appareil : la joie étoit peinte dans les yeux de ma tante. Mais dès qu'elle eut prononcé ses vœux , son cœur fut déchiré ; son amant se présenteoit à son imagination , comme lui

reprochant ce qu'elle venoit de faire. Elle se le représenta dans toutes les situations où elle l'avoit vu. Tantôt il la charmoit, tantôt il lui faisoit pitié ; & à chaque instant elle sentoit renaître pour lui dans son ame un feu qui la dévorait. Ah ! ma chere Baronne, qu'elle étoit à plaindre ! je le sens mieux que toi, parce que j'ai plus éprouvé que toi ce que c'est qu'un amour malheureux.

Honteuse d'un changement si subit, ma tante prit la résolution de cacher sa situation. ( Dure nécessité que j'ai encore éprouvée ! ) Elle affecta un air gai ; & elle se contraignit si bien, que mon grand-papa & ma grand'maman s'en retournerent contents & joyeux. Quand ils furent partis, elle devint rêveuse. L'Abbesse attribua sa tristesse au départ de ses pere & mere : elle fit ce qu'elle put pour la dissiper. Mais lorsqu'elle vit que cette tristesse continuoit & dégénéroit en mélancolie, elle lui en demanda la raison. Ma tante se mit à fondre en larmes. L'Abbesse fit tout ce qu'elle put pour lui arracher son secret ; elle ne réussit pas ; elle l'épioit, la suivoit par-tout en silence, écoutoit à toutes les portes des pieces où elle la savoit seule, pour tâcher de deviner le sujet de son chagrin ; mais ma tante pouffoit des soupirs sans prononcer aucune parole. L'Abbesse redoubla d'attentions, de caresses, de démonstrations de tendresse, pour gagner sa confiance ; elle ne réussit pas plus. Enfin, après bien des tentatives, l'Abbesse



abandonna son dessein , en lui continuant toujours ses bontés pour adoucir sa situation. Elle auroit pu la forcer à parler , elle en avoit droit ; mais elle ne vouloit pas la dominer ; elle ne vouloit que sa confiance. Où trouveroit-on une Abbessé de cette trempe ? voilà pourtant la vraie charité.

Comme mon grand-papa & ma grand-maman avoient promis de faire tous les ans le voyage de Troyes pour voir leur fille , l'Abbessé attendoit ce temps-là pour apprendre ce qu'elle desiroit extrêmement de savoir ; mais quelques jours avant leur arrivée , ma tante se jeta à son cou , & lui demanda en grace de ne point parler de sa tristesse à ses pere & mere : » Vous leur  
» donneriez la mort , ma chere manan ,  
» lui disoit-elle ( c'est ainsi que ma tante  
» appelloit son Abbessé ) : que leur voya-  
» ge , je vous prie , se fasse tous les ans avec  
» gaieté ; je saurai me contraindre en leur  
» présence : je voudrois pouvoir le faire de-  
» vant vous aussi , pour vous éviter le désagré-  
» ment de voir toujours une personne trif-  
» te ; mais il me seroit impossible de me  
» contraindre toujours ; j'en tomberois ma-  
» lade ; & c'est en partie pour ne vous point  
» causer cette autre sorte de peine , que je  
» laisse échapper devant vous & mes pleurs  
» & mes soupirs.

Ma chere fille , lui dit alors l'Abbessé avec amitié & douceur , je me tairai pour ne point vous désobliger. Cependant j'espérois , par

Monsieur & Madame de Nogent, apprendre votre secret : je crois le deviner : Vous aimez, ma chere amie ; des larmes accompagnées de tant de soupirs, n'annoncent pas autre chose qu'un cœur épris : Vous me refusez votre confiance, j'en suis fâchée, mais je ne vous en veux point ; je ne desirois savoir le sujet de vos chagrins que pour en adoucir l'amertume : Je ne vous en parlerai plus, ma chere enfant, continuoit-elle, j'attendrai en silence que votre disposition vous permette de me faire votre confidence : Quand vous le jugerez à propos, je n'abuserai pas de votre confiance ; je tâcherai seulement de vous être utile, & non importune. Vous êtes d'une figure aimable, ajouta-t-elle, vous avez plû sûrement : j'apprendrois donc avec moins d'étonnement que vous avez aimé, que je ne croirois que vous avez été toute votre vie indifférente, parce qu'il est difficile d'être aimée sans payer de retour ; & vous n'êtes pas venue à l'âge de dix-huit ans sans avoir eu des adorateurs. Que cette fille, ma chere amie, étoit admirable ! Tu verras qu'elle ne s'est point démentie dans toute sa conduite.

Ce discours étoit assez adroit pour engager une jeune personne à découvrir le fond de son ame ; mais ce n'étoit pas tant ; elle étoit trop réservée pour s'ouvrir ainsi : elle savoit que dans les Couvens on ne pouvoit être trop discrete ; mais elle ne savoit pas encore qu'elle n'étoit pas dans ce cas vis-à-vis de son Abbessé. Après

cette conversation , ma tante lui demanda si elle voudroit bien lui accorder une grace : c'étoit de lui permettre de n'avoir que le Doyen de S. Etienne pour Confesseur. L'Abbesse la lui accorda , en lui disant qu'elle pensoit bien que c'étoit prudence de sa part.

Mon grand-papa & ma grand'maman arriverent dans le temps marqué. Ils trouverent leur fille gaie ; & ils ne s'apperçurent pas que c'étoit une gaieté forcée , car ils la féliciterent sur son enjouement : pendant tout le séjour , elle étoit la premiere à les divertir par de petits discours qu'elle imaginoit moins pour les amuser , que pour les tromper. Enfin elle réussit si bien , qu'ils s'en retournerent pleinement satisfaits au bout de huit jours , qui étoit ordinairement le temps de leur séjour à Troyes.

Il n'en fut pas de même l'année d'après. Dès que ma grand'maman eût jetté les yeux sur ma tante , elle s'écria : Ah ! ma fille , pourquoi donc tant de maigreur ? Dans quel état te voilà ? Ma tante qui trouvoit du soulagement , même du plaisir dans ses larmes & ses soupirs , ne s'étoit point apperçue de son changement : & l'Abbesse s'étoit bien donnée de garde de lui en parler , de peur qu'elle n'imaginât une réponse pour tromper encore ses pere & mere. L'exclamation de la mere embarrassa , & fit rougir la fille. Cette rougeur en dit assez à ma grand'maman , qui , à l'instant , se mit à pleurer. Mon grand-papa regarda sa fille

avec des yeux de pitié, & lui dit : Ah ! ma chere fille , que ton sort est à plaindre ! L'Abbesse observoit tout en silence. Enfin ma tante laissa couler une abondance de larmes. L'Abbesse alors dit à ma grand'maman : Voilà , ma chere amie , le métier que fait votre fille depuis deux ans. A peine ses vœux ont-ils été prononcés , que je me suis apperçue de sa tristesse , qui depuis est dégénérée en mélancolie. Je n'ai pu encore obtenir sa confiance ; enforte que je ne puis avoir pour elle que de la pitié , sans pouvoir lui donner la moindre consolation : son obstination à me taire son secret , ne m'indispose point du tout contr'elle. Je voudrois pourtant le savoir , continuoit-elle , dans l'espérance de lui être utile ; mais je ne veux pas le savoir aux dépens de son repos : je préfere si fort son agrément au mien , que je l'invite la premiere à ne me dire que ce qu'elle voudra ; & j'évite avec soin de ne lui faire aucune demande sur son secret , de peur de la mettre dans l'obligation de me le découvrir contre sa volonté , à cause de son vœu d'obéissance.

Ma grand'maman fut enchantée d'entendre ainsi parler l'Abbesse : elle l'embrassa ; puis elle dit à sa fille de venir avec elle faire un tour au jardin. Quand elles y furent , ma tante se jeta au cou de sa mere , & lui dit tout ce qui se passoit en son ame pour son amant : elle lui dit qu'elle l'aimoit plus qu'elle ne l'avoit jamais aimé ; que dès qu'elle eût prononcé ses vœux , & avant

même que la cérémonie fût achevée , elle se sentit le cœur déchiré par mille pensées que l'amour lui suggéroit. Ensuite elle raconta à sa mere tout ce que son Abbessè faisoit pour savoir son secret , sans vouloir la contraindre , & jusqu'où alloient ses bontés pour elle ; & quand elle lui parla des discours de l'Abbessè qui l'assuroit *que tant de pleurs & de soupirs ne pouvoient venir que d'un cœur épris* ; ma grand'maman lui dit que c'étoit là l'occasion de lui ouvrir son cœur ; que son Abbessè l'avoit devinée ; qu'elle savoit tout par conséquent sans son aveu ; qu'il falloit qu'elle l'aimât autant qu'elle l'aimoit pour supporter de sa part une réserve aussi outrée ; que c'étoit lui faire injure , que de lui marquer aussi peu de confiance ; & enfin qu'il falloit de ce pas lui aller tout avouer. Elles y allerent à l'instant.

Pendant l'absence de la mere & de la fille , l'Abbessè avoit eu la discrétion d'entretenir le pere de choses toutes contraires à la situation de sa fille , tant pour le distraire de son chagrin , que pour ne le point mettre dans le cas de lui découvrir des choses contre sa volonté ou contre celle de sa femme.

Dès qu'elles furent rentrées , ma grand'maman embrassa l'Abbessè , la remercia de toutes ses bontés , & lui fit un récit bien circonstancié de toute l'histoire de sa fille. L'Abbessè fut très-sensible à cette ouverture de cœur. Elle écouta ce récit avec une tran-

quillité aussi grande , que si c'eût été une histoire qu'elle savoit déjà. Aussi , leur dit-elle après , que rien de ce qu'on lui avoit dit , ne l'étonnoit , parce qu'elle avoit pensé que ce n'étoit qu'un événement de cette nature , qui pouvoit mettre une jeune personne dans cet état , après avoir prononcé des vœux. Ensuite elle embrassa ma tante , & lui dit : Eh bien ! ma chere fille , qu'avez-vous gagné à me taire opiniâtrément votre histoire ? Qu'allez-vous perdre à me l'avoir découverte ? Vous avez pleuré , gémé , combattu toute seule : actuellement que nous sommes deux , nous pleurerons , nous gémirons , nous prierons ensemble ; & loin d'aigrir votre mal par des reproches durs & toujours infructueux , je l'adoucirai , en vous représentant avec douceur votre foiblesse , en vous exhortant tendrement à la vaincre , & en vous persuadant que vous n'êtes que malheureuse & non criminelle. Ce discours transporta ma tante de joie ; elle se jeta au cou de son Abbessé , lui témoigna beaucoup de reconnoissance , reconnut ses torts , en la priant de les lui pardonner , & lui promit que dorénavant elle seroit la dépositaire de toutes ses pensées , de toutes ses réflexions & de tous ses mouvemens.

Dès ce moment , ma chere , l'Abbessé tint parole ; & mon grand-papa & ma grand-maman eurent la satisfaction , avant leur départ , de voir que les bontés de l'Abbessé avoient déjà opéré sur la santé de leur fille.

Ils partirent , non pas joyeux comme les années précédentes , mais avec une sorte de contentement.

L'année d'après , ils trouverent leur fille en bonne santé , le cœur tranquille & presque content.

Une autre année , ils la trouverent encore mieux ; & ils l'en féliciterent. Je suis effectivement à féliciter , leur dit-elle : j'ai été deux ans à penser au Chevalier avec une tranquillité apparente & trompeuse. Dieu m'en a punie , parce qu'il y avoit en moi de la présomption. Pendant deux autres années , j'ai pleuré , soupiré , j'ai enfin senti toute ma foiblesse ; & mes prieres les plus arden-tes n'ont pu fléchir un Dieu jaloux d'un cœur qui se refusoit à lui. En voici encore deux autres qui viennent de se passer ; mais avec le secours de ma chere maman , j'ai recouvré ma santé , j'ose même dire ma tranquillité : le calme qui regne dans mon ame , est pour moi un heureux présage que Dieu enfin m'accordera bientôt la grace de n'être plus qu'à lui.

En tenant ce discours , ma chere Baronne , ma tante avoit un air de triomphe. Mais elle ne fut pas long-temps sans éprouver de nouveau sa foiblesse. Le Chevalier régna sur son cœur avec plus d'empire que jamais. Cette tranquillité apparente , ce calme trompeur , cet espoir présomptueux , tout cela s'évanouit comme un songe & par un songe. Elle a senti , & elle a souvent dit depuis , qu'on ne peut vaincre ses passions , telles

qu'elles soient , que par une sincere & constante humilité , accompagnée de la priere la plus ardente , la plus pressante & la plus continue.

La présence-de ses pere & mere lui rappelloit toujours plus vivement son amant à son imagination ; & c'est ce qui arriva encore mieux le soir même de leur départ, par un rêve qu'elle fit aussi-tôt qu'elle fut couchée. Comme elle avoit beaucoup pleuré , en recevant leurs adieux , elle se sentit la tête pesante & accablée de sommeil. Elle se mit au lit aussi-tôt après son souper. Elle couchoit dans l'appartement & à côté de l'Abbesse , qui , ne voulant pas se coucher de si bonne heure , se mit à lire auprès du lit de son amie. Il faisoit encore grand jour : c'étoit au mois de Juin sur les sept heures du soir. A peine ma tante fut-elle endormie , qu'elle rêva qu'elle étoit dans l'Eglise de Saint Erienne auprès d'une des portes du Chœur , d'où elle entendoit chanter les Chanoines. Un sentiment de reconnoissance & d'estime pour le Doyen , qui étoit son Confesseur , lui fit avancer la tête pour tâcher de le voir. Elle ne le vit pas : mais elle apperçut dans sa stalle une figure de Prêtre qui lui faisoit signe du doigt de venir à lui. Elle fixe cet homme & reconnoît en lui le Chevalier de Berniere. Elle frémit : tous ses sens sont émus. Elle voudroit bien l'aller trouver ; mais la présence des Chanoines l'embarrasse. Cependant son cœur la presse : elle entre , va à celui qui l'ap-



pelle en tremblant & en chancelant. A mesure qu'elle avance, elle remarque avec émotion que cet objet de sa tendresse est maigre, pâle & tout défait. La pitié & l'amour s'emparent de son ame. Arrivée auprès de lui, son tremblement redouble. Le Chevalier lui prend la main, la serre; puis lui dit d'une voix éteinte : *L'amour, Madame, brûle mon cœur à petit feu : par pitié, prenez ce flambeau, & achevez de le consumer.* En disant cela, il tira de dessous son surplis un flambeau allumé, & le mit dans la main de ma tante, en la conduisant lui-même vers son cœur. Ma tante, à ce moment, fit un cri, & s'éveilla. L'Abbesse lui prit la main, & lui demanda ce qu'elle avoit. Ma tante, toute en sueur & encore toute effrayée, ne lui répondit rien, & elle se mit à pleurer. L'Abbesse qui pensa dans le moment que ce n'étoit qu'un songe, lui demanda avec amitié & avec instance, ce qu'elle avoit rêvé. Ma tante ne lui répondit encore rien : elle continua à pleurer en silence pendant plus d'un quart-d'heure; & durant ce temps-là, elle s'occupa si fort de son amant, que son cœur rentra dans ses fers. Elle le sentit, & sa situation lui plut. Elle prit alors la résolution de mourir plutôt que de la découvrir à son Abbesse. L'état de ma tante fit beaucoup de peine à cette fille, qui eut la tendre complaisance de ne vouloir point la forcer à lui raconter son rêve, quoiqu'elle pensât bien qu'elle pourroit pénétrer par là dans l'ame de son amie.

Ma tante passa deux années entières à aimer, à combattre & à s'obstiner au silence : son cœur fut irrité par cette contrainte. Mais son Abbessé qui s'occupoit d'elle, & qui, depuis six mois, s'appercevoit de sa langueur & du dépérissement de sa santé, lui demanda un jour, d'un ton d'autorité, de lui découvrir, au moment même, l'état de son ame. Elle comptoit ne lui faire cette demande que devant mon grand-papa & ma grand'maman : mais ils venoient d'écrire que leur voyage étoit différé, à cause d'un parti qui se présentoit pour leur fille cadette. C'étoit, ma chere Baronne, mon oncle de Beauport. La demande donc de l'Abbessé fut pour ma tante un coup de foudre. Ne me parlez de rien, ma chere maman, s'écria-t-elle, en fondant en larmes, mes pleurs me trahissent, & vous en disent assez pour mon malheur. Ma chere fille, lui dit l'Abbessé avec douceur, il n'y a pas que vos pleurs qui vous trahissent ; votre maigreur, depuis six mois, vous trahit aussi ; & depuis un an, je m'apperçois que vous m'avez retiré votre confiance : vous en ai-je donné sujet ? Vous aimé-je moins depuis ce temps-là qu'auparavant ? Non, mon cœur est pour vous toujours le même ; & c'est pour vous en donner la preuve, que je veux que vous commenciez actuellement à me faire un détail sur votre situation présente. Je n'en veux plus parler de ma situation, dit ma tante, en redoublant ses pleurs : il est honteux pour

moi d'être encore la même depuis sept ans : Dieu m'abandonne ; il est irrité contre moi ; faut-il qu'un homme enleve ainsi un cœur qui ne devoit être qu'à lui ! Faudra-t-il que je sois toute ma vie en proie à une passion détestable ?.... Pourquoi donc , interrompit l'Abbesse , parler de toute votre vie ? Manquez-vous de confiance en Dieu ? Il vous abandonne , dites-vous. Dites plutôt qu'il vous éprouve : Il vous fait sentir votre faiblesse ; il veut que vous recouriez à lui ; mais il ne veut pas que vous décidiez du temps de ses graces : vous devez toujours combattre , toujours prier , toujours espérer , & ne jamais vous plaindre. Ah ! ma chere maman , lui dit ma tante , qu'il est difficile de ne se pas plaindre , quand on souffre ! Mon mal est d'une nature que vous ne connoissez pas. Je le connois , reprit l'Abbesse avec vivacité ; & c'est pour cela que je me mêle d'y apporter du remede , ou au moins de l'adoucissement. J'ai aimé ; & je veux bien , ma chere fille , vous faire un précis de mon histoire : elle a assez de rapport avec la vôtre ; elle pourra vous être de quelque consolation.

» J'étois l'ainée de ma famille , ainsi que  
» vous , dit-elle , & destinée pour le monde.  
» J'ai une sœur qu'on destinoit pour le Cou-  
» vent , parce que mes pere & mere ,  
» n'ayant pas un bien considerable , ne vou-  
» loient établir qu'une enfant dans le mon-  
» de ; & ils ne vouloient pas que cette en-  
» fant dérogeât à sa naissance. Il falloit donc

„ que l'une fût heureuse aux dépens de l'au-  
„ tre. Voilà ce qui arrive tous les jours ,  
„ quand l'ambition l'emporte sur la fortune.  
„ J'ai donc été demandée en mariage par  
„ le Marquis qui est aujourd'hui mon beau-  
„ frere. Comme il avoit perdu ses pere &  
„ mere , & qu'il avoit une sœur , le partage  
„ de leur bien demanda un temps assez rcon-  
„ sidérable. On ne voulut pas nous marier  
„ que toutes les affaires ne fussent en re-  
„ gle ; & pendant tout ce temps , le Mar-  
„ quis venoit au logis , & faisoit sur mon  
„ cœur le même effet que le Chevalier a  
„ fait sur le vôtre , avec cette différence ,  
„ que vous étiez aimée , & que moi je ne  
„ l'étois pas. Quoique je ne fusse pas mal  
„ pour la figure , je n'étois pas assez bien  
„ pour plaire à un homme qui ne s'atta-  
„ choit qu'à la beauté. Il ne m'avoit de-  
„ mandée en mariage que pour en venir à  
„ demander ma sœur qui étoit dans le mê-  
„ me Couvent que la sienne , & qu'il avoit  
„ vue plusieurs fois. Il est vrai que ma sœur  
„ est une beauté accomplie ; & que n'ayant  
„ que deux ans moins que moi , elle étoit  
„ presqu'aussi mariable. J'avois alors dix-  
„ sept ans ; ma sœur donc en avoit quinze.  
„ Ce fut le Marquis lui-même qui traîna  
„ leurs affaires en longueur pour lui don-  
„ ner le temps de se former. Ce ne fut  
„ qu'au bout de deux ans , que tout fut  
„ en état , & qu'il fut question de nous  
„ marier. Alors le Marquis déclara ses sen-  
„ timens. Mes pere & mere en furent sur-

» pris. Comme ma sœur étoit en Province  
» au Couvent , ils ne l'avoient pas vue de-  
» puis six ans : & le Marquis , depuis deux  
» ans , avoit été voir sa sœur huit fois ;  
» mais l'objet de ses voyages n'étoit que  
» pour voir ma sœur , qui , dès la premiere  
» fois qu'il l'avoit vue , lui avoit plu.

» Quand donc mes pere & mere virent  
» qu'il me préféroit ma sœur , ils lui en  
» demanderent la raison. Ils savoient bien  
» qu'il la voyoit toutes les fois qu'il alloit  
» au Couvent ; mais comme il s'étoit tou-  
» jours observé en parlant d'elle , ils igno-  
» roient s'il l'aimoit , & même si elle  
» étoit aimable. Il répondit donc à leur  
» question , en faisant l'éloge de ma sœur ;  
» leur fit son portrait avec des couleurs si  
» vives , qu'ils prirent à l'instant pour elle  
» une amitié des plus fortes. Ils la lui ac-  
» corderent sur le champ sans s'embarraf-  
» ser de moi ; & ils décidèrent de partir  
» dès le lendemain pour l'aller chercher.  
» Pendant tout ce discours , j'étois à la  
» Messe avec une ancienne femme-de-  
» chambre , qui étoit à la maison depuis  
» trente ans. Le Marquis étoit riche. On  
» le vouloit pour gendre ; & on ne vou-  
» loit pas le contraindre de peur de le  
» manquer.

» Quand je rentrai de la Messe , on me  
» dit tout sans ménagement , en m'ajou-  
» tant que je n'avois qu'à choisir quel Cou-  
» vent je voulois ; parce que ne pouvant  
» marier qu'une enfant , il falloit me déter-

„ miner à prendre le voile. Pendant qu'on  
„ me parloit ainsi, le Marquis examinoit  
„ la maniere dont je prenois la chose. Avant  
„ de répondre, je jettai les yeux sur lui,  
„ & je lui dis : *Vous y consentez donc,*  
„ *Monsieur ?* Comme il vous plaira, Ma-  
„ demoiselle, me répondit-il ; mais je vous  
„ aimerois mieux pour ma belle-sœur que  
„ pour ma femme. C'est-à-dire, Monsieur,  
„ lui repliquai-je avec fierté, que vous ai-  
„ mez mieux ma sœur que moi : vous  
„ l'avez vue plusieurs fois, vous lui  
„ trouvez apparemment plus de mérite ?  
„ cela suffit. Ensuite regardant mes pere  
„ & mere, je leur dis qu'ils pouvoient eux-  
„ mêmes me choisir un Couvent ; qu'il  
„ m'étoit égal d'être dans l'un ou dans  
„ l'autre, pourvu qu'il ne fût pas trop auf-  
„ tere ; que comme je n'y entrois ni par  
„ goût, ni par pénitence, je ne serois pas  
„ fâchée d'y avoir un peu mes aises, pour  
„ me dédommager du plaisir de les voir,  
„ & aussi pour me faire goûter le bonheur  
„ d'être délivrée d'un perfide. Eh bien ! me  
„ dit ma mere, accepte celui de ta sœur :  
„ nous allons demain la rechercher ; viens  
„ tout de suite avec nous ; on est mieux  
„ en Province qu'à Paris ; & la dot étant  
„ moins forte, il nous sera plus facile de  
„ te faire une rente, qui pour une Reli-  
„ gieuse sera considérable ; car, ajouta-  
„ t-elle, nous ferons tout notre possible  
„ pour adoucir ton sort. Je la remerciai de  
„ ses bontés, en lui disant que j'irois vo-  
„ lontiers

» lontiers avec eux , si *Monfieur* ( en mon-  
» trant le Marquis ) n'en étoit pas. Il me  
» dit là-deffus : Votre amour , Mademoi-  
» selle , va donc se changer en haine ? Je  
» ne daignai pas lui répondre ; j'attendis  
» la réponse de ma mere , qui me dit qu'il  
» comptoit en être. Cela étant , dis-je avec  
» fermeté , je n'en suis pas ; & dans l'inf-  
» tant , je me levai , & m'en allai à ma  
» chambre , où je donnai un libre cours à  
» mes larmes. J'étois outrée de colere , de  
» dépit & de rage contre un homme que  
» j'aimois à la fureur ; & avec cela , j'étois  
» fiere & bien déterminée à ne le plus voir.

» Mes pere & mere qui ne demandoient  
» pas mieux que de me voir prendre un  
» parti tout d'un coup , l'engagerent à n'é-  
» tre point du voyage. Un quart-d'heure  
» après être montée à ma chambre , ma  
» mere vint me dire que le Marquis étoit  
» déterminé à ne point aller avec eux ,  
» qu'ainfi je pouvois me disposer à partir  
» le lendemain si je voulois. Je lui répondis  
» qu'en ce cas , j'étois toute prête. Elle  
» me trouva fondante en larmes ; & elle  
» eut la dureté de ne me pas dire un mot  
» de consolation. Vous voyez , ma chere  
» fille , la différence de mes pere & mere  
» d'avec les vôtres.

» Nous partîmes le lendemain. Ce n'é-  
» toit qu'à douze lieues de Paris. Je fus  
» très-accueillie de tout le Couvent , &  
» principalement de l'Abbesse , qui m'aima  
» tout d'un coup presqu'autant que je vous

» aime. Je trouvai ma sœur si aimable, que je  
» me trouvai moins indisposée contre le  
» Maquis. Mais je lui en voulois terriblement  
» de m'avoir jouée. C'est pourquoi je priai  
» mes pere & mere en particulier de ne  
» jamais me l'amener, en les assurant que  
» quoiqu'il devînt mon beau-frere, je ne  
» le verrois de ma vie. Comme je les trou-  
» vois durs à mon égard, je leur fis des  
» adieux aussi secs que les leurs; car ils  
» n'ont pas jeté une seule larme en me  
» quittant. Mais dès qu'ils furent partis,  
» j'en versai beaucoup, tant à cause de leur  
» dureté, qu'à cause de la perfidie du Mar-  
» quis.

» Le mariage de ma sœur se fit en moins  
» d'un mois. Un an après son mariage,  
» elle vint avec mes pere & mere, lorsque  
» je pris le voile. Son mari étoit avec eux;  
» mais il ne se montra pas. Elle étoit déjà  
» accouchée de son premier enfant, qui  
» étoit un fils. Elle revint encore à ma pro-  
» fession. Son mari alors demanda à me  
» voir. Je le refusai net, en lui faisant  
» dire que s'il avoit du cœur & des senti-  
» mens, il ne me le demanderoit de sa vie.  
» Il fut trouver mon Confesseur, à qui je  
» dis, quand il vint me parler, que j'avois  
» pensé épouser mon beau-frere; que je l'ai-  
» mois encore, & que c'étoit par raison &  
» par devoir que je refusois de le voir; mais  
» je le priai en même temps de garder le  
» secret sur mon amour, parce que j'étois  
» assez fiere pour vouloir que le Marquis



» ignorât mon attachement pour lui. J'eus  
» assez de bonheur pour que mon Confes-  
» seur goûtât mes raisons : il prit mon parti  
» avec discrétion ; & je ne vis pas mon  
» beau-frere. Je crus avoir beaucoup ga-  
» gné. J'avois déjà combattu deux ans mon  
» amour ; & je le combattis encore trois  
» autres années , sans pouvoir m'empêcher  
» de penser au Marquis , & de l'aimer à la  
» fureur.

» Enfin il arriva qu'il fit l'achat d'une  
» Terre qui n'étoit qu'à une lieue de mon  
» Couvent. Dès la premiere année , il y  
» vint passer une bonne partie de l'été ,  
» avec mes pere & mere , sa femme & tou-  
» te sa maison. A peine y fut-il arrivé , qu'il  
» m'écrivit une Lettre , où il me marquoit  
» avec candeur , combien il étoit mortifié  
» du refus que je faisois de le voir : que  
» s'il avoit eu plus d'amour pour ma sœur  
» que pour moi , il en étoit bien puni ; qu'il  
» reconnoissoit bien que si elle l'emportoit  
» un peu sur moi du côté de la figure , je  
» l'emportois beaucoup sur elle du côté de  
» l'ame ; ( il est vrai que ma sœur est d'une  
» coquetterie outrée ) qu'il ne se trouvoit  
» pas malheureux de l'avoir pour femme ;  
» mais qu'il savoit qu'il seroit au comble  
» du bonheur , s'il avoit su me préférer à  
» elle ; qu'il me prioit de lui pardonner une  
» faute qu'il ressentoit plus que moi , &  
» qu'il ne se pardonneroit jamais lui mé-  
» me ; & qu'enfin il me supplioit de lui  
» permettre de me voir actuellement , puis-

» qu'il avoit le bonheur d'être mon voisin :  
» si vous avez résolu , ajoutoit-il , de me  
» punir , vos entretiens auront pour moi  
» tant de charmes , qu'ils me puniront au-  
» tant que votre privation ; ils me feront  
» sentir ma perte , mon malheur ; & ils  
» vous vengeront.

» Cette Lettre me fit un plaisir extrême ;  
» je triomphois , j'étois vengée. Mais j'ai-  
» mois , & j'avois des devoirs à remplir ; & je  
» m'imaginois que le premier de mes de-  
» voirs étoit de ne plus aimer. Il me fallut donc  
» m'armer de courage pour m'obstiner dans  
» mes refus. Ainsi je lui écrivis en deux  
» mots que je ne voulois absolument pas le  
» voir ; & je m'applaudis de ma fermeté ,  
» en me disant à moi-même : Je l'aime  
» toujours extrêmement ; si j'allois m'aviser  
» de le voir , je l'aimerois bien plus encore.  
» C'étoit là mon erreur ; & c'est aussi la vô-  
» tre , ma chere fille , dit-elle à ma tan-  
» te , qui l'écoutoit avec une grande atten-  
» tion.

» Quand mon beau-frere vit que je ne  
» me rendois pas , continua l'Abbesse , il  
» imagina un expédient pour me toucher.  
» Il fit des vers très-jolis , très-touchans &  
» très-engageans , & me les fit présenter  
» par son fils aîné qui avoit quatre ans  
» alors. Il avoit appris à cet enfant un com-  
» pliment court , mais bien tourné , pour  
» m'engager à lui pardonner. Cet enfant ,  
» beau comme le jour , que je voyois pour  
» la première fois , & qui m'appelloit sa

» tante , fit sur moi tout l'effet que desiroit  
» son papa. Il étoit conduit par sa gouver-  
» nante , & accompagné de sa mere , qui  
» m'avoit souvent demandé inutilement  
» la grace que venoit me demander son  
» fils.

» Dès que je vis donc cet enfant, je sen-  
» tis au-dedans de moi une émotion nou-  
» velle. Je pris les vers de sa petite main,  
» je les lus : des larmes coulerent de mes  
» yeux ; je demandai que l'enfant entrât  
» dans le Couvent pour le baiser à mon  
» aise : je l'embrassai mille fois , quand il  
» y fut entré. Et comme je réfléchissois à  
» *la premiere grace qu'il me demandoit* ( son  
» compliment portoit cela ) & que je ne sa-  
» vois à quoi me résoudre , sa mere lui dit :  
» Mais , mon fils , vous ne songez qu'à  
» embrasser votretante , & vous oubliez la  
» grace que vous venez lui demander. *Ah !*  
» *ma chere tante* , me dit-il avec le ton le  
» plus joli , *pardonnez à mon papa , je vous*  
» *en prie*. Je me sentis alors si émue , que  
» je le pris dans mes bras , & lui dis avec  
» la plus vive tendresse : *Oui , mon cher*  
» *ami , je lui pardonne , qu'il vienne me voir*.  
» A peine eus-je lâché cette parole , que  
» ma sœur sortit ; & aussi-tôt je la vis re-  
» paroître avec mon beau-frere. Il étoit  
» dans un parloir d'à côté , & avoit tout  
» entendu.

» Sa présence , à laquelle je ne m'atten-  
» dois pas : si-tôt , me troubla ; mais ma  
» fierté me soutint. Nous nous fîmes réci-

» proquement beaucoup d'accueil. Pas un  
» seul de ses regards n'échappa à mon exa-  
» men , & je n'en remarquai aucun qui ne  
» me prouvât son contentement , son amour,  
» son estime & son respect. Pour notre con-  
» versation , elle fut générale , à cause de la  
» présence de sa femme.

» Il revint me voir tout seul le lende-  
» main. Dès ce jour-là , je devins sa con-  
» fidente & sa consolatrice. Pendant dix ans  
» que je restai encore à ce Couvent , nous  
» avons continué de nous voir en liberté le  
» plus souvent qu'il nous a été possible , &  
» nous avons toujours été amis. Je dis *amis* ;  
» car depuis le moment que nous avons  
» commencé à nous voir , nous avons eu  
» l'un pour l'autre une amitié de frere & de  
» sœur ; & l'amour que je sentoís pour lui  
» a totalement changé de nature. C'est là  
» ce qui m'a appris , ma chere fille , que  
» l'amour ne fait qu'augmenter lorsqu'on  
» l'irrite ; & que quand on ne peut pas voir  
» celui qui possède le cœur , on doit au  
» moins avoir une amie avec qui on puisse  
» en parler librement ». Etrange remede !  
» diras - tu , ma chere Baronne. Cependant  
» écoutons l'Abbesse de Notre - Dame de  
» Troyes. » Lorsqu'on se voit , continua-t-el-  
» le , sans espérance de s'unir jamais , on  
» ne s'entretient que sur l'état présent &  
» possible ; & petit à petit l'amour se diss-  
» pe , & fait place à l'amitié ; en sorte qu'on  
» est toute étonnée de se sentir amie & non  
» amante : & la même chose arrive , lors-

» que ne pouvant pas voir l'objet , on fait  
» se dédommager en en parlant sans réser-  
» ve , sans contrainte & sans bornes «.

Personne ne sent mieux que moi , ma chere , la vérité de ce discours. Je me rappelle que pendant le court voyage que mon mari fit à Paris avec ma tante avant notre mariage , son absence & la contrainte où j'étois de n'oser à qui que ce soit parler de lui , me le rendoit mille fois plus cher. Il remplissoit tellement mon cœur , qu'il étoit présent à mon idée le jour , la nuit , & à tous les instans. Son image me suivoit partout ; & il sembloit qu'il étoit l'ame de mon ame , & que je ne respirois que pour lui & par lui. Et je m'abusois moi-même alors , car je me souviens que je te marquois le contraire comptant te parler vrai.

L'Abbesse finit son discours par dire à ma tante , qu'elle lui en avoit dit assez pour lui prouver qu'elle connoissoit son mal , & le remede qu'elle devoit y apporter. Ainsi , lui dit-elle , laissez-moi faire , sinon je me servirai de mon autorité vis-à-vis de vous pour la premiere fois & pour l'amour de vous. Allons , ma chere maman , lui répondit ma tante en l'embrassant , je me soumets à tout ce que vous jugerez à propos. Mais dites-moi , je vous prie , si vous avez eu bien de la peine à quitter votre Couvent pour être Abbesse ; car enfin vous avez dû être bien affligée d'abandonner un endroit où vous aviez le plaisir de voir souvent votre famille , & principalement ce beau-frere pour

qui vous aviez tant d'estime ? Non , ma chere fille , lui répondit l'Abbesse ; je n'en ai pas eu beaucoup. C'est mon beau-frere lui-même qui m'a procuré mon Abbaye : il l'a fait à mon insu ; il a préféré mon avantage à sa satisfaction : c'est un procédé que j'ai beaucoup admiré en lui ; car je puis dire que mon éloignement lui a été bien sensible. Mais nous nous sommes dédommagés par Lettres : & vous voyez qu'il ne manque pas de me venir voir deux fois l'année. C'est lui qui m'a donné le plus de chagrin en ma vie ; mais aussi c'est lui de ma famille qui me donne le plus de consolation : depuis huit ans que vous êtes au Couvent, personne ne m'est venue voir que lui. Il m'estime , me regrette , me le dit , & cela me suffit.

C'est ma tante elle-même , ma chere Baronne , qui a écrit cette histoire : elle l'a donnée à ma grand'maman depuis la mort de l'Abbesse de Notre-Dame ; & je n'ai fait pour ainsi dire que la copier.

Quand l'Abbesse eut dit tout ce qui la concernoit , elle dit à ma tante : Allons , ma chere amie , il faut à ce moment m'ouvrir votre ame avec confiance , & me dire sans déguisement ce qui se passe au-dedans de vous pour votre Chevalier. Hélas ! lui dit ma tante , si je garde un silence outré sur l'état de mon pauvre cœur , ce n'est pas faute de confiance en vous ; c'est pour ne point parler de celui qui le captive , parce qu'en parler c'est y penser , & je ne devrois

devrois penser qu'à Dieu. Cela est vrai, repliqua l'Abbesse : mais qui vous a dit que Dieu ne vous laisse pas cet attachement pour faire pénitence de cet attachement-là même ? Pourquoi donc vous décourager , & dire que Dieu vous abandonne ? Ne seriez-vous pas plus heureuse d'être délivrée de votre amour que d'y être toujours asservie ? Vous êtes donc dans la souffrance ? Eh bien ! souffrez pour Dieu , & pensez qu'il vous afflige , parce qu'il vous aime. Allons , ma chere fille , ajouta-t-elle en lui donnant un baiser & en la ferrant tendrement , dites-moi en gros ce que depuis un an vous avez senti dans votre cœur pour votre Chevalier.

Ma tante alors lui ouvrit son cœur. Elle commença par lui raconter ce rêve qui avoit été si fatal à son repos , & que l'Abbesse n'avoit encore pu obtenir d'elle. Ensuite elle lui dit en deux mots , que depuis ce temps-là le Chevalier n'avoit pas cessé d'être présent à son esprit & à son cœur ; qu'elle l'y voyoit toujours constant, toujours souffrant, toujours malheureux , toujours aimable , & méritant plus que jamais du retour. L'Abbesse la plaignit , & la consola par un redoublement d'amitiés & de caresses ; & enfin elle s'y prit de maniere que ma tante se trouva mieux dès le mois de Septembre, que mon grand-papa & ma grand'maman firent leur voyage. Le mariage de leur fille cadette étoit remis au mois de Novembre. Ils venoient de la retirer du Couvent , où ils l'avoient toujours laissée de peur qu'il ne

lui arrivât quelque aventure comme à sa sœur. L'ayant donc avec eux , elle fut de leur voyage. Mon pere qui depuis plusieurs années demandoit inutilement d'en être , en fut aussi cette année. Mon grand-papa & ma grand'maman l'avoient toujours refusé à cause de la situation de ma tante : mais comme il avoit alors vingt-trois ans , & qu'il étoit très-sensé , ils lui firent en gros l'histoire de ma tante , pour le mettre au fait des conversations qu'on pourroit être obligé de tenir devant lui. D'ailleurs , quoique encore jeune dans le temps , il avoit remarqué l'affection de sa sœur pour le Chevalier , & avoit été présent à différens entretiens à son sujet. Ils ne jugerent pas à propos d'en instruire leur fille , parce qu'elle étoit trop jeune , & qu'ils avoient un moyen de se débarrasser d'elle en l'envoyant s'amuser avec les Pensionnaires. C'est aussi ce qui se fit pendant tout leur séjour au Couvent.

Quoique ma tante fût mieux à l'arrivée de ses pere & mere , ils ne laisserent pas de s'appercevoir qu'elle avoit encore été souffrante. En l'embrassant , ma grand'maman lui ferra les mains , & lui dit : Tu es , ma chere enfant , d'une maigreur à faire pitié. La vue de son frere & de sa sœur lui fit un plaisir extrême ; ils s'embrasserent avec la plus vive tendresse. Après une demi-heure de conversation générale , on envoya ma jeune tante s'amuser avec les Pensionnaires. Quand elle fut sortie , ma grand'maman dit à ma tante que son frere savoit son histo-



re , & qu'on pouvoit dire devant lui qu'elle étoit très-maigrie , & qu'apparemment son cœur avoit encore eu quelque assaut à soutenir. Ma tante lui dit qu'oui , & lui fit en même temps un petit précis de ce qui s'étoit passé en elle pour son Chevalier depuis quinze mois , c'est-à-dire , depuis leur départ de Troyes. Après quoi elle dit à son frere amicalement , que c'étoit lui qui étoit la source de tous ses maux , que s'il n'avoit pas été si timide lors de sa quête aux Minimes, elle n'auroit pas été dans le cas d'accepter la main de celui qui faisoit son tourment.

Tout se passa assez bien pendant ce séjour. Mon pere sut amuser sa sœur plus que personne : elle lui parloit avec confiance de ses foiblesses , & il y répondoit avec jugement & avec condescendance ; de sorte qu'elle dit un jour devant lui à ses pere & mere , & à l'Abbesse , que depuis qu'elle voyoit son frere , elle se sentoit moins d'attache pour le Chevalier , & elle ajouta une chose : Je crois, dit-elle , que si quelqu'un pouvoit m'en apprendre des nouvelles , je deviendrois tout à fait indifférente pour lui : depuis mon rêve , j'ai une curiosité extrême de savoir ce qu'il est devenu , & s'il pense encore à moi : ce qui m'affecte le plus , c'est que je m'imaginais qu'il m'aime , & qu'il souffre toujours ; & c'est là , je crois , tout ce qui foment en moi ce feu qui me dévore. Je me dis quelquefois , continuoit-elle , que je suis dupe d'un homme qui m'a sans doute oubliée : mais cette pensée-là , qui seroit peut-être ma

guérison , s'échappe de mon esprit aussi-tôt qu'elle y est entrée , pour faire place à d'autres qui me tuent. Ah ! pour cela , dit mon pere , bien résolu de prendre tout sous son chapeau , je vous promets , ma sœur , de vous satisfaire ; je ferai tant , que je déterrerai l'endroit où il est , & je lui ferai parler de vous pour savoir au juste ce qui se passe dans son ame pour ou contre vous. Tu me rendras un grand service , lui dit ma tante. Puis elle reprit tout de suite : mais , ne me tromperas-tu point ? Non , ma sœur , lui répondit-il effrontément vu son intention , je vous marquerai avec sincérité tout ce que j'en aurai appris. Allons , dit-elle , je m'en rapporterai à toi.

Depuis cette promesse , qui se fit trois jours avant celui du départ , ma tante répéta plusieurs fois à ses pere & mere & à son frere , que malgré le plaisir qu'elle goûtoit avec eux , elle desiroit de les voir partir , parce que , leur disoit-elle , c'est de votre retour à Paris que dépend peut-être toute ma tranquillité.

Mon grand-papa & ma grand'maman fa-voient de leur fils , que son intention étoit de ne s'informer de rien , & de tromper sa sœur. Il leur demanda de n'en rien dire à l'Abbesse , de peur que par scrupule , par foiblesse , ou autrement , elle n'en avertît ma tante. Ils partirent enfin , & le frere renouvella à sa sœur toutes ses promesses.

Quinze jours après son arrivée , il jugea à propos , pour mieux se faire croire , d'é-

crire à sa sœur qu'il avoit fait déjà bien des informations touchant le Chevalier de Berniere , & qu'il n'avoit pu encore rien découvrir ; pas même le pays où il étoit. Six semaines après , il lui écrivit que le mariage de sa jeune sœur , qui venoit enfin de se faire , l'avoit si occupé , qu'il n'avoit pu trouver le moment d'agir pour elle ; mais qu'actuellement qu'il étoit libre, il alloit employer tous ses soins à la satisfaire.

A la nouvelle année il lui récrivit , qu'il avoit enfin trouvé un ami de confiance , qui lui avoit appris que le Chevalier étoit Prêtre dans le Pays où son oncle étoit Evêque ; qu'il avoit même une des premières places dans le Chapitre de la Cathédrale de cet endroit-là : que cet ami ayant une sœur mariée aux environs de là , il lui avoit dit qu'il comptoit y aller passer quelques semaines au Printemps prochain ; & que ce ne seroit que dans ce temps-là qu'il pourroit lui en apprendre des nouvelles sûres.

Ce fut pendant ce temps , ma chere Baronne , que mon pere comprit combien sa sœur étoit à plaindre, lui qui alors aimoit ma mere sans espérance de l'obtenir. Il faut avoir senti la douleur pour être plus sensible à celle des autres. Il prit bien mieux la résolution de lui être utile aux dépens de la franchise ; mais il traînoit en longueur pour lui ôter tout soupçon. Le 8 Avril il lui écrivit encore une Lettre , où il lui marquoit simplement que son ami étoit parti , & qu'il attendoit son retour avec impatien-

ce pour lui donner, à elle, des marques de son affection. Mon pere s'imaginait que tous ces délais faisoient merveille, & ils ne faisoient qu'irriter la curiosité, & entretenir l'amour de ma tante. Elle étoit dans un état affreux pour la maigreur & la tristesse : son impatience étoit extrême : les bontés de son Abbessé, & ses entretiens, qui pendant un temps lui avoient été si salutaires, ne faisoient plus sur elle le même effet, & sa santé se minoit visiblement.

Avant d'envoyer la Lettre qui devoit, selon mon pere, rendre sa sœur à elle-même, il lui envoya encore le 15 Avril une petite Lettre, dans laquelle étoit un billet de son ami imaginaire, qu'il disoit lui avoir été envoyé dans une Lettre de cet ami à son pere. Ce billet portoit qu'il n'avoit point encore parlé au Chanoine dont il lui demandoit des nouvelles, mais qu'il l'avoit vu ; que c'étoit un homme gros & gras, & qui paroissoit de belle humeur ; qu'il étoit ami d'une Maison où il devoit dîner le premier Mai, parce que c'étoit la fête du maître du logis, & que pour lui faire plaisir on lui avoit promis d'inviter le Chanoine au dîner : qu'alors il se mettroit en état de le satisfaire sur tout. Ce billet, que ma tante croyoit effectivement avoir été envoyé à son frere, n'étoit pas mal imaginé pour la persuader sur ce qu'il projettoit de lui écrire.

L'Abbessé fit observer à ma tante, que puisque le Chanoine étoit si gras & si enjoué, il ne pensoit plus à elle ; ou du moins

s'il y pensoit , que ce n'étoit pas avec un cœur bien affecté. Cela ne prouve rien , ma chere maman , répondit-elle avec rougeur , & en poussant un soupir , il y a bien des personnes qui sont grasses au milieu des plus grands chagrins , parce que telle est leur complexion. Mais sa belle humeur , repliqua l'Abbesse ? Ma tante ne répondit à cette question qu'en versant un ruisseau de larmes , que l'Abbesse laissa couler pendant quelques minutes ; après quoi elle lui demanda quel étoit son chagrin : & voyant que ma tante ne lui répondoit rien , & qu'elle étoit absorbée , elle lui dit : On diroit , ma chere fille ; que vous craignez d'être guérie ? Dites-moi avec sincérité ce qui se passe actuellement dans votre ame pour ce Chanoine de si belle humeur. Je rougis , lui dit ma tante , de mon erreur & de ma foiblesse ; je crois que je ne suis plus aimée ; j'en suis outrée de colere , de dépit & de rage. En même temps elle se remit à pleurer. Elle ne fit que cela pendant deux jours , & ne vécut que de bouillon , parce que son estomac refusoit toute autre nourriture. L'Abbesse , fort alarmée de son état , lui proposa de prendre un nouveau Directeur capable de ramener son cœur à la raison. Il y avoit quinze jours qu'elle n'en avoit plus , parce que le Doyen de Saint-Etienne étoit malade depuis Pâque , & étoit alors désespéré. J'en ai grand besoin , répondit ma tante ; mais je n'en veux pas d'autre que l'Abbé de Saint-Vinebauld : depuis un mois je ne pense qu'à

lui ; & je crois que ma conversion n'est réservée qu'à un tel homme.

L'Abbé de Saint-Vinebauld, ma belle Baronne , n'avoit d'autre emploi dans Troyes que celui de prêcher & de confesser. Il avoit le don de la parole , & il disoit les choses avec tant de grace , de feu & d'onction , que personne ne l'entendoit sans être ému & touché jusqu'aux larmes. Il étoit suivi de manière , que quand il devoit prêcher dans quelque Eglise , elle se trouvoit pleine jusqu'aux endroits même d'où on ne pouvoit l'entendre. Chacun disoit que son visage prêchoit la pénitence autant que ses discours , & qu'il suffisoit de le voir lorsqu'on ne pouvoit faire mieux.

Il avoit prêché au Couvent le jour de l'Annonciation. Ma tante l'avoit vu ; & elle avoit été pénétrée & de son air pénitent & de son Discours. Il avoit prêché sur l'amour de Dieu ; mais avec une ardeur & une véhémence à enlever les âmes jusqu'au Ciel. Ce fut donc là le Confesseur que ma tante choisit : c'est à lui , disoit-elle à son Abbessé , que je veux découvrir tout le fond de mon âme ; & je me sens tant de confiance en lui , que je m'abandonnerai entièrement à sa disposition : qu'il me traite avec douceur ou avec rigueur , qu'il me console ou m'humilie , cela m'est égal , pourvu qu'il retire mon âme du borbier où elle est plongée. Je redoute actuellement , disoit-elle , cette Lettre de mon Frère , que depuis long-temps je desiré avec tant d'ardeur : le

désespoir où peut-être elle me mettra quand je la recevrai, ne demandera pas moins qu'un homme tel que l'Abbé de Saint-Vinebauld pour me soutenir dans ma douleur ; & je vais lui faire un détail de tout , jusqu'à la plus petite circonstance , afin qu'il connoisse ma maladie , & qu'il y apporte le remede.

Dès ce jour même , l'Abbesse écrivit à l'Abbé de Saint-Vinebauld , qu'une de ses Religieuses vouloit lui donner sa confiance ; qu'elle le prioit en conséquence de commencer par lui donner une après-midi entière le plutôt qu'il pourroit , parce que cette Dame avoit bien besoin de sa charité , & qu'ayant beaucoup de choses à lui communiquer , elle lui demandoit plusieurs heures de son temps. L'Abbé répondit sur le champ à l'Abbesse que le lendemain sur les trois heures , il se trouveroit à son parloir. L'Abbesse communiqua cette Lettre à ma tante. Aussi-tôt qu'elle eut vu que l'Abbé vouloit bien se charger d'elle , & qu'il viendrait le lendemain , elle sentit au dedans d'elle un combat singulier , & dans tous ses membres un tremblement étrange : elle ne pouvoit démêler si c'étoit crainte ou espérance , joie ou tristesse ; mais il lui tardoit si fort que ce moment fût arrivé , qu'elle éprouvoit sans aucun doute la plus vive impatience.

Ce moment arriva enfin. Dès qu'on eût averti l'Abbesse que l'Abbé de Saint-Vinebauld la demandoit à son parloir , ma tante

se jetta à son cou , en lui disant , allez , ma chere maman : mais ne me dérobez pas des momens qui me seront peut-être bien salutaires & bien précieux : je vole au confessionnal ; ne parlez ni pour ni contre moi , & laissez-moi tout le soin de raconter mon histoire ; je le ferai , je vous assure , avec la plus grande sincérité. Elle baïsa encore l'Abbesse & partit.

Quand l'Abbesse fut au parloir , après les politesses ordinaires , elle dit à l'Abbé que la Religieuse qui alloit lui donner sa confiance étoit une Demoiselle de condition pleine d'esprit , de mérite & de candeur ; qu'elle l'aimoit comme sa fille , comme une fille chérie , & qu'elle ne se mêleroit pas de sa conscience parce qu'elle vouloit lui laisser toute liberté ; mais qu'elle le prioit instamment d'avoir pour elle beaucoup de charité & de douceur. Elle est déjà partie pour le confessionnal , ajouta-t-elle ; & ne voulant vous rien dire sur ce qui la regarde , je vous prie de vouloir bien vous y rendre aussi , car elle vous desire si fort , qu'elle pétillie d'impatience depuis hier. Allons , Madame , dit l'Abbé en se levant , j'y vais de ce pas puisque cela est ainsi. Et il s'y rendit sur le champ.

Eh bien ! ma belle Baronne , voilà pourtant ma tante avec un nouveau Directeur. Ne pense-tu pas , au portrait de cet homme , qu'il est seul capable de ramener au bercail cette brebis égarée ? Oui , c'est à lui qu'est réservé ce miracle ; mais d'une manière bien différente que tu ne le penses.



Dès qu'il fut entré au confessionnal , tante le pria de lui permettre de commencer une confession générale. Il lui dit que si elle en avoit besoin pour la tranquillité de sa conscience , elle pouvoit le faire. Elle commença donc par les fautes de l'enfance , en lui disant , qu'elle passeroit rapidement sur tout ce qui avoit précédé l'âge de dix-sept ans, En moins d'une demie-heure elle se trouva à ce moment critique où il lui fallut découvrir les replis les plus cachés de son cœur. Elle le fit avec aisance ; mais non sans sentir des déchiremens qui faisoient couler ses larmes. Elle avoit tant envie de guérir, qu'elle avouoit à l'Abbé que ses pleurs étoient autant excités par l'amour que par le repentir. Il lui fit mille questions auxquelles elle répondit avec ingénuité. Elle lui dit même qu'un jour son amant lui avoit proposé de l'enlever pour l'épouser ensuite ; qu'elle l'avoit refusé ; mais qu'elle avoit regretté plusieurs fois de n'avoir pas cédé à ses instances , parce que ç'auroit été le moyen d'être unie à lui malgré tous les obstacles. Quels étoient ces obstacles, lui demanda-t-il ? L'opposition de ses pere & mere , répondit-elle, qui vouloient qu'il épousât une Demoiselle pour qui ils l'avoient promis par des arrangemens de familles. Etes-vous de Troyes, Madame , lui demanda-t-il avec vivacité ? Non, Monsieur, lui dit ma tante, je suis de Paris. Ah ! s'écria-t-il, vous êtes Mademoiselle de Nogent. Ce son de voix la frappa pour la premiere fois. Eh mais ! Monsieur , lui dit-

elle , feriez-vous le Chevalier de Berniere ?  
Oui , Mademoiselle , lui dit-il en versant des flots de pleurs , je suis ce malheureux que vous avez proscrit , abandonné , désespéré ! Depuis neuf ans je ne cesse de vous pleurer , de vous regretter , de vous adorer ! Mon cœur est un autel où je vous sacrifie mille fois le jour ! Ce visage qui en impose à chacun n'est défiguré que par un amour violent & irrité par le désespoir ! ..... Ah ! Monsieur , que me dites-vous là , dit tante en l'interrompant ! Votre amour me charme , me ravit , mais il ne va pas me guérir. Faudra-t-il donc que j'aime toute ma vie ! vos larmes coulent , les miennes aussi ; mais je sens que ce sont des larmes de joie. Ah ! Madame , dit l'Abbé , que je les voie ces larmes , levez ce voile , je vous prie , que je voie ce visage qu'autrefois j'ai vu avec tant de plaisir ; nous sommes seuls. ( De chaque côté l'Eglise étoit fermée ). Oui , Monsieur , dit-elle en le levant , je veux vous considérer , vous admirer , & vous montrer en même temps par mes traits défigurés , que je ne vous cede pas en amour. Ils furent , ma chere Baronne , plusieurs minutes à se contempler en silence ; mais leurs regards disoient beaucoup ; ils avoient passé leurs doigts à travers la grille , & ils se les ferroient réciproquement.

Ce fut l'Abbé qui le premier rompit le silence. Qu'il m'est douloureux , Madame , dit-il , de vous voir dans la posture où vous êtes ! Que ne puis-je me jeter à vos pieds ,

les baïser ! levez-vous , je vous prie. Ne vous en occupez pas , Monsieur , lui dit-elle , je suis dans la posture où il faut que je sois pour la place , il y a ici une tribune d'où je pourrois être vue , il faut que je reste. Eh bien ! Madame , reprit-il , je suis enfermé , je ne crains pas d'être vu , je prends la même posture , je vous dominerai moins , & nos visages seront plus près l'un de l'autre. En disant cela il se mettoit à genoux. Quand il fut placé comme il voulut , il dit à ma tante qu'il renonçoit au soin de sa conscience pour ne s'occuper que de son amour ; & après mille témoignages de tendresse de part & d'autre , ma tante raconta à l'Abbé son rêve , lui parla des Lettres de son frere , & enfin du billet qu'elle en avoit reçu il y avoit trois jours. Elle lui fit un précis du contenu des Lettres ; & comme elle avoit sur elle le billet , elle le roula , & le passa au travers de la grille en le priant de le lire. Après l'avoir lu , l'Abbé le lui repassa , en lui disant , que selon toutes les apparences son frere cherchoit à l'abuser ; que ce qu'il lui marquoit étoit faux , puisqu'il étoit à Troyes long-temps avant que son frere y mît le pied ; mais qu'il ne falloit pas lui en vouloir , parce que son motif étoit bon , & ne tendoit qu'à vouloir la rendre à elle-même : il est vrai , ajouta-t-il , que c'est à mes dépens , puisqu'il me fait passer pour un inconstant & un..... Ah ! Monsieur , lui dit ma tante en l'interrompant , ne nous flattons pas , il

nous feroit plus glorieux d'avoir su vaincre notre amour que de l'avoir conservé , & plus il a de force , plus nous sommes foibles ; je rougis de mon état , mais je le chéris ; je suis pire qu'un frénétique qui rit au milieu de ses maux , il ne les connoît pas ; pour moi , je les connois mes maux ; & je les aime : de vous avoir retrouvé , de vous voir , de vous entendre dire que vous m'aimez , & de vous répondre que je vous aime , est pour moi un plaisir aussi grand qu'il étoit inespéré ; mais je ne fais pas si c'est un bonheur. C'en sera un , Madame , si vous le voulez , dit l'Abbé avec feu ; les Lettres mêmes de Monsieur votre frere nous feront favorables , elles tromperont votre Abbessé , elles lui diront que je suis en embonpoint , & jamais il ne lui viendra dans l'idée que je suis le Chevalier de Berniere ; la premiere Lettre que vous recevrez achèvera de l'abuser , & sa crédulité assurera notre bonheur : nous nous verrons très-souvent , vous , en continuant ici votre rôle , moi en imaginant toujours quelque nouveau prétexte pour vous voir au parloir : car je veux vous y voir , Madame , ajouta-t-il ; je ne vous vois ici qu'à demi.

Ma tante , ma chere Baronne , que tu fais être la candeur même , ne put goûter les raisons de l'Abbé : Je ne pourrai jamais , lui disoit-elle , cacher à mon Abbessé la joie qui me pénètre l'ame sans lui en communiquer le sujet ; elle a pour moi un cœur de mere qui se prêtera à tous mes desirs. Elle

lui fit alors un détail de toutes ses bontés pour elle , & un précis de l'histoire même de l'Abbesse pour le persuader. Mais il lui représenta avec force que ce seroit ruiner leur entreprise , & détruire tout à fait leur félicité , que de dire à l'Abbesse la moindre chose qui eût rapport à lui : Il faut lui ôter tout soupçon , lui disoit-il ; elle auroit des condescendances que le scrupule viendrait bientôt détruire : d'ailleurs , croyez - vous qu'elle nous laissât seuls plusieurs heures à nous dire en liberté tout ce que nous voudrions ? Non , non , elle voudroit être présente à tous nos entretiens ; & comme notre amour est tout différent du sien , elle se croiroit obligée en conscience de nous séparer , quand elle seroit persuadée qu'il est de nature à durer toute notre vie. Peut-être , hélas ! ajouta-t-il les yeux pleins de larmes , en viendrait-elle à vous haïr autant qu'elle vous auroit aimée : depuis que je suis Prêtre , j'ai confessé dans bien des Monasteres : que de hauts & bas j'ai vu tout à la fois ! que de haines ! que de jalousies ! Ah ! Madame , si j'avois su ce que c'est que des Couvens , je me serois bien donné de garde de vous demander de vous faire Religieuse. Enfin , ma chere , l'Abbé persuada si bien ma tante , qu'elle lui promit de garder un secret inviolable vis-à-vis de son Abbesse. En même temps ils entendirent sonner la cloche du souper. L'Abbé demanda ce que c'étoit. Ma tante lui dit avec une surprise extrême , que c'étoit le souper. Mon

Dieu , disoit-elle , est-il possible qu'il soit déjà cinq heures : il me semble qu'il n'y a qu'un moment que nous sommes ensemble , & il y a plus de deux heures. Est - ce que nous allons déjà nous séparer , Madame , dit l'Abbé en soupirant ? Non , Monsieur , lui répondit-elle , nous pouvons rester encore une heure , parce que je ne soupe qu'à six heures avec Madame l'Abbesse. Cela étant , dit l'Abbé , employons-la donc bien cette heure si précieuse.

Ils l'employèrent , ma belle Baronne , à prendre des mesures pour se voir souvent au confessionnal sous divers prétextes , parce que ce n'étoit que là qu'ils pouvoient se dire librement qu'ils s'aimoient , & qu'ils s'aimeroient toujours ; & le plus qu'il leur feroit possible au parloir : là , disoit l'Abbé , je vous contemplerai à mon aise , je vous verrai mieux qu'au travers de cette petite grille : demain je viendrai de bonne heure faire une visite à votre Abbesse ; je tâcherai ensuite d'avoir un entretien long & particulier avec vous ; & si vous me permettiez de vous demander en même temps qu'elle , ce feroit pour moi un plaisir anticipé sur celui que je me promets d'obtenir. Ma tante lui dit qu'il n'étoit pas besoin qu'il la demandât , qu'étant accoutumée à faire ses volontés , elle s'y rendroit d'elle-même avec son Abbesse.

A mesure qu'ils se parloient & se voyoient , ils se remettoient leurs traits. Mon Dieu , dit ma tante , comment ne vous ai-je pas  
reconnu

reconnu lorsque vous prêchâtes au Couvent ! Comment ne m'est-il pas venu à l'esprit que vous pouviez être celui qui captiviez toujours mon cœur , étant neveu de Monseigneur l'Evêque , logeant & vivant avec lui ! Hélas ! poursuivit-elle , il n'y a rien d'étonnant à cela ; ce visage pâle & maigre est un voile pour vos traits : ce changement d'habit, de coëffure, de nom même , tout cela aide à vous cacher. D'ailleurs , nous-mêmes , nous ne voyons qu'imparfaitement les objets sous ce voile lugubre , qui nous dérobe aussi à nos amis les plus chers. L'Abbé répondit à ma tante par une égale surprise ; & ensuite par convenir de la possibilité de la chose , en disant que rien n'étoit si naturel & si ordinaire que deux objets qui se cherchent où ils sont sans se trouver , qui se voient sans se reconnoître , & qui se regardent sans se voir.

A six heures ils se séparèrent avec une grande violence. L'Abbé s'en fut chez lui ; ma tante chez son Abbessé , qui , lorsqu'elle entra , lui dit avec bonté : Eh bien ! ma chère fille , êtes-vous contente ? Je nage dans la joie , ma chère maman , lui dit ma tante avec transport , & en se jettant à son cou , il m'est impossible de vous exprimer jusqu'où va mon contentement. Je n'en suis pas étonnée , lui dit l'Abbessé avec un air de jubilation ; l'Abbé de Saint-Vinebauld est un homme incomparable & tout divin. Oui , repliqua ma tante , c'est un homme tel qu'il me le faut ; quand je suis avec lui ,

je ne pense plus au Chevalier ; il sort de ma mémoire de manière que je ne m'occupe plus que de l'Abbé & de ce qu'il me dit ; il me charme , me pénètre , me rend toute ma joie ; en un mot , depuis que je suis à Troyes , je ne vis , je n'existe que depuis trois heures.

Le lendemain après dîner , l'Abbé fut à l'Abbaye , & demanda l'Abbesse , qui étoit prévenue par ma tante , qu'il lui feroit ce jour-là une visite particulière. Dès qu'il fut annoncé , l'Abbesse se leva , & ma tante la suivit. Elle étoit , ma belle Baronne , un enfant gâté , qui n'avoit qu'à désirer une chose pour l'obtenir : elle dit à son Abbesse qu'elle vouloit être de sa conversation avec l'Abbé , & elle en fut.

Vous avez fait miracle , Monsieur , dit l'Abbesse à l'Abbé en entrant au parloir , vous seul avez su rendre à ma chère fille la joie & le repos du cœur. L'Abbé lui répondit qu'il se trouvoit heureux de pouvoir être utile à une personne qu'elle aimoit , & qu'il étoit disposé à lui sacrifier tous les momens qu'elle exigeroit de lui. L'Abbesse ravie de le voir dans cette disposition , lui dit avec transport qu'elle lui avoit une obligation infinie de la charité qu'il témoignoit pour sa chère fille , & qu'elle accepteroit toujours avec reconnoissance les soins qu'il voudroit bien prendre d'elle.

La conversation fut générale pendant une demie-heure : après quoi l'Abbé , qui desiroit être seul avec ma tante , fit retomber



adroitement les entretiens sur elle : il dit qu'elle avoit besoin de beaucoup d'indulgence ; & que pour ne point manquer de lui être utile dans toutes les occasions , il avoit prévenu son oncle de la résolution où il étoit de donner son temps par préférence à une Religieuse de Notre-Dame , qui avoit besoin de consolation , de conseils , & de son ministère , tant pour le confessionnal que pour des entretiens particuliers sur son intérieur. Ah ! Monsieur, s'écria l'Abbesse , je vous reconnois là ; une brebis égarée excite autant votre sollicitude que tout le troupeau : puisqu'il n'y a que vous qui puissiez donner à ma chere fille ce repos qui lui est si nécessaire , je vous en remets tout le soin ; vous viendrez quand vous voudrez , & aux heures qu'il vous plaira ; vous la demanderez , je vous l'enverrai , & vous la garderez tout le temps que vous croirez utile ; une fille ne peut être mieux que dans les mains de son pere , un malade dans celles de son Médecin : dès ce moment , Monsieur , je vous la laisse : si vous jugez à propos de la garder au-delà de six heures , ne vous gênez pas , je l'attendrai pour souper. En disant cela , l'Abbesse prit le chemin de la porte , où ma tante la reconduisit , & lui témoigna sa reconnoissance par un baiser. En rejoignant son Abbé , ma tante & lui se regarderent avec surprise ; puis ils s'écrierent en même temps : Que nous sommes heureux !

Ils passerent le temps ce jour-là , ma chere

Baronne , à se répéter ce qui s'étoit dit la veille ; à se communiquer leurs réflexions ; à se dire qu'ils s'aimeroient toujours ; & enfin à se permettre d'imaginer l'un & l'autre toutes sortes de moyens pour se voir souvent en particulier. Pour ne point abuser des bontés de l'Abbesse , ils se séparèrent au coup de six heures.

Il y avoit quinze jours qu'ils se voyoient sans contrainte , & toujours avec un nouveau plaisir , quand à la fin ma tante reçut la Lettre de mon pere , qui portoit : „ Que  
„ son ami avoit vu l'Abbé de Berniere ,  
„ & qu'il lui avoit parlé ; que c'étoit un  
„ homme charmant en compagnie , & si  
„ gai , qu'il étoit le premier à exciter tout  
„ le monde à rire & à s'amuser ; que chacun  
„ se faisoit un plaisir & un honneur de l'avoir à sa table , tant parce qu'il appartenoit à l'Evêque , que parce que lui-même étoit aimable ; que ce Chanoine menoit dans ce pays-là une vie délicieuse ; & qu'il y paroissoit bien sur son visage & sur toute sa personne : Que son ami lui avoit parlé de Mademoiselle de Nogent ; & que l'Abbé lui avoit répondu , que c'étoit une Demoiselle très-aimable qu'il avoit aimée autrefois , & qu'il auroit épousée sans ses pere & mere ; mais qu'au surplus , il n'avoit pas à regretter d'avoir embrassé l'état Ecclésiastique ; parce qu'il y trouvoit plus d'agrément qu'il n'en trouveroit sans doute dans le mariage. Qu'ensuite le Chanoine avoit

» demandé ce qu'étoit devenue Mademoi-  
» selle de Nogent : que son ami lui avoit  
» répondu qu'elle étoit Religieuse à Troyes ;  
» qu'à cela le Chanoine avoit répliqué :  
» Tant pis , elle auroit mieux fait de pren-  
» dre un bon mari qu'une guimpe «. Après  
cela mon pere ajoutoit : *A tout ceci , ma chere*  
*sœur , je n'ai rien à vous dire , sinon , que*  
*vous devez voir actuellement si vos regrets sont*  
*bien fondés , & si l'Abbé de Berniere mérite vo-*  
*tre souvenir.*

C'étoit l'Abbesse qui faisoit à ma tante la lecture de cette Lettre ; & de temps en temps elle regardoit pour observer ses mouvemens, & voir l'effet que faisoit sur elle une Lettre de cette nature. Tu pense bien , ma belle Baronne , que ce n'étoit qu'une Comédie pour ma tante. Aussi quand la Lettre fut lue , elle se mit à sourire en regardant son Abbesse , & en lui disant , que si elle n'avoit pas vu l'Abbé de Saint-Vinebauld , cette Lettre la jetteroit dans le plus grand désespoir ; mais que lui ayant parlé de cette Lettre qu'elle attendoit depuis du temps , il l'avoit disposée à la recevoir telle qu'elle étoit , & avec la tranquillité qu'elle lui voyoit. L'Abbesse surprise , & toute transportée de joie , l'embrassa , en lui disant , qu'elle ne s'attendoit pas à voir une Lettre aussi accablante , & que cependant elle la redoutoit si fort , que depuis le billet qui l'avoit précédée , elle n'avoit cessé de prier Dieu pour elle qu'il lui donnât la force de supporter un pareil assaut : Ainsi , ma chere

fille , ajouta-t-elle , voilà donc qui est fait ? L'Abbé de Saint-Vinebauld est donc un homme à miracle qui vous fait oublier votre Chevalier ? Oui , ma chere maman , lui répondit ma tante , je n'y pense plus , & probablement je n'y penserai jamais. Mais , reprit l'Abbesse , si par malheur nous venions à perdre l'Abbé de Saint-Vinebauld , votre amour ne reviendrait-il point à la charge ? ne reprendrait-il point une nouvelle force ? car votre feu s'est amorti si vite , que je crains bien qu'il ne subsiste encore , & qu'il ne soit que caché sous la cendre. Ah ! ma chere maman , lui dit ma tante en se troublant , vous faites là des réflexions qui m'effraient : eh ! je ne sens que trop que si l'on m'ôte l'Abbé de Saint-Vinebauld , n'importe de quelle maniere , je redeviens misérable ; ce n'est que lui qui me soutient dans ce calme si doux , que je goûte d'autant plus , qu'il y avoit bien du temps qu'il m'avoit abandonnée. Puis reprenant tout à coup sa tranquillité , elle dit : Mais j'ai tort de me troubler ; j'ai même lieu d'espérer qu'un tel malheur ne m'arrivera pas ; car M. de Saint-Vinebauld aime son oncle , & il se plaît beaucoup à Troyes ; & il m'a dit un jour , que plutôt que de quitter cette Ville , il refuseroit tout Bénéfice qui l'en éloigneroit , un Eveché même si on lui en offroit. Cette disposition de l'Abbé me fait plaisir , dit l'Abbesse ; je prie Dieu qu'il vous conserve toujours ce pere charitable.

Ma tante attendoit avec impatience le moment de voir son Abbé , & ce jour-là il ne vint point : mais comme il passoit rarement deux jours sans la voir , le lendemain sur les trois heures après-midi , une Tourriere vint lui dire qu'il la demandoit au parloir. La crainte d'y être interrompue par son Abbessé , qui goûtoit M. de Saint-Vinebauld de plus en plus , empêcha ma tante de l'aller trouver là ; elle le fit prier d'aller au confessionnal , où elle se rendit de son côté. Alors elle lui communiqua la Lettre de mon pere ; & ils s'en amusèrent beaucoup l'un & l'autre ; ma tante rioit du tour que son frere croyoit lui avoir joué , & l'Abbé se félicitoit de l'erreur où cette Lettre jettoit de nouveau l'Abbessé. Après une petite demi-heure de conversation , ils quitterent le confessionnal , & s'en furent au parloir , où l'Abbessé ne manqua pas de se rendre.

Ce jour-là M. de Saint-Vinebauld , échauffé par la conversation qu'il venoit d'avoir avec ma tante , & animé par l'espérance de pouvoir toujours se dérober à la connoissance de l'Abbessé , dit dans le parloir des choses sublimes. L'Abbessé enchantée de l'entendre , voulut procurer la même satisfaction à une de ses Religieuses , qui étoit une fille de grand esprit & de grand sens : elle fit avertir de venir à son parloir. Cette Dame , qui étoit sa tante (*Madame de Saint-Marie*) , arriva ; & sans interrompre l'Abbé , elle se mit à l'écouter. Il continua

de parler encore près d'une demi-heure. Son discours rouloit sur la grandeur de Dieu dans ses ouvrages : il n'oublia pas l'homme , & encore moins la femme , dont il releva tout le mérite ; & il étoit si plein de ce qu'il disoit , & de ma tante sur qui il avoit toujours les yeux ( à ce qu'elle a dit elle-même à ma grand'maman ), que quand il eut fini de parler , il ne s'étoit pas encore apperçu de l'arrivée de Madame de Sainte-Marie , non plus que des mouvemens de l'Abbesse pour envoyer chercher cette Dame. Il la vit alors avec surprise , la salua , & lui fit des excuses de ne s'être pas acquitté plutôt de ce devoir. Madame de Sainte-Marie lui répondit qu'elle auroit été fâchée de l'interrompre , & que ce qu'il venoit de dire valoit mieux qu'elle. Depuis ce jour-là sa tante fit tant , qu'elle obtint de l'Abbesse la permission de l'accompagner à son parloir toutes les fois que M. de Saint-Vinebauld y feroit. Ma tante vit naître avec plaisir toute cette affection pour son Abbé , quoique le plus souvent cela la privât d'être seule avec lui ; mais elle fut se dédommager par le confessionnal , où elle alla converser librement avec l'Abbé lorsqu'elle avoit quelque chose de particulier à lui communiquer , ou lorsque par un signe l'Abbé lui marquoit qu'il avoit quelque chose à lui dire. Leurs conversations particulières rouloient sur les nouvelles qu'ils recevoient de Paris , sur leurs familles , & enfin sur leur attachement & la peine qu'ils avoient de n'avoir pu être l'un à l'autre.

Fort

Fort souvent ma tante , qui avoit un grand fond de piété , gémissoit de ne pouvoir vaincre son amour ; & l'Abbé , qui chériffoit sa tendresse , ne manquoit pas de combattre sa délicatesse , & il le faisoit en tremblant , & en lui répétant souvent : *Ah ! Madame , vous m'échapperez quelque jour.* Il ne disoit jamais cela sans avoir le cœur ferré & les yeux mouillés. Ma tante alors étoit si pénétrée de compassion & de reconnoissance , qu'elle l'assuroit du contraire. Non , Monsieur , lui disoit-elle , ne craignez rien , je ne serai jamais mon ennemie à ce point - là ; je sens depuis que je vous revois , que je ne pourrai plus vivre sans vous , & que vous m'êtes aussi nécessaire que l'air que je respire ; mais , ajoutoit - elle , laissez-moi déplorer ma foiblesse , c'est le moindre hommage que je doive à Dieu , en lui refusant un cœur qui ne devoit être qu'à lui.

Il y avoit trois semaines que ma tante avoit reconnu l'Abbé de Saint-Vinebauld , & qu'elle le voyoit fréquemment , lorsque l'Ascension arriva. On étoit en 1668 , & cette Fête étoit cette année le 10 Mai. Ce jour-là ma tante eut des remords à la Messe envoyant communier presque toutes les Religieuses ; elle fit réflexion qu'elle n'avoit point de Confesseur ; qu'elle trompoit son Abbessé , & ne pouvoit approcher des Sacremens ; qu'elle étoit dans une négligence criminelle de son salut. Elle fut triste & rêveuse toute la journée. Rarement elle voyoit son Abbé les

Dimanches & Fêtes. Le lendemain elle le vit , lui communiqua ses peines , & le pria de la tirer d'embarras. M. de Saint-Vinebauld lui demanda quelques jours pour y penser , & l'exhorta à se tranquilliser. Elle se tranquillisa effectivement , & si bien , que dans l'intervalle de l'Ascension à la Pentecôte , elle vit l'Abbé au confessionnal tous les deux ou trois jours sans lui rappeler une seule fois ce qu'elle lui avoit dit. Tant de confessions apparentes engagerent l'Abbesse à demander à ma tante , la veille de la Pentecôte , si sa confession générale étoit finie. Cette question imprévue embarrassâ ma tante. Cependant , sans se démonter , elle répondit que depuis quelque temps il n'en étoit plus question. L'Abbesse lui dit aussi-tôt avec sa bonté ordinaire : J'en suis bien-aïse , dans peu j'aurai donc la satisfaction de vous voir réconciliée avec Dieu ? Ce peu de paroles , ma chere Baronne , terrassa ma tante ; ses remords lui revinrent , elle rougit , baissa les yeux , soupira & garda le silence. L'Abbesse , surprise , la pressa en ajoutant : Il paroît , ma chere amie , que ce n'est pas encore pour demain ; mais quand aurez-vous ce bonheur ? en pressentez-vous le temps ? sera-ce à la Fête du Saint Sacrement ? Ma tante se trouva encore plus embarrassée ; & forcée de répondre , elle se tira par un subterfuge , en disant qu'elle n'osoit se flatter de participer si-tôt à une si grande grace , parce qu'elle avoit encore bien besoin d'épreuves. L'Abbesse reprit



avec affection : Eh bien , ma chere enfant , ce sera quand votre sage conducteur le jugera à propos ; il a ramené le calme dans votre ame , vous a rendue à vous-même , a dégagé votre cœur des chaînes qui l'accabloient ; tout cela , ma chere fille , sont des miracles que je vois avec admiration , & dont je bénis Dieu tous les jours. Ma tante rougit encore ; & elle étoit si pénétrée de reconnoissance pour les bontés de son Abbessé , qu'elle fut sur le point de lui découvrir son secret ; l'idée seule de l'Abbé la retint. Mais cette conversation répandit le trouble dans son ame ( à ce qu'elle a raconté elle-même depuis à ma grand'maman ) ; elle envisagea ses maux , examina son cœur , sentit son amour dans toute sa force ; elle le considéra vis-à-vis de Dieu , de son état , de ses devoirs , & se reprocha vivement son aveugle sécurité.

M. de Saint-Vinebauld , qui avoit la confiance d'une infinité de personnes , fut retenu tout ce jour-là , hors les repas , à son confessionnal : le lendemain matin il y passa encore plusieurs heures ; & la Fête étoit si solennelle , que le reste de son temps fut pris pour l'Office. Cependant jamais ma tante ne l'avoit tant désiré , & n'avoit peut-être jamais eu si besoin de lui. Elle étoit triste , rêveuse ; des réflexions accablantes lui passaient par la tête : Je n'ai point de Confesseur , disoit-elle en elle-même , & je ne puis en demander à mon Abbessé , qui croit que M. de Saint-Vinebauld est le mien ;

je ne voudrois pas qu'il le fût , & je ne puis en avoir un autre sans être dans le risque de lui découvrir mon amour , & peut-être celui qui en est l'objet : Que faire donc ? Mon Dieu , que je suis malheureuse d'en aimer un autre que vous ! Cependant , ajoutoit-elle , je sens que je vous aime : oui , je pourrois vous dire comme Saint Pierre : *Seigneur , vous savez que je vous aime* ; mais , ô mon Dieu ! je ne vous aime pas uniquement ; j'en rougis , & je vous demande la grace & la force de rompre mes chaînes.

Pendant deux jours , ma chere Baronne , ma pauvre tante attendit son Abbé , & ne cessa de gémir & de parler ainsi à Dieu au-dedans d'elle. N'est-il pas vrai qu'elle avoit bien raison de lui dire qu'elle l'aimoit ? Tu la connois , tu fais comme son cœur est tout brûlant quand elle parle de Dieu. Ne te souvient-il pas de ce jour où en nous en parlant , elle s'épanouit si fort , qu'elle pensa s'évanouir ? & que quand elle fut un peu revenue à elle , elle nous dit : *Mes enfans , ne vous étonnez pas de ma situation , c'est que Dieu m'a fait de si grandes graces , que le souvenir qui m'en revient me pénètre & m'anéantit* ? Quand tu auras lu en entier son histoire , tu sauras comme moi , ma chere amie , à quoi appliquer ces paroles.

Le Lundi de la Pentecôte , M. de Saint-Vinebauld arriva enfin au Couvent. L'Abbesse , ma tante & Madame de Sainte-Marie , allèrent au parloir. L'Abbé leur com-

muniqua aussi-tôt une Lettre que son oncle venoit de recevoir de Paris. Quand il favoit quelques nouvelles , soit de la Capitale , de la Cour , ou d'ailleurs , il se faisoit un plaisir de les débiter au parloir de l'Abbesse de Notre-Dame. Il étoit question dans cette Lettre de l'Evêque , de la paix de l'Eglise dont on parloit beaucoup alors ; & il y étoit dit entre autres choses , que Madame la Duchesse de Longueville avoit écrit au Pape en faveur de Port-Royal persécuté , & qu'on espéroit beaucoup de sa médiation. La lecture de cette Lettre causa de la joie à ma tante , & augmenta en même temps son embarras : elle s'intéressoit à Port-Royal à cause de M. d'Andilly , qui étoit , comme tu fais , ma belle Baronne , le parrain de ma grand'maman ; & ces nouvelles lui faisoient sentir vivement l'état de son ame : *Moti Dieu* , disoit-elle en elle même , *on parle de paix , & je sens le trouble au-dedans de moi !* Enfin excédée de sa situation violente , elle prit sa résolution tout à coup : elle se leva , dit à l'Abbé qu'elle vouloit avoir un entretien particulier avec lui au confessionnal , & elle partit. L'Abbesse , qui depuis la conversation du Samedi , avoit remarqué un certain air de mélancolie sur le visage de ma tante , le dit à l'Abbé , & le pria de se rendre au confessionnal , & de lui donner de la consolation. M. de Saint-Vinebauld , qui se réjouissoit toujours quand l'occasion lui permettoit de s'entretenir seul avec ma tante , y vola , mais non gaiement comme de cou-

tume , à cause de cette tristesse dont venoit de lui parler l'Abbesse.

Cependant , ma chere amie , la tristesse de ma tante étoit moins tristesse qu'embaras ; car elle se réjouissoit de ce que ses remords lui ouvroient les yeux sur son état , & elle sentoit que c'étoit une grace du Ciel ; mais c'est qu'elle voyoit en même temps la nécessité de prendre son Abbé pour son Confesseur , & elle ne pouvoit s'y résoudre. C'étoit cet état perplex qui avoit altéré son visage. Mais pendant la conversation du parloir sur la paix de l'Eglise , elle pensa à son projet ; elle l'adopta , le combattit , puis enfin se détermina à l'exécuter.

En entrant au confessionnal , M. de Saint-Vinebauld dit à ma tante que l'Abbesse venoit de lui donner l'alarme : Depuis deux jours , Madame , lui dit-il , vous êtes triste ; puis-je en savoir le sujet ? Oui , Monsieur , lui dit ma tante , vous l'allez savoir. Et tout de suite elle lui rendit la conversation du Samedi avec son Abbesse ; ensuite l'impression que lui avoit fait cette conversation ; & enfin ce qu'elle avoit résolu. Aussi-tôt que l'Abbé entendit parler de confession , il s'écria : Ah ! Madame , je ne puis me charger de votre conscience , je ne le dois pas même. Ce mot frappa ma tante : Pourquoi donc , lui dit-elle , ne le devez-vous pas ? L'Abbé demeura interdit. Il n'osoit dire à ma tante qu'étant son conducteur & son Juge , il se trouveroit dans l'obligation de remplir les devoirs

de sa place , & de lui défendre des choses qu'il desiroit , & qui faisoient toute sa satisfaction à lui-même. Ma tante s'aperçut de son embarras , & lui fit une seconde fois la question. Il lui répondit alors : C'est que je ne veux pas , Madame , vous donner des loix , ni vous voir à mes pieds. N'est-ce que cela , lui dit ma tante ? Eh ! vous n'avez qu'à voir si ces raisons doivent l'emporter sur le danger de découvrir à un autre mes sentimens pour vous , & peut-être vous découvrir vous-même. Eh ! que dites-vous , Madame , reprit l'Abbé avec feu ? Il ne doit être question ni de moi ni de nos sentimens dans votre confession ; il ne nous est pas plus défendu de nous aimer , qu'il ne nous est libre de ne le pas faire ; & nous ne sommes pas plus criminels en nous aimant , que nous ne serions innocens en ne nous aimant pas. En disant cela il passa ses doigts à travers la grille , & tout naturellement ma tante lui donna les siens , puis tout à coup les retira , en lui disant : Monsieur , j'ai toujours sur le cœur ces serremens de doigts , je n'en veux plus , & je les trouve si peu innocens , que je ne pourrois pas prendre sur moi de ne les pas mettre au nombre de mes fautes , & de mes fautes les plus graves. Quoi ! Madame , reprit l'Abbé , vous poussez la délicatesse à ce point ? Nous nous aimons , mais comme un frere & une sœur , notre amour n'est plus qu'amitié , & les caresses de l'amitié sont toujours permises. Il est vrai , lui dit ma

tante , que j'éprouve ce que mon Abbessé a éprouvé , lorsqu'elle se permit de fréquens entretiens avec son beau-frere ; mon cœur depuis que je vous revois , goûte un plaisir tranquille ; cependant à la vivacité de mes sentimens , je doute qu'ils ne soient qu'amitié ; tenez , Monsieur , ajouta-t-elle , ne nous abusons point , ce que nous avons l'un pour l'autre est de l'amour , je ne le vois que trop de votre part , & je ne le sens que trop de la mienne ; je le répète , nos serremens de doigts ne sont pas innocens , & j'en dois parler à un Confesseur : je puis bien me taire vis-à-vis de mon Abbessé ; mais vis-à-vis d'un tel juge je dois n'avoir aucune réserve. Ah ! Madame , dit l'Abbé en poussant un profond soupir , que vos scrupules m'effraient ! vous ferez la première à traverser mon bonheur. Oui , Monsieur , lui dit ma tante avec fermeté , si votre bonheur dépend de témoignages d'amour , car je n'en veux plus entendre parler ; & il faut que ce soit vous qui me portiez à combattre cet amour que j'ai pour vous , & que vous chérissiez , il faut que vous m'aidiez à le terrasser même , il faut que vous vous chargiez de ma conscience , que vous deveniez mon pere spirituel , que vous me conduisiez dans des pâturages célestes ; je ne puis plus me supporter moi-même , & je rougis d'avoir pu être plusieurs semaines uniquement occupée de vous , sans penser à mes devoirs , & sans me mettre en état d'approcher des Sacremens. Avant de

vous reconnoître je vous avois ouvert mon âme : votre sagesse , votre science , votre piété , & cet amour même que vous me portez , m'engagent à vous l'ouvrir encore , & à ne remettre qu'entre vos mains le soin de mon salut : y consentez-vous , Monsieur ? vous chargez-vous pour moi de ce soin paternel ? Vous ne me répondez point. Eh ! Monsieur , rendez-vous , je vous prie , à mes desirs & à mes pressans besoins.

M. de Saint-Vinebauld resta encore quelques momens rêveur & absorbé : après quoi il dit à ma tante que ses scrupules le déterminoient à la chose du monde qu'il redoutoit le plus. Ma tante alors lui demanda s'il jugeoit à propos qu'elle commençât dès ce moment même. Non , Madame , lui répondit l'Abbé en poussant un profond soupir , donnez-moi quelques jours pour me disposer à cet exercice si cruel à mon amour & si douloureux pour mon cœur. En même temps il se mit à pleurer comme au moment où il l'avoit reconnue. Ma tante toute émue lui dit : Eh mais ! Monsieur , pourquoi donc pleurez-vous ? plus nous avons lieu d'être contents de nous , & de nous réjouir , & plus je vous vois vous attrister. Ah ! Madame , lui dit l'Abbé en sanglottant , quel avenir j'entrevois ! Hélas ! vous m'échapperez quelque jour : que je ferai malheureux alors ! Non , Monsieur , lui dit ma tante , ne craignez rien de ma part , je réponds de moi ; mais remplissons nos devoirs l'un & l'autre. Tu verras , ma

belle Baronne, que ce pauvre Abbé étoit prophète. Ils se séparèrent assez promptement : l'Abbé, après avoir essuyé ses yeux, dit qu'il alloit s'enfermer chez lui pour déplorer d'avance le malheur qui le menaçoit : ma tante, qui regardoit la crainte de l'Abbé comme une terreur panique, s'en alla chez son Abbesse assez gaiement.

Le Mercredi M. de Saint-Vinebauld vint au Couvent, & demanda ma tante au parloir : il la pria de lui accorder jusqu'au Samedi. Le Samedi, il lui demanda encore deux jours. Le Lundi, il dit qu'il étoit incommodé, & qu'il ne pourroit supporter ce jour-là la violence qu'il feroit obligé de se faire. Ce pauvre Abbé sentoît bien la nécessité d'être lui-même le Confesseur de ma tante ; mais il gémissoit bien sérieusement de cette nécessité ; & ce qu'il y a de singulier, c'est que la répugnance de l'Abbé dissipoit celle de ma tante ; elle étoit la première à le presser de commencer son office, & il en remettoit toujours l'exécution.

Enfin la Fête du Saint-Sacrement arriva, & de nouveaux remords troublèrent ma tante. Quoi ! se disoit-elle à elle-même, voilà deux mois entiers que je n'ai approché des Sacremens ! O mon Dieu, que je me sens vuide, & qu'on est malheureux sans vous !..... Elle avoit fait ses Pâques le Jeudi-Saint. Malgré l'agitation de son cœur pour son Chevalier, M. le Doyen de Saint-Etienne la faisoit communier assez souvent. Ce bon Doyen voyoit bien que ma



pauvre tante aimoit malgré elle, & qu'elle faisoit tous ses efforts pour vaincre son amour ; & il avoit égard à sa foiblesse, & ne la privoit pas du véritable soutien de nos ames. Le lendemain ma tante exposa ses peines à M. de Saint-Vinebauld, qui y parut sensible, & qui cependant ne put prendre sur lui de se rendre dans le moment ; il la remit encore au lendemain, qui étoit le 2 Juin, veille du Dimanche de l'octave de la Fête-Dieu, & précisément le jour que mon pere à Paris demanda ma mere en mariage. Tu te rappelles sans doute, ma belle Baronne, qu'il se rendit pour cela à son Couvent où elle étoit très-malade ? Au reste tu peux t'en rafraîchir la mémoire si tu veux, en relisant ce trait dans l'histoire de mes pere & mere, que je t'ai envoyée avant mon mariage. Ce Samedi donc, M. de Saint-Vinebauld n'osant plus remettre, se rendit à Notre-Dame, & fit dire à ma tante qu'il l'attendoit au confessionnal. Elle y alla ; mais le premier soin de l'Abbé fut de lui parler de nouvelles. Il venoit de recevoir une Lettre de Paris, dans laquelle on lui marquoit que le Roi venoit de rentrer dans son droit de nomination à l'Abbaye de Port-Royal, & qu'il venoit de nommer Abbessé titulaire celle que les Religieuses avoient élue en 1665. Ils causerent sur ces nouvelles pendant quelques momens ; & quand ma tante voulut parler de confession, M. de Saint-Vinebauld se troubla si fort, qu'il fut sur le point de se

trouver mal. Ma tante fut encore obligée de lui faire grace ; mais tous ces délais commencerent à l'impatienter ; cependant elle dissimula sa peine , bien résolue à mettre fin elle-même à tous ces retardemens. L'occasion s'en présenta bientôt. Mon pere au sortir du Couvent de ma mere, n'avoit eu rien de plus pressé que d'écrire son prochain mariage à sa sœur. Ma tante reçut sa Lettre dès le Lundi 4 Juin. Ce jour-là M. de Saint-Vinebauld vint au Couvent aussi-tôt après son dîner. L'Abbesse & Madame de Sainte-Marie accompagnèrent ma tante au parloir. Malgré la présence de ces Dames , ma tante parla de son frere à l'Abbé , mais comme d'un homme qu'il ne connoissoit pas : elle lui dit qu'elle venoit de recevoir une Lettre de lui ; que ce frere qu'elle chérissoit alloit se marier ; que la Demoiselle qu'il alloit épouser étoit fort aimable & de grand mérite , & qu'il l'aimoit depuis six mois ; qu'elle prenoit une part singuliere au bonheur de son frere , & le prioit d'y prendre part aussi , & de lui accorder une petite part dans ses prieres. En même temps elle lui passa la Lettre de mon pere au travers de la grille , en lui disant : Lisez , Monsieur , voyez comme mon frere s'épanouit en parlant de celle qu'il aime. Effectivement mon pere faisoit à sa sœur le portrait de ma mere avec les couleurs & le pinceau de l'amour. M. de Saint-Vinebauld prit la Lettre , & la lut avec émotion : il se rappella son amour & ses malheurs. Un soupir étouffé

fit remarquer à ma tante sa situation. Elle le laissa se remettre pendant quelques momens ; après quoi elle lui dit qu'elle voudroit bien lui dire deux mots au confessionnal. Lui qui ne se méfioit de rien , & qui pensoit que c'étoit , comme de coutume , pour lui parler en liberté , & s'épanouir avec lui sur leurs sentimens mutuels , surtout à l'occasion de la Lettre & du mariage de mon pere , se disposa tout de suite à partir. L'Abbesse qui aimoit l'Abbé presque autant que l'aimoit ma tante , s'écria avec un ton de dépit : Quoi ! ma chere fille , vous allez déjà nous priver de la conversation de Monsieur ? M. de Saint-Vinebauld dit poliment à l'Abbesse que leur séance au confessionnal ne seroit pas longue , & que si elle l'ordonnoit il reviendrait à son parloir. L'Abbesse lui témoigna sa reconnoissance , & lui dit qu'elle ne le lui ordonnoit pas , mais qu'elle l'en prioit.

Ma tante donc ne s'étoit pas trompée , en pensant que la Lettre de mon pere seroit pour M. de Saint-Vinebauld un appas pour se laisser prendre au trébuchet. Elle fut en profiter adroitement. A peine l'Abbé eut-il ouvert la grille qu'elle fit le signe de la croix , & commença sa confession. Il voulut l'interrompre ; elle ne l'écouta pas , & poursuivit. Il soupira beaucoup ; elle ne s'en mit pas en peine. Il se remit peu à peu , l'écouta , & enfin fit son devoir de maniere que ma tante fut enchantée de lui. Il ne lui parla en aucune façon du

mariage de mon pere , ni de l'impression que la Lettré lui avoit faite. Ce ne fut que deux jours après qu'étant seul au parloir , il lui dit deux mots , puis se tut.

Au sortir du confessionnal ils retournerent l'un & l'autre au parloir , où l'Abbesse & Madame de Sainte-Marie étoient restées à les attendre. M. de Saint-Vinebauld ayant entrevu par la confession de ma tante , qu'il ne pourroit se la conserver qu'en changeant de conduite à son égard , s'interdit tout ce qui pouvoit avoir rapport à son amour , & n'agit plus qu'avec sagesse & circonspection. Et perdant tout espoir d'avoir avec elle dorénavant des entretiens particuliers , il imagina un dédommagement : ce fut de proposer à l'Abbesse des conférences : il lui dit que si elle souhaitoit il viendrait en faire à son parloir trois fois la semaine. Les trois Dames saisirent avec avidité cette proposition : les jours furent pris dans le moment ; & l'Abbesse régla les choses de maniere , que toutes ses Religieuses pussent avoir leur part des conférences.

Elles commencerent , ma chere Baronne , dès le lendemain. M. de Saint-Vinebauld y déploya toute son éloquence ; l'onction de ses paroles pénétrait l'ame ; & la sublimité de ses pensées & la noblesse de ses expressions enlevoit les esprits , & subjuguait les cœurs de telle maniere que l'Abbesse , Madame de Sainte-Marie , ma tante & quelques privilégiées , qui n'en perdoient pas une , en vinrent à avoir pour l'Abbé

une estime & une admiration qui tenoient de l'adoration. Ma tante , qui épluchoit son cœur , & qui se défioit beaucoup d'elle-même , fut la premiere à s'appercevoir de cet attachement. Elle en parla un jour à l'Abbesse : je crains bien , ma chere maman, lui dit-elle , que notre zele & notre empressement pour entendre M. de Saint-Vinebauld ne soient excités par la passion. L'Abbesse combattit cette réflexion , & ma tante se tut. Mais elle ne laissa pas d'exposer un jour à l'Abbé son inquiétude: Que je crains, Monsieur, lui dit-elle , que le serpent ne soit caché sous les fleurs de vos discours ! De vous voir & de vous entendre dans vos conférences est pour moi un plaisir voluptueux ; hélas ! je sens , oui , je sens que l'amour se glisse de nouveau dans mon cœur avec vos paroles. Ah ! Madame, dit l'Abbé avec feu , que cet aveu a de charmes pour moi ! Dans le moment il eut regret à cette parole : il savoit que ma tante avoit des scrupules sur son amour ; & depuis qu'il étoit devenu son Confesseur, il s'observoit exactement de peur de l'effaroucher. Mais cette exclamation , au lieu d'effaroucher ma tante , lui causa un tressaillement de joie, un soupir lui échappa , & fit connoître à M. de Saint-Vinebauld qu'il étoit effectivement toujours aimé. Cependant ma tante , qui ne desiroit réellement que son salut , examina de nouveau son cœur , & elle le trouva plein d'attachement pour son Abbé. Elle en gémit , & en reparla encore à

l'Abbé au confessionnal. L'Abbé lui répondit avec beaucoup de circonspection , & lui fit un discours sur la bonté & l'amour de Dieu qui la calma.

Il la dispoſoit à communier le Dimanche 17 de ce mois de Juin ; mais ma tante ayant reçu le 15 une Lettre de mon pere , qui lui marquoit que ſon mariage ſe feroit le Lundi 18 , & qu'il ſe recommandoit à ſes prieres ; elle ſouhaita que ſa communion fût remiſe au lendemain. Elle en parla à M. de Saint-Vinebauld , qui ſe prêta à ſon deſir , & qui pour joindre ſes prieres aux ſiennes , vint au Couvent le Lundi , y dit ſa Meſſe , & la communia de ſa main.

Mon pere après ſon mariage récrivit une Lettre à ſa ſœur , où ma mere mit deux mots , entr'autres , qu'elle eſpéroit dans peu avoir le plaifir de la voir & de l'embraffer. Cette Lettre alarma ma tante ; elle ſe rappella que le temps du voyage de ſes pere & mere étoit proche , & elle entrevoyoit que toute ſa famille ſe feroit une fête d'être du voyage. Alors elle treſſaillit en penſant que M. de Saint-Vinebauld ſeroit infailliblement découvert , ou qu'elle ſeroit obligée de ſe priver de le voir. Cette derniere penſée la révolta. Elle y fit attention ; & elle convint en elle-même en rougiſſant , que ſon cœur étoit toujours le même.

Comme M. de Saint-Vinebauld étoit accueilli de toutes les Religieuſes , & qu'il aimoit ma tante à l'adoration , il en étoit venu , ma belle Baronne , à ne pas laiſſer  
passer

passer un jour sans venir au Couvent. Soit pour les conférences, soit pour les visites, c'étoit toujours au parloir de l'Abbesse qu'il étoit reçu. Là ma tante le voyoit en particulier quand bon lui sembloit, parce que son Abbesse, toujours indulgente pour elle, se prêtoit à toutes ses volontés. Malgré son inquiétude ma tante attendit au lendemain à communiquer sa Lettre & ses craintes à l'Abbé. » Il est à présumer, Monsieur, lui dit-elle, après qu'il eut lu la Lettre, que » ma famille ne tardera pas beaucoup à faire » le voyage de Troyes. Que deviendrons- » nous vous & moi, pour n'avoir pas su » mettre mon Abbesse dans notre confiden- » ce ? Elle se fera un plaisir de vous faire voir » & de vous faire entendre par ma famille ; & mes pere & mere & mon frere qui » vous ont tant vu, pourront-ils ne vous » pas reconnoître ? Vous n'êtes plus si » maigre ni si pâle qu'il y a quelque temps, » & je vous assure que vous êtes très-re- » connoissable. Quelle sera donc leur surprise ? & ce qu'il y a de pis encore, quel » sera le déplaisir de mon Abbesse en voyant » mon ingratitude, mon peu de confiance » en elle ? Ma réserve vis-à-vis d'elle » me pèse toujours, & je ne puis m'empêcher de l'envisager comme un crime. » Oui, Monsieur, nous avons mal fait de » lui faire de vous un mystere ; mais c'est » un mal qui peut encore se réparer. Permettez-moi de déposer ce secret dans son sein, & vous verrez que nous n'aurons

» pas lieu de nous en repentir. Elle est si  
» bonne ! & d'ailleurs elle vous aime , vous  
» estime , vous adore même ! Son cœur  
» dans cette position lui permettroit-il de  
» nous traverser ? ne sera-t-elle pas plutôt  
» la première à nous servir & à accroître no-  
» tre bonheur après cette déclaration ? « Ah !  
Madame , dit M. de Saint-Vinebauld , qui  
avoit écouté & pesé les paroles de ma tante , que vous vous trompez ! plus votre Abbessé a d'affection pour moi , moins elle sera disposée à vous pardonner celle qu'elle ne ne doutera pas que j'ai pour vous , en apprenant qui je suis ; & je ne vois que trop , Madame , que ma personne doit être plus que jamais un mystère..... Il s'interrompt là , parce qu'il entendit venir quelqu'un. C'étoit une tourrière qui apportoit à ma tante une seconde Lettre qui lui arrivoit de Paris. Elle étoit de mon grand-papa & ma grand'maman , qui lui marquoient que pour laisser à leur fils son Hôtel libre , ils alloient quitter Paris , & se fixer à leur Château de Nogent ; que l'embarras de ce transport leur feroit différer leur voyage de Troyes de deux mois ; & qu'au mois de Septembre au plus tard , elle auroit le plaisir de voir toute sa famille , & entr'autres , ajoutoient-ils , sa belle-sœur qu'elle trouveroit charmante. Ce retard du voyage de sa famille réjouit ma tante , & l'Abbé ; leurs craintes se dissipèrent , & ils se promirent réciproquement de garder leur secret , & d'être tranquilles jusqu'au temps marqué.



Mais , ma chere Baronne , dans l'intervalle ma tante elle-même fut mettre fin à tout.

Elle aimoit plus que jamais , & ne s'en appercevoit pas , quoiqu'elle épluchât souvent son cœur ; mais , c'est qu'en reconnoissant sa foiblesse , elle cherchoit à s'abuser & à se persuader qu'elle n'aimoit son Abbé qu'en Dieu & que pour Dieu. Il est vrai que les conversations comme les conférences de M. de Saint-Vinebauld ne respiroient que Dieu : mais ce qu'il disoit , étoit si touchant & si beau , que la moindre parole qui sortoit de sa bouche , lui soumettoit les cœurs ainsi que les esprits. Aussi quand ma tante se reprochoit quelquefois son attachement pour lui , elle n'avoit qu'à l'entendre pour se tranquilliser & se dire que son amour n'avoit rien que de spirituel & de saint , & que c'étoit Dieu uniquement qu'elle aimoit dans son Abbé. Une occasion la détrompa. M. de Saint-Vinebauld fut prié pour prêcher à la Madeleine le 22 Juillet , jour de la Fête. C'est , ma chere Baronne , une des fortes Paroisses de Troyes. La composition & l'étude de son Sermon obligerent l'Abbé de suspendre quelques-unes de ses conférences & de ses visites à Notre-Dame ; & la semaine qui précéda cette Fête , il n'y parut point du tout les premiers jours. Ce fut alors que ma tante sentit son amour dans toute sa force ; elle pétilloit d'impatience , & ne reposoit ni jour ni nuit ; tout l'ennuoyoit , tout l'accabloit , tout l'attristoit , par-

ce que tout lui manquoit. Elle ouvrit enfin les yeux , & dit à son Abbessé le Mercredi : Mon Dieu , ma chere maman , que je suis à plaindre ! je suis comme une folle de ne pas voir M. de Saint-Vinebauld ; je sens que je l'aime trop , & mon attachement pour lui commence à m'alarmer & à me faire craindre pour mon salut. Eh ! vous n'y pensez pas , ma chere fille , lui dit l'Abbessé , je suis comme vous dans une impatience extrême de le voir & de l'entendre , & je ne m'en fais pas de scrupule ; il est tout naturel de desirer ce qui est bon , & très-permis d'y trouver sa satisfaction. Ma tante soupira , & dit : Ah ! ma chere maman , si vous saviez ce que je sens pour lui , vous seriez la premiere à me blâmer : Hélas ! mon cœur , oui , mon cœur est pour lui ce qu'il étoit pour le Chevalier de Berniere. En disant cela , elle poussa encore un grand soupir , & des larmes sortirent de ses yeux. L'Abbessé en prit pitié , & lui dit : Allons , ma chere amie , finissez , je ne veux pas que vous vous mettiez comme cela des chimeres dans la tête. Ah ! répéta ma tante , si vous saviez. .... Elle alloit déclarer son secret à son Abbessé ; mais dans le moment on vint les avertir que M. de Saint-Vinebauld étoit au parloir. Ma tante partit comme un éclair ; & se trouvant arrivée la premiere , elle fit de tendres plaintes à l'Abbé , lui exposa succinctement ses peines , ses ennuis , son trouble , ses scrupules , & lui avoua franchement qu'au moment même , elle avoit

été sur le point de découvrir son secret à son Abbessé pour soulager son cœur. M. de Saint-Vinebauld frémit en l'entendant parler ainsi ; il la pria , la supplia , la conjura , pour l'amour d'elle-même , d'être discrète , & il lui témoigna avec son éloquence persuasive , combien il l'aimoit , & combien il souffroit de ne la pas voir. L'Abbessé arriva ; & la conversation prit une autre tournure. M. de Saint-Vinebauld ne put rester qu'une petite demi-heure. Mais , jusqu'au Dimanche suivant , qu'il prêcha son Sermon , il ne laissa pas passer un seul jour sans faire quelque apparition au Couvent pour tenir la langue de ma tante en bride. Et dès que la Fête fut passée , il reprit ses visites & ses conférences comme de coutume.

Son Sermon avoit fait beaucoup d'éclat ; tout Troyes en parloit avec extase. L'Abbessé de Notre-Dame & ses Religieuses , qui ne cessoient d'en entendre parler avec enthousiasme , prièrent l'Abbé de leur en répéter quelque chose. Il les refusa toujours. Ma tante étoit surprise de ses refus , & n'en devinoit pas la cause : mais elle l'apprit dans la suite.

Pendant toute cete semaine qui suivit le Sermon , ma tante fit de sérieuses réflexions sur la situation de son cœur. Elle ne put se dissimuler que son attachement étoit tout charnel. Elle avoit éprouvé que de voir M. de Saint-Vinebauld lui suffisoit , sans qu'il fût besoin de conférences ou de conversations pieuses ; car , dans les petites ap-

paritions qu'il avoit faites la semaine précédente , les conversations avoient été courtes , mais vives & gaies , & nullement saintes.

Le Dimanche , 29 Juillet , après l'Office , M. de Saint-Vinebauld fit une conférence , à laquelle presque toute la Communauté assista. Son discours fut si beau , si grand , si pathétique , qu'après que l'Orateur fut sorti , toutes les Religieuses en corps , Madame de Sainte-Marie à leur tête , vinrent à l'appartement de l'Abbesse le demander pour Confesseur extraordinaire. L'Abbesse leur marqua de la satisfaction de cette démarche , & leur répondit qu'elle auroit égard à leur requête. Ma tante , à ce moment , sentit le poison de la jalousie entrer dans son cœur. Quand elle fut seule avec l'Abbesse , elle lui demanda si effectivement elle comptoit accorder à ses Religieuses leur demande. L'Abbesse lui dit qu'oui , & qu'elle vouloit aussi elle-même donner sa confiance à l'Abbé , & en faire son Directeur. Cette déclaration fut pour ma tante un second coup de poignard. Cependant elle dissimula ; mais tout en dissimulant sa peine à son Abbesse , elle ne chercha point à s'étourdir sur sa véritable situation. Elle examina rigoureusement son cœur , le trouva atteint de jalousie , & par conséquent , esclave de l'amour. Alors se reconnoissant encore la même , elle gémit ; soupira & pria Dieu , non avec ferveur , mais avec confiance , humilité & componction. Quand elle fut au lit ,

elle prit quelque soulagement , en laissant couler quelques larmes , tout doucement , car elle couchoit à côté de l'Abbesse. Elle ne put fermer l'œil de toute la nuit ; & elle ne cessa de dire à Dieu du fond du cœur : Mon Dieu , puisque vous me faites la grâce de sentir mes chaînes , donnez-moi la force de les rompre. Dieu , ma belle Baronne , ne tarda pas à l'exaucer.

Le lendemain Lundi 30 du mois , M. de Saint-Vinebauld vint au Couvent tout aussitôt qu'il eut dîné. Jamais il n'avoit été si gai. Il arrive assez souvent qu'une gaieté extraordinaire précède des afflictions extraordinaires , & que l'une même est l'occasion de l'autre. C'est ce qui arriva à M. de Saint-Vinebauld. Il ne fit point de conférence ce jour-là ; mais la conversation fut longue & des plus enjouées. Comme depuis peu de temps , il avoit eu de nouvelles preuves de l'attachement de ma tante , il se flattoit que rien ne seroit capable de le détruire , ni même de l'ébranler ; & il ne se doutoit pas qu'il touchoit au moment de sa ruine. Après avoir cauté pendant près de deux heures au parloir , il montra à ma tante quelque desir de lui parler en particulier. Ma tante , qui avoit le même desir , le pria de se rendre au confessionnal. Quand ils y furent , ma tante raconta à l'Abbé ce qui s'étoit passé la veille entre l'Abbesse & ses Religieuses , & ce que l'Abbesse lui avoit dit pour elle-même ; & elle ne manqua pas d'ajouter que la jalousie s'étoit emparée de son

ame , & achevoit de lui ouvrir les yeux sur la situation de son cœur : Ah ! Madame , dit l'Abbé avec vivacité , que cette jalousie m'est flatteuse ! Mais qu'elle ne vous effraie pas , il m'est aisé de l'abattre , en vous prouvant que mon cœur est à vous seule , & ne respire que pour vous seule. Mais , Monsieur , lui dit ma tante , votre cœur doit-il être à moi ? Ne l'avez-vous pas offert à Dieu ? Ne lui ai-je pas aussi offert le mien ? Et ne sommes-nous pas tous deux des parjures ? ... Madame , interrompit l'Abbé , suspendez , je vous prie , ces réflexions importunes ; un autre jour , je répondrai à toutes ces questions : j'ai désiré de vous entretenir un moment , mais c'est de choses plus gaies. Savez-vous , Madame , que c'est demain le jour de ma naissance & de ma fête ? Ah ! dit ma tante , je me rappelle effectivement de vous avoir entendu dire autrefois , que vous étiez né & que vous étiez baptisé le jour de Saint Germain-l'Auxerrois , & que vous portiez le nom de ce Saint : & quel âge avez-vous demain ? Trente-cinq ans , dit l'Abbé. Et moi , dit ma tante , je viens d'en avoir vingt-sept. M. de Saint-Vinebauld repliqua avec vivacité : Tout , Madame , oui , tout étoit convenance en nous , l'âge , la fortune , la naissance , nos sentimens & nos cœurs : quelle fatalité de n'avoir pu être l'un à l'autre ! En disant cela , il poussa un profond soupir. Ma tante eut la foiblesse de soupirer aussi. L'Abbé lui présenta le bout de ses doigts à la grille : ma tante lui en passa

passa deux ou trois à travers , qu'il ferra. Elle les retira aussi-tôt. Mais cette petite liberté , qu'elle s'étoit interdite , & qu'elle reprenoit d'elle-même , car l'Abbé n'avoit pas osé lui passer les siens , excita M. de Saint-Vinebauld à faire une tentative ; & avec ses doigts , & à l'aide de son couteau , il cassa un barreau de la grille. Ma tante lui demanda pourquoi il faisoit cela. Il répondit que c'étoit pour la mieux voir. Ma tante eut l'imprudence de sourire à cette réponse. Cela enhardit l'Abbé à en casser un second , puis un troisieme. Eh mais ! reprit encore ma tante , que dira-t-on quand on verra cela ? Ne craignez rien , Madame , dit M. de Saint-Vinebauld , ce ne sera pas nous qu'on soupçonnera , ce sera quelque Pensionnaire : d'ailleurs qu'on dise ce qu'on voudra de cette cassure , pourvu qu'elle serve à notre plaisir , elle est assez grande pour recevoir nos bouches , collons-les l'une sur l'autre ; c'est demain ma fête , accordez-moi cette faveur, Madame , pour bouquet. Ma tante tressaillit à cette proposition : Ah ! Monsieur , lui dit-elle , que me demandez-vous là ! il y a un moment que je me suis reprochée de vous avoir présenté mes doigts , & j'ai tous les jours des remords de vous trop aimer ; que feroit-ce donc si je me prêtois à ce que vous desirez ? Eh ! Madame , dit M. de Saint-Vinebauld , je ne vous demande cette faveur qu'à l'occasion de ma fête , c'est une fleur que vous ne devez pas refuser à votre meilleur ami ; car enfin je

ne vous demande qu'un baiser tel qu'un frere le demande à une sœur : Quand Monsieur votre frere est venu vous voir , n'avez-vous jamais posé votre bouche sur la sienne ? J'ai embrassé mon frere plusieurs fois pendant son séjour à Troyes , dit ma tante ; mais les baisers que je lui ai donnés , n'étoient que des baisers d'amitié ; & je ne sens que trop que ceux que je vous donnerois feroient des baisers d'amour. Ah ! Madame , dit l'Abbé avec feu , que cet aveu a de charmes pour moi ! Mais faut-il que mon bonheur me prive d'un autre bonheur ? aurez-vous la cruauté de me refuser un bouquet la veille de ma fête ? une faveur toute simple par elle-même ; car , Madame , ce n'est qu'un baiser que je vous demande , & je vous jure que c'est le seul que je vous demanderai de ma vie , oui , je vous le jure par tout l'amour que j'ai pour vous. Ma tante se refusoit toujours , mais elle s'y sentoit excitée autant que lui. A la fin M. de Saint-Vinebauld , présentant sa bouche à la casure de la grille , dit , avec le ton de l'amour & la véhémence du desir : Allons , Madame , c'est trop résister , collons nos bouches l'une sur l'autre , mon cœur m'échappe , il est sur le bord de mes levres qui vous y convie , il vous appelle. Ma tante , ma chere Baronne , ne put plus résister , tout en balançant encore elle se jeta sur le trou de la grille , & ils se baisèrent pendant quelques moments sans pouvoir se quitter. Puis tout à coup , ma tante sentit un remords si vio-



lent, qu'elle retira sa bouche, en disant : Ah ! Monsieur, que faisons-nous ! vous êtes un serpent qui me trompez ; je sens à mon émotion que ces baisers sont criminels ; séparons-nous, mais séparons-nous pour toujours. Ah ! Madame, s'écria l'Abbé, quelle proposition ! y pensez-vous bien ? Oui, Monsieur, repliqua ma tante, j'y pense, & je sens que le moment est venu de renoncer à nous voir, adieu. En disant cela, ma tante se leva. Le pauvre Abbé de Saint-Vincbauld étoit tout hors de lui ; il ne pouvoit l'arrêter, & il lui disoit en joignant les mains : Quoi ! Madame, vous vous levez ! eh ! je vous prie, écoutez-moi un moment pour l'amour de vous-même ; vous allez vous perdre par quelque indiscretion. Ma tante souffroit extrêmement de lui donner du chagrin ; sa sensibilité pour lui, & l'envie de rompre ses liens, excitoient en elle un grand combat ; elle lui dit avec douceur : Ne vous occupez plus de moi, Monsieur, oubliez-moi, & songez-bien que si je vous suis, ce n'est que parce que je vous aime trop, adieu. En même temps ma tante tourna le dos. Eh ! Madame, répéta l'Abbé en fondant en larmes, écoutez-moi un moment. Ma tante, très-émue, se retourna & lui dit : Si je vous écoute, Monsieur, la grace m'abandonne, & je reste dans mes chaînes ; adieu pour toujours. En disant cela, elle précipita ses pas. L'Abbé s'écria encore, *Madame, Madame* ; mais il ne la voyoit déjà plus.

Eh bien ! ma belle Baronne , quel coup ! quelle fête ! quel bouquet pour ce pauvre M. de Saint-Vinebauld qui aimoit ma tante à l'adoration ! Dans ce désastre si cruel pour son cœur , il ne craignoit que pour elle ; il trembloit qu'il ne lui échappât par scrupule quelque indiscretion qui indisposât son Abbé contre elle , & ne la rendît misérable. Heureusement les choses tournerent tout à l'avantage de ma tante ; elle ne desiroit que son salut, *elle ne chercha que le Royaume de Dieu & sa justice , & toutes les autres choses lui furent données par surcroît.*

M. de Saint-Vinebauld , ma chere Baronne , s'en fut chez lui le désespoir dans le cœur. Son oncle , qui étoit à une croisée , le vit rentrer. Comme il se disposoit à sortir pour aller prendre l'air , & que son carrosse étoit prêt , il lui fit signe de venir à lui ; mais l'Abbé étoit si absorbé , qu'il regardoit l'Evêque & ne le voyoit pas. Il monta à son appartement , & se mit au lit pour cacher ses pleurs , & soupirer à son aise. Quelques momens après , son oncle lui envoya demander de venir promener avec lui. On lui rapporta pour toute réponse, que M. l'Abbé étoit couché , & qu'il n'avoit voulu rien répondre, sinon, qu'on le laissât tranquille. L'Evêque monta chez lui , lui fit mille questions, mille caresses , auxquelles il ne répondit rien ; mais il se mit à pleurer & à soupirer la tête dans son lit. Pendant que l'Evêque étoit auprès de lui , fort embarrassé & fort alarmé , on apporta au Prélat un

billet de ma tante , qui le prioit de se donner la peine de venir au Monastere de Notre-Dame à l'heure même , s'il étoit possible , ou le lendemain dès le matin. L'Evêque de Troyes favoit que son neveu faisoit des Conférences à Notre-Dame , & qu'il y étoit Confesseur de la favorite de l'Abbesse , mais il ne favoit rien de plus : il ignoroit même s'il alloit fréquemment ou rarement à ce Couvent. Dès qu'il eut vu le billet , il se flatta qu'il pourroit apprendre là le sujet du chagrin de son neveu. Il le quitta dans le moment , & monta en carrosse.

Pour ma tante , ma chere amie , elle étoit chez son Abbesse très-agitée ; & l'Abbesse étoit fort intriguée du billet envoyé à l'Evêque , & de l'agitation où elle voyoit sa chere fille. Elle avoit pour ma tante tant de condescendance , qu'elle n'osoit lui témoigner sa curiosité ; elle lui fit seulement quelques questions ; mais ma tante lui répondit qu'elle avoit tant de choses à lui dire , qu'elle croyoit à propos de ne pas commencer avant d'avoir parlé à l'Evêque qu'elle attendoit. En effet le Prélat étoit arrivé avant même le retour du commissionnaire. Ma tante & l'Abbesse furent le recevoir au parloir.

Après les premieres politesses , ma tante ne laissa point engager la conversation , elle pria l'Evêque de se rendre tout de suite au Confessionnal , en lui disant , qu'elle avoit beaucoup de choses à lui dire , & que ce n'étoit que là qu'elle vouloit lui parler. Le premier soin de ma tante en y en-

trant fut de faire remarquer à l'Evêque la cassure de la grille. Ensuite elle lui dit que c'étoit M. de Saint-Vinebauld qui l'avoit cassée cette après-midi ; qu'ils s'étoient donnés par-là des baisers lascifs ; & enfin qu'elle étoit Mademoiselle de Nogent. Ah ! Madame, dit l'Evêque, quel nom venez-vous de prononcer ? Que ce début m'apprend déjà de choses ! Que mon neveu est à plaindre ! Il vient de rentrer , Madame , depuis une heure ; j'ai monté chez lui pour l'inviter à venir prendre l'air avec moi , & je l'ai trouvé au lit soupirant & fondant en larmes. Son état m'a fait pitié : je lui ai fait mille questions auxquelles il n'a répondu que par des gémissements. Je ne pouvois deviner le sujet de sa douleur ; mais actuellement , Madame , j'en vois trop bien la cause. Monseigneur , dit ma tante en soupirant , ne m'occupez pas de lui , je l'aime trop pour en entendre parler sans trouble.

Ma tante alors , ma chere Baronne , fit à l'Evêque un précis de tout ce qui s'étoit passé depuis qu'elle étoit à Troyes ; sa fausse tranquillité pendant les deux années de son Noviciat ; le désespoir où la mit la prononciation de ses vœux ; tout ce que son Abbessé avoit fait pour la rendre à elle-même ; ses bontés , sa douceur , son indulgence ; les visites de ses pere & mere ; celle de son frere & ses Lettres ; son songe ; & enfin la maniere dont M. de Saint-Vinebauld & elle s'étoient reconnus. Mais elle lui fit un détail très-circonstancié de leur attachement

réci-proque , & de tout ce qui s'étoit passé entre eux depuis plus de trois mois. Et alors elle fit le signe de la croix , en priant l'E-vêque d'en recevoir sa confession , pour lui éviter la nécessité de découvrir à d'autres des choses dont elle rougi-roit toute sa vie.

Après avoir tout détaillé avec candeur , elle dit d'un air pénétré : Vous voyez , Mon-seigneur , que nos amours ne sont rien moins qu'innocentes , & qu'elles ont besoin d'un prompt & salutaire remede. Je n'en vois pas d'autre que de me soustraire à la vue de Monsieur votre neveu ; & je sens bien que cela ne se pourra qu'en m'ôtant de ce Monastere chéri ; car si j'y reste je ne ré-ponds ni de lui , ni de moi , il fera tout ce qu'il pourra pour me voir , me parler , m'é-crire , & je ferai toujours disposée à me prêter à tout : ainsi il est donc d'une néces-sité indispensable de me transférer dans un autre Monastere. Cette pensée m'effraie : ce-pendant si c'est là ce qui m'est le plus salu-taire , je m'y soumets.

Hélas ! Madame , lui dit l'Evêque , je ne vois pas d'autre remede que celui que vous avez sagement imaginé. Que vous aurez un grand sacrifice à faire quand il vous fau-dra quitter une Abbessé qui vous aiment ! Que je vous plains ! Mais je vous exhorte à prendre courage & à vaincre ; car il n'y a pas de milieu , il faudra vous quitter & très-promptement. Je sens cette nécessité , Mon-seigneur , lui dit ma tante , & je sens en

même temps combien il me fera cruel de m'arracher des bras d'une Abbessé , ou plutôt du sein d'une mere pleine d'affection & de tendresse. En disant cela , elle laissa échapper quelques sanglots. Un moment après elle reprit : Faudra-t-il que son amour pour moi lui cause toujours des amertumes ! faudra-t-il..... L'Evêque alors l'interrompit , pour lui demander si son Abbessé connoissoit M. de Saint-Vinebauld pour le Chevalier de Berniere. Ma tante lui répondit que non. Tant mieux , Madame , dit l'Evêque , pour votre bien & celui de beaucoup d'autres ; il faut que ce secret soit absolument ignoré. De mon Abbessé aussi ? lui demanda ma tante avec vivacité. Oui , Madame , dit le Prélat avec fermeté , & je vous en impose la loi pour l'amour de vous-même. Ah ! Monseigneur , quelle loi m'imposez-vous là , lui dit-elle en versant une abondance de larmes ! quoi ! il me faudra cacher à mon Abbessé , à mon amie , à ma mere , le sujet qui m'arrache de ses bras ? je la verrai inquiète , prendre l'alarme sur mon sort , verser des flots de pleurs , & je ne pourrai pas lui donner la moindre consolation par une confidence ? Il ne me fera pas permis de confier un secret à sa prudence ? Non , Madame , lui répéta encore l'Evêque avec fermeté , vous vous en repentiriez tôt ou tard ; votre Abbessé pourra avoir des relations avec celle de qui vous allez dépendre ; un mot lâché dans une Lettre donne lieu à des questions auxquelles on ne peut refuser de

répondre ; ou si l'on s'y refuse , on annonce par là qu'il y a du mystere : la curiosité s'empare aisément d'une fille , sur-tout d'une Abbessé : elle vous questionneroit à votre tour avec autorité , vous éblouiroit par votre vœu d'obéissance ; enfin elle vous trouveroit criminelle ou par le refus , ou par la chose , & elle vous réduiroit à la pénitence la plus rigoureuse. Cette idée , continuoit-il , me fait frémir : vous m'êtes chere , Madame , lui dit-il les larmes aux yeux ; vous l'êtes à mon neveu ; vous deviez être l'un à l'autre sans la barbarie de ses pere & mere ; je vous regarde donc comme ma niece , & je veux contribuer autant que je le pourrai , à vous rendre heureuse. Ces paroles de l'Evêque firent quelqu'impression sur ma tante , & la calmerent un peu : elle lui témoigna sa reconnoissance , mais en avouant toujours que c'étoit pour elle un sacrifice bien douloureux de se taire vis-à-vis d'une Abbessé à qui elle étoit tant redevable. L'Evêque lui dit là-dessus qu'il sentoit bien par tout ce qu'elle venoit de lui dire , qu'elle ne devoit avoir pour son Abbessé aucune reserve ; mais que la conséquence de la chose devoit l'emporter sur toute autre considération ; qu'il souffroit beaucoup lui-même d'ajouter à ses maux présens , mais que c'étoit pour lui en éviter de plus cruels , possibles pour l'avenir.

Ensuite il lui dit qu'une chose non moins importante devoit encore l'obliger au silence : C'est , Madame , lui dit-il , la charité

pour le prochain ; c'est la réputation de mon neveu dans l'esprit de votre Abbessé ; car ce n'est qu'en l'assurant qu'elle ignore qui il est , que je le retiendrai dans Troyes , où il ne voudroit plus rester s'il y étoit connu , & où vous savez qu'il fait tant de bien par ses prédications & par ses directions. Personne n'est plus capable que lui de conduire les âmes à Dieu. Il ne m'a pas caché l'amour qu'il a pour vous , Madame ; il m'a avoué bien des fois que c'est de cet amour que naît ce feu qui lui fait prêcher l'amour divin avec tant de force ; il en a souvent gémi devant moi ; il l'a toujours condamné & combattu sans pouvoir le vaincre , & pour comble de malheur , il vous a vue , Madame , & cet amour , ce feu qui le dévore n'a fait qu'augmenter. Vous n'ignorez pas , Madame , poursuivie-il , qu'il a prêché à la Madeleine le jour de la fête. L'Auditoire étoit nombreux : j'ai assisté à sa prédication ; elle étoit enlevante. Je n'en suis plus étonné , il échauffoit avec vous son imagination , & personne que lui n'étoit capable de faire un Sermon tel que celui-là. Il a tiré son texte du Cantique des Cantiques : C'est la bien-aimée qui cherche son bien-aimé parmi les montagnes : c'est la joie de ce bien-aimé qu'il décrit en revoyant sa bien-aimée : c'est le portrait de cette bien-aimée qu'il rend avec les couleurs les plus vives : en un mot , c'est son histoire qu'il fait , & qu'il applique à l'amour extrême de Dieu pour les hommes. ( Tu sens bien , ma



belle Baronne , que ma tante entendant ce récit , devina pourquoi M. de Saint-Vinebauld avoit toujours refusé de leur répéter quelque chose de son Sermon ). Chacun étoit enlevé , continuoit toujours l'Evêque. Après l'Office , j'en recevois de toutes parts des complimens , que je lui rendois. Ce que je me rappelle , c'est qu'il fuyoit tous ceux qui vouloient lui en faire directement. Et le soir en soupant , voulant lui témoigner le contentement où j'étois de son Sermon , il me dit avec vivacité : *Ne m'en parlez pas , mon oncle : si l'on savoit d'où vient mon onction , si vous le savi. z vous-même , hélas ! le mépris seroit ma récompense.* Tu fais bien , lui dis-je ( c'est toujours l'Evêque qui parle ) , que je n'ignore pas la source de ton onction , & je ne t'en aime & ne t'en estime pas moins , je te plains seulement. Et comme je le voyois peiné , je voulus lui insinuer que la souffrance où il étoit , & l'usage qu'il faisoit de sa souffrance , lui étoient méritoires ; mais il me repliqua avec feu : Vous croyez savoir bien des choses , mon oncle , vous vous imaginez bien connoître mon cœur , mais vous vous trompez ! parlons d'autre chose , je vous prie , je ne mérite pas que vous vous occupiez de moi. Je lui dis que comme il faisoit toute ma satisfaction , je voulois continuer sur lui ma conversation : ainsi , lui dis-je , parlons un moment de ta santé & de ton bon visage ; je vois avec plaisir que tu reprends du coloris & de l'embonpoint : car , Madame , depuis quel-

que temps , apparemment depuis qu'il vous voit , il est tout autre. Il sourit & rougit , puis me redemanda en grace de ne me point occuper de lui. Actuellement , ajouta l'Evêque , tout me revient à l'esprit , & rien ne m'étonne après ce que je viens d'apprendre.

Ensuite il renouvela à ma tante la loi du silence ; & pour lui éviter des questions importunes de la part de son Abbessè , il lui dit qu'il lui ordonnoit une retraite de trois jours. C'est le temps que je compte mettre au voyage qu'il faut que je fasse à la Cour pour obtenir votre translation : mais si j'y mets plus de temps , vous continuerez votre retraite jusqu'à mon retour. Si cependant cette retraite vous est plus nuisible qu'utile , je vous laisse la maîtresse d'en sortir ; car si je vous l'ordonne , ce n'est que pour vous mettre à l'abri des importunités de votre Abbessè , & nullement pour vous contraindre. Demain dès le grand matin , continua-t-il , je partirai en poste , pour aller parler au Roi ; je lui raconterai votre histoire , & lui demanderai une Lettre-de-câchet pour vous transférer dans un autre Couvent ; & ce qui m'engage à m'adresser directement à Sa Majesté , c'est afin que votre histoire ne transpire pas , car je me fie plus à la discrétion du Roi , qu'à celle de ses Ministres. Que je souffre , Madame , ajouta-t-il , d'être le Ministre d'une telle affaire ! Mais l'espoir de vous être utile me soutient dans ma démarche. Je ferai en sorte

que vous soyez dans un lieu agréable , sain & commode , qui puisse être pour toujours inconnu à mon neveu , & où vous puissiez oublier tous vos chagrins , & celui qui en est l'auteur. En même temps sept heures sonnerent. Il est temps de nous quitter , dit-il alors. Je vous prie, Madame, de vous servir de toute votre raison pour supporter vos peines : Si la part que j'y prends pouvoit en adoucir la rigueur , vous ne les sentiriez pas. Allons un moment au parloir : amenez-y votre Abbessé, que je lui parle.

Ils s'y rendirent tous trois. L'Abbessé , pendant les deux heures que ma tante avoit été au confessionnal , étoit sur les épines. L'Evêque ne l'en tira pas ; car son premier soin fut de lui demander de ne faire aucune question à ma tante. Je pars demain en poste , dit-il ensuite : mon voyage pourra être de trois jours : Madame ( parlant de ma tante ) sera en retraite pendant ce temps. Cependant je la laisse maîtresse d'en sortir quand elle voudra , même de n'y point entrer ; mais je défends expressément de la laisser voir ni parler à qui que ce soit qu'à vous, Madame ; pas même à la moindre Religieuse. Ah ! Monseigneur , s'écria l'Abbessé , vous allez réduire ma chere fille au désespoir , vous ne savez pas combien elle a besoin de dissipation. Je connois ses besoins , Madame , repliqua l'Evêque , & je vous assure que Madame a plus de raison & de force que vous ne pensez. Eh bien , repliqua l'Abbessé , permettez-lui seulement de voir

M. votre neveu , c'est une consolation dont elle a bien besoin. Non , Madame , dit l'Evêque avec fermeté , je ne veux pas qu'il ait plus de privilege qu'un autre ; & s'il vient la demander , je prétends qu'il soit refusé , malgré les instances qu'il pourroit faire.

Pendant cette conversation , ma chere Baronne , ma tante étouffoit des pleurs pour ne point chagriner son Abbessé. Et quand l'Evêque fut parti , elles s'en furent souper. Comme ma tante se sentoît un poids sur l'estomac , elle demanda qu'il lui fût permis de ne prendre qu'un bouillon. L'Abbessé dit aussi-tôt qu'il ne lui en falloit pas davantage aussi , qu'elle sentoît au-dedans d'elle une tristesse qui lui étoit d'un mauvais présage. Et à l'instant elle se mit à pleurer. Ma tante , qui en avoit aussi un grand besoin , en fit autant ; & ce fut là le métier qu'elles firent l'une & l'autre pendant quatre jours que dura le voyage de l'Evêque. Pour lui , dès qu'il fut rentré chez lui , il monta chez son neveu , le trouva dans le même état ; lui demanda encore le sujet de sa tristesse , sans pouvoir encore l'exciter à parler ; ordonna qu'on lui fît une soupe , & la lui vit manger. Après quoi il lui dit qu'il alloit lui faire ses adieux pour trois ou quatre jours , qu'il alloit faire un petit voyage à la Cour , qu'il passeroit par Paris , & s'il avoit quelque chose à faire dire à ses pere & mere. Dites-leur , je vous prie , dit l'Abbé à son oncle , qu'ils sont toujours mes bour-

reaux, & moi toujours leur malheureux fils. C'est une vérité, dit l'Evêque; mais viens avec moi, tu la leur diras toi-même. Ah ! repliqua M. de Saint-Vinebauld en soupirant, j'aimerois mieux voir mon tombeau que de les voir. Enfin l'Evêque fit ses adieux à son neveu, l'embrassa avec tendresse, il lui souhaita le repos du cœur, & le quitta en recommandant à ses domestiques d'en avoir grand soin. Et le lendemain il partit à trois heures du matin.

Dès le jour du départ de l'Evêque, ma tante sur le midi reçut un billet de M. de Saint-Vinebauld. Il étoit énigmatique; & l'Abbesse ne le comprit pas. En voici le contenu :

» Je n'espere point, Madame, avoir  
» l'honneur de vous voir aujourd'hui. Ce  
» sera pour moi une privation dont je sen-  
» tirai tout le vuide. La confiance & l'a-  
» mitié dont vous voulez bien m'honorer,  
» exciteront peut-être aussi en vous quel-  
» que impatience : demain j'irai vous faire  
» ma réparation. Confiez au papier, je  
» vous prie, si je dois espérer d'obtenir  
» mon pardon.

L'Abbesse s'imagina qu'il n'étoit question de pardon qu'à cause du retard; & comme ma tante fondit en larmes à la vue de ce billet, elle crut aussi que ce n'étoit qu'à cause de la privation de voir l'Abbé, tandis que ce qui la chagrinoit, étoit la dure nécessité où elle se trouvoit d'écrire pour réponse des choses qui alloient désespérer celui qu'elle

refusoit , qu'elle redoutoit , & qu'elle adoroit encore. Cependant après quelques momens de réflexion , il lui vint une idée dont elle fit usage , & qui soulagea un peu son cœur ; ce fut de laisser M. de Saint-Vinebauld dans l'incertitude de son sort. Voici sa réponse :

» Je suis en retraite , Monsieur , pour  
» quelques jours , & je ne vois personne.  
» Vous me ferez plaisir de vouloir bien remettre vos conférences & vos autres exercices de charité pour moi , à la semaine prochaine.

Cette réponse , sans satisfaire l'Abbé , ne le désespéra pas ; & elle lui fit connoître que l'Abbesse ignoroit toujours , & ce qu'il étoit & son aventure. Il se détermina donc à attendre. Mais comme son cœur étoit dans la douleur , il prétexta une indisposition pour rester chez lui à soupirer.

Dès le second jour , ma chere Baronne , ma tante quitta sa retraite ; & elle s'avisa , en se jettant au cou de son Abbesse , & en fondant en larmes , de lui témoigner la souffrance où elle étoit de garder le silence vis-à-vis d'elle ; si j'avois bien fait , lui disoit-elle , je n'aurois vu l'Evêque que le lendemain ; & dès le soir , j'aurois déposé dans votre sein un secret que j'aurois dû vous découvrir plutôt , & qui me coûte extrêmement à garder aujourd'hui ; & elle ajouta : Ne m'en voulez jamais de ce secret , je vous prie : souvenez-vous toujours que c'est malgré moi que je me tais ; mais tôt ou tard j'imaginera i

j'imaginerai un moyen de vous le faire savoir.

Que dites-vous là , ma chere fille , lui dit l'Abbesse toute émue ? *vous imaginerez un moyen de me le faire savoir !* Est-ce que vous allez me quitter ? Ma tante ne lui répondit rien ; mais elle redoubla ses pleurs. L'Abbesse jugeant alors qu'il en étoit quelque chose , s'évanouit. Elle resta sans connoissance près d'une demi-heure ; & elle ne la recouvra que pour embrasser sa chere fille , la pleurer & se taire.

Pendant que les choses se passoient ainsi à Troyes , ma chere amie , l'Evêque étoit arrivé à la Cour dès le jour même de son départ. Après le souper du Roi , il en eut audience. Il resta trois heures avec Sa Majesté à lui raconter l'histoire de son neveu & de ma tante ; & il commença son récit du premier moment que ma tante & le Chevalier s'étoient vus aux Minimes. Le Roi fut frappé d'entendre nommer ma tante ; il se rappella de l'avoir vue à la Cour ; & il dit à l'Evêque de Troyes : *Mademoiselle de Nogent étoit d'une figure aimable , & avoit une taille & un port de Princesse ; je plains votre neveu de l'avoir aimée , sans l'avoir pu obtenir ; & je la plains aussi beaucoup elle-même d'avoir sacrifié sa liberté & tant d'appas à l'amour. Mais je suis extrêmement touché de son histoire & rempli d'admiration pour sa vertu : qu'il est beau ! qu'il est grand de se vaincre ainsi soi-même !* Enfin le Roi dit à l'Evêque qu'il lui rendroit réponse le

lendemain matin sur ce qu'il desiroit de lui. Il étoit deux heures du matin quand l'Evêque sortit du cabinet du Roi ; & dès huit , Sa Majesté lui fit dire de lui venir parler. Votre histoire , Monsieur , lui dit le Roi , m'a occupé l'esprit toute la nuit. Je suis enchanté de votre jeune Religieuse ; & voilà ( en lui mettant un papier dans la main ) le présent que je lui fais , en ajoutant : une personne qui sait si bien se vaincre , est capable de conduire les autres. Elle ne sera pas long-temps , dit encore Sa Majesté , sans jouir de son Abbaye ; car l'Abbesse qui la précède , est infirme & plus qu'octogénaire. Ce papier , ma belle Baronne , n'étoit autre chose que la coadjutorerie de l'Abbaye que ma tante possède actuellement.

L'Evêque , après avoir fait ses remerciemens au Roi , lui demanda une Lettre-de-cachet , qui ordonnât à ma tante de quitter Troyes sur le champ. Il l'obtint ; & depuis même tout ce qu'il voulut. Car , aussitôt qu'il eut la Lettre-de-cachet , il partit pour Paris , & s'en fut directement à l'hôtel de mes pere & mere , où il trouva encore mon grand-papa & ma grand'maman qui se disposoient à partir le lendemain pour Nogent. Il leur raconta ce qui étoit arrivé à Troyes , & ce qu'il venoit d'obtenir pour ma tante. Ce fut pour eux tous une joie extraordinaire ; & ils le prièrent d'aller encore demander au Roi la permission pour ma tante de passer un mois au Château de ses pere & mere avant de se rendre à son Ab-



baye , où les ordres du Roi l'envoyoient. L'Evêque se prêta avec plaisir à leurs desirs ; il retourna en Cour le jour même , & reparut le lendemain matin avec la permission que chacun desiroit. Ce fut alors , ma chere amie , une joie générale dans toute la famille ; tout retentissoit de ces paroles : Nous la verrons donc encore cette chere fille , cette chere sœur , cette chere Maîtresse ! car , jusqu'aux gens , tout se réjouissoit de la voir. Tu n'en doute pas , toi qui la connois & qui as éprouvé pendant plusieurs années que personne mieux qu'elle ne fait gagner tous les cœurs ? Pour mon pere , il avoua , en souriant , qu'au milieu de sa joie il étoit un peu sot de ce que sa sœur l'avoit joué , tandis qu'il comptoit la jouer lui-même.

Après avoir exposé à toute la famille les précautions qu'il seroit obligé de prendre dans l'enlèvement de ma tante ( car ce n'étoit pas moins qu'un enlèvement , puisqu'une Lettre-de-cachet la forçoit de quitter Troyes sur le champ ) , l'Evêque leur parla de la violence qu'elle seroit obligée de se faire pour se séparer d'une Abbessé qui la chérissoit , & pour qui elle avoit un attachement sincere. Pour adoucir ce moment douloureux , dit il à ma grand'maman , il faudroit , Madame , que vous fissiez avec moi le voyage de Troyes pour la venir prendre vous-même. Ah ! volontiers , Monseigneur , dit aussi-tôt ma grand'maman , cela me mettra dans le cas de faire tout de suite à l'Ab-

bessé tous les remerciemens que je lui dois , car ma fille sortie de Troyes , on ne me verra pas y mettre les pieds.

L'Evêque alors demanda à ma grand'maman le secret sur ce qui concernoit son neveu ; il lui exposa en peu de mots l'importance de la chose ; & ma grand'maman lui promit avec serment de se taire même vis-à-vis de l'Abbesse. Le lendemain matin , dès quatre heures , ils partirent , après avoir déjeuné avec toute la famille hommes & femmes qui s'étoient levés dès trois heures , parce que la joie les avoit empêché de dormir. Sur les dix heures , tout le monde partit pour Nogent , chacun voulant s'y rendre pour y recevoir ma tante le lendemain , & pour y passer le mois avec elle.

Ce ne fut que le quatrieme jour sur les cinq heures du soir , que l'Evêque arriva de son voyage. Il descendit directement au Monastere de Notre-Dame , & fit conduire sa chaise tout près de la porte de clôture , glaces levées & rideaux fermés. Il descendit promptement , & referma la portiere , afin que personne ne s'apperçût que ma grand'maman étoit dedans ; ils étoient convenus qu'elle ne se montreroit qu'à l'ouverture de la porte de clôture. L'Evêque fut au parloir de l'Abbesse , qui s'y rendit promptement avec ma tante.

Les premiers momens , ma belle Baronne , se passerent en politesses réciproques. Après quoi , l'Evêque dit à l'Abbesse avec un air mortifié : Je suis bien fâché , Ma-

dame , de vous affliger ; mais j'ai une triste nouvelle à vous apprendre , vous allez perdre votre chere fille. Un déluge de larmes fortit aussi-tôt des yeux de l'Abbesse , qui s'écria : Ah ! Monseigneur , que dites-vous là ? Une vérité accablante pour votre cœur , reprit l'Evêque ; je partage votre peine , Madame , sans pouvoir l'adoucir , car demain matin , dès quatre heures , je viens , par ordre du Roi , vous enlever Madame. Par ordre du Roi ! dit l'Abbesse tout effrayée , & en regardant ma tante , qui n'en paroissoit pas surprise , & qui disoit assez tranquillement à l'Evêque , qu'elle ne croyoit pas être dans le cas de faire son sacrifice si-tôt , mais qu'elle se soumettoit de bon cœur , parce qu'elle pensoit que c'étoit le mieux. Eh ! quel est donc ce mieux , reprit-elle le cœur ferré ? Ma fille me quitte ; & elle-même trouve que c'est le mieux ! Ah ! ma chere maman , lui dit ma tante en sanglottant , & en lui serrant les mains , c'est le mieux pour la chose ; mais je n'en suis pas moins malheureuse.... Pas tant , Madame , interrompit l'Evêque : vous êtes nommée Coadjutrice d'une Abbesse octogénaire & infirme ; votre Abbaye est d'un fort revenu ; le Monastere est dans un pays excellent pour l'air & pour les productions ; l'Abbesse qui vous precede est une fille de mérite & de discernement , qui fait choisir ses sujets , & qui ne vous laissera que de bonnes Religieuses qui ne pourront pas manquer elles-mêmes de vous goûter & de vous aimer : & pour vous dédommager de la

perte de votre Abbessé , & vous adoucir le chagrin de votre séparation , le Roi ajoute à votre brevet la permission de passer un mois à Nogent : au sortir des bras de Madame l'Abbessé , je vous conduis dans le sein de votre famille , dont tout le composé se rend pour l'amour de vous au Château de vos pere & mere ; chacun est parti aujourd'hui de Paris pour vous recevoir demain dans ses bras , & vous témoigner sa joie : pour surcroît , vous y verrez un beau-frere plein de mérite , ( c'étoit mon oncle de Beauport ) une belle-sœur aimable , ( c'étoit ma mere ) & Madame votre sœur prête à vous donner un neveu ou une niece , ( c'étoit ma tante de Beauport qui étoit grosse de mon cousin. ) Actuellement , Madame , ajouta l'Evêque , vous trouvez-vous à plaindre ? Pour moi , je ne plains que Madame l'Abbessé qui perd une amie tendre , affectionnée , aimable. L'Abbessé qui avoit écouté l'Evêque avec autant de joie que de surprise , lui dit , en essuyant ses yeux : je sens la grandeur de ma perte , Monseigneur : mais le bonheur de ma chere fille va faire ma consolation. Pour moi , Monseigneur , dit ma tante , je sens au-dedans de moi un contrebalancement de joie & de tristesse qui me met hors d'état de vous témoigner combien vos bontés m'affectent. Oh ! Madame , lui répondit le Prélat , je vous quitte de la reconnaissance , pourvu que vous soyez heureuse ; je travaille pour moi en travaillant pour vous. En même temps il lui vint dans

l'idée que ma grand'maman pouvoit trouver le temps long & s'inquiéter ; c'est pourquoi il dit à l'Abbesse qu'il voudroit que cette conversation se continuât dans son appartement ; & il la pria de lui faire ouvrir la porte de son Couvent : d'ailleurs , Madame , ajouta-t-il , j'ai à vous remettre les ordres du Roi. L'Abbesse aussitôt l'invita à s'y rendre , en lui disant qu'on alloit lui ouvrir. Il s'y rendit , & donna la main à ma grand'maman pour descendre de sa chaise.

L'Abbesse & ma tante s'étoient rendues à la porte pour recevoir l'Evêque. A peine fut-elle ouverte que ma tante fit un cri de joie & de surprise , en voyant sa mere. Dès qu'ils furent dans l'appartement de l'Abbesse , le Prélat leur communiqua la Lettre-dé-cachet. Ah ! Monseigneur , dit l'Abbesse après l'avoir lue , cette Lettre ordonne à ma chere fille de partir sur le champ ; mais en même temps elle vous rend le maître de disposer du temps à votre gré : pourquoi donc précipitez-vous ainsi un départ qui me tue ? Me refuserez-vous la grace de m'accorder quelques jours pour me préparer à soutenir une séparation si cruelle ? Hélas ! Madame , lui dit l'Evêque , je suis bien fâché de vous refuser ; mais il est d'une nécessité indispensable que Madame quitte Troyes le plus promptement possible , ce n'est que par égard pour vous que j'attends à demain , car il faudroit que ce fût dès aujourd'hui & dès tout-à-l'heure. Allons , dit l'Abbesse piquée & le cœur ferré , il faut se soumettre

à tout ; mais voilà un départ bien précipité & bien incompréhensible.

Un moment après , ma chere Baronne , elle s'avisa de demander à l'Evêque si son neveu étoit instruit du départ de ma tante. Non , Madame , lui répondit le Prélat avec un air embarrassé , il n'a pas besoin de le savoir ; au surplus , je le lui dirai à mon retour. Eh mais , Monseigneur , reprit l'Abbesse , savez-vous que ma chere fille lui a de grandes obligations , & qu'elle ne doit point partir sans lui faire ses adieux , & lui faire part de ce qui la regarde ? Je fais ce que Madame lui doit , dit l'Evêque ; mais il n'est pas nécessaire qu'il sache rien de son départ. Mais , Monseigneur , repliqua l'Abbesse , il est son Confesseur ; il l'estime , il l'aime ; & il sera fâché , si elle part sans lui parler. S'il l'aime , Madame , repartit l'Evêque , il faut lui épargner la douleur que pourroient lui faire les adieux de Madame.

Ce mot de *douleur* , ma chere amie , fit verser à ma tante des flots de pleurs : elle se représenta tout d'un coup son Abbé dans le désespoir à la nouvelle de son départ ; & elle ne fut plus maîtresse de se contraindre , elle pouffoit mille sanglots. Ma grand'maman & l'Evêque , qui en devinoient le sujet , se mirent aussi à pleurer. L'Abbesse ne savoit que penser de l'aventure : voilà bien des pleurs , se disoit-elle en elle-même ; mais pourquoi l'Evêque pleure-t-il aussi ? Qu'il me paroît attendri !.... Enfin , après quelques

ques momens de réflexion , elle s'écria : Eh ! quelle idée vient frapper mon esprit ! Le Chevalier de Berniere est neveu d'un Evêque ; M. l'Abbé de Saint-Vinebauld est neveu de Monseigneur.... Chacun gardant le silence , elle s'écria de nouveau : Ah ! voilà le mystere : je ne suis plus étonnée , si l'on m'ôte ma chere fille , c'est pour la soustraire à la vue de M. de Saint-Vinebauld , qui sûrement est le Chevalier de Berniere. Alors l'Evêque poussant un soupir , lui dit : Vous avez deviné , Madame , c'est mon neveu qui est le Chevalier de Berniere ; c'est lui qui est ce pauvre malheureux à qui l'on a refusé un objet si digne de faire son bonheur ; enfin c'est lui qui a aimé & qui aime toujours.

L'Abbesse , ma belle Baronne , étoit dans un étonnement extrême : comment , disoit-elle , n'ai-je pas deviné cela plutôt ! comment ma chere fille a-t-elle pu m'en faire un mystere ?..... Puisque je n'ai plus la langue liée , ma chere maman , lui dit tante , je vous raconterai tout , & vous saurez par là pourquoi je vous en ai fait un secret. Et le Prélat dit poliment à l'Abbesse que s'il avoit demandé le secret vis-à-vis d'elle , ce n'étoit point défiance , mais précaution , pour pouvoir dire à son neveu qu'il n'étoit point connu , & par là le retenir à Troyes pour le bien des ames : qu'ainsi voyant par elle-même la conséquence de la chose , il étoit inutile de lui demander de la discrétion , qu'il s'en rapportoit à elle là-

dessus. L'Abbesse lui dit que pour son avantage personnel & celui de toutes ses Religieuses, elle sauroit se taire ; que personne ne perdrait plus qu'elles, en perdant M. de Saint-Vinebauld, qui, depuis quelque temps, leur faisoit des conférences admirables, & qu'elle étoit sur le point de lui donner sa confiance & celle de toute sa Communauté.

L'Evêque vit avec plaisir qu'un intérêt particulier lieroit la langue de l'Abbesse ; & il lui demanda si son neveu s'étoit présenté au parloir pendant son absence. Elle lui répondit que non ; mais que le jour même de son départ, l'Abbé avoit écrit un billet à sa chère fille, qui, dans sa réponse, le prioit de ne point paroître de la semaine : je n'ai pas voulu lui en faire de reproches, de peur de chagriner son cœur déjà opprimé ; mais elle nous a privés de conversations & de conférences divines. Tout cela, Madame, dit le Prélat, pourra se réparer ; mais pourrois-je savoir ce que mon neveu a écrit ? Ma tante lui mit le billet en main. Elle avoit transcrit sa réponse au dos. L'Evêque lut l'un & l'autre, & lui remit le papier, en lui disant que c'étoit bien. Puis poussant un soupir, il lui dit qu'il jugeoit que son pauvre neveu étoit toujours bien affligé ; & qu'à cause de cela, il alloit s'en aller chez lui pour passer la soirée avec lui, & le dissiper un peu.

Quand il fut parti, ma tante se jeta au cou de son Abbesse, & lui demanda pardon de sa défiance, en la priant d'être persuadée



qu'elle ne venoit pas d'elle-même , mais que c'étoit M. de Saint-Vinebauld qui l'avoit fait naître ; mais , ma chere maman , lui dit-elle , en la ferrant tendrement & fortement , je vais réparer mes torts par une ouverture de cœur digne de votre affection pour moi & de toute ma reconnoissance. A ce moment , on vint leur servir à souper. Eiles se mirent à table ; & après souper , ma chere Baronne , ma tante leur fit un détail de tout , même de ses moindres mouvemens : les larmes inonderent le visage de ma grand'maman & de l'Abbesse quand elle leur exprima la violence qu'elle fut obligée de se faire pour fuir son Abbé qu'elle mettoit au désespoir. Enfin rien ne fut oublié pour prouver à l'Abbesse jusqu'où alloit sa confiance. Après cela elle leur dit , qu'elle commençoit à respirer depuis qu'elle avoit des confidences si intimes : il me semble aussi , leur dit-elle , que je quitterai Troyes d'un meilleur cœur actuellement que me voilà acquittée envers ma chere manian. J'ai pourtant bien du chagrin , ajouta-t-elle en soupirant , quand je pense à la douleur que causera la nouvelle de mon départ à mon tendre Abbé. En disant cela , on voyoit qu'elle étouffoit des sanglots prêts à partir. Ma grand'maman lui dit que pour mieux supporter sa peine , & triompher d'elle-même , elle devoit donner un libre cours à ses larmes. Dans le moment ses larmes & ses sanglots partirent. Elle avoit grand besoin de ce soulagement , car elle crevoit au-dedans d'elle. Le détail

qu'elle leur avoit fait étoit si circonfrancié , qu'ayant commencé son récit vers huit heures du soir , elle ne le finit qu'à plus de minuit. Elles se mirent au lit ; & elles y étoient encore à cinq heures du matin quand l'Evêque arriva. Alors elles se leverent promptement , & furent le trouver.

Dès que ma tante lui eut souhaité le bon jour , elle lui demanda des nouvelles de son neveu. Le Prélat lui répondit : Permettez-moi , Madame , de vous dire que vous êtes une imprudente ; je ne vous en dirai pas. Cette réponse accabla ma tante , elle jeta les hauts cris , en disant : Ah ! Monseigneur , votre réponse m'en dit assez , il est dans le désespoir. En même temps l'Evêque laissa couler aussi quelques larmes , en lui répondant : Non , Madame , il n'est pas encore dans le désespoir , mais il y fera quand il apprendra ce qui se fera passé : je vais vous conduire à Nogent ; & je repars demain , de peur que d'autres que moi ne lui apprennent une nouvelle qui ne sera que trop funeste à son cœur. Ensuite pour distraire ma tante , il pressa son départ. Ses adieux prirent quelque temps , quoique pour lui éviter la peine d'aller trouver toutes les Religieuses l'une après l'autre , l'Abbesse avoit eu l'attention de faire sonner la cloche pour les assembler toutes. Ma tante les embrassa le cœur serré sans pouvoir leur dire un mot ; & quand elle en fut à l'Abbesse , elle s'évanouit dans ses bras. Pendant que ma grand-maman & l'Abbesse s'empressoient autour de

ma tante pour la rappeler à la vie , l'Evêque , qui avoit remarqué l'étonnement des Religieuses sur le départ de ma tante , prévint des questions curieuses , en leur disant que si elle les quittoit , c'étoit pour aller seconder une Abbessé âgée & infirme dont elle étoit nommée Coadjutrice. Elles ouvrirent de grands yeux ; & quand ma tante fut revenue de son évanouissement, elles lui firent leur compliment. Ma tante , qui avoit toujours le cœur serré , ne put leur répondre ; & l'Evêque voulant mettre fin à de si tristes adieux , la prit , elle & ma grand'maman , par la main , & les conduisit à son carrosse qui les attendoit à la porte de clôture , où elles monterent. Ah ! ma chere amie , le cruel moment pour ma tante ! .....

Quand ils furent en pleine campagne , l'Evêque , malgré sa premiere rélolution , se mit à raconter à ma tante , que la veille , en rentrant chez lui , il avoit demandé au Valet-de-chambre de son neveu , comment alloit son Maître : que ce garçon avoit répondu qu'il étoit toujours malade , qu'il n'avoit pas sorti depuis son départ , qu'il paroissoit rêveur & chagrin , qu'il ne mangeoit point , pas même de la soupe , & qu'il refusoit encore très-souvent les bouillons qu'on lui portoit : Qu'après avoir entendu cela , il étoit monté chez son neveu , l'avoit trouvé dans sa chambre assis dans son fauteuil , les yeux en terre , les mains jointes , & avoit vu des larmes couler le long de ses joues : Que lui ayant demandé comment il se portoit ; il lui

avoit répondu tristement , & les yeux toujours en terre , qu'il avoit encore quelques jours à se porter mal , qu'après cela il se porteroit mieux , ou encore plus mal : Que là-dessus il lui avoit fait plusieurs questions pour l'amener à lui découvrir la cause de son chagrin , & qu'il n'avoit rien obtenu ; qu'il lui avoit répondu plusieurs fois , que son chagrin étoit de nature à le mettre au tombeau , & qu'il y seroit dans peu si la cause de son mal ne cessoit : ensuite , que pour passer toute la soirée avec lui , il s'étoit fait apporter à souper auprès de lui , & qu'il lui avoit fait aussi apporter une soupe , & la lui avoit vu manger : Qu'avant de le quitter , continuoit toujours l'Evêque , il lui avoit dit qu'il repartoit le lendemain , & qu'il l'exhortoit à prendre assez sur lui pour qu'il le trouvât mieux à son retour ; mais qu'il lui avoit répondu avec un ton de désespéré : Si votre voyage , mon oncle , dure seulement autant que le précédent , vous me trouverez ou mieux , ou mort , ou disparu : Que lui ayant demandé ce que signifioit vouloir disparaître , il lui avoit répondu avec un ton plus modéré , que cela signifioit seulement qu'il prendroit son parti sagement pour se soustraire à son chagrin , & ne s'occuper que de son salut ; & qu'il lui avoit répondu en l'embrassant & en versant des larmes , que le premier de ses devoirs étoit de ne point affliger un oncle qui l'aimoit , qui avoit besoin de lui , & qui le conjuroit de ne rien faire sans sa participation : Que là-dessus son

neveu se mit à fondre en larmes sans vouloir dire autre chose , sinon , qu'il étoit malheureux ; & que pendant une heure il ne fit que pleurer & soupirer : qu'enfin il le fit mettre au lit , lui fit ses adieux , & se retira.

Tu pense bien , ma chere amie , ce que faisoit ma tante pendant ce récit : elle fondoit en larmes. Et l'Evêque lui dit qu'il ne lui avoit fait part de ces choses , que pour lui faire connoître l'état de son neveu , & lui demander en conséquence de lui écrire une Lettre assez forte pour lui faire supporter sa douleur avec courage : personne que vous , Madame , lui dit-il , ne pourra lui imposer des loix , & le ramener à lui-même. Ma tante promit que ce seroit la premiere chose qu'elle feroit quand elle seroit arrivée à Nogent , en ajoutant , que ce seroit aussi pour elle une consolation de lui écrire encore une fois pour lui faire ses adieux , & lui adoucir un peu le chagrin qu'elle lui caufoit.

Elle tint parole : après les embrassemens de toute la famille , elle se séquestra pour écrire sa Lettre. En voici la copie , ma chere Baronne , que j'ai transcrite sur celle que ma grand'maman eut la précaution de tirer sur l'original.

» J'ai quitté Troyes , Monsieur , & je ne  
» l'ai quité que parce que je vous aime. Je  
» vous aime par inclination ; mais je dois  
» aimer Dieu par devoir , par reconnoissan-  
» ce & par-dessus tout. Vous ne lui devez  
» pas moins ; & quoique je chérisse votre

„ amour, je vous demande de me préférer  
 „ ce Dieu si bon, si beau, si grand, & de  
 „ m'oublier. Je suis actuellement dans ma  
 „ famille. Dans un mois je ferai loin &  
 „ très-loin de vous Je ne vous marque point  
 „ le lieu, parce que je ne dois recevoir de  
 „ vous aucun écrit. Cependant je vous en  
 „ demande un dernier pour réponse à ce-  
 „ lui-ci : Vous êtes homme, Monsieur,  
 „ pas conséquent vous avez plus de force  
 „ que moi pour vaincre ; c'est donc un mo-  
 „ dele que je vous demande pour me sou-  
 „ tenir dans ma douleur ; c'est vous-même  
 „ que je veux voir dans votre Lettre ; pei-  
 „ gnez-y votre cœur triste, abattu ; que j'y  
 „ voie vos déplaisirs ; mais que je n'y voie  
 „ point le désespoir ; que j'y voie au con-  
 „ traire la résignation, le courage & la force :  
 „ n'alarmez pas ma sensibilité ; mais appre-  
 „ nez-moi à souffrir, à combattre, à vain-  
 „ cre, & à vous estimer „.

M. de Troyes trouva la Lettre bien. Il  
 la prit ; fit ses adieux dès le soir, & partit  
 le lendemain de grand matin. Il arriva à  
 l'Evêché avant le dîner. Son premier soin  
 fut de monter chez son neveu, qu'il trouva  
 dans le même état où il l'avoit laissé. Il ju-  
 gea à propos de ne lui parler de rien avant  
 six heures du soir, afin de lui donner le temps  
 de digérer son dîner.

Sur les six heures donc il lui remit la Let-  
 tre de ma tante, en lui faisant remarquer  
 le dessus, & en lui demandant s'il connois-  
 soit l'écriture. L'Abbé la reconnut ; & le feu

lui monta au visage : il demanda à son oncle d'où venoit cette Lettre. Elle ne vient pas de Troyes , lui dit l'Evêque , elle vient de l'endroit où j'ai couché cette nuit. Et de qui est-elle , reprit l'Abbé d'une voix tremblante , & en laissant couler de grosses larmes ? tu le vois bien , lui dit l'Evêque , elle est de Mademoiselle de Nogent. Ah ! mon oncle , dit M. de Saint-Vinebauld le cœur ferré , vous savez tout ; mais qu'avez-vous fait ? En même temps il s'évanouit. M. de Troyes le fit mettre au lit ; & un moment après qu'il y fut , la connoissance lui revint , & il se mit à verser une abondance de larmes. Son oncle fit sortir les domestiques qui étoient présens , & le laissa pleurer quelque temps sans l'interrompre. Ensuite voyant qu'il ne pleuroit plus , & qu'il soupiroit seulement en gardant le silence , il lui demanda pourquoi il ne lui parloit pas. L'Abbé ne lui répondit rien : il lui fit plusieurs questions. L'Abbé ne lui répondit rien encore. Enfin M. de Troyes s'apercevant que son neveu le regardoit avec des yeux d'indignation , prit le parti de lui rendre compte de sa conduite. Il le fit ; & M. de Saint-Vinebauld lui prêta une grande attention. Quand l'Evêque en fut à l'Abbaye donnée à ma tante , l'Abbé s'écria en levant les yeux & les mains au ciel : Ah ! je respire ; Mademoiselle de Nogent ne sera donc pas exposée à des tourmens inventés par le diable des scrupules ! Etoit-ce là , lui dit l'Evêque , tout le sujet de ton chagrin ? Ce n'étoit pas là ,

mon oncle , dit l'Abbé , le sujet de mon chagrin , mais celui de mon désespoir : voici un mal de passé ; un second subsiste encore , & peut passer comme le premier ; mais un troisième ne me quittera qu'au tombeau. Quel est ce mal susceptible de guérison , dit l'Evêque ? C'est , dit M. de Saint-Vinebauld en se lamentant , le mépris , la haine , l'indignation & l'horreur que j'ai peut-être inspirés à Mademoiselle de Nogent pour moi. Eh ! dit M. de Troyes , lis sa Lettre , mon cher ami , & tu verras ce qui en est. Hélas ! dit l'Abbé , j'avois déjà oublié que j'avois une Lettre d'elle. Il la prit , la décacheta en tremblant , & la lut avec satisfaction. Allons , dit-il , après en avoir fait la lecture , je ne suis pas si malheureux ; depuis près de huit jours je ne respire pas , tant je craignois d'avoir encouru sa haine & ses mépris : que Dieu est bon de m'avoir conservé son estime ! Quel bonheur d'en être toujours aimé ! Quelles actions de grâces ne lui dois-je pas rendre à ce Dieu qui me préserve du plus grand des malheurs , du seul auquel mon pauvre cœur étoit sensible ! Allons , il est temps que je cesse d'être ingrat , il faut que je lui cede cet objet chéri de mon cœur , il faut que je m'abandonne entièrement à lui. Hélas ! Mademoiselle de Nogent me demande un modèle , & c'est elle qui me donne un exemple de détachement : mais , mon oncle , ajouta-t-il en répandant des pleurs qu'il s'efforçoit de retenir , je ne pourrai jamais me détacher d'elle ; c'est là ce mal qui me



suivra jusqu'au tombeau : depuis qu'elle m'a montré le fond de sa belle ame , je l'aime plus que jamais ! Que de vertus j'y ai vu briller dans cette ame ! Ce que j'ai toujours admiré en elle, mon oncle , c'est sa candeur, son grand amour pour Dieu , & une grande crainte de l'offenser. Sa tendresse , sa constance & sa crédulité pour moi, sont les seuls défauts qu'on peut lui reprocher. Hélas ! si je n'en avois pas abusé , on pourroit les mettre au nombre de ses vertus.

M. de Troyes , qui s'attendoit à voir son neveu dans une rage de désespoir ou dans un accablement général , fut très-satisfait de voir sa tranquillité , & de l'entendre parler avec autant de sagesse & de bon sens. Il l'embrassa en lui témoignant sa surprise & son admiration. Ensuite il lui dit : N'écritas-tu pas à Mademoiselle de Nogent , qui te demande une réponse ? Ne lui feras-tu pas part de ta résignation ? Oui , mon oncle , dit l'Abbé , demain je lui écrirai que j'ai pris mon parti..... Il s'arrêta tout court, comme craignant d'en trop dire. Cela inquiéta le Prélat ; il demanda à son neveu ce qu'il vouloit dire , & quel étoit ce parti qu'il prenoit. Il eut pour toute réponse : Vous l'apprendrez , mon oncle , demain par ma Lettre. L'Evêque lui marquant son inquiétude, vouloit l'exciter à lui ouvrir son ame ; mais l'Abbé le pria de le laisser seul pour prendre quelque repos : depuis Lundi , lui dit-il , ( on étoit au Dimanche ) je n'ai pas eu deux heures de sommeil , par la crainte d'avoir

encouru la disgrâce de celle qui m'est & qui me fera toujours chere. Cruelle semaine , ajouta-t-il en levant les yeux au ciel , tu feras toujours présente à ma mémoire ! tu feras la verge salutaire qui me feras expier mes offenses. Son oncle le quitta pour jusqu'au lendemain matin , après lui avoir fait donner un bouillon , ne jugeant pas que ce soir-là il lui fallût plus de nourriture.

Le lendemain à sept heures du matin , M. de Saint-Vinebauld prévint son oncle , il fut lui souhaiter le bonjour en lui portant sa Lettre à lire. En voici , ma chere Baronne , la copie tirée de celle que M. de Troyes lui-même a donnée à ma grand'maman.

M A D A M E ,

» Votre cœur noble & généreux veut donc  
» bien pardonner à un misérable qui vous  
» a offensée ? Vous l'aimez toujours , & vous  
» lui permettez de prétendre encore à votre  
» estime ! Un bien si précieux ne peut être  
» trop acheté : c'est donc au prix de ma li-  
» berté , de mon cœur , de tout ce qui m'est  
» cher que je l'achete ; je renonce à tout , à  
» vous-même en un mot pour mériter cette  
» estime , sans laquelle la vie ne me feroit  
» de rien. Je pars demain pour la Trappe :  
» c'est là où je vais finir des jours malheu-  
» reux. Du moins , Madame , si je ne puis  
» entièrement vous oublier , j'amortirai dans  
» les larmes de la pénitence ce feu charnel  
» qui me dévore & qui vous offense. J'espere-

» re que Dieu , qui connoît le fond de mon  
» ame , agréera mon sacrifice malgré les dé-  
» fauts de la victime «.

La résolution de M. de Saint-Vinebauld fut pour M. de Troyes un coup de foudre : Quoi ! mon cher ami , lui disoit-il en l'em-  
brassant , tu vas me quitter ? tu vas abandonner un oncle qui a besoin de toi , qui t'aime , & te chérit plus que lui-même ? Oui , mon oncle , lui répondit avec fermeté M. de Saint-Vinebauld , je quitte tout pour Dieu , je n'ai plus besoin que de pénitence ; n'alarmez pas ma tendresse , je vous prie , sinon je pars tout à l'heure.

Malgré cette menace , M. de Troyes employa tout ce qui étoit capable d'émouvoir un cœur sensible : mais ni les pleurs de l'oncle , ni les prières de plusieurs amis que le Prélat avoit fait avertir , ni les Lettres touchantes de plusieurs de ses pénitentes ne purent ébranler tant soit peu la résolution de l'Abbé. Dès ce jour-là tout Troyes fut la perte qu'il alloit faire. Et le lendemain dès trois heures du matin , trois milleames étoient à la porte de l'Evêché pour tâcher de le toucher par les prières & par les larmes ; mais il fut tout vaincre. Il partit au milieu de la foule , qui le suivit jusqu'à plus de deux lieues en pleurant. Enfin il leur fit un discours pathétique qui les obligea de le quitter. Il se recommanda à leurs prières , & leur fit ses adieux sans verser une larme. Du nombre de ceux qui l'avoient conduit si loin ,

étoient des notables de Troyes , & plusieurs de ses amis intimes.

Dès le jour de son départ , M. de Troyes partit pour Nogent. Ce fut là qu'il voulut se consoler de la perte qu'il venoit de faire. Il fut le porteur de la Lettre de son neveu. Que ma tante répandit de larmes , ma chere Baronne , en la lisant !

M. de Troyes comptoit passer le mois à Nogent , & ensuite conduire ma tante à son Abbaye avec toute la famille. Mais l'Abbesse que ma tante devoit remplacer , vint à mourir dans l'intervalle. Ma tante reçut une Lettre , signée de toutes les Religieuses , qui en lui apprenant cette mort , la supplioient de les aller consoler. Ma tante donc fut obligée de partir promptement , tant pour aller prendre possession de son Abbaye , que pour répondre au tendre empressement de ses Filles. Toute la compagnie qui étoit au Château l'y conduisit : & M. de Troyes fit la cérémonie de la Bénédiction.

Le pauvre Abbé de Saint-Vinebauld , ma chere amie , ne passa que trois ans à la Trappe. Son amour , ses combats , son chagrin , & ses austérités le mirent enfin au tombeau. Il avoit fait son testament , dans lequel il prioit son oncle de faire savoir sa mort à ma tante , & de le recommander à ses prieres. Sans cette clause on auroit absolument caché cette mort à ma tante. On la lui apprit. Ce fut M. de Troyes lui-même qui se chargea

de cette triste commission : il fit le voyage exprès pour lui porter cette nouvelle , la consoler , & se consoler avec elle. Ma grand-maman l'accompagna. Ma tante apprit la mort de son Abbé en héroïne , & se consola en chrétienne : il lui échappa seulement de dire en poussant un soupir : *Hélas ! s'il ne m'avoit pas aimée , il vivroit encore.*

*Fin du premier Volume.*

1900

1901

1902

1903

1904

1905

1906

1907

1908

1909

1910

1911

1912

1913

1914

1915

1916

1917

1918

1919

1920

1921

1922

1923

1924

1925

1926

1927

1928

1929

1930

1931

1932

1933

1934

1935

1936

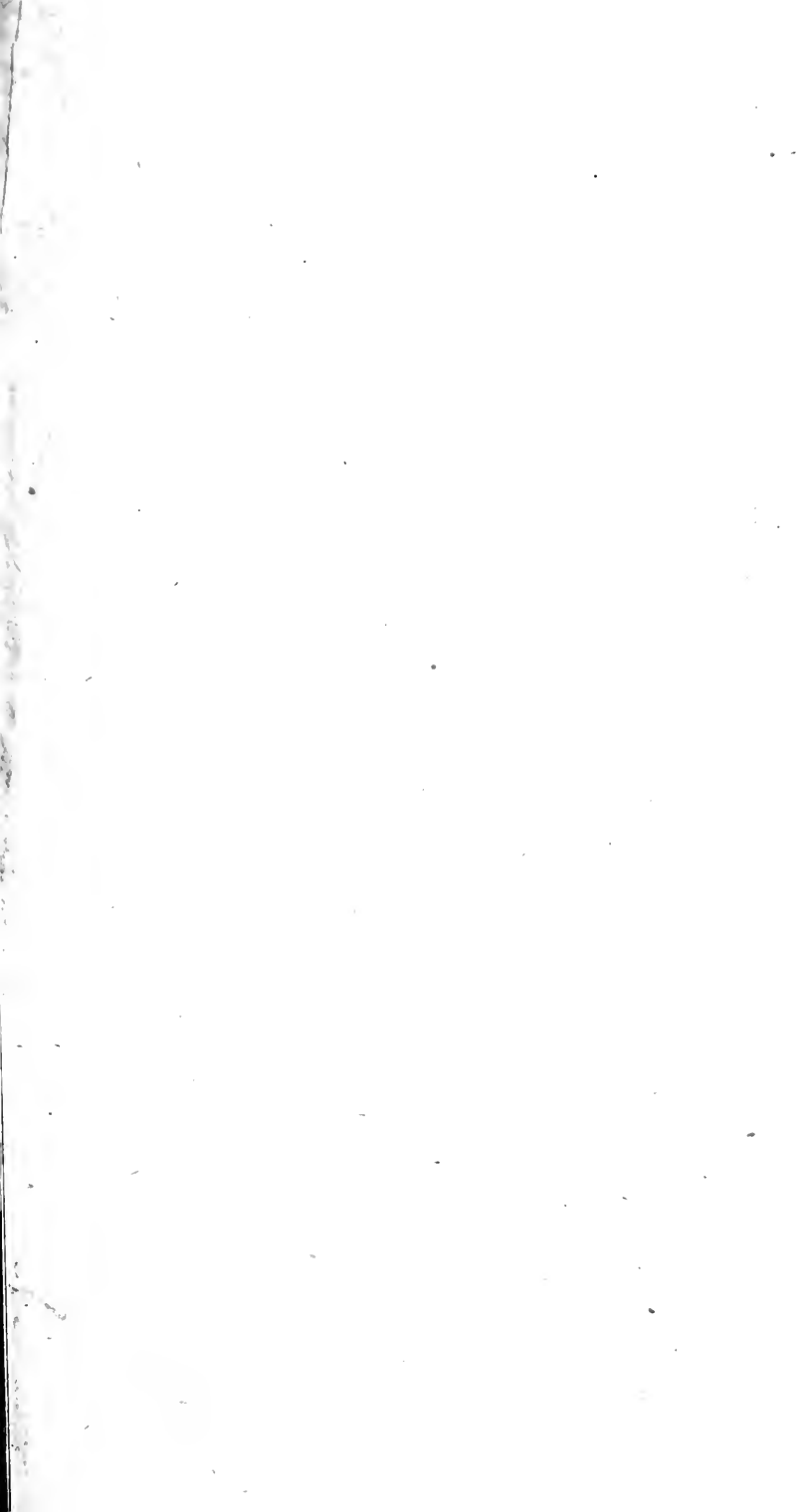
1937

1938

1939

1940

1941









**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance**

**The  
Universit  
D**



a39003



009547364b

